



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

5

ESSAIS
DE
MONTAIGNE,
Avec les notes de M. COSTE;
SUIVIS DE SON ÉLOGE,

NOUVELLE ÉDITION.

TOME NEUVIÈME.



A GENÈVE;
ET A PARIS;
Chez VOLLAND, Libraire, Quai des
Augustins, n°. 25.

M. DEC. XCIII.

Handwritten signature or initials

Handwritten signature or initials

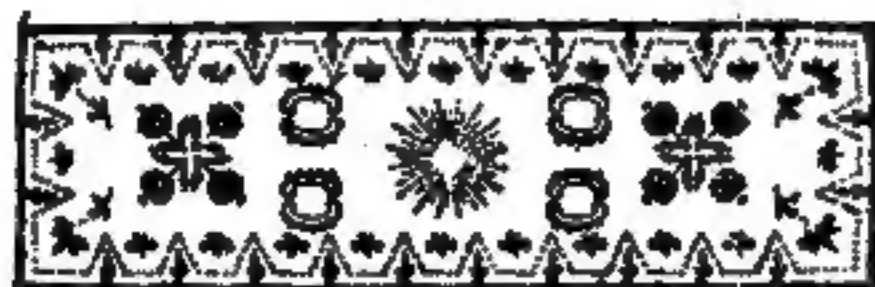
Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
603591A

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

R 1932 L

82X312



ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

*SUITE DU LIVRE III
ET DU CHAPITRE XIII.*

ENFIN, toute cette fricassée que je barbouille ici, n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est pour l'interne santé exemplaire assez, à prendre l'instruction à contrepoil. Mais quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir d'expérience plus utile que moy : qui la présente pure, nullement corrompue & alte-

Tome IX.

A

2 **ESSAI DE MONTAIGNE,**
rée par art , & par opination. L'expérience
est proprement sur son fumier au sub
de la Medecine , où la Raison lui qu
route la place. Tibere disoit , que (1
quiconque avoit vescu vingt ans ,
devoit répondre des choses qui luy
toient nuisibles ou salutaires , & se
voir conduire sans Medecine. Et le p
voit avoir appris de Socrates (2) :

(2) Je ne sais où Montagne a trouvé que
bere disoit , que dès l'âge de vingt ans on de
pouvoir se passer des remèdes de la Médec
Suetone dit seulement , que dès l'âge de trente
Tibere gouverna sa santé à sa fantaisie , &
le secours ou conseil des Medecins : *Valerius*
à trigésimo aetatis anno arbitratus fuit, sine
jumento consilio Medeorum. Suetone , dan
vie de Tibere , §. 68. Et Plutarque nous dit
son excellent Traité , intitulé , *Les regles Et*
ceptes de santé , qu'il se souvient d'avoir enten

quel conſeillant à ſes diſciples ſoigneuſement, & comme un très-principal eſtude de leur ſanté, adjouſtoit, qu'il eſtoit mal-aiſé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ſes exercices, à ſon boire & à ſon manger, ne diſcernaſt mieux que tout Medecin, ce qui lui eſtoit bon ou mauvais. Si fait la Medecine profeſſion d'avoir tousjours l'experience, pour touche de ſon operation. Ainſi Platon avoit raiſon de dire (24) que pour eſtre vray Medecin, il ſeroit neceſſaire que celui qui l'entreprendroit, euſt paſſé par toutes les maladies, qu'il veut guarir, & par tous les accidents & circonſtances dequoy il doit juger. C'eſt raiſon qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent ſçavoir paſſer. Vrayment je m'en fierois à celui-là. Car les autres nous guident, comme celui qui peint les mers, les eſcueils & les ports, eſtant aſſis ſur ſa table, & y faiſt prononcer le modele

(24) *De Republ.* L. III. p. 408.

4. **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
d'un navire en toute seureté : Jetez-le à
l'effect , il ne sçait par où s'y prendre :
ils font telle description de nos maux ,
que fait une trompette de ville , qui crie
un cheval ou un chien perdu , tel poil ,
telle hauteur , telle oreille : mais presen-
tez-le luy , il ne le cognoit pas pourtant.
Pour Dieu que la Medecine me fasse un
jour quelque bon & perceptible secours ,
voir comme je crieray de bonne foy ,

(n) *Tandem effraci de manus scientie.*

Les Arts qui promettent nous tenir le
corps en santé , & l'ame en santé , nous
promettent beaucoup : mais aussi n'en
est-il point , qui tiennent moins ce qu'el-
les promettent. Et en nostre temps ceux
qui font profession de ces Arts entre
nous , en monstrent moins les effects
que tous autres hommes. On peut dire
d'eux : pour le plus , qu'ils vendent
les drogues medecinales : mais qu'ils

(n) Je reconnois enfin la solidité & l'efficace
de cet art. *Horat. Epod. xvij. vs. 1.*

soient Medecins , cela ne peut-on dire.
 J'ay assez vescu , pour mettre en compte
 l'usage qui m'a conduict si loing. Pour
 qui en vouldra goustier , j'en ay faict l'es-
 say , son eschançon. En voicy quelques
 articles , comme la souvenance me les
 fournira. Je n'ay point de façon , qui ne
 soit allée variant selon les accidents : mais
 j'enregistre celles que j'ay plus souvent
 veu en train : qui ont eu plus de posses-
 sion en moy jusqu'à cette heure.

Ma forme de vie est pareille en maladie
 comme en santé : mesme liét , mesmes
 heures , mesmes viandes me servent , &
 mesme breuvage. Je n'y adjoust de tout
 rien , que la moderation du plus & du
 moins , selon ma force & appetit. Ma
 santé , c'est maintenir sans destourbier
 mon estat accoustumé. Je voy que la ma-
 ladie m'en desloge d'un costé : si je croy
 les Medecins , ils m'en destourneront de
 l'autre : & par fortune , & par Art , me
 voyla hors de ma route. Je ne croy rien
 plus certainement que cecy : que je ne

6 ESSAIS DE MONTAIGNE,
sçauois estre offencé par l'usage des choses que j'ay si long-temps accoustumées. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il lui plaist, elle peut tout en cela. C'est le breuvage de Cirée, qui diversifie nostre nature, comme bon luy semble. Combien de Nations, & à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du ferein, qui nous blesse si apparemment : & nos bateliers, & nos payfans s'en moquent. Vous faites malade un Allemand, de le coucher sur un matelas : comme un Italien sur la plume, & un François sans rideau & sans feu. L'estomach d'un Espagnol ne dure pas à nostre forme de manger, ny le nostre à boire à la Souysse. Un Allemand me fait plaisir à *Auguste* (25), de combattre l'incommodité de nos foyers, par ce mesme argument, dequoy nous nous servons ordinairement à condamner

(25) C'est-à-dire, à *Augsbourg*. — AUGSBOURG ou AUGUSTE, riche & puissante ville en Allemagne. *Augusta, Augusta Vindelicorum*. Nicot.

leurs poyles. Car à la vérité , cette chaleur croupie , & puis la lenteur de cette maniere reschauffée, dequoy ils sont composez , enteste la plus part de ceux qui n'y sont experimentez : moy non. Mais au demeurant , estant cette chaleur esgale , constante & universelle, sans lueur , sans fumée , sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte , elle a bien par ailleurs , dequoy se comparer à la nostre. Que n'imitons-nous l'Architecture Romaine ? Car on dit qu'anciennement , le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors , & au pied d'ittelles ? d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis , par les tuyaux pratiquez dans l'espais du mur , lesquels alloient embrassant les lieux qui en doivent estre eschauffez : ce que j'ay veu clairement signifié , je ne say où , en Seneque (26).

(26) *Quadam nostrâ domum prodisse memoriâ scimus , — impressos parietibus tubos per quos circumfunderetur calor , qui ima simul & summa foveret æqualiter. Epist. xç.*

8 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Cettruy-cy, m'oyant louer les commoditez, & beautez de sa Ville, qui le merite certes, commença à me plaindre, de quoy j'avois à m'en esloigner. Et des premiers inconveniens qu'il m'allegua, ce fut la poifanteur de teste, que m'apporteroient les cheminiées aillours. Ils avoit oui faire cette plainte à quelqu'un & nous l'attachoit, estant privé par l'usage de l'appercevoir chez luy.

¶ Toute chaleur qui vient du feu, m'affoiblit & m'appesantit. Si disoit Evenus, (27) que le meilleur condiment de la vie, estoit le feu. Je prends plustost toute autre façon d'eschapper au froid.

Nous craignons les vins au bas : en Portugal, cette fumée est en delices, & est le breuvage des Princes. En somme, chaque Nation a plusieurs coustumes & usances, qui sont non seulement incongneues, mais farouches & miraculeuses à

(27) Plutarque, dans les *Questions Platoniques*, c. viij.

LIVRE III. CHAP. XIII.

quelque autre Nation. Que ferons-nous à ce peuple qui ne fait recepre que de tesmoignages imprimez, qui ne croit les hommes, s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competant? Nous mettons en dignité nos sottises, quand nous les mettons en moule. Il y a bien pour lui autre poids, de dire: je l'ay leu: que si vous dictes, je l'ay oüy dire. Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main des hommes: & qui sçay qu'on escript autant indiscrettement qu'on parle: & qui estime ce siecle, comme un autre passé, j'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle, & que Macrobe, & ce que j'ay veu, que ce qu'ils ont escrit. Et comme ils tiennent de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande, pour estre plus longue: j'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise qui nous fait courir après les exemples estrangers & scholastiques: leur fertilité est pareille *

10 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
cette heure, à celle du temps d'*Homer*
& de *Platon*. Mais n'est-ce pas, que nous
cherchons plus l'honneur de l'allégation
que la vérité du discours ? Comme il
c'estoit plus, d'emprunter de la bonni-
que de *Vasosan* ou de *Plantin*, nos
preuves, que de ce qui se voit en nostre
village : Ou bien certes, que nous n'a-
vons pas l'esprit d'esplucher, & faire
valoir ce qui se passe devant nous, & le
juger assez vivement, pour le tirer en
exemple. Car si nous disons, que l'autho-
rité nous manque, pour donner foy à
nostre tesmoignage, nous le disons hors
de propos. D'autant qu'à mon advis, des
plus ordinaires choses, & plus commu-
nes, & cogneues, si nous sçavions trouver
leur jour, se peuvent former les plus
grands miracles de Nature, & les plus
merveilleux exemples, notamment sur le
-sujet des actions humaines.

Or sur mon sujet, laissant les exem-
ples que je sçay par les livres, & ce que

dir Aristote (28) d'Andron Argien, qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Libie, un Gentil-homme qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges, disoit où j'estois, qu'il estoit allé de Madrid à Lisbonne, en plein Esté, sans boire. Il se porte vigoureusement pour son aage, & n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a-t'il dit, sans boire. Il sent de l'alteration, mais il la laisse passer : & tient, que c'est un appetit qui s'allarguit aysément de soy-mesme : & boit plus par caprice, que pour le besoing, ou pour le plaisir.

En voicy d'un autre. Il n'y a pas longtemps, que je rencontray l'un des plus sçavans hommes de France, entre ceux de non mediocre fortune, estudiant au coin d'une salle, qu'on luy avoit rembarré de

(28) Diogene Laërce, dans la vie de Pyrrhon, Lib. VI. Segm. lxxxj. On peut voir les propres paroles d'Aristote, dans les observations de Menage sur cet endroit de Diogene Laërce, p. 434.

tapifferie : & autour de luy , un (29) tabur de ses valets , plein de licence. Il me dit , & Seneque (30) quasi autant de foy , qu'il faisoit son profit de ce tintamarre : comme si battu de ce bruiet , il se ramenast & resserrast plus en foy , pour la contemplation , & que certe tempeste de voix repercutast ses pensées au dedans. Estant escholier à Padoue , il eust son estude si long'temps logée à la batterie des cloches , & du tumulte de la place , qu'il se forma non seulement au mespris , mais à l'usage du bruiet , pour le service de ses études. Socrates respondit à Alcibiades , s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme : (31)

Comme ceux , qui sont accoustumex à l'ordinaire bruit des roues à puiser de l'eau.

Je suis bien au contraire : j'ay l'esprit tendre & facile à prendre l'essor. Quand il est

(29) Vacarme , tracas. — *Tabuter* , inquieter , molester : *Nicols*

(30) Dans la Lettre lvi.

(31) *Diogene Laërce* , dans la vie de Socrate , L. II. *Segm.* xxvj.

empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. Seneque (32) en sa jeunesse ayant mordu chaudement, à l'exemple de Sextius, de ne manger chose, qui eust prins mort, s'en passoit dans un an, avec plaisir, comme il dit. Et s'en deporta seulement, pour n'estre soupçonné d'emprunter cette reigle d'aucunes Religions nouvelles, qui la semoyent. Il prit quant & quant des preceptes d'Attalus, (33) de ne se coucher plus sur des londiers, qui enfondrent : & employa jusqu'à la vieillesse ceux qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à molesse. Regardez

(32) Abstinere animalibus carpi, *dit Seneque Epist.* 108. & anno peracto, non tantum facilis erat mihi consuetudo, sed dulcis. Quæris quomodo desierim? In Tiberii Cæsaris principatum juventutis tempus inciderat, alienigenarum gentium sacra movebantur. Sed inter argumenta superstitionis ponebatur quorundam animarum abstinentia. Patre itaque meo rogante, ad pristinam consuetudinem redi.

(33) Laudare solebat Attalus enlucitram, quæ resisteret corpori. Tali utor etiam Senex, in quâ vestigia apparere non possit. *Senec. Epist.* cxiij.

la différence du vivre de mes valets à bras, à la mienne; les Scythes & les Indes n'ont rien plus esloigné de ma force, & de ma forme. Je sçay avoir retiré de l'aumône, des enfants pour m'en servir, qui bientoist après m'ont quitté, & ma cuisine, & leur livrée, seulement, pour se rendre à leur première vie. Et en treuvay un, amassant depuis, des moules emmy la voirie, pour son disner, que par priere, ny par menace, je ne sceu distraire de la faveur & douceur, qu'il treuvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences, & leurs voluptez, comme les riches: &, dit-on, leurs dignitez & ordres politiques. Ce sont effects de l'accoutumance. Elle nous peut dire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages (34) nous faut-il planter à la

(34) *Pythagore*, dans *Stobée*, Serm. xxix. Voici comment la maxime est rapportée par *Plutarque*, qui l'attribue aux *Pythagoriciens*. *Choisis la voye qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agréable & plaisante.* De l'exil, c. vij. version d'Amst.

meilleure , qu'elle nous facilitera incontinent) , mais aussi au changement & à la variation : qui est le plus noble , & le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles , c'est d'estre flexible & peu opiniastre. J'ay des inclinations plus propres & ordinaires , & plus agreables , que d'autres. Mais avec bien peu d'effort, je m'en destourne , & me coule ayfément à la façon contraire. Un jeune homme doit sroubler ses reigles , pour esveiller sa vigueur : la garder de moisir & s'apoltronir : Et n'est vain de vie , si fort & si debile , que celuy qui se conduit par ordonnance & discipline :

(a) *Ad primum lapidem vectari cum placet ,
hora*

Sanitur ex libra : si prurit frictus ocelli

Angulus , inspectâ genesi collyria quarit.

Il se rejettera souvent aux excez mesmes ,

(a) Qui volant faire une promenade d'un mille , prend l'heure que lui marque son Livre d'Astrologie : ou qui sentant quelque démangeaison à l'œil , pour se l'être un peu frotté , ne prend un collyre qu'après avoir examiné son horoscope. *Juvénal. Sat. VI. vs. 429.*

s'il m'en croit : autrement, la moindre desbauche le ruyne : il se rend incommodé & desagreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme : c'est la delicatessè & obligation à certaine façon particuliere. Et elle est particuliere, si elle n'est ployable & souple. Il y a de la honte, de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on voit faire à ses compaignons. Que telles gens gardent leur cuisine. Par tout ailleurs, il est indecent : mais à un homme de guerre, il est vitieux & insupportable : lequel, comme disoit Philopœmen (35), se doit accoustumer à toute diversité, & inégalité de vie.

Quoy que j'aye esté dressé autant qu'on a peu, à la liberté & à l'indifference, si est-ce que par nonchalance, m'estant, en vieillissant, plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution, &

(35) Ou plutôt, comme on disoit à Philopœmen, ainsi que le rapporte *Plutarque*, dans la vie de ce grand Capitaine, ch. j. de la Traduction d'*Amoyt*. Je dois cette remarque à M. *Barthelemy*.

n'a deormais dequoy regarder ailleurs qu'à se maintenir) la coustume a desja sans y penser imprimé si bien en moy son caractere , en certaines choses , que j'appelle excez de m'en despartir. Et sans m'essayer , ne puis , ny dormir surjour , ny faire collation entre les repas , ny déjeuner , ny m'aller coucher sans grand intervalle , comme de trois heures , après le soupper : ny faire des enfants , qu'avant le sommeil : ny les faire debout : ny porter ma sueur : ny m'abreuver d'eau pure ou de vin pur ; ny me tenir nud teste longtemps : ny me faire tondre après dîner. Et me passerois autant mal ayfément de mes gants , que de ma chemise & de me laver à l'issue de table & à mon lever : & de ciel & rideau à mon liét , comme de choses bien necessaires. Je dînerois sans nappe : mais à-l Allemande sans serviette blanche , très-incommodément. Je les fouille plus qu'eux & les Italiens ne font : & m'ayde peu de cullier & de fourchette. Je plains qu'on aye suivy un train , que

j'ay veu commencer à l'exemple des Roys : Qu'on nous changeast de serviette , selon les services , comme d'affiette. Nous re-
 nons de ce laborieux Soldat Marius (36) que vieillissant , il devint delicat en son boire : & ne le prenoit qu'en une sienne coupe particuliere. Moy je me laisse aller de mesme à certaine forme de verres , & ne boy pas volontiers en verre commun : non plus que d'une main commune : Tout metal m'y desplaist au prix d'une matiere claire & transparente : Que mes yeux tastent aussi selon leur capacité. Je dois plusieurs telles molleses à l'usage. Nature m'a aussi d'autre part apporté les siennes ; comme de ne soustenir plus deux plains repas en jour , sans surcharger mon

(36) Ce fait est pris d'un *Traité de Plutarque*, intitulé, *Comment il faut refrener la colere*, ch. xiiij. Version d'Amyot. Il y a grande apparence qu'en effet Marius ne devint si delicat que lorsqu'il commença de vieillir : mais Plutarque n'en dit rien icy, où il nomme *Marius* tout court. Pour Amyot, qui a mis le *vieil Marius*, il ne l'a fait que pour distinguer le pere d'avec le fils, qu'on nomme ordinairement le *jeune Marius*.

estomach : Ny l'abstinence pure de l'un des repas , sans me remplir de vents , assécher ma bouche , estonner mon appetit : de m'offenser d'un long serein. Car depuis quelques années, aux-courvées de la guerre , quand toute la nuit y court , comme il advient communément , après cinq ou six heures , l'estomach me commence à troubler , avec vehémence doulent de teste : & n'arrive point au jour , sans vomir. Comme les autres s'en vont desjeuner , je m'en vais dormir : & au partir de-là , aussi gay qu'auparavant. J'avois toujours emprins , que le serein ne s'espandoit que la naissance de la nuit : mais hantant ces années passées familièrement , & long-temps, un Seigneur imbu de cette créance , que le serein est plus aspre & dangereux sur l'inclination du Soleil , une heure ou deux avant son coucher : lequel il évite soigneusement , & méprise celui de la nuit : il a cuidé m'imprimer , non tant son discours , que son sentiment. Quoy que le doute mes-

20 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
me , & l'inquisition frappe notre imagination , & nous change ? Ceux qui cèdent tout à coup à ces tentes , attirent l'entière ruïne sur eux. Et plains plusieurs Gentils hommes , qui par la sottise de leurs Medecins , se sont mis en chartre tous jeunes & entiers. Encorës vaudroit-il mieux souffrir un rhume , que de perdre pour jamais , par desaccoustumance , le commerce de la vie commune , en action de si grand usage. Fâcheuse science : qui * nous descrie les plus douces heures du jour. Estendons nostre possession jusques aux derniers moyens. Le plus souvent on endurecît , en s'opiniâtrant , & corrige l'on sa complexion : comme fit César le haut mal (37) à force de le mépriser & corrompre. On se doit adonner aux meilleures reigles , mais non pas s'y asservir : Si ce n'est à

* Nous inspire du mépris , du dégoût pour les plus douces heures du jour : ce qui fait le plus grand agrément de la vie.

(37) Voyez la vie dans Plutarque , ch. v. version d'Amiel.

celles , s'il y en a quelqu'une auxquelles l'obligation & servitude soit utile.

Et les Roys & les Philosophes sientent, & les Dames aussi : Les vies publiques se doivent à la ceremonie : la mienne obscure & privée, jouit de toute dispense naturelle. Soldat & Gascon, sont qualitez aussi, un peu subjectes à l'indiscrétion : Parquoy, je diray cecy de cette action : qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures, prescriptes & nocturnes, & s'y forcer par coustume, & assubjectir, comme j'ay faict : Mais non s'assubjectir, comme j'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu & de siege, pour ce service : & le rendre empeschant par longueur & mollesse. Toutesfois aux plus sales offices, est-il pas aucunement excusable, de requerir plus de soing & de netteté : (p) *Naturā homo mundum & elegans animal est.*

(p) L'homme est de sa nature un animal propre & poli. Senec. Epist. xxiij.

De toutes les actions naturelles, c'est celle que je souffre plus mal volontiers, m'estre interrompue. J'ay veu beaucoup de gens de guerre, incommodés du desreiglement de leur ventre : Tandis que le mien & moy, ne nous faillions jamais au point de nostre assignation qui est au sault du liét, si quelque violente occupation, où maladie ne nous trouble.

Je ne juge dont point, comme je disois, où les malades se puissent mettre mieux en seureté, qu'en se tenant coy, dans le train de vie où ils se sont esleyez & nourris. Le changement, quel qu'il soit, estonne & blesse. Allez croire, que les chastaignes nuisent à un Perigourdin, ou à un Lucquois : ou le laiët & le fromage aux gens de montaigne : on leur va ordonnant, une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : Mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante-six ans : enfermez dans une estuve un homme de marine : defendez le pro-

mener à un laquay Basque : ils les privent de mouvement , & enfin d'air & de lumiere.

(g) ——— *An vivere tanti est ?*
Regimur à suis animam suspendere rebus ,
Atque ut vivamus , vivere definimus :

Hor superesse vobis quibus & spirabilis aer ,
Et lux quâ regimur , reddatur ipsa gravis.

S'ils ne font autre bien , ils font au moins cecy , qu'ils preparent de bonne heure les patiens à la mort , leus sapant peu à peu & retranchant l'usage de la vie.

Et sain & malade , je me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande autorité à mes desirs & propensions. Je n'ayme point à guarir le mal par le mal. Je hay les remedes qui

(g) La vie est-elle d'un si grand prix ? On nous oblige à nous lever de choses auxquelles nous sommes tout accoutumés ; & pour nous faire vivre on nous prive de la vie. — Car comment mettre au rang des vivans des personnes à qui l'on rend incommode l'air que nous respirons à tout moment , & la lumiere qui dirige tous nos pas ?
 Grev. Gall. Hlog. I. v. 1. — 256.

24 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
importunent plus que la maladie. D'e
sujet à la colique , & sujet à m'ab
nir du plaisir de manger des huîtres ,
sont deux maux pour un. Le mal n
pince d'un costé , la reigle de l'aut
Puisqu'on est au hazard de se mescompt
hazardons-nous plustost à la suite du pl
fir. Le monde faict au rebours , &
pense rien utile , qui ne soit pénible :
facilité luy est suspecte. Mon appetit
plusieurs choses , s'est assez heureuseme
accommodé par soy-mesme , & rangé
la santé de mon estomach. L'acrimoni
& la poincte des fauces m'agréent e
tant jeune : mon estomach s'en ennuya
depuis , le goust l'a incontinent suiv
Le vin nuit aux malades : c'est la pr
miere chose , de quoy ma bouche se d
goust , & d'un degoust invincible. Quo
que je reçoive desagréablement , me nuys
& rien ne me nuys , que je fasse ave
faim , & alaigresse. Je n'ay jamais rece
nuysance d'action , qui m'eust esté bie
plaisante. Et si ay faict ceder à mon plai
fir

fir, bien largement, toute conclusion medecinale. Et me suis, jeune,

(r) *Quem circumcursum hinc atque hinc super
Cupido*

Fulgubat crocinâ splendidus in tunica,

presté autant licentieusement & inconsiderément, qu'autre, au desir qui me tenoit ainsi :

(s) *Et militavi non sine gloria :*

Plus toutesfois en continuation & en durée, qu'en faillie.

(t) *Sed me vix memini sustinuisse vicer.*

Il y a du malheur certes, & du miracle, à

(r) Lorsque le Dieu Cupidon vêtu d'une belle robe pourpre étoit souvent à mes trousses, me harcelant de tous côtés. *Catull. Carm. LXVI. vs. 133.*

(s) Et j'ai acquis quelque gloire dans cette espèce de milice. *Horat. L. III. Od. xxvj. vs. ij.*

(t) *Ovide* qui se vante de quelque chose de plus, *Amer. L. III. Eleg. vij. vs. 26* Il y a des gens sursieux qui blâmeroient de n'avoir pas expliqué ce petit vers latin ; & d'autres personnes que j'aime mieux contenter, me donneroient sur les doigts, si je l'avois fait. Tout ce que je puis faire en faveur des premiers c'est de les renvoyer à un Conte de la Fontaine, intitulé LE BERCEAU, vs. 246. Ce que Finicio dit là, Montagne déclare qu'à peine il croit avoir jamais pu l'assurer pour son propre compte.

16 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
 confesser , en quelle foiblesse d'ans , j'
 rencontray premierement en sa subject
 Ce fut bien rencontre : car ce fust le
 temps avant l'aage de choix & de cog
 sance : Il ne me souvient point de
 de si loing. Et peut-on marier ma for
 à celle de (38) Quartilla , qui n'a
 point memoire de son fillage.

(u) *Inde tragus coleresque pili , miran
 matris*

Barba ment.

Les Medecins ployent ordinairement
 utilité , leurs reigles , à la violence
 envies aspres , qui surviennent aux n
 des. Ce grand desir ne se peut imaginer
 estrange & vicieux , que Nature ne
 applique. Et puis , combien est-ce
 contenter la fantaisie ? A mon opin

(38) Qui dit dans Petrone , *Junonem mean
 tam habeam , si unquam me meminerm virg
 fuisse* , pag. 17. Edit. Patiss. an. 1587. Cap.
 p. 84 Ep. Burm. 1709.

(u) C'est pour cela que j'eus bientôt du poil
 Prisselle , & de la barbe au menton : agréab
 jet de surprise à ma mort. *Martial. L. IX. E
 xlij. vs. 7 & 8.*

cette piece-là importe de tout : au moins, au-delà de tout autre. Les plus griefs & ordinaires maux sont ceux que la fantaisie nous charge. Ce mot Espagnol me plaît à plusieurs visages : (x) *Defendame Dios de my*. Je plains estant malade , dequoy je n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir : à peine m'en destourneroit la Medecine. Autant en fay-je sain : je ne voy guere plus qu'esperer & vouloir. C'est pitié d'estre languy & affoibly , jusques au souhaiter.

L'art de Medecine n'est pas (39) si resoluë , que nous soyons sans autorité , quoy que nous facions. Elle change selon les Climats , & selon les Lunes : selon Fernel & selon l'Escale. Si vostre Medecin ne treuve bon que vous dormez , que vous usiez de vin ou de telle viande , ne vous chaille : je vous en treuveray un autre qui ne sera pas de son advis.

(x) *Je prie Dieu qu'il me défende de moi-même.*
 (39) *Si nettement fondée sur des principes précis & déterminés , &c.*

28 ESSAIS DE MONTAIGNE;

La diversité des arguments & opinions medecinales , embrasse toutes sortes de formes. Je vis un miserable malade, crever & se pafmer d'alteration ; pour se guarir ; & estre mocqué depuis par un autre Medecin , condamnant ce conseil comme nuisible. Avoit-il pas employé sa peine ? Il est mort freschement de la pierre , un homme de ce mestier , qui s'ostoit servy d'extrefme abstinence à combattre son mal : ses compaignons disent , qu'au rebours , ce jeusne l'avoit asseché , & luy avoit cuit le sable dans les ronnons.

J'ay apperceu qu'aux blessures , & aux maladies , le parler m'émeut & me nuit , autant que desordre que je face. La voix me couste , & me lasse : car je l'ay haute & efforcée : Si que , quand je suis venu à entretenir l'oreille des Grands , d'affaire de poids , je les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce conte merite de me divertir. Quel-

qu'un , (40) en certaine eschole Grecque ,
parloit haut comme moy : le maistre des
ceremonies luy manda qu'il parlast plus
bas : *Qu'il m'envoye , fit-il , le ton auquel
il veut que je parle.* L'autre luy replica :
*qu'il prinst son ton des oreilles de celui à
qui il parloit.* C'estoit bien dit , (41)
pourveu qu'il s'entende : Parlez selon ce
que vous avez à faire à vostre auditeur.
Car si c'est à dire , suffise vous qu'il vous
oye : ou , reiglez-vous par luy , je ne
treuve pas que ce fust raison. Le ton &
mouvement de la voix , a quelque expres-
sion , & signification de mon sens : c'est
à moy à le conduire , pour me represen-
ter. Il y a voix pour instruire , voix pour
flatter , ou pour tancer. Je veux que ma
voix non seulement arrive à luy , mais
à l'adventure qu'elle le frappe , & qu'elle

(40) C'étoit *Carnéade*, Philosophe Académicien, comme on peut voir dans sa Vie par Diogene Laërce, L. IV. Seg. lxiij.

(41) *Pourvu qu'en l'entende en ce sens* : Parlez selon ce que vous avez à traiter avec votre auditeur.

le perce. Quand je mastine mon laquay d'un ton aigre & poignant, il seroit bon qu'il vinst à me dire : Mon maistre, parlez plus doux, je vous oy bien. (y) *Est quadam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate.* La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute. Cettuy-cy se doit preparer à la recevoir, selon le branle qu'elle prend. Comme entre ceux qui jouent à la paulme, celuy qui soustient,* se desmarche & s'appreste selon qu'il voit remuer celuy qui luy jette le coup, & selon la forme du coup.

L'experience m'a encores apprins cecy, que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie & leurs bornes, leurs maladies & leur santé. La constitution des maladies est formée au patron de la cons-

(y) Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue, que par sa propriété. *Quintil. Inst. Orat. L. XI. c. iij. De la traduction de M. l'Abbé GEDOYN, excellente copie qui durera apparemment autant que l'original.*

* Se recule, se retire en arriere.

titution des animaux. Elles ont leur fortune limitée dès leur naissance , & leurs jours. Qui essaye de les abbreger impieusement , par force , au travers de leur course , il les allonge & multiplie : & les harcèle , au lieu de les appaiser. Je suis de l'avis de Crantor , qu'il ne faut ny obstinément s'opposer aux maux , & à l'estourdi : ny leur succomber de mollesse : mais qu'il leur faut céder naturellement , selon leur condition & la nostre. On doit donner passage aux-maladies : & je trouve qu'elles arrestent moins chez moy , qui les laisse faire. Et en ay perdu de celles qu'on estime plus opiniastres & tenaces , de leur propre decadence : sans ayde & sans art , & contre ses reigles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieux ses affaires que nous. Mais un tel en mourut. Si ferez-vous : sinon de ce mal-là , d'un autre. Et combien n'ont pas laissé d'en mourir , ayant trois Medecins à leur cul ? L'exemple est un miroir vague , universel & à tout sens. Si c'est une.

32 **ESSAIS DE MONTAIGNE**
Medecine voluptueuse , acceptez-la
toujours autant de bien present. .
m'arrestera ny au nom ny à la cou
si elle est, delicieuse & appetissante
plaisir est des principales especes du
sic. J'ay laissé envieillir & mourir en n
de mort naturelle , des rheumes , de
xions goutéuses , relaxation , batte
de cœur, micraines , & autres accide
que j'ay perdu quand je m'estois à d
formé à les nourrir. On les conjure m
par courtoisie , que par braverie. Il
souffrir doucement les loix de nostre c
dition. Nous sommes pour vieillir , p
affoiblir , pour estre malades , en depi
toute Medecine. C'est la premiere le
que les Mexicains font à leurs enfans
quand au partir du ventre des meres ,
les vont saluant ainsi : *Enfant , tu es*
nu au monde pour endurer ; endure , so
fre & tais-toy. C'est injustice de se de
loir qu'il soit advenu à quelqu'un , ce
peut advenir à chascun. (2) *Indigna*

(2) Plains-toi , si l'on t'impose à toi seul

ſi quid in te iniquè propriè conſtitutum eſt.

Voyez un vieillard , qui demande à Dieu qu'il luy maintienne ſa ſanté entiere & vigoureuſe , c'eſt-à-dire qu'il le remette en jeuneſſe :

(a) *Stulte , quid hæc fruſtra votis puerilibus optas.*

N'eſt-ce pas folie ? ſa condition ne le porte pas. La goutte , la gravelle , l'indigeſtion , ſont ſymptômes des longues années : comme des longs voyages , la chaleur, les pluies , & les vents. Platon ne croit pas (42) qu'Eſculape ſe mit en peine , de pourvoir par régimes , à faire durer la vie , en un corps gaſté & imbecile , inutile à ſon pays , inutile à ſa vacation , & à produire des enfans ſains & robuſtes : & ne treuve pas , ce ſoing convenable à la juſtice & prudence divine ,

peine que tu n'aurois pas méritée. *Senec. Epist. xxi.*

(a) Fois que tu es , à quoi bon tous ces vœux puériles qui ne ſauroient être accomplis ? *Ovid. Trist. L. II. Eleg. viij. vſ. 11.*

(42) *De Republ. L. III. p. 423. C.*

34 ESSAIS DE MONTAIGNE,
qui doit conduire toutes choses à l'utilité.
Mon bon homme, c'est fait : on ne vous
sçauroit redresser on vous plastrera pour
le plus, & estançonnera un peu, & allon-
gera l'on de quelque heure vostre misère.

(b) *Non secus instantem cupiens fulcire ruentem,
Diversis contrâ nititur obicibus,
Ducos certa dies, omni compage salutâ,
Ipsum cum rebus subruat auxilium.*

Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne
peut éviter. Nostre vie est composée
comme l'harmonie du Monde, de choses
contraires, aussi de divers tons, doux &
âpres, aigus & plats, mols & graves. Le
Musicien qui n'en aymeroit que les uns,
que voudroit-il dire ? Il faut qu'il s'en
sçache servir en commun, & les mesler.
Et nous aussi, les biens & les maux, qui
sont consubstantiels à nostre vie. Nostre
estre ne peut aller sans ce meslange : & y

(b) Ainsi lorsqu'on veut soutenir un bâtiment,
on l'étaye dans les endroits où il menace ruine,
jusqu'à ce qu'enfin toute la machine venant à se
dissoudre, les étançons tombent avec l'édifice.
Cornel. Gall. Elog. L. vi. 173, &c.

est l'une bande non moins nécessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la nécessité naturelle, c'est représenter la folie de Ctesiphon (43), qui entreprenoit de faire à coup de pied avec sa mule.

Je consulte peu des alterations que je sens: car ces gents icy sont (44) avantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde. Ils vous gourmandent les oreilles de leurs prognostiques; & me surprenant autrefois affoibly du mal, m'ont injurieusement traicté de leurs dogmes & troigne magistrale: me menasse tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Je n'en estois abbatu, ny deslogé de ma place, mais

(43) Certain escrimeur de qui Plutarque a rapporté cela, dans le Traité, *comment il faut resister la colere*, c. viij. Version d'Amyot.

(44) Hantains, impérieux. *Avantageux*, superbus, *Avantageusement parler*, altè loqui: Nicot. Ce mot commence à renaitre. On le dit en conversation, & je l'ai vu depuis peu dans un livre nouveau très-bien écrit, intitulé, *Synonimes Français*. Mais je doute fort que l'usage le rétablisse jamais dans la Langue, où il ne seroit bon qu'à causer du désordre.

j'en estois heurté & poussé : Si mon jugement n'en estoit ni changé ni troublé , au moins il en estoit empesché. C'est tousjours agitation & combat.

Or je traicte mon imagination le plus doucement que je puis ; & la descharge-rois , si je pouvois , de toute peine & contestation. Il la faut secourir , & flatter , & piper qui peut. Mon esprit est propre à cet office. Il n'a point faute d'apparences par tout. S'il persuadoit , comme il presche , il me secourroit heureusement. Vous en plaist-il un exemple ? Il dict , que c'est pour mon mieux , que j'ay la gravelle : Que les bastimens de mon aage ont naturellement à souffrir quelque gouttiere. Il est temps qu'ils commencent à se lascher & desmentir : C'est une commune necessité : Et n'eust-on pas faict pour moy un nouveau miracle. Je paye par-là le loyer deu à la vieillesse , & ne sçaurois en avoir meilleur compte. Que la compagnie me doit consoler , estant tombé en l'accident le

plus ordinaire des hommes de mon temps. J'en vois par tout d'affligez de même nature de mal. Et m'en est la société honorable , d'autant qu'il se prend plus volontiers aux Grands : son essence a de la noblesse & de la dignité. Que des hommes qui sont frappez , il en est peu de quittes à meilleure raison : & si , il leur couste la peine d'un fascheux regime , & la prise ennuyeuse & quotidienne des drogues medecinales : Là où je le doy purement à ma bonne fortune. Car quelques bouillons communs de l'eringium , & herbe de Turc , que deux ou trois fois j'ay avalé , en faveur des Dames , qui plus gracieusement que mon mal n'est aigre , m'en offroyent la moitié du leur , m'ont semblé esgalement faciles à prendre , & inutilement en operation. Ils ont à payer mille vœux à Æsculape , & autant d'escus à leur Medecin , * de la

* Pour un écoulement de sable aisé & abondant, &c. *Profluvium* est purement latin, *Profluvium sanguinis*, flux de sang.

38 ESSAIS DE MONTAIGNE,

profusion de sable aisée & abondante, que je reçois souvent par le bénéfice de nature. La decence mesme de ma contenance en compagnie, n'en est pas troublée : & porte mon eau dix heures, & aussi long-temps qu'un bain. La crainte de ce mal, dit-il, t'effrayoit autrefois, quand il t'estoit incogneu : les cris & le desespoir de ceux qui l'aigrissent par leur impatience, t'en engendroient l'horreur. C'est un mal qui te bat les membres, par lesquels tu es le plus failly : Tu es homme de conscience :

(c) *Que venit indignè pana, dolendo venit.*

Regarde ce chastiement : il est bien doux au prix d'autres, & d'une faveur paternelle. Regarde sa tardiveté ; il n'incommode & occupe que la saison de ta vie, qui ainsi, comme ainsi est mesuy perdue & sterile, ayant faict place à la licence & plaisirs de ta jeunesse, comme

(c) C'est le mal qu'on n'a pas mérité, dont on a droit de se plaindre. *Ovid. Epist. V. Quone Paridi. vs. 8.*

par composition. La crainte & pitié que le peuple a de se mal , se feroit de matière de gloire : Qualité , de laquelle si tu as le jugement purgé , & en as guéri ton discours , tes amis pourrout en recognoissance encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à oüy dire de foy : *Voyla bien de la force : voyla bien de la patience.* On te voit suer d'ahan , pallir , rougir , trembler , vomir jusques au sang , souffrir des contradictions & convulsions estranges , degoutter par fois de grosses larmes des yeux , rendre les urines espesses ; noires , & effroyables , ou les avoir arrestées par quelque pierre espineuse & herissée qui te poinct & escorche cruellement le col de la verge , entretenant cependant les assistans , d'une contenance commune : * bouffonnant à pauses avec tes gens : tenant ta partie en un discours tendu : excusant de parole ta douleur , & rabattant de ta souffrance. Te souvient-il de ces gens du temps passé , qui

* Plaisantant , riant de temps en temps.

40 ESSAIS DE MONTAIGNE,

recherchoient les maux avec si grand faim, pour tenir leur vertu en haleine, & en exercice ? mets le cas, que nature te porte & te pousse à cette glorieuse eschole, en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis, que c'est un mal dangereux & mortel : Quels autres ne le sont ? Car c'est une pippérie medicinale, d'en excepter aucuns, qu'ils disent n'aller point de droict fil à la mort. Qu'importe, s'ils y vont par accident ; & s'ils glissent, & gauchissent ayfément, vers la voye qui nous y meine ? Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade : tu meurs de ce que tu es vivant. La mort te tue bien, sans le secours de la maladie. Et à d'autres, les maladies ont esloigné la mort : qui ont plus vescu, de ce qu'il leur sembloit s'en aller mourants. Joint qu'il est comme des playes, aussi des maladies medecinales & salutaires. La colique est souvent non moins vivace que vous. Il se voit des hommes, auxquels elle a

continué depuis leur enfance jusques à leur extreme vieillesse : & s'ils ne luy eussent failly de compagnie , elle estoit pour les assister plus outre. Vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous tue. Et quand elle te présenteroit l'image de la mort voisine , feroit-ce pas un bon office , à un homme de tel aage , de la ramener aux cogitations de sa fin ? Et qui pis est , tu n'as plus pourquoy guarir : Ainsi , comme ainsi , au premier jour la commune nécessité t'appelle. Considere combien artificiellement & doucement , elle te desgoute de la vie , & desprend du monde : non te forçant , d'une subjection tyrannique , comme tant d'autres maux que tu vois aux vieillards , qui les tiennent continuellement entravez , & sans relasche , de foiblesse & douleurs : mais par advertissement , & instructions reprises à intervalles ; entremeslant des longues pauses de repos , comme pour te donner moyen de mediter & repeter sa leçon à ton aise. Pour te donner moyen

de juger sainement , & prendre party en homme de cœur ; elle te presente l'estat de ta condition entiere , & en bien & en mal ; & en mesme jour , une vie très-alaigne tantost , tantost insupportable. Si tu m'accoules la mort , au moins tu luy touches en paume , une fois le mois. Par où tu as de plus à esperer , qu'elle t'attrapera un jour sans menace. Et qu'estant si souvent conduit jusques au port , te fiant d'estre encore aux termes accoustumez , on t'aura , & ta fiancée , (45) passé l'eau un matin , inopinément. On n'a point à se plaindre des maladies qui partagent loyalement le temps avec la santé. Je suis obligé à la fortune , dequoy elle m'affaut si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne , & m'y

(45) *On t'aura passé l'eau*, signifie ici *on t'aura fait passer dans l'autre monde*, par allusion, si je ne me trompe, à ce que disoient les anciens Grecs & Romains, que les morts passeroient au-delà du Styx dans la barque de Ceron : Fantaisie dont nous ornonns encore notre Poésie, & que nous adoptons quelquefois en prose, dans un style familier, comme est ici celui de Montagne.

dressé par usage , m'y durcit & habitude :
 Je sçay à peu près mesuy , en quoy j'en
 dois estre quitte. A faute de memoire
 naturelle , j'en forge de papier. Et com-
 me quelque nouveau symptome survient
 à mon mal , je l'escriis : d'où il advient ;
 qu'à cette heure , estant quasi passé par
 toutes sortes d'exemples : si quelque eston-
 nement me menace : feuilletant ces pe-
 tits brevets descousus , comme des feuil-
 les Sibyllines , je ne faux plus trouver
 où me consoler , de quelque prognosti-
 que favorable , en mon expérience passée.
 Me sert aussi l'accoutumance , à mieulx
 esperer pour l'advenir. Car la conduicte
 de ce vuidange , ayant continué si long
 temps , il est à croire , que Nature ne
 changera point ce train , & n'en advien-
 dra autre pire accident , que celui que
 je sens. En outre , la condition de cette
 maladie n'est point mal-advenante à ma
 complexion prompte & soudaine. Quand
 elle m'assaut mollement , elle me faict
 peur , car c'est pour long temps : mais

44. ÉSSAIS DE MONTAIGNE,

naturellement elle a des excez vigoureux & gaillards. Elle me secoue à outrance , pour un jour ou deux. Mes reins ont duré un aage , sans alteration : il y en a tantost un autre , qu'ils ont changé d'estat. Les maux ont leur période comme les biens : à l'aventure est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach : sa digestion en estant moins parfaite , il renvoye cette matiere crue à mes reins. Pourquoi ne pourra estre à certaine revolution affoiblie pareillement la chaleur de mes reins , si qu'ils ne puissent plus pétrifier mon flegme , & nature s'acheminer à prendre quelque autre voye de purgation ? Les ans m'ont évidemment faict tarir aucuns rheumes ? Pourquoi non ces excremens , qui fournissent de matiere à la grave ? Mais est-il rien doux , au prix de cette soudaine mutation , quand d'une douleur extreme , je viens par le vuidange de ma pierre , à recouvrer , comme d'un esclair , la belle lumiere de la santé , si

libre, & si pleine, comme il advient en nos soudaines & plus aspres coliques ? Y a-t-il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement ? De combien la santé me semble plus belle après la maladie, si voisine & si contiguë, que je les puis reconnoître en présence l'une de l'autre, en leur plus haut appareil : où elles se mettent à l'envy, comme pour se faire teste & (46) contrecarré ! Tout ainsi que les Stoïciens disent, (47) que les vices sont utilement introduits, pour donner prix & faire espaule à la vertu : nous pouvons dire, avec meilleure raison, & conjecture moins hardie, que Nature nous a presté la douleur, pour l'honneur & service de la volupté & indolence. Lorsque Socrates (48) après

(46) Un Contredaire, ou contrequarre, opposition, antisophisme : NICOT, COTGRAVE.

(47) Ce sentiment est expressément combattu par Plutarque, dans le Traité des communes opinions contre les Stoïques, ch. x. Et suiv.

(48) Dans le PHÉDON de Platon, p. 60.

46 ESSAIS DE MONTAIGNE,

qu'on l'eust deschargé de ses fers, sentit la franchise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses jambes, il se resjoit, à considerer l'estroite alliance de la douleur à la voluté : comme elles sont associées d'une liaison necessaire : si qu'à tous, elles se suivent, & entr'engendrent : Et s'escrioit au bon Esope, qu'il deust avoir prins, de cette consideration, un corps propre à une belle Fable.

Le pis que je voye aux autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griesves en leur effect, comme elles sont en leur issue. On est un an à se ravoïr, toujours plein de foiblesse & de crainte. Il y a tant de hazard, & tant de degrez, à se reconduire à sauveré, que ce n'est jamais faict. Avant qu'on vous aye desublé d'un couvre-chef, & puis d'une calote ; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air & du vin, & de vostre femme, & des melons ; c'est grand cas si vous n'estes rechet en quelque port

velle misere. Cette-cy a ce privilege , qu'elle s'emporte tout net ; là où les autres laissent tousjours quelque impression , & alteration , qui rend le corps susceptible de nouveau mal , & se present la main les uns aux autres.

Ceux-là sont excusables , qui se contentent de leur possession sur nous , sans l'entendre , & sans introduire leur sequel ; mais courtois & gracieux sont ceux , de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma collique je me treuve deschargé d'autres accidents , plus ce me semble que je n'estois auparavant , & n'ay point eu de fièvre depuis. J'argumente , que les vomissemens extremes & frequents que je souffre , me purgent , & d'autre costé , mes degoustemens , & les jeusnes estranges , que je passe , digerent mes humeurs peccantes : & Nature vuide en ces pierres , ce qu'elle a de superflu & nuisible. Qu'on ne me dise point que c'est une medecine trop cher vendue. Car quoy ,

40 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
tant de puans breuvages , cauterres , incisions , * suées , sedons , dietes , & tant de formes de guerir ; qui nous apportent souvent la mort , pour ne pouvoir souffrir leur violence , & importunité ? Par ainsi , quand je suis atteint , je le prends à medecine : quand je suis exempt , je le prends à constante & entiere delivrance.

Voicy encore une faveur de mon mal particuliere. C'est qu'à peu près , il faict son jeu à part , & me laisse faire le mien ; ou il ne tient qu'à faute de courage. En sa plus grande esmotion , je l'ai tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement , vous n'avez que faire d'autre regime : Jouez , dînez , courez , faictes cecy , & faictes encore cela , si vous pouvez ; vostre desbauche y servira plus qu'elle ny nuira. Dites-en autant à un verolé , à un gouteux , à un hernieux. Les autres maladies ont des obligations plus universelles , gebennent bien autrement nos

* Remedes sudorifiques.

actions , troublent tout nostre ordre , & engagent , à leur consideration , tout l'estat de la vie. Cette-ci ne faict que pincer la peau : elle vous laisse l'entendement & la volonté en vostre disposition , & la langue , & les pieds , & les mains. Elle vous esveille plustost qu'elle ne vous assoupit. L'ame est frappée de l'ardeur d'une fiebvre , & atterée d'une epilepsie , & disloquée par une aspre migraine , & enfin estonnée par toutes les maladies qui blessent la masse , & les plus nobles parties : Icy , on ne l'attaque point. S'il luy va mal , à sa coulpe : Elle se trahit elle-mesme , s'abandonne , & se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader , que ce corps dur & massif , qui se cuyt en nos rongnons , se puisse dissoudre par breuvages. Parquoy depuis qu'il est esbranlé , il n'est que de luy donner passage , aussi bien le prendra-t'il.

Je remarque encore cette particuliere commodité , que c'est un mal , auquel nous avons peu à deviner. Nous sommes

disposez du trouble , auquel les autres
maux nous jettent , par l'incertitude de
leurs causes , & conditions , & progres :
trouble infiniment penible. Nous n'avons
que faite de consultations & interpreta-
tions doctorales : les sens nous montrent
que c'est , & où c'est. Par tels arguments ,
& forts & foibles , comme Cicero * le
mal de sa vieillesse , j'essaye d'endormir
& amuser mon imagination , & graisser les
playes. Si elles s'empirent demain , demain
nous y pourvoyrons d'autres eschappatoi-
res. Qu'il soit vray. Voicy depuis de nou-
veau , que les plus legers mouvements
espreignent le pur sang de mes reins.
Quoy pour cela ? Je ne laisse de me mou-
voir comme devant , & picquer après
mes chiens , d'une juvenile ardeur , &
insolente. Et treuve que j'ay grand'rai-
son , d'un si important accident , qui ne
me coste qu'une lourde poissanteur , &

* Tâche d'adoucir & d'amuser le mal de sa
vieillesse, dans son *Livre de Senectute*, *j'essaye*
d'endormir, &c.

alteration en cette partie. C'est quelque grosse pierre , qui foule & consomme la substance de mes reins ; & ma vie , que je vuide peu à peu , non sans quelque naturelle douceur , comme un excrément hormais superflu & empeschant. Or sens-je quelque chose qui crouste : ne vous attendez pas que j'aie m'amusant à reconnoître mon poulx , & mes urines , pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse. Je seray assez à temps à sentir le mal , sans l'allonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir , il souffre desja ce qu'il craint. Joint que la dubitation & ignorance de ceux qui se meslent d'expliquer les ressorts de Nature , & ses internes progres ; & tant de faux prognostiques de leur art , nous doit faire connoître , qu'elle a ses moyens infiniment incognus. Il y 'a grande incertitude , variété & obscurité ; de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse , qui est un signe indubitable de l'approche de la mort : de tous les autres accidents.

12. ESSAIS DE MONTAIGNE,

je voy peu de signes de l'advenir sur quoy nous ayons à fonder nostre divination. Je ne me juge que par vray sentiment, non par discours : A quoy fai-je ? puis-je je n'y veux apporter que l'attente & la patience. Voulez-vous sçavoir combien je gaigne à tout cela ? Regardez ceux qui sont autrement, & qui dependent de tant de diverses persuasions & conseils : combien souvent l'imagination les presse * sans le corps. J'ay maintes fois prins plaisir estant en secreté, & delivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux Medecins, comme naissant lors en moy : Je souffroy l'atrest de leurs horribles conclusions, bien à mon aise ; & en demouroy de tant plus obligé à Dieu de sa grace, & plus instruit de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse, que l'activité & la vigilance. Nostre vie n'est que mouvement. Je m'esbranle difficilement, & suis tardif par tout : à me lever, à me cou-

* Sans que le corps s'en ressente.

cher , & à mes repas. C'est matin pour moy que sept heures ; & où je gouverne ; je ne dîne ny avant onze , ny ne soupe qu'après six heures. J'ay autrefois attribué la cause des fiebvres , & maladies où je suis tombé , à la pesanteur & assoupissement que le long sommeil m'avoit apporté. Et me suis toujours repenty de me rendormir le matin. Platon veut plus de mal (49) à l'excès du dormir , qu'à l'excès du boire. J'ayme à coucher dur , & seul , voire sans femme , à la royale : un peu bien couvert. On ne baigne jamais mon liét : mais depuis la vieillesse , on me donne quand j'en ay besoing , des draps , à eschauffer les pieds & l'estomach. On treuvoit à redire au grand Scipion , (50) d'estre dormant , non à mon advis pour autre raison , sinon qu'il

(49) Montagne a tiré ceci de la vie de Platon, par Diogene Laërce , L. III , Segm. 39.

(50) Comme on peut voir dans Plutarque, tout à la fin du Traité, qu'il est requis qu'un Prince soit savant.

34 : ESSAIS DE MONTAIGNE,
faischoit aux hommes , qu'en luy seul , il
n'y eust aucune chose à redire. Si j'ay
quelque curiosité en mon traitement ,
c'est plustost au coucher qu'à autre chose ;
mais je cede & m'accommode en general ,
autant que tout autre , à la necessité. Le
dormir a occupé une grande partie de ma
vie , & le continue encore en cet aage ,
huit ou neuf heures , d'une haleine.

Je me retire avec utilité, de cette pro-
pension paresseuse : & en vaux evidem-
ment mieux. Je sens un peu le coup de
la mutation : mais c'est fait en trois

pavé, depuis mon premier aage, je n'ay aymé d'aller qu'à cheval. A pied, je me trotte jusques aux fesses; & les petites gens sont subjects par ces ruës, à estre chocquez & condoyez à faute d'apparence. Et ay aimé à me reposer, Toit couché, soit assis, les jambes autant ou plus hautes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation & noble en execution (car la plus forte, genereuse, & superbe de toutes les vertus, est la vaillance) & noble en sa cause. Il n'est point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle, que la protection du repos, & grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs : la vue ordinaire de tant de spectacles tragiques : la liberté de cette conversation, sans art, & une façon de vie, masle & sans ceremonie : la variété de mille actions diverses : cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient & eschauffe & les

36 . ESSAIS DE MONTAIGNE,
oreilles & l'ame : l'honneur de cet exercice : son aspreté mesme & sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa République il en faict part aux femmes & aux enfans. Vous vous conviez aux roles, & hazards particuliers, selon que vous jugez de leur esclat, & de leur importance, soldat volontaire : & voyez quand la vie mesme y est excusablement employée,

(d) *Pulschrumpque mori succurrit in armis.*

De craindre les hazards communs, qui regardent une si grande presse; de n'oser ce que tant de sortes d'armes osent, & tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol & bas outre mesure. La compagnie asseure jusques aux enfans. Si d'autres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre : mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'a-

(d) Qu'il est beau de mouër les armes à la main. VIRG. *Ænëid.* L. II, vs. 317.

vez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abjecte, plus languissante & pénible dans un lit, qu'en un combat : les fièvres & les catarrhes, autant douloureux & mortels qu'une harquebuzade : Qui seroit fâché à porter valement les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage, pour se rendre gendarme. (e) *Vivere, mi Lucili, militare est.*

Il ne me souvient point de m'être jamais vu gallant : Si est la graterie, des gratifications de Nature les plus douces, & autant à main. Mais elle a la penitence trop importunément voisine. Je l'exerce plus aux oreilles, que j'ay au dedans (51) pruvantes, par secousses.

(e) Notre vie, Lucilius, est un train de guerre. *Sæc. Epist. xcvj.*

(51) C'est un terme gascon, francisé par Montagne, qui, dit-il ici, se gratte les oreilles, parce que de temps en temps il y sent de la démangeaison au dedans. Il y a un proverbe gascon qui dit :

Que se gratto quau se prus,

No un fa mal à degus.

Du mot prus, ou prusi, vient pruvant, qui démange.

58 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Jé suis nay de tous les sens , entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodément bon , comme est ma teste : & le plus souvent , se maintiennent au travers de mes fiebvres , & aussi mon haleine. J'ay outrepassé l'aage auquel des nations , non sans occasion , avoient prescript une si juste fin à la vie , qu'elle ne permettoient qu'on l'excedast. Si ay-je encore des remises , quoy qu'inconstantes & courtes , si nettes , qu'il y a peu à dire de la santé & indolence de ma jeunesse. Je ne parle pas de la vigueur & alai-gresse : ce n'est pas raison qu'elle me sui-ve hors ses limites :

(f) *Non hoc amplius est liminis, aut aquæ
cælestis patiens latus.*

Mon visage & mes yeux me descon-vrent incontinent. Tous mes changements commencent par-là : & un peu plus ai-gres , qu'ils ne sont en effect. Je fay

(f) Je n'ai plus la force de rester la nuit de-
vant la porte d'une Maîtresse , à souffrir le froid
duic. *Horat. L. III, Od. 10, vs. 19.*

souvent pitié à mes amis, avant que j'en
 sente la cause. Mon miroir ne m'eston-
 ne pas : car en la jeunesse même, il
 m'est advenu plus d'une fois, de chauffer
 ainsi un teint & un port trouble ; & de
 mauvais prognostique, sans grand acci-
 dent : en maniere que les Medecins, qui
 ne trouvoient au dedans cause qui res-
 pondist à cette alteration externe, l'attri-
 buoient à l'esprit, & à quelque passion
 secrette, qui me rongeast au dedans. Ils
 se trompoient. Si le corps se gouvernoit
 tant selon moy, que fait l'ame, nous
 marcherions un peu plus à nostre aise.
 Je l'avois lors, non seulement exempte
 de trouble, mais encore pleine de satis-
 faction, & de feste : comme elle est le
 plus ordinairement : moitié de sa com-
 plexion, moitié de son dessein :

(g) *Nec vitiant artus agri contagia mentis.*

(g) Et jamais mon esprit n'a mis du dérangement dans mon corps. *Ouid. Trist. L. III, Eleg. vii, vs. 24.* — La maniere dont Montaigne applique ici les paroles d'Ovide dans un sens tout

Je tiens que cette sienne temperature , a relevé maintesfois le corps de ses cheutes. Il est souvent abbaru : que si elle n'est enjouée , elle est au moins en estat tranquille & reposé. J'eus la fiebvre quarée , quatre ou cinq mois ; qui m'avoit tout devisagé : l'esprit alla tousjours non paisiblement , mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy , l'affoiblissement & langueur ne m'attristent guere. Je vois plusieurs deffailances corporelles , qui font horreur seulement à nommer , que je craindrois moins que mille passions & agitations d'esprit que je vois en usage. Je prends party de ne plus courre , c'est assez que je me traîne ; ny ne me plains de la décadence naturelle qui me tient ,

(h) *Quis tumidum guttur miratur in Alpibus ?*

opposé à celui qu'elles ont dans ce Poëte , n'est pas fort naturelle. Car ce qu'il a directement dessein de dire , c'est que son esprit n'est point troublé par ce qu'il peut y avoir de dérangé dans son corps.

[h] Qui s'étonne de voir les habitans des Alpes avec un gos gros & enflé. *Juvenal Sat. XII, v. 162.*

Non plus, que je ne regrette, que ma durée ne soit aussi longue & entière que celle d'un cheſne.

Je n'ay point à me plaindre de mon imagination : J'ay eu peu de penſées en ma vie qui m'ayent ſeulement interrompu le cours de mon ſommeil, ſi elles n'ont eſté du deſir qui m'eſveillaſt ſans m'affliger. Je ſonge peu ſouvent; & lors c'eſt des choſes fantaſtiques & des chimeres, produictes communément de penſées plaiſantes, pluſtoſt ridicules que trilles. Et tiens qu'il eſt vray que les ſonges ſont loyau^x interpretes de nos inclinations; mais il y a de l'art à les aſſortir & entendre.

(i) *Rex, que in viliâ uſurpant homines, cogitant, curant, vident,*

Quæque acunt vigilantes, agitantque, ea ſe cui in ſomno accidunt,

Munda mirum eſt.

[i] O Roi, il n'eſt pas ſurprenant que les hommes voyent en ſonge les choſes qui les occupent ordinairement, à quoi ils penſent, qu'ils conſidèrent, dont ils s'entretiennent, & qu'ils

Platon dit davantage (52) que c'est l'office de la prudence, d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir. Je ne voy rien à cela ; sinon les merveilles des experiences, que Socrates, Xenophon, Aristote en recitent, personnages d'autorité irreprochable. Les histoires disent ; (53) que les Atlantes ne songent jamais : qu'ils ne mangent aussi rien, qui aye prins mort : ce que j'adjouste ; d'autant que c'est à l'aventure l'occasion pourquoy ils ne songent point. Car Pythagoras ordonnoit (54) certaine preparation de nourriture, pour faire les songes à pro. Les

roulent dans leur esprit lorsqu'ils sont éveillés. *Cic. de Divinat. L. I. c. xxi.* — Les vers Latins sont pris d'une Tragédie d'*Accius*, intitulé *Brutus*. C'est un Devin, qui parle ici à Tarquin le Superbe, l'un des premiers personnages de la piece. Il ne reste que quelques fragmens des ouvrages de cet ancien Poëte Tragique

[52] Dans le *Timée*, p. 71, où il traite du Foyer.

[53] *Herodote, L. IV. p. 322.*

[54] Et Platon aussi, au rapport de *Cicéron*, d'où Montaigne a pris ce qu'il nous dit ici de Pythagore : *Item Pythagoras & Plato... quo in somnis certiora videamus, preparatos quodam cultu atque victa proficisci ad dormiendum jubent.* *de Divinat. L. II. c. 18.*

miens. sont tendres, & nē m'apportent aucune agitation de corps, ny expression de voix. J'ay veu plusieurs de mon temps, en estre merveilleusement agitez. Theon le Philosophe (55) se promenoit en songeant : & le valet de Pericles sur les tuilles mesmes & faiste de la maison.

Je ne choisiss guere à table, & me prens à la premiere chose & plus voisine : & me remue mal volontiers d'un goust à un autre. La presse des plats, & des services me desplaist, autant qu'autre presse. Je me contente aysement de peu de mets, & hay l'opinion de Favorinus (56) qu'en

(55) *Diogene Laërce*, dans la vie de Pyrrhon, L. IX. *Segm.* lxxxij. J'ai connu un savant homme qui soutenoit que c'étoient là de vrais contes à dormir debout. On trouve dans les *Observations de Menage* sur cet endroit de *Diogene Laërce* un passage de Galien, où ce docte Medecin nous apprend, qu'ayant ouï dire, qu'il arrivoit à certaines gens de marcher tout endormis, il n'en avoit rien cru jusqu'à ce qu'ayant été engagé à voyager à pied toute une nuit, il fut forcé de le croire, par l'experience qu'il en fit lui-même, &c. Alors par ce principe, Galien nous met en droit de n'en rien croire, que nous ne l'ayons éprouvé aussi bien que lui.

(56) Ou plutôt celle de certains Directeurs d'une

64 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 un festin , il faut qu'on vous desrobe la
 viande où vous prenez appetit , & qu'on
 vous en substitue toujours une nouvel-
 le : Et que c'est un miserable souper , si
 on n'a saoulé les assistans de crouppions
 de divers oyseaux , & que le seul bequê-
 figure merite qu'on le mange en entier.
 J'use familièrement de viandes salées ; si
 aymé-je mieux le pain sans sel : Et mon
 boulanger chez moy , n'en sert pas d'au-
 tre pour ma table , contre l'usage du pays.
 On a eu en mon enfance principalement
 à corriger le refus , que je faisois des

extravagante délicateſſe de bouche , dont *Fav-
 rinus* avoit montré le ridicule dans une Orai-
 ſon compoſée ſur ce ſujet : c'eſt ce qui paroît
 clairement par un paſſage qui nous a été con-
 ſervé par *Aula-gelle*. *L. XV, c. viij. Et qui
 commence ainſi ; Præſentî popinæ atque luxuriæ
 negant cœnam lautam eſſe , niſi , quàm liben-
 tiſſimè edis , tunc auferatur , & alia eſcâ melior
 atque amplior ſuccinturietur. Is nunc ſlos cœnæ
 habetur inter iſtos , qui negant ullam avem
 præter ſcedulam totam comēſſe oportere ; cete-
 rarum avium atque altilium , niſi tantùm ap-
 ponatur ut à claviculis inferiori parte ſaturi-
 fiant , convivium putant inopiâ ſordere. — Je
 ne comprends pas comment Montaigne a pu dire
 après avoir lu ces paroles , Je hais l'opinion de
Favorinus , c'eſt ce que *Favorinus* condamne di-
 rectement.*

choses que communement on ayme le mieux , en cet aage , sucres , confitures , pieces de four. Mon gouverneur combattit cette hayne de viandes delicates , comme une espee de delicatesse. Aussi n'est-elle autre chose , que difficulté de goust , où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere & obtrinée affection au pain bis , & au lard , ou à l'ail , il luy oste la friandise. Il en est , qui sont les laborieux , & les patiens pour regretter le bœuf , & le jambon , parmy les perdus. Ils ont bon temps : c'est la delicatesse des delicats ; c'est le goust d'une molle fortune , qui s'affadit aux choses ordinaires & accoustumées , (k) *Per qua luxuria divitiarum tedio ludii.* Laisser à faire bonne chere de ce qu'un autre la faiçt ; avoir un soing curieux de son traitement , c'est l'essence de ce vice :

(k) Par lesquelles le luxe se jone du dégoût qui accompagne les richesses. *Senec. Epist. xvij.*

(1) *Si modicâ canare times plus anne patellâ.*

Il y a bien vraiment cette différence, qu'il vaut mieux obliger son désir, aux choses plus aysées à recouvrer; mais c'est toujours vice de s'obliger. J'appellois autrefois delicat, un mien parent qui avoit desaprins en nos galeres, à se servir de nos lits, & se despouiller pour se coucher.

Si j'avois des enfans massés, je leur desirasse volontiers ma fortune. Le bon pere que Dieu me donna (qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde) m'envoya dès le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, & m'y tient autant que je fus en nourisse, & encore au-delà; me dressant à la plus basse & commune façon de vivre : (m) *Magna pars libertatis est*

(1) Si tu ne fais point te contenter d'un petit plat d'herbes pour ton souper. *Horat. L. I. vs 2.*

(m) Une grande partie de notre liberté dépend d'un ventre bien morigéné. *Senec. Epist. cxxliij.*

tend moratus venter. Ne prenez jamais, donnez encore moins à vos femmes, la charge de leur nourriture ; laissez-les former à la fortune , sous des loix populaires & naturelles ; laissez à la coutume, de les dresser à la frugalité & d'austérité ; qu'ils aient plustost à descendre de l'aspreté , qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encore à une autre fin. De me rallier avec le peuple , & cette condition d'hommes , qui a besoing de nostre ayde : & estimoit que je fusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras , que vers celuy qui me tourne le dos. Et fut cette raison , pourquoy aussi il me donna à tenir sur les fonts , à des personnes de la plus abjecte fortune , pour m'y obliger & attacher.

Son dessein n'a pas du tout mal succédé. Je m'adonne volontiers aux petits ; soit pour ce qu'il y a plus de gloire : soit par naturelle compassion , qui peut infiniment en moy. Le party que je condamneray en nos guerres , je le condamneray plus

68 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
asprement, fleurissant & prospere. Il sera
pour me concilier aucunement à soy
quand je le verray miserable & accablé.
Combien volontiers je considere la belle
humour (57) de Chelonie, fille & fem-
me de Roys de Sparte ! Pendant que
Cleombrotus son mary, aux desordres
de sa ville, eust advantage sur Leonidos
son pere, elle fist la bonne fille, se r'allie
avec son pere, en son exil, en sa misere,
s'opposant au victorieux. La chance vint-
elle à tourner ? la voylà changée de vou-
loir, avec la Fortune, se rangeant coura-
geusement à son mary, lequel elle suivit
partout, où sa ruine le porta : N'ayant
ce me semble autre choix, que de se jet-
ter au party, où elle faisoit le plus de
besoing, & où elle se monroit plus pi-
toyable. Je me laisse plus naturellement
aller après l'exemple de Flaminius, qui

(57) Ceux qui ont l'ame noble & tendre, fe-
ront fort bien de quitter ici Montagne, pour
aller lire ce que Plutarque rapporte de cette
généreuse Princesse, dans la vie d'*Agis Et Cleo-
mene*, ch. v. de la traduction d'Amiot.

Il se preſtoit à ceux qui avoient beſoing
à luy plus qu'à ceux qui luy pouvoient
bien faire : que je ne fais à celui de Pyr-
rus (59) propre à s'abaiffer ſous les
grands , & s'enorgueillir ſur les petits.

Les longues tables m'ennuyent , & me
nuifent : car , ſoit pour m'y eſtre accou-
tumé enfant , à faute de meilleure con-
noſſance , je mange autant que j'y ſuis.
Pourtant chez moy , quoy qu'elle ſoit
des courtes , je m'y mets volontiers un peu
après les autres , ſur la forme d'Auguſte
(60) : Mais je ne l'imité pas , en ce
qu'il en ſortoit auſſi avant les autres. Au
rebours , j'ayme à me repoſer long temps
après , & en oyr conter : pourveu que
je ne m'y meſle point ; car je me laſſe
& me bleſſe de parler , l'eſtomach plein ;
autant comme je trouve l'exercice de
crier , & conteſter avant le repas , très
ſalubre & plaifant.

(58) Dans la Vie, par *Plutarque*, c. i.

(59) Voyez la Vie, par *Plutarque*, c. ii.

(60) *Suetone*, Dans la Vie de cet Empereur,
c. lxxiv.

Les anciens Grecs & Romains avoient meilleure raison que nous, assignants la nourriture, qui est une action principale de la vie, si autre extraordinaire occupation ne les en divertissoit. plusieurs heures, & la meilleure partie de la nuit : mangeants & beuvants moins hastivement que nous, qui passons en poste toutes nos actions : & estendans ce plaisir naturel, à plus de loisir & d'usage, y entremesant divers offices de conversation, utiles & agreables.

Ceux qui doivent avoir soing de moy, pourroient à bon marché me desrober ce qu'ils pensent m'estre nuisible : car en telles choses, je ne desire jamais, ny ne treuve à dire, ce que je ne vois pas. Mais aussi de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence : Si que quand je veux jeuner, il me faut mettre à part des soupers : & qu'on me presente justement autant qu'il est besoing pour une reiglee collation : car si je me mets à table, j'ou-

ma résolution. Quand j'ordonne qu'on aye d'apprest à quelque viande ; mes valets savent, que c'est-à-dire que mon petit & allanguy, est que je n'y touchay point.

Et toutes celles qui le peuvent souffrir, je les aime peu cuites. Et les aime mortifiées ; & jusques à l'alteration du senteur, en plusieurs. Il n'y a que la fureur qui généralement me fâche à toute autre qualité, je suis aussi eschalant & souffrant qu'homme que l'on cogneu) si que contre l'humeur commune, entre les poissons même, il m'advenoit d'en creuver, & de trop frais, & de trop fermes. Ce n'est pas la faute de mes dents, que j'ay eü toujours bonnes & égales à l'excellence ; & que l'âge ne commence de menacer qu'à cette heure. J'ay appris dès l'enfance, à les froter avec une serviette, & le matin, & à l'entree & à l'issue de la table. Dieu faict grace à ceux à qui il soustrait la vie par le menuage. C'est le seul bénéfice de la vieillesse.

71 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**

La dernière mort en sera d'autant moins pleine & nuisible : & elle ne tuera plus qu'un demy , ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de cheoir , sans douleur , sans effort , c'estoit le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon estre , & plusieurs autres , sont desja mortes , autres demy mortes , des plus actives , & qui tenoyent le premier rang pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fonds , & eschappe à moy : Quelle bestise sera-ce à mon entendement , de sentir le sault de cette cheute , desja si avancée , comme si elle estoit entiere ? Je ne l'espere pas. A la verité , je reçois une principale consolation. aux pensées de ma mort , qu'elle soit desjustes & naturelles : & que meshuy je ne puisse en cela , requerir ny esperer de la destinée , faveur * qu'illegitime. Les hommes se font accroire , qu'ils ont eu autresfois , comme la stature , la vie aussi plus grande.

* Qu'extraordinaire , contre les regles.

Mais ils se trompent : & Solon , qui est de ces vieux temps-là , [61] en taille pourtant l'extreme durée à soixante & dix ans. Moy qui ay tant adoré & si universellement [62] cet *àriston métron* , du temps passé , & qui ay tant pris pour la plus parfaite , la moyenne mesure : prendray-je une demesurée & prodigieuse vieillesse ? Tout ce qui vient au revers du cours de Nature , peut estre fascheux : mais ce qui vient selon elle , doit estre toujours plaisant. [n] *Omnia , quæ secundum naturam sunt , sunt habenda in bonis*. Par ainsi , dit Platon [63] la mort que les playes ou maladies apportent , soit violente : mais celle qui nous surprend , la vieillesse nous y conduisant , est de toutes la plus legere , & aucunement

(61) *Herodote* , L. I. c. xxij.

(62) Cette *excellente modicité* , si recommandée autrefois , & en particulier par *Cleobule* , l'un des sept Sages de Grece , comme on peut voir dans *Diogene Laërce* , L. I. Sægm. xxiij.

(n) Tout ce qui se fait selon la Nature , doit estre compté pour un bien. *Cic. de Senect. c. xix.*

(63) In *Timæo* , p. 81.

delicieuse. [o] *Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas.* La mort se mêle & confond partout à nostre vie : le declin préoccupe son heure , & s'ingere au cours de nostre avancement mesme. J'ay des portraits de ma forme de vingt & cinq , & de trente cinq ans : je les compare avec celui * d'asteure : Combien de fois , ce n'est plus moy ! Combien est mon image presente plus esloignée de celles-là , que de celle de mon trespas ! C'est trop abuser de Nature , de la tra-casser si loing , qu'elle soit contraincte de nous quitter : & abandonner nostre conduite , nos yeux , nos dents , nos jambes , & le reste , à la mercy d'un secours estrangier & mandié : & nous resigner entre les mains de l'Art , las de nous suyvre. Je ne suis excessivement desireux , ny de salades , ny de fruiçts , sauf les melons.

(o) La vie est comme arrachée de force aux jeunes gens ; & c'est la maturité qui l'ôte aux vieillards. *Cic. de Senect. c. xix.*

* Orthographe & prononciation Gasconne ,
à lieu d'a cette heure.

Mon pere haïssoit toute sorte de sauces , je les ayme toutes. Le trop manger m'empêche : mais par la qualité , je n'ay encore cognoissance bien certaine , qu'aucune viande me nuise : comme aussi je ne remarque , ny lune pleine , ny basse , l'automne du printemps. Il y a des mouvemens en nous , inconstants & incogneus. Car des raiforts , pour exemple , je les ay treuvez premierement commodés , depuis fâcheux , à present de-rechef commodés. En plusieurs choses , je sens mon estomach & mon appetit aller ainsi diversifiant : J'ay rechangé du blanc au elairet , & puis du clairet au blanc.

Je suis friand de poisson , & fais mes jours gras de maigres , & mes festés des jours de jeusnes. Je croy ce qu'aucuns disent , qu'il est de plus aisée digestion que la chair. Comme je fais conscience de manger de la viande , le jour de poisson : aussi fait mon goust , de mesler le

† Je ne distingue — ni l'Automne du Printemps.

76 **ESSAIS DE MONTAIGNE;**
poisson à la chair : Cette diversité me
semble trop esloignée.

Dès ma jeunesse , je desrobois par fois
quelque repas ; ou afin d'aiguïser mon ap-
petit au lendemain (car comme Epicurus
jeusnoit & faisoit des repas maigres pour
accoustumer sa volupté à se passer de l'a-
bondance ; moy au rebours , pour dresser
ma volupté à faire mieux son profit , & se
servir plus alaigrement , de l'abondance ,)
ou je jeusnois , pour conserver ma vigueur
au service de quelque action de corps ou
d'esprit : car & l'un & l'autre s'appareille
cruellement en moy , par la repletion :
[Et sur-tout , je hay ce sot accouplage ,
d'une Deesse si saine & si alaigre , avec ce
petit Dieu indigeste & roteur , tout bouffy
de la fumée de sa liqueur] ou pour guarir
mon estomach malade , ou pour estre sans
compagnie propre. Car je dy comme ce
mesme Epicurus [64] , qu'il ne faut pas

[64] *Ante , inquit (Epicurus) circumspiciendum
est , cum quibus edas & bibas , quàm quid edas &
bibas. Senec. Epist. xc).*

tant regarder ce qu'on mange , qu'avec qui on mange. Et loue Chilon , [65] de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander , avant que d'estre informé , qui estoient les autres conviez. Il n'est point de si doux apprest pour moy , ny de sauce si appetissante , que celle qui se tire de la societé. Je croy qu'il est plus sain , de manger plus bellement & moins , & de manger plus souvent : Mais je veux faire valoir l'appetit & la faim : je n'aurois nul plaisir à traîner à la medecinale , trois ou quatre chetifs repas par jour , ainsi contraincts. Qui m'asseureroist , que le goust evert , que j'ay ce matin , je le retrouvaille encore à souper ? Prenons , sur-tout les vieillards , le premier temps opportun qui nous vient. Laissons aux faiseurs d'almanachs , les esperances & les prognostiques. L'extreme fruiçt de ma santé , c'est la volupté : renons-nous à la premiere presente ,

(65) Dans le Banquet des sept Sages , par Plutarque v. iij. de la traduction d'Amyot.

78 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
& çogneue. J'evite la constance en ces
Loix de jeusne. Qui veut qu'une forme
luy serve, fuye à la continuer : nous nous
y durcissions, nos forces s'y endorment :
six mois après, vous y aurez si bien aco-
quiné vostre estomach, que votre profit,
ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en
user autrement sans dommage.

Je ne porte les jambes, & les cuisses,
non plus couvertes en hyver qu'en esté ;
un bas de soye tout simple. Je me suis
laissé aller pour le secours de mes rheumes,
à tenir la teste plus chaude, & le ventre,
pour ma colique : Mes maux s'y habi-
tuerent en peu de jours, & desdaignerent
mes ordinaires provisions. J'estois monté
d'une coiffe à un couvrechef, & d'un bon-
net à un chapeau double. Les embour-
reures de mon pourpoint ne me servent
plus que (66) de galbe : ce n'est rien, &
je n'y adjouste une peau de lievre, ou de

(66) *De mentre, d'apparence.* Sur le mot *Galbe*
ou *Garbe*, voyez ce qui a été dit ci-dessus.

vautour : une calote à ma teste. Suyvez cette gradation , vous irez beau train. Je n'en feray rien. Et me desdirois volontiers du commencement que j'y ay donné , si j'osois. Tombez-vous en quelque inconvenient nouveau ? cette reformation ne vous sert plus : vous y estes accoustumé , cherchez-en une autre. Ainsi se ruynent ceux qui se laissent empestre à des regimens contraincts , & s'y astreignent superficieusement : il leur en faut encore , & encore après , d'autres au-delà ; ce n'est jamais fait.

Pour nos occupations , & le plaisir , il est beaucoup plus commode , comme faisoient les Anciens de perdre le dîner , & remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraite & du repos , sans rompre le jour : ainsi le faisois-je autres-fois. Pour la santé , je treuve depuis par experience au contraire , qu'il vaut mieux dîner , & que la digestion se fait mieux en veillant. Je ne suis guère subject à estre alteré ny sain ny malade : J'ay bien volontiers lors

La bouche sèche, mais sans soif. Et communément je ne bois que du desir qui m'en vient en mangeant, & bien avant dans le repas. Je bois assez bien, pour un homme de commune façon : En Esté, & en un repas appetissant, je n'outrepasse point seulement les limites d'Auguste, (67) qui ne beuvoit que trois fois précisément : mais pour n'offenser la reigle de Democritus, [68] qui deffendoit de s'arrester à quatre, comme à un nombre mal fortuné : Je coule à un besoing, jus-

[67] Voyez sa Vie, par Suetone, ch. lxxvij.

[68] Ceci est tiré de *Pline*, Hist. Nat. Lib. XXVIII. c. vj. Sect. xvij. *Ed. Hard.* Mais Montaigne a mis *Democritus* au lieu de *Demetrius* qui est dans l'Original, & dans la vieille Version Française. J'apprens de M. *Barbeyrac*, qui m'a indiqué ce passage de *Pline*, qu'*Erasmus* l'ayant cité dans ses *Adages* [Chiliad. II Cent. iij Art. j] avoit aussi mis *Democritus* pour *Demetrius* : d'où l'on peut raisonnablement inférer que Montaigne a été puiser dans *Erasmus*, sans se donner la peine de consulter *Pline*. Il n'y a guere de Savans, sans en excepter ceux du premier ordre, qui ne soient coupables d'une pareille négligence; & je ne fais s'il s'en trouve aucun qui ait eu le courage de l'avouer aussi librement que Montaigne. *Tal allegue Platon Et Homere, dit-il, qui ne les vid onques; Et moy, ajoute-t-il, ay prins des lieux assez ailleurs qu'en leur source* : L. III. c. xij.

ques à cinq. Trois demy septiers , environ. Car les petits verres sont les miens favoris : Et me plaist de les vuider , ce que d'autres evitent comme choses mal sante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié , par fois au tiers d'eau. Et quand je suis en ma maison , d'un ancien usage que mon Medecin ordonnoit à mon pere , & à soy , on messe celuy qu'il me faut , dès la somnellerie , deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent , que Cranaus [69] Roy des Atheniens fut inventeur de cet usage , de tremper le vin : utilement ou non , j'en ay veu debastre. J'estime plus decent & plus sain , que les enfans n'en usent qu'après seize ou dix-huict ans. La forme de vivre plus usitée & commune , est la plus belle : Toute particularité m'y semble à éviter : & hairais autant un Aleman qui mist de l'eau au vin , qu'un

(69) Si nous en croyons *Athenée* , ce n'est pas *Cranaus* , mais *Amphilhon* , Roi des Athéniens , qui fut l'inventeur de cet usage. *Athenai* , L. U. c. ii. p. 18. Je dois cette remarque à M. Barbeyrac.

82 ESSAIS DE MONTAIGNE,

François qui le * buroit par. L'usage public donne loy à telles choses.

Je crains un air empesché, & fuy mortellement la fumée : [la premiere reparation où je courus chez moy , ce fust aux cheminées , & aux retraicts , vice commun des vieux bastiments , & insupportable :] & entre les difficultez de la guerre , contre ces espaisles poussieres , dans lesquelles on nous tient enterréz au chauld tout le long d'une journée. J'ay la respiration libre & aysée : & se passent mes morfondemens le plus souvent sans offense du poulmon, & sans toux.

L'aspreté de l'Esté m'est plus ennemie que celle de l'Hyver : car outre l'incommodité de la chaleur , moins remediabile que celle du froid , & outre le coup que les rayons du Soleil donnent à la teste , mes yeux s'offencent de toute leur esclazante , je ne sçauois à cette heure dîner assis , vis-à-vis d'un feu ardent , & lumineux.

* Buroit.

Pour amortir la blancheur du papier , au temps que j'avois accoustumé de lire , je couchois sur mon livre une piece de verre , & m'en treuvois fort soulagé. J'ignore jusques à present , l'usage des lunettes : & vois aussi loing , que je fis oncques , & que tout autre : Il est vray , que sur le declin du jour , je commence à sentir du trouble , & de la foiblesse à lire : dequoy l'exercice a tousjours travaillé mes yeux ; mais sur tout nocturne. Voilà un pas en arriere : à toute peine sensible. Je reculeray d'un autre ; du second au tiers , du tiers au quart , si coïement qu'il me faudra estre aveugle formé , avant que je sente la decadence & vieillesse de ma venue. Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie ! Si suis-je en doubte , que mon ouïe marchande à s'espaissir : vrayez que je l'auray demy perdue , que je m'en prendray encore à la voix de ceux , qui parlent à moy. Il faut bien bander l'ame , pour lui faire sentir comme elle s'escoule. Mon marcher est prompt &

24 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ferme : & ne ſçay lequel des deux , ou l'eſprit ou le corps , j'ay arreſté plus malaiſément , en meſme poinct. Le preſcheur eſt bien de mes amis , qui oblige mon attention , tout un ſermon. A un lieu de ceremonie , où chaſcun eſt ſi bandé en contenance , où j'ai veu les Dames tenir leurs yeux meſmes ſi certains , que je ne ſuis jamais venu à bout , que quelque piece des miennes n'extravague tousjours : encore que j'y ſois aſſis , j'y ſuis peu raffis. Comme la chambriere du Philoſophe Chryſippus diſoit de ſon maïſtre : [70] qu'il n'eſtoit yvre que par les jambes ; car il avoit cette conſtume de les remuer , en quelque aſſiette qu'il fuſt ; & elle le diſoit , lors que le vin eſmouvant ſes compagnons , luy n'en ſentoit aucune altération : on a peu dire auſſi dès mon enfance , que j'avoy de la folle aux pieds ou de l'argent vif : tant j'ay de remuement

(70) *Diog. Laërce* , dans la *Vie de Chryſippe* . VII. *Segm.* clxxxiij.

& d'inconstance naturelle , en quelque lieu que je les place.

C'est indecence , outre ce qu'il nuit à la santé, voire & au plaisir , de manger goulument , comme je fais : Je mors souvent ma langue , par fois mes doigts de hastiveté. Diogenes (71) rencontrant un enfant qui mangeoit ainsi , en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit des hommes à Rome , qui enseignoient à mascher , comme à marcher de bonne grace. J'en perds le loisir de parler , qui est un si doux assaisonnement des tables , pourveu que ce soyent des propos de mesme , plaisants & courts.

Il y a de la jalousie & envie entre nos plaisirs ; ils se choquent & empeschent l'un l'autre. Alcibiades , homme bien entendu à faire bonne chere , chassoit la Musique mesme des tables , pour qu'elle ne troublast la douceur des devis , par la

(71) Plutarque, dans le *Traité Qui la vertu se peut enseigner*, c. li.

raison , que Platon luy preste (72) : *Que c'est un usage d'hommes populaires , d'appeller des joueurs d'instruments & des chantres aux festins , à suite de bons discours & agreables entretiens , dequoy les gens d'entendement savent s'entre-festoyer.* Varro demande cecy au convive : (73) l'assemblée de personnes belles de presence , & agreables de conversation , qui ne soyent ny muets ny bavards : netteté & delicateffe aux vivres , & aux lieux : & le temps serein. Ce n'est pas une feste peu artificielle , & peu voluptueuse , qu'un bon traictement de table : ny les grands chefs de guerre , ny les grands Philosophes , n'en ont desdaigné l'usage & la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire , que la fortune me rendit de souveraine douceur ,

(72) Dans le Dialogue , intitulé *Protagoras*. p. 347.

(73) *Si belli hominesque collecti sunt , si lectus locus , si tempus lectum , si apparatus non neglectus :* Paroles de Varron qui nous ont été conservées par *Aulu-Gelle* , L. XIII c. xj.

en divers temps de mon aage plus fleurissant. Mon estat present m'en forcioit. Car chascun pour soy y fournit de grace principale , & de faveur , selon la bonne trempé de corps & d'ame , en quoy lors il se treuve. Moy qui ne manie que terre à terre , hay cette inhumaine sapience , qui nous veut rendre desdaigneux & ennemis de la culture du corps. J'estime pareille injustice , de prendre à contre-cœur des voluptez naturelles , que de les prendre trop à cœur : (74) Xerxès estoit un fat , qui enveloppé en toutes les voluptez humaines , alloit proposer prix à qui luy en treuveroit d'autres. Mais non guere moins fat est celuy , qui retranche celles que Nature luy a treuvées. Il ne les faut ny suyvre ny fuir : il les faut recevoir. Je les reçois un peu plus grassement & gracieusement , & me laisse plus

(74) Xerxes — refertus omnibus præmiis, denique fortune, — præmium proposuit, qui invenisset novam voluptatem. Cic. Tula. Quest. l. V, c. 7.

volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exagerer leur inanité : elle se faiçt assez sentir, & se produit assez. Mercy à nostre esprit maladif, rabat-joye, qui nous desgouste d'eux-mesmes, comme de soy-mesme, il traicte & soy, & tout ce qu'il reçoit, tantost avant, tantost arrière, selon son estre insatiable, vagabond & versatile.

(p) *Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, accescit.*

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie, & si particulièrement, n'y treuve, quand j'y regarde ainsi finement, à peu près que du vent. Mais quoy? nous sommes par tout vent. Et le vent encore, plus sagement que nous, s'aime à bruire, & à s'agiter : Et se contente en ses propres offices : sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

(p) Tout ce que vous versez dans un vase s'aigrit si le vase n'est pas net. *Horat. L. I. Epist. ij. vs. 14.*

Les plaisirs purs de l'imagination , ainsi que les desplaisirs , disent aucuns , sont les plus grands , comme l'exprimoit (75) la balance de Critolaüs. Ce n'est pas merveille. Elle les compose à sa poste , & se les taille en plein drap. J'en voy tous les jours , des exemples insignes & à l'aventure desirables. Mais moy d'une condition mixte , grossiere , ne puis mordre si à faict , à ce seul object , si simple que je ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loy humaine & generale , intellectuellement sensibles , sensiblement intellectuels. Les Philosophes Cyrenaïques veulent , que comme les douleurs , aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants , & comme doubles , & comme plus justes. Il en est , comme dit Aristote , qui d'une farouche stupidité , en font les desgouttez. J'en cognois

(75) Je crois que Montagne applique ici la *balance de Critolaüs* à un usage fort différent de celui qu'en faisoit Critolaüs, s'il faut juger de cette balance par ce qu'en dit Cicéron, *Tusc. Quest. L. V. c. 17.*

d'autres qui par ambition le font. Que ne renoncent-ils encore au respirer ? que ne vivent-ils du leur & ne refusent la lumière, de ce qu'elle est gratuite : ne leur coustant ny invention ny vigueur ? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour voir au lieu de Venus, de Cérès, & de Bacchus. Chercheront-ils par la quadrature du cercle, jugez sur leurs femmes ? Je hay, qu'en ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue, ny qu'il s'y veautre : mais je veux qu'il s'y applique : qu'ils'y seye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne défendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame : Zenon n'em-brassoit que l'ame ; comme si nous n'avions pas de corps : tous deux vicieusement. Pithagoras, disent-ils, a suivi une Philosophie toute en contemplation : Socrate toute en mœurs & en action : Platon en a treuvé le temperamment entre les deux. Mais ils le disent pour en conter.

Et le vray temperament se treuve en Socrates ; & Platon est plus Socratique , que Pythagorique : Et luy sied mieux. Quand je dance , je dance : quand je dors , je dors : Voire , & quand je me promeine solitairement en un beau verger , si mes pensées se sont entretenues des occurrences estrangeres quelque partie du temps : quelque autre partie je les ramene à la promenade , au verger , à la douceur de cette solitude , & à moy.

Nature a maternellement observé cela , que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoing , nous fussent aussi voluptueuses ; & nous y convie , non-seulement par la raison , mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses regles. Quand je voy , & Cesar , & Alexandre , au plus espais de la grande besongne , jouer si pleinement des plaisirs humains & corporels , je ne dis pas que ce soit relâcher son ame , je dis que c'est la roidir ; soumettant par vigueur de courage , à l'usage de la vie ordinaire , ces violentes

52 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
occupations & laborieuses pensées. Sages, s'ils eussent creu, que c'estoit-là leur ordinaire vocation, cette-cy, l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols. Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous : je n'ay rien faict d'aujourd'huy. Quoy ? avez-vous pas vescu ? C'est non-seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. Si on m'eust mis au propre des grands maniements, j'eusse montré ce que je sçavoy faire. Avez-vous sceu mediter & manier vostre vie ? vous avez faict la plus grande besongne de toutes. Pour se montrer & exploicter, Nature n'a que faire de fortune. Elle se montre esgalement en tous estages : & derriere, comme sans rideau. Avez-vous sceu composer vos mœurs ? vous avez bien plus faict que celuy qui a composé des livres. Avez-vous sceu prendre du repos ? vous avez plus faict, que celuy qui a prins des Empires & des Villes.

Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos. Toutes autres choses,

regner, thesaufiser, bastir, n'en font qu'appendicules & adminicules, pour le plus. Je prends plaisir de voir un General d'armée au pied d'une breche qu'il veut tantost attaquer, se presentant tout entier & delivre, à son disner, au devis, entre ses amis : & Brutus. ayant le Ciel & la Terre conspirez à l'encontre de luy, & de la liberté Romaine, desrober à ses rondes, quelques heures de nuict, pour lire & (76) breveter Polybe en toute securité. C'est aux petites ames ensevelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler : de ne les sçavoir & laisser & reprendre.

(q) *O fortes, pejeratque passè*

Mecum super viri, nunc vino pellite curas :

Cras ingens iterabimus æquor.

Soit par gaufferie, soit à certes, que le vin Theological & Sorbonique est passé en

(76) C'est-à-dire, en composer un abrégé ou sommaire, comme a dit Amyot, dans la vie de Marcus Brutus, par Plutarque, c. 1.

(q) Courage, mes-amis : vous avez déjà essayé avec moi de plus grands travaux : noyons nos soucis dans le vin, & demain nous nous rembarquerons. *Horat. L. I, Od. vij. vs. 30, &c.*

94 ESSAIS DE MONTAIGNE,

proverbe, & leurs festins, je t'enve que c'est raison, qu'ils en fissent d'autant plus commodement & plaisamment, qu'ils ont utilement & serieusement employé la matinée à l'exercice de leur eschôle. La conscience d'avoir bien dispensé les autres heures, est un juste & savoureux condiment des tables. Ainsi ont vescu les Sages. Et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un & l'autre Caton, cette humeur severe jusques à l'importunité, s'est ainsi mollement soubmise, & pleue aux loix de l'humaine condition, & de Venus & de Bacchus. Suivant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfait, autant expert & entendu à l'usage des voluptez qu'en tout autre devoir de la vie. (r) *Cui cor sapiat, ei & sapiat palatius.*

Le relaschement & facilité, honore ce semble à merveilles, & sied mieux à une

(r) Qu'il ait le palais délicat, aussi bien que le jugement, Cic. de Finib. Bon. & Mal. L. II. c. ix.

une forte & genereuse. (77) Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la dance des garçons de sa ville , de chanter , de sonner , & s'y embesongner avec attention , fust chose qui desrogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires , & à la parfaicte reformation des mœurs qu'estoient en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'aycul , personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le voir nonchalamment & puerillement baguenaudant à amasser & choisir des coquilles (78) , & jouer à cornichon va devant , le long de la marine avec Lelius : Et s'il faisoit mauvais temps , s'amusant & se chatouillant à

(77) C'est une conséquence assez naturelle de ce que dit *Cornelius Nepos*, qu'Epaminondas avoit si bien appris à chanter, à danser, & à jouer des instruments, qu'aucun Thébain ne lui étoit supérieur dans ces différens exercices; *Eruditus autem sic ut unus Thebanus magis*, &c. *Corn. Nepos*, dans la Vie d'Epaminondas, c. ij.

(78) *Cic. de Orat. L. II. c. vj. Lælium semper frè cum Scipione solitum rusticari, eosque incredibiliter repuerascere esse solitos, — conchas cum umbilicos ad Cajetam & ad Laurentum legens consuevit*, &c.

36 ESSAIS DE MONTAIGNE ;

représenter par escript en Comedies (79), les plus populaires & basses actions des hommes. Et la teste pleine de cette merveilleuse entreprise d'Annibal & d'Afrique ; [80] visitant les écoles en Sicile, & se creuvant aux leçons de la Philosophie, jusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome : Ny

(79) Ces Comédies sont celles de Terence, auxquelles Scipion & Lælius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire Surlant, dans la vie de ce Poëte : de quoi Montagne étoit si fortement persuadé, qu'il déclare expressément ailleurs, qu'on lui seroit d'assez grand plaisir de le déloger de cette opinion : L. I. c. xxxix.

(80) Il y a ici une petite méprise, où Montagne doit être cassé pour avoir mal expliqué un passage de Tit-Live Scipion étant allé faire en Sicile des préparatifs pour une expédition de la dernière importance, on publioit à Rome, dit cet Historien, que Scipion n'alloit d'être en habit de Soldat, n'apparoissoit en aucun habité romain à la mode des Romains, mais à la Grecque, se promenant en manteau & en pantoufles dans le lieu des exercices & cet, y donnant audience, & s'exerçant lui-même en cet équipage : *Ipse etiam Imperator non Romanus modo, sed ne Militaris quidem cultus jactabatur, cum pallio crepidisque ambulare in Gymnasio, libelli etiam Palæstræque operam dare, &c.* L. XXXIX. c. xix. Montagne a pris le Gymnasium, lieu destiné aux exercices du corps, pour une Ecole de Philosophes, dont l'habit ordinaire étoit un Mantau. — Cette critique m'a été communiquée par M. Barbeyrac.

chose plus remarquable en Socrates, [81] que ce que tout vieil , il trouve le temps de se faire instruire à baller & jouer des instruments : & le tint pour bien employé. Cettuy-cy s'est veu en extase debout, un jour entier & une nuit ; en presence de toute l'armée Grecque , surprins & ravy par quelque profonde pensée. Il s'est veu le premier parmy tant de vaillants hommes de l'armée, courir au secours d'Alcibiades, accablé des ennemis : le couvrir de son corps , & le descharger de la presse, à vive force d'arme.) En la bataille Delienne , relever & sauver Xenophon , renversé de son cheval. Et emmy tout le peuple d'Athenes, outré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir Theramenes , que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites ; & ne desista cette hardie entreprise , qu'à la remontrance de Theramenes même :

(81) *Xenophon*, dans son *Festin*, c. ij. §. 16. & suiv.

98 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
 quoy qu'il ne fust suivy que de deux , en
 tout. Il s'est veu , recherché par une
 beauté , de laquelle il estoit espris ,
 maintenir au besoing une severe absti-
 nence. Il s'est veu continuellement mar-
 cher à la guerre , & fouler la glace les
 pieds nus ; porter mesme robe en Hy-
 ver & en Esté , surmonter tous ses com-
 paignons en patience de travail , ne man-
 ger point autrement en festin qu'en son
 ordinaire ; Il s'est veu yingt & sept ans ,
 de pareil visage , porter la faim , la pau-
 vreté , l'indocilité de ses enfans , les grif-
 fes de sa femme : Et enfin la calomnie,
 la tyrannie , la prison , les fers , & le ven-
 ain. Mais cet homme-là estoit-il convié
 de (81) boire à luy par devoir de civilité ;

(82) Bien boire , boire d'autant , *pergracari*.
 Cette expression se trouve en ce sens dans Nicot :
 mais on n'y explique point ce que veut dire propre-
 ment à luy. Après avoir cherché , pensé , & con-
 sulté , je trouve enfin que cette expression nous est
 venue d'Allemagne , comme l'a prouvé nettement
 le Commentateur de Rabelais , sur ces mots du
 Prologue du III. Livre : *Je ne suis pas de ces im-
 portuns Lsfrelofres , qui par force , par entraigne &
 violence contraignent les Lans & compaignons trém-*

étoit aussi celui de l'armée, à qui en
 venoit l'avantage. Et ne refusoit ny
 jouer aux noisettes avec les enfans, ny
 courir avec eux sur un cheval de bois,
 & y avoit bonne grace : Car toutes
 choses, dit la Philosophie, sient esgal-
 lement bien, & honorent esgallement le
 sage. On a dequoy, & ne doit-on jamais
 se lasser de presenter l'image de ce per-
 sonnage à tous patrons & formes de per-
 fection. Il est fort peu d'exemples de
 sages, pleins & purs. Et faict-on tort à
 nostre instruction, de nous en proposer
 tous les jours, d'imbeciles & manques,
 à peine bons à un seul ply : qui nous ti-
 rent arriere plustost : corrupteurs plustost
 que correcteurs. Le peuple se trompe : on
 ne bien plus facilement par les bouts où
 l'extrémité sert de borne, d'arrest & de

*par, voire carons, Et allus qui pis est. On dit en-
 core faire carence, boire à lampées, de l'Allemand
 le-ess, dit cet habile Commentateur : Et boire
 d'ur, dont on a fait ensuite à l'ur, par corruption,
 vient aussi de l'Allemand all-ahss, & signifie con-
 tinuer à boire de même durant tout le repas,
 proterari.*

guide , que par la voye du milieu , large & ouverte ; & selon l'Art , que selon Nature ; mais bien moins noblement aussi , & moins recommandablement.

La grandeur de l'ame n'est pas tant , tirer à mont , & tirer avant , comme sçavoir se ranger & circonscrire. Elle tient pour grand , tout ce qui est assez. Et montre sa hauteur , à aimer mieux les choses moyennes , que les eminences. Il n'est rien si beau & legitime , que de faire bien l'homme & duement , ny science si ardue que de bien sçavoir vivre, cette vie. Et de nos maladies la plus sauvage , c'est mépriser nostre Estre.

Qui veut escarter son ame , le fasse hardiment s'il peut , lors que le corps se portera mal , pour la descharge de cette contagion : Ailleurs au contraire : qu'elle l'assiste & favorise , & ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs ; & de s'y complaire conjugalement : y apportant si elle est plus sage , la moderation , de peur que par indiscretion, ils ne se con-

fondent avec le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté : & la tempérance n'est pas son fléau ; c'est son assaisonnement. Eudoxus , (83) qui en établissoit le souverain bien , & ses compagnons , qui la monterent à si haut prix , la favorisèrent en sa plus gracieuse douceur , par le moyen de la tempérance , (84) qui fut en eux singulière & exemplaire.

l'ordonne à mon ame , de regarder & la douleur & la volupté , de venir pareillement réglée ? (s) *Eodem enim vitio est effusio animi in letitiâ , quo in dolore conuulsio* : & pareillement ferme : Mais gayement l'une , l'autre severement : & selon ce qu'elle y peut apporter , autant soigneuse

(83) Comme l'assure *Diogene Laërce* , dans la Vie d'Endoxe (L. VIII. Segm. lxxxviii.) sur le rapport de Nicomachus , Fils d'Aristoté.

(84) Aristote dit positivement qu'Endoxe se distinguoit par une tempérance extraordinaire , *Moral. ad Nicomachum* L. X. c. 11. Je tire cette citation des *Observations de Menage* sur *Diogene Laërce* , L. III. Segm. lxxxviii p. 391.

(s) L'épanouissement du cœur dans la joie est peut-être vicieux que le resserrement dans la douleur. *cic. Tusc. Quæst.* L. IV. c. xxxi.

102 ESSAIS DE MONTAIGNE,
d'en esteindre l'une, que d'esteindre l'autre
Le voir sagement les biens, tire après soy
le voir sagement les maux. Et la douleur
à quelque chose de non esvitable,
en son rendre commencement ; & la volupté
quelque chose d'evitable en sa fin
excessive. Platon (85) les accouple, &
veut que ce soit pareillement l'office de
la fortitude, combattre à l'encontre de la
douleur, & à l'encontre des * immoderées
& charmeresses blandices de la volupté.
Ce sont deux fontaines, ausquelles,
qui puise, d'où quand & combien il
faut, soit cité, soit hommeⁿ, soit beste,
il est bien-heureux. La premiere, il la
faut prendre par medecine & par necessité,
plus escharfement : l'autre par soif,
mais non jusques à l'ivresse. La douleur,
la volupté, l'amour, la haine, sont les

¶ (85) Dans son Dialogue *des Loix*, L. I. p. 636.
Citation que j'ai d'abord trouvée dans la traduction
de Pufendorff, par M. Barbeyrac, Tom. I.
p. 238. de la 2^e édition.

* Des attrait excessifs & enchanteurs de la volupté.

premières choses , que sent un enfant : si , la Raison survenant , elles s'appliquent à elles , cela c'est vertu.

J'ay un Dictionnaire tout à part moy : je passe le temps , quand il est mauvais & incommode ; quand il est bon , je ne le veux pas passer , je le retaste , je m'y tiens. Il faut courir le mauvais & se rasseoir au bon. Cette fraze ordinaire de *passer le temps* , & de *passer le temps* , représente l'usage de ces prudentes gens , qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie , que de la couler & eschapper : de la passer , gauchir , & autant qu'il est en eux , ignorer & fuir ; comme chose de qualité ennuyeuse & desdaignable : Mais je la cognois autre : & la treuve , & prisable & commode , voire en son dernier decours , où je la tiens : Et nous l'a Nature mise en main , garnie de telles circonstances & si favorables , que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous , si elle nous presse , & si elle nous eschappe inu-

tilement. (1) *Stulti vita ingrata est, tre-
pida est, tota in futurum fertur.* Je me
compose pourtant à la perdre sans regret :
Mais comme perdable de sa condition, non
comme † moleste & importune. Aussi ne
fièd-il proprement bien, de ne se des-
plaître à mourir, qu'à ceux qui se plai-
sent à vivre. Il y a du mesnage à la
jouïr, je la jouï au double des autres :
Car la mesure en la jouïssance, dépend
du plus ou moins d'application que nous
y prestons. Principalement à cette heure,
que j'apperceoy la mienne si briefve en
temps, je la veux estendre en poids. Je
veux (86) arrester la promptitude de sa

(1) La vie du fou est pleine de désagréments, tou-
jours dans l'inquiétude, & toute occupée de l'a-
venir. *Senec. Epist. xv.*

† Fâcheuse.

(86) C'est peut-être d'ici qu'on a pris l'idée de
cette jolie Chanson :

Plus inconstant que l'onde & le nuage,
Le temps s'enfuit : pourquoi le regretter ?
Malgré la pente volage,
Qui l'oblige à nous quitter,
En faire usage
C'est l'arrêter
Goûtons mille douceurs :

faïste par la promptitude de ma faïste : & par la vigueur de l'usage , compenser la hastiveré de son escoulement. A mesure que la possession du vivre est plus courte , il me la faut rendre plus profonde , & plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement , & de la prospérité : je la sens ainsi qu'eux : mais ce n'est pas en passant & glissant. Si la faut-il estudier , favoriser & ruminer pour en rendre graces conignes à celuy qui nous l'octroye. Ils jouissent les autres plaisirs , comme ils font celuy du sommeil , sans les cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement , j'ay aultresfois treuvé bon qu'on me le troublast , afin que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moy ; je ne l'esdume pas , je le sonde , & plie ma Raison à le recueillir , devenue chagrine &

Et si la vie est un passage ,
Sur ce passage au moins semons des fleurs.

106 ESSAIS DE MONTAIGNE,
deſgouſtée. Me trouvé-je en quelque aſſiette tranquille, y a-t'il quelque volupté qui me chatouille, je ne la laiſſe pas friponner aux ſens ; j'y aſſocie mon ame : non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer : non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver. Et l'employe de ſa part, à ſe mirer dans ce proſpere eſtat, à en poiſer & eſtimer le bonheur, & l'amplifier. Elle meſure combien c'eſt qu'elle doit à Dieu, d'eſtre en repos de ſa conſcience & d'autres paſſions inteſtines : d'avoir le corps en ſa diſpoſition naturelle : jouyſſant ordonnément & competement, des fonctions molles & flatteuſes, par leſquelles il luy plaift compenſer de ſa grace, les douleurs, dequoy ſa juſtice nous bat à ſon tour. Combien luy vaut d'eſtre logé en tel poinct, que où qu'elle jette ſa veue, le Ciel eſt calme autour d'elle : nul deſir, nulle crainte ou doute, qui luy trouble l'air : aucune difficulté paſſée, préſente, future, par deſſus laquelle n'imaginacion ne paſſe ſans offence.

Cette considération prend grand lustre de comparaison des conditions différentes : Ainsi , je me propose en mille visages , ceux que la fortune , ou que leur propre erreur emporte & tempeste. Et encores ceux-cy plus près de moy , qui reçoivent si lâchement , & incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent voirement leur temps : ils outrepassent le présent , & ce qu'ils possèdent , pour servir à l'esperance , & pour des ombres & vaines images , que la fantasia leur met au-devant ,

(u) *Morte obliâ quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus :*

lesquelles hastent & allongent leur fuite , à * mesme qu'on les suit. Le fruit & but de leur poursuite , c'est poursuivre ; comme Alexand e disoit (87) que la fin de son travail , c'estoit travailler :

(u) Semblables à ces ombres qui reviennent , dit-on , après la mort , ou à ces vaines apparences dont nos sens sont abusés durant le sommeil.
VIRG. *Æneid.* l. X vs. 641.

* A mesure qu'on les suit.

(87) Dans une harangue à ses Soldats , tell

108 ESSAIS DE MONTAIGNE,

(x) *Nit actum credens cum quid superesset
agendum.*

Pour moy donc , j'ayme la vie , & la
cultive , telle qu'il a pleu à Dieu nous
l'octroyer. Je ne vay pas desirant , qu'elle
eust à dire la necessité de boire & de
manger : & me sembleroit faillir non
moins excusablement , de desirer qu'elle
l'eust double : (y) *Sapiens divitiarum
naturalium quasitor accerrimus.*) » Ny que
» nous nous substantassions , mettant seu-
» lement en la bouche un peu de cette
» drogue (88) par laquelle Epimenides se
» privoit d'appetit , & se maintenoit : Ny
» qu'on produisist stupidement des en-
» fans par les doigts , ou par les talons ,
» ains parlant en reverence , que plustost

qu'Arien la lui prête : *De Exped. Alex. L. V. c.
xxvj. Je tiens cette citation de M. Barbeyrac.*

(x) Ne croyant avoir rien fait , tant qu'il lui
restoît quelque chose à faire. *Lucan. L. II. vs. 657.*
où le Poëte parle de César , qui n'étoit ni moins
actif , ni moins infatigable qu'Alexandre.

(y) Le Sage recherche avidement les richesses
naturelles. *Senec. Epist. cxix.*

(88) *Diogene Laërce , L. I. Segm. cxiv.*

« encore , on les produisit voluptueuse-
 « ment , par les doigts , & par les talons :
 « Ny que le corps fust sans desir & sans
 « charouillement. » Ce sont plaintes in-
 grates & iniques. J'accepte de bon cœur
 & recognoissance , ce que Nature a faict
 pour moy : & m'en àgrée & m'en loue.
 On faict tort à ce grand & tout puissant
 Donneur , de refuser son don , l'annuller
 & desfigurer : tout bon , il a faict tout
 bon , (z) *Omnia quæ secundum naturam
 sunt, æstimatione digna sunt.*

Des opinions de la Philosophie , j'em-
 brasse plus volontiers celles qui sont les
 plus solides : c'est-à-dire les plus humai-
 nes , & nostres. Mes discours sont con-
 formement à mes mœurs , bas & humbles.
 Elle faict bien l'enfant à mon gré , quand
 elle se met sur ses ergots , pour nous
 prescher que c'est une farouche alliance ,
 de marier le divin avec le terrestre ; le

(z) Tout ce qui est selon la Nature , est digne
 d'estime. Cr. de Flaub. bon, & mal. L. III. c. vi.

·110 ESSAIS DE MONTAIGNE,
raisonnable avec le deraisonnable, le se-
vère à l'indulgent, l'honneste au des-
honneste : que la volupté est qualité bru-
tale, indigne que le sage la goûte : Le
seul plaisir, qu'il tire de sa jouissance
d'une belle jeune épouse, que c'est le
plaisir de la conscience, de faire une ac-
tion selon l'ordre, comme de chauffer ses
bottes pour une utile chevauchée. * N'euf-
sent ses suivants, non plus de droit, &
de nerfs & de suc, au despucelage de leurs
femmes, qu'en a sa leçon.

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son
Precepteur & le nostre. Il prise comme il
doit, la volupté corporelle : mais prefere
celle de l'esprit, comme ayant plus de
force, de constance, de facilité, de va-
riété, de dignité. Cette cy ne va nulle-
ment seule, selon luy ; il n'est pas si fan-
tasque : mais seulement, premiere. Pour
luy, la temperance est moderatrice, non

* *Je voudrois que les Sectateurs d'une telle Philo-
sophie n'eussent non plus de droits, &c.*

adversaire des voluptez. Nature est un doux guide : mais non pas plus doux , que prudent & juste. (a) *Intrandum est in rerum naturam , & penitus quid ea postulet , providendum.* Je queste partout la piste : nous l'avons confondue de traces artificielles. Et ce souverain bien Academique & Peripatetique , qui est , vivre selon icelle , devient à cette cause difficile à borner & expliquer. Et celuy des Stoiciens , voisin à celuy-là , qui est , consentir à Nature. Est-ce par erreur d'estimer aucunes actions moins dignes , de ce qu'elles sont necessaires ? Si ne m'osteront-ils pas de la teste , que ce ne soit un très-convenable mariage du plaisir avec la necessité , avec laquelle , dit un Ancien , les Dieux complottent tousjours. A quoy faire desmembrons-nous en divorce , un bastiment tissü d'une si joincte & fraternelle correspondance ? Au rebouts , renouïons-

(a) Il faut entrer dans la nature des choses , & voir exactement ce qu'elle exige. Cic. de Fin.^h bon & mal. L. V. c. xvj.

212 ÉSSAIS DE MONTAIGNE,
 le par mutuels offices : que l'esprit es-
 veille & vivifie la pesanteur du corps,
 le corps arreste la legereté de l'esprit,
 & la fixe. [b] *Qui velut summum bonum*
laudat anima naturam , & tanquam ma-
lum , naturam carnis accusat ; profectò &
animam carnaliter appetit , & carnem
carnaliter fugiit , quoniam id vanitate sen-
tit humanâ ; non veritate divinâ. Il n'y a
 piece indigne de nostre soing. En ce pre-
 sent que Dieu nous a faict : nous en
 devons compte jusques à un poil. Et
 n'est pas une commission par acquit à
 l'homme , de conduire l'homme selon sa
 condition : elle est expresse , naïve &
 très-principale : & nous l'a le Créateur
 donnée serieusement & severement. L'au-

(b) Certainement , quiconque exalte l'ame
 comme le souverain bien , & condamne le corps
 comme une chose mauvaise , embrasse & chérit
 l'ame d'une maniere charnelle , & fuit charnelle-
 ment la chair , parce qu'il ne forme point ce ju-
 gement par un principe divin , mais par un prin-
 cipe de vanité humaine. *August* de Civitate Dei,
 L. XIV c. v. ou ce Saint Pere en veut proprement
 aux Manichéens , qui regardoient la chair & le
 corps comme une production du mauvais principe.

thorité peut seule envers les communs entendemens : & poise plus (89) en langage pérégrin. Rechargeons-en, ce lieu.

(c) *Stultitia proprium quis non dixerit , ignavè & contumaciter facere quæ facienda sunt : & aliò corpus impellere , aliò animum distrahere inter diversissimos motus ?* Oufus ; pour voir , faictes-vous dire un jour , les amusemens , & imaginations , que celuy-là met en sa teste , & pour lesquelles il destourne sa pensée d'un bon repas , & plainct l'heure qu'il employe à se nourrir : vous trouverez qu'il n'y a rien si fade , en tous les mets de vostre table , que ce bel entretien de son ame ; (le plus souvent il nous vandroit mieux dormir tout à faict que de veiller à ce à quoy nous veillons) & trouverez que son dis-

(89) Dans un langage étranger , comme est le Latin dont Montagne va se servir.

(c) Qui n'avoue que c'est le propre de la folie , de faire lâchement & à contre-cœur ce qu'il faut faire , & de pousser le corps d'un côté , & l'esprit de l'autre , de manière qu'on se trouve partagé entre des mouvemens directement contraires ? *Senec. Epist. lxxix.*

cours & intentions , ne valent vostre (90) capilotade. Quand ce feroient les ravissiemens d'Archimedes mesme , que feroit-ce ? Je ne touche pas icy , & ne m'esle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes , & à cette vanité de desirs & cogitation qui nous divertissent , ces ames venerables , eslevées par ardeur de devotion & religion , à une constante & consciencieuse meditation des choses divines , lesquelles preoccupants par l'effort d'une vive & vehemente esperance , l'usage de la nourriture éternelle , but final , & dernier arrest des chrestiens desirs : desdaignent⁹ de s'attendre à nos necessiteuses commoditez , fluides & ambiguës , & resignent facilement au corps , le soin & l'usage de la pasture sensuelle & temporelle. C'est une estude privilegiee. Entre nous , ce sont

(90) Ou *capilotade*, comme on parle aujourd'hui. Les Italiens & les Espagnols disent *caprotada* ; & Rabelais, *cabrotade*, L. IV. c. lx. Sur l'etymologie de ce mot, voyez *capilotade*, dans le dictionnaire de Menage.

choses que j'ay tousjours veues de singulier accord , les opinions supercelestes , & les mœurs * sousterraines.

Esopé ce grand homme † vid son Maître qui pissoit en se promenant : quoy donc , fit-il , nous faudra-t'il chier en coustant ? Mesnageons le temps , encore nous en reste-t'il beaucoup d'oïsf , & mal employé. Nostre Esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures à faire ses besongnes , sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy faut pour la nécessité. Ils veulent se mettre hors d'eux , & eschapper à l'homme. C'est folie : au lieu de se transformer en Anges , ils se transforment en bestes , au lieu de se hausser ils s'abbattent. Ces humeurs transcendantes m'effrayent , comme les lieux hautains & inaccessibles. Et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates , que ses extases , & ses demoneries. Rien si humain

* Très corrompues , infernales.

† Vie d'Esopé , par Planude p. 23. Gracé & Lantier. Parisus , an. 1623.

116 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 en Platon , que ce pourquoy ils disent ;
 qu'on l'appelle divin. Et de nos Sciences,
 celles-la me semblent plus terrestres & bas-
 ses , qui sont les plus haut montées. Et je
 ne treuve rien si humble & si mortel en la
 vie d'Alexandre , que ses fantasies autour
 de son immortalisation. Philotas le mordit
 plaisamment par sa response. Il s'estoit con-
 joüy avec luy par lettre , de l'oracle de Ju-
 piter Hammon , qui l'avoit logé entre les
 Dieux. « Pour ta considération , j'en suis
 » bien aysé [91] ; mais il y a dequoy
 » plaindre les hommes , qui auront à vi-
 » vre avec un homme , & luy obeir , le-
 » quel outrepatte , & ne se contente de la
 » mesure d'un homme, »

(d) *Dixi te minorem quod geris, imperas.*

La gentille inscription , dequoy les Athe-

(91) *Se quidem gratulari, quod in numerum Deo-
 rum (Alexander) receptus esset ceterum miserere
 eorum quibus vivendum esset sub eo qui modum ho-
 minis excederet.* Q. Curt. L. VI, §. 9.

(d) C'est en te soumettant aux Dieux , que tu
 deviens supérieur aux autres hommes. *Horat. l.*
III. Od. VI, vs. 1.

niens honorerent la venue de Pompeius en leur ville , se conforme à mon sens :

(92). D'autant es tu bien , comme

Tu te recognois homme.

C'est une absolue perfection , & comme divine , de sçavoir joüir , loyalement de son estre. Nous cherchons d'autres conditions , pour n'entendre l'usage des nostres : & sortons hors de nous , pour ne sçavoir quel il y faict. Si avons-nous beau monter sur des eschasses, car sur des eschasses encore faut-il marcher de nos jambes : & au plus eslevé throne du monde , si ne sommes-nous assis que sur nostre col. Les plus belles vies sont à mon gré celles qui se rangent au modelle commun & humain avec ordre : mais sans miracle , sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoing d'estre traictée plus tendrement. Recommandons-là à Dieu protecteur de santé & de sagesse : mais gaye & sociale :

(92) Dans la vie de Pompée, par Plutarque, c. 7.

118 ESSAIS DE MONTAIGNE, &c.

(e) *Frui paratis & valida mihi,
Latœ, donet, & procer integrâ
Cum mente, nec turpem senectam
Degero, nec Cytharâ carentem.*

(e) Je te prie, divin fils de Latone, de me faire
jouir de mes biens en santé & avec tout mon bon
sens, & de me procurer une vieillesse honora-
ble, & toujours sensible au doux chant des Muses.
Horat. L. I. Od. xx). vs. 17, &c.

Fin du III^e & dernier Livre des ESSAIS
de Michel de MONTAIGNE.



LETTRES

DE

MONTAIGNE.

Qui n'ont point paru dans aucune des Editions précédentes de ses ESSAIS.

LES cinq premières Lettres qu'on va voir, sont tirées d'un petit Livret publié par Montagne lui-même, environ neuf ans avant la première Edition de ses Essais, imprimée à Bourdeaux en 1580. Ce Livret, qui est devenu fort rare, est imprimé à Paris, de l'Imprimerie de Frédéric Morel, rue S. Jean de Beauvais, au franc Meurier, M. D. LXXI. avec Privilege, sous ce titre : LA MESNAGERIE de Xenophon ; LES REGLES DE MARIAGE de Plutarque ; LETTRE DE CONSOLATION

de Plutarque à sa Femme. Le tout traduit de Grec en François par feu M^r. *Estienne de la Boétie*, Conseiller du Roy en la Cour de Parlement à Bourdeaux ; Ensemble quelques Vers Latins & François (1), de son invention : Item, (2) un Discours sur la mort dudit Seigneur de la Boétie, par M^r. de Montaigne.

(1) Il n'y a pourtant point de vers François dans ce petit livre : & l'on ne voit pas trop bien pourquoi on les y promet dans le titre. Pour ce qu'on dit dans l'extract du Privilège, qu'il y a ensemble quelques vers Latins & François, & autres Œuvres de son invention, ce n'est point une chose inutile, car par cette clause Montaigne qui étoit héritier des papiers d'*Estienne de la Boétie*, se procuroit le droit de faire imprimer les vers François, & tout autre ouvrage de cet ami qu'il trouveroit à propos. En effet Montaigne fit imprimer des VERS FRANÇOIS d'*Estienne de la Boétie*, à Paris, chez *Fredéric Morel*, en 1582. Voyez l'Avvis sur les deux dernières Lettres de Montaigne.

(2) C'est ce que j'appellerai ici la CINQUIEME LETTRE, parce que, selon Montaigne lui-même, c'est l'Extract d'une Lettre qu'il écrivit à son père sur la maladie & la mort de son ami *la Boétie*.

L E T T R E I.

*Imprimée au devant de la Mesnagerie
de Xenophon.*

A Monsieur Monsieur de LANSAC, Che-
valier de l'Ordre du Roy, Conseiller
de son Conseil privé, Surintendant de
ses Finances, & Capitaine de cent
Gentils-hommes de sa Maison.

M O N S I E U R ,

Je vous envoie la Mesnagerie de Xe-
nophon mise en François par feu Mon-
sieur de la Boëtie, présent qui m'a semblé
vous estre propre, tant pour estre parti
premierement, comme vous sçavez, de la
main (1) d'un Gentilhomme de marque,
très-grand homme de guerre & de paix,

(1) XENOPHON : le titre de *Gentilhomme*, que
lui donne Montagne, pourroit le faire reconnoî-
tre. Peut-être l'auroit-il désigné plus honorable-
ment s'il l'eût nommé tout simplement, un sa-
meux Citoyen d'Athènes.

que pour avoir pris la seconde façon (2) de ce personnage, que je sçay avoir esté aymé & estimé de vous pendant la vie. Cela vous servira tousjours d'aiguillon à continuer envers son nom & sa mémoire vostre bonne opinion & volonté. Et hardiment, Monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose: car ne l'ayant gousté que par les témoignages publics qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous répondre, qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà, que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a fait cet honneur vivant, que je mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avec moy une consture d'amitié si estroite & si joincte, qu'il n'y a eu biaux, mouvement ny ressort en son ame, que je n'aye peu confider & juger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si près du miracle, que pour, me jettant hors des bar-

(2) D'Etienne de La Motte.

rites de la vraisemblance, ne me faire
 mescroire du tout, il est force, parlant
 de luy, que je me resserre & restraigne
 au dessous de ce que j'en sçay. Et pour
 ce coup, Monsieur, je me contenteray
 seulement de vous supplier pour l'hon-
 neur & reverence que vous devez à la
 vérité, de tesmoigner & croire, que nos-
 tre Guyenne n'a eu garde de voir rien pa-
 reil à luy par les hommes de sa robbe.
 Sous l'esperance donc que vous luy ren-
 drez cela qui luy est très-justement deu,
 & pour le refreschir en vostre mémoire, je
 vous donne ce Livre : qui tout d'un train
 aussi vous respondra de ma part, que sans
 l'expresse deffense que m'en fait mon in-
 suffisance, je vous présenterois autant vo-
 lontiers quelque chose du mien, en recog-
 noissance des obligations que je vous doy,
 & de l'ancienne faveur & amitié que vous
 avez portée à celle de nostre Maison. Mais,
 Monsieur, à fante de meilleure monnoye,
 je vous offre en payement une très-asséu-
 rée volonté de vous faire humble service.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous
maintienne en sa garde.

Vostre obeyssant Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE

L E T T R E I I.

*Imprimée au devant des Regles de mariage
de Plutarque.*

A Monsieur Monsieur de M E S M E S, Sei-
gneur de Roissy & de Mal-assize, Con-
seiller du Roy en son privé Conseil.

M O N S I E U R,

C'est une des plus notables folies que
les hommes facent, d'employer la force
de leur entendement à ruiner & choquer
les opinions communes & reçues, qui
nous portent de la satisfaction & contén-
tement. Car là où tout ce qui est sous le
Ciel, employe les moyens & les outils que
Nature luy a mis en mains [comme
vray c'en est l'usage] pour l'agencement

& commodité de son estre, ceux icy pour sembler d'un esprit plus gaillard, & plus esveillé, qui ne reçoit & qui ne loge rien que mille fois touché & balancé au plus subtil de la Raison, vous esbranlant leurs amēs d'une assiette paisible & reposée, pour après une longue queste la remplir en somme, de doute, d'inquiétude, & de fièvre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance & la simplicité ont été tant recommandées par la Verité mesme. De ma part, j'ayme mieulx estre plus à mon aise, & moins habile: plus content, & moins entendu. Voilà pourquoy, Monsieur, quoy que [1] des fines gens se moquent du soing que nous avons de ce qui se passera icy après nous, comme nostre ame logée ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de ça bas: j'estime

(1) A cause de certaines gens qui trop fins pourroient me censurer icy, je suis obligé de dire que je ne fais que copier Montaigne qui a écrit *des fines gens*, au lieu d'écrire *de fines gens*, comme nous parlons aujourd'hui.

toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse & brieveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir & allonger par la reputation & par la renommée : & embrasse très-volontiers une si plaisante & favorable opinion engendrée originellement en nous, sans m'enquérir curieusement ny comment ny pourquoy. De maniere que ayant aymé plus que toute autre chose Monsieur de la Boëtie, le plus grand homme, à mon advis, de nostre siecle, je penserois lourdement faillir à mon devoir, si à mon esçient je laissois esvanoüir & perdre un si riche nom que le sien, & une memoire si digne de recommandation, & si je ne m'essayois par ces parties-là de le ressusciter & remettre en vie. Je croy qu'il le sent aucunement, & que ces miens offices le touchent & rejoüyssent. De vray il se loge encôre chez moy, si entier & si vif, que je ne le puis croire, ny si lourdement enterré, ny si entierement esloigné de nostre commerce. Or, Monsieur, parce que chaque

nouvelle cognoissance que je donne de luy
 & de son nom, c'est autant de multipli-
 cation de ce sien-second vivre, & d'avan-
 tage que son nom s'ennoblit & s'honore du
 lieu qui le reçoit, c'est à moy à faire non-
 seulement de l'espancre le plus qu'il me
 sera possible, mais encore de le donner
 en garde à personne d'honneur & de ver-
 tu : par lesquelles vous tenez tel rang que
 pour vous donner occasion de recueillir
 ce nouvel hôte, & de lui faire bonne
 chere, j'ay esté d'avis de vous presenter
 ce petit Ouvrage, non pour le service
 que vous en puissiez tirer, sçachant bien
 que à pratiquer Plutarque & ses compai-
 gnons, vous n'avez que faire de truché-
 ment : mais il est possible que Madame de
 Roissy y voyant l'ordre de son mesnage &
 de vostre bon accord représenté au vif,
 sera très-aïse de sentir la bonté de son in-
 clination naturelle avoir non seulement
 atteint, mais surmonté ce que les plus
 sages Philosophes ont peu imaginer du
 devoir & des loix du Mariage. Et en toute

façon, ce me fera tousjours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que j'ay de vous faire service.

Monsieur, je supplie Dieu, qu'il vous doint très-heureuse & longue vie. De Montaigne ce 30 Avril 1570.

Vostre humble serviteur,
MICHEL DE MONTAIGNE.

L E T T R E I I I.

Imprimée au-devant de la Lettre de consolation de Plutarque à sa femme ; & adressée par Montaigne.

A Mademoiselle DE MONTAIGNE, ma Femme.

MA Femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galand homme, aux reigles de ce temps icy, de vous courtiser & caresser encore. Car ils disent qu'un habile homme peut bien prendre

femme : mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire : je me tiens de ma part à la simple façon du vieil aage, aussi en porté-je tantost le poil. Et de vray la nouveleté couste si cher jusqu'à cette heure à ce pauvre estat (& si je ne sçay si nous en sommes à la dernière enchere) qu'en tout & partout j'en quitte le party. Vivons, ma femme, vous & moi, à la vieille Françoisse. Or il vous peut souvenir comme feu Monsieur de la Boétie ce mien cher fiere, & compaignon inviolable, me donna mourant ses papiers & ses livres, qui ont esté depuis le plus favori meuble des miens. Je ne veux pas chichement en user moy seul, ny ne merite qu'ils ne servent qu'à moy. A cette cause il m'a prins envie d'en faire part à mes amis. Et parce que je n'en ay, ce croy-je, nul plus privée que vous, je vous envoie la Lettre Consolatoire de Plutarque à sa Femme, traduite par luy en François : bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce présent si propre & que n'ayant enfant

qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vōus l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais je laisse à Plutarque la charge de vous consolet, & de vous advertir de vostre devoir en cela, vous priant de le croire pour l'amour de moy : car il vous descouvriera mes intentions, & ce qui se peut alleguer en cela, beaucoup mieux que je ne ferois moy-mesme. Sur cé, ma Femme, je me recommande bien fort à vostre bonne grace, & prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris ce 10 Septembre 1570.

Vostre bon Mary,

MICHEL DE MONTAIGNE.



L E T T R E I V.

*Imprimée au devant des Vers Latins
d'Estienne de la Boëtie.*

A Monseigneur, Monsieur DE L'HOSPITAL,
Chancelier de France.

M O N S E I G N E U R ,

J'ai opinion que vous autres à qui la fortune & la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est-il nulle Communauté si chetive, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodément à chacun de ses offices, pourveu que le département & le triage s'en peust justement faire. Et ce point là gagné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaite composition d'un Estat. Or à mesure que cela est le plus sou-

haitable, il est aussi plus difficile, veu que ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loing que de trier & choisir parmy une si grande multitude & si espartue, ny ne peuvent entrer jusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions & la conscience, pieces principales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publique si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faute de ce departement & de ce choix. Et en celles où l'ignorance & la malice, le fard, les faveurs, les brigues & la violence commandent, si quelque election se voit faicte meritoirement & par ordre, nous le devons sans doute à la Fortune, qui par l'inconstance de son bransle divers s'est pour ce coup rencontrée au train de la Raison. Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. *Estienne de la Boëtie* l'un des plus propres & nécessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé és cendres de son

fouyer domestique , au grand interest de nostre bien commun : car quant au sien particulier , je vous advise , Monsieur , qu'il estoit si abondamment garny des biens & des thrésors qui deffient la fortune , que jamais homme n'a vescu plus satisfait ny plus content. Je sçay bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes , & sçay d'avantage , que jamais homme n'y apporta plus de suffisance , & qu'en l'aage de trente-deux ans qu'il mourut , il avoit acquis plus de yraye reputation en ce rang-là que nul autre avant luy. Mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de Soldat un digne Capitaine , ny d'employer aux charges moyennes ceux qui feroient bien encores les premieres. A la verité , ses forces furent mal mesnagées , & trop espargnées. De façon que au-delà de sa charge il luy restoit beaucoup de grandes parties oisives & inutiles , desquelles la chose publique eust peu tirer du service , & luy de la gloire. Or , Monsieur , puis-

qu'il a esté si nonchalant de se pouffer soy-mesme en lumiere , comme de malheur la Vertu & l'Ambition ne logent gueres ensemble . & qu'il a esté d'un Sicele si grossier ou si plein d'envie , qu'il n'y a peu nullement estre aydé , par le tesmoignage d'autrui , je souhaite merveilleusement que au moins après luy , sa memoire à qui seule meshuy je dois les offices de nostre amitié , reçoive le loyer de sa valeur , & qu'elle se loge en la recommandation des personnes d'honneur & de vertu. A cette cause m'a-t'il prins envie de le mettre au jour , & de vous le presenter , Monsieur, par ce peu de Vers Latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du Maçon qui met le plus beau de son bastiment vers la rue , & du Marchand qui fait montre & parement du plus riche eschantillon de sa marchandise , ce qui estoit en luy le plus recommandable , le vray suc & moelle de sa valeur l'ont suivy , & ne nous en est demeuré que l'escorce & les feuilles. Qui pourroit faire voir ses reiglez brans-

les de son ame, sa piété, sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poids & la santé de son jugement, la hauteur de ses conceptions si loing eslevées au dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, le tendre amour qu'il portoit à sa miserable Patrie! & sa haine capitale & jurée contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine trafique qui se couvra sous l'honorable tiltre de Justice, engendreroit certainement à toutes gens de bien une singuliere affection envers luy meslée d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, Monsieur, il s'en faut tant que je puisse cela, que du fruit mesme de ses estudes il n'avoit encores jamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité: & ne nous en est demeuré que ce que par maniere de passertemps il escrivoit quelquefois. Quoy que ce soit, je vous supplie, Monsieur, le recevoir de bon visage: & comme nostre jugement argumente maintesfois d'une chose legere une bien grande, & que les je-

mesmes des grands personnages rapportent aux clair-voyants quelque marque honorable du lieu d'où ils partent, monter par ce sien ouvrage à la cognoissance de luy-mesme, & en aimer & embrasser par consequent le nom & la memoire. En quoy, Monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion très-resolue qu'il avoit de vostre vertu : & si accomplirez ce qu'il a infiniment souhaité pendant sa vie. Car il n'estoit homme du monde en la cognoissance & amitié duquel il se fust plus volontiers veu logé qu'en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise dequoy si hardiment j'use des choses d'autrui, je l'advise qu'il ne fut jamais rien plus exactement dict ny escript, aux escholes des Philosophes, du droict & des devoirs de la sainte amitié, que ce que ce personnage & moy en avons practiqué ensemble. Au reste, Monsieur, ce leger present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous resmoigner l'honneur & reverence que je porte à vostre

suffisance , & qualitez singulieres qui font en vous. Car quant aux estrangeres & fortuites , ce n'est pas de mon gouft de les mettre en ligne de compte.

Monsieur , je supplie Dieu qu'il vous doint très-heureuse , & longue vie. De Montaigne ce 30 Avril 1570.

Vostre humble & obeyssant serviteur ,

MICHEL DE MONTAIGNE.

LETTRE V.

Ou Extraict d'une Lettre que Monsieur le Conseiller DE MONTAIGNE escriviſt à Monſeigneur DE MONTAIGNE ſon Pere , concernant quelques particularitez qu'il remarqua en la maladie & mort de ſeu Monsieur DE LA BOÉTIE.

QUANT à ſes dernieres paroles , ſans doute , ſi homme en doit rendre bon compte , c'eſt à moy , tant parce que du long de ſa maladie il parloit auſſi volontiers à moy qu'à nul autre , que auſſi pe

ce que pour la singuliere & fraternelle amitié que nous nous estions entreportez , j'avois très-certaine cognoissance des intentions , jugemens & volonte'z qu'il avoit eu durant sa vie , autant , sans doute qu'homme peut avoir d'un autre ; & parce que je les sçavois estre hautes , vertueuses , pleines de très-certaines resolutions , & quand tout est dit , admirables. Je prevo'yois bien , que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer , qu'il ne luy eschapperoit rien en une telle necessité qui ne fust grand & plein de bon exemple : ainsi je m'en prenois le plus de garde que je pouvois. Il est vray , Monseigneur , comme j'ay la memoire fort courte , & desbauchée encore par le trouble que mon Esprit avoit à souffrir d'une si lourde pierre , & si importante , qu'il est impossible que je n'aye oublié beaucoup de choses que je voudrois estre sçeues. Mais celles desquelles il m'est souvenu , je les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible. Car pour le représenter ainsi sç-

rement arresté en sa brave demarche , pour vous faire voir ce courage invincible dans un corps atterré & affommé par les furieux efforts de la mort & de la douleur , je confesse qu'il y faudroit un beaucoup meilleur style que le mien : parce qu'encores que durant sa vie , quand il parloit de choses graves & importantes , il en parloit de telle sorte qu'il estoit malaysé de les si bien escrire , si est-ce qu'à ce coup il sembloit que son Esprit & sa langue s'efforçassent à l'envy , comme pour luy faire leur dernier service. Car sans doute je ne le vis jamais plein ny de tant de si belles imaginations , ny de tant d'éloquence , comme il a esté le long de cette maladie. Au reste , Monseigneur , si vous treuvez que j'aye voulu mettre en cômpte ses propos plus legers & ordinaires , je l'ay fait à escient. Car estants dits en ce temps-là , & au plus fort d'une si grande besongne , c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos , de tranquillité & d'assurance.

Comme je revenois du Palais le Lundi neuvième d'aoust 1563, je l'envoyay convier à dîner chez moy. Il me manda qu'il me remercioit, qu'il se treuvoit un peu mal, & que je lui ferois plaisir si je voulois estre une heure avec luy, avant qu'il partist pour aller en Medoc. Je l'allay treuver bientoist après dîner. Il estoit couché vestu, & monstroit desja je ne sçay quel changement en son visage. Il me dit que c'estoit un flux de ventre avec des tranchées, qu'il avoit prins le jour avant, jouiant en pourpoint sous une robe de foye, avec Monsieur d'Escars; & que le froid lui avoit souvent fait sentir semblables accidents. Je treuvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faite de s'en aller: mais qu'il n'allast pour ce soir que jusques à Germignan qui n'est qu'a deux lieues de la Ville. Cela faisois-je pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigort & d'Agenois

où il avoit laissé tout empesté : & depuis pour semblable maladie que la sienne je m'estois autrefois très-bien treuvé de monter à cheval. Ainsi il s'en partit, & Mademoiselle de la Boétie sa femme, & Monsieur de Bouillonas son oncle, avec luy.

Le lendemain de bien bon matin voicy venir un de ses gens à moy de la part de Mademoiselle de la Boétie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal treuvé la nuict d'une forte dyssenterie. Elle envoyoit querir un Medecin, un Apotiquaire, & me prioit d'y aller, comme je fis l'après-disnée.

A mon arrivée, il sembla qu'il fust tout esjouy de me voir : & comme je voulois prendre congé de lui pour m'en reyenir, & luy promesse de le révoir le lendemain, il me pria avec plus d'affection & d'instance qu'il n'avoit jamais faict d'autre chose, que je fusse le plus que je pourrois avec luy. Cela me toucha aucunement. Ce neantmoins je m'en allois qu'

Mademoiselle de la Boëtie qui pressentoit desja le ne sçay quel malheur, me pria les larmes à l'œil, que je ne bougeasse pour ce soir. Ainsi elle m'arresta, de quoy il se resjoüytoit avecques moy. Le lendemain je m'en revins; & le Jeudy, le fus retrouver. Son mal alloit en empirant: son flux de sang & ses tranchées qui l'affoiblissoient encore plus, croissoient d'heure à autre.

Le Vendredy, je le laissay encores: & le Samedi, je le fus revoir desja fort abbattu. Il me dit lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, & outre cela qu'elle estoit mal plaisante, & melancolique: qu'il cognoissoit très-bien mon naturel, & me prioit de n'estre avec luy que par boutées, mais le plus souvent que je pourrois. Je ne l'abandonnay plus. Jusques au Dimanche il n'avoit tenu nul propos de ce qu'il jugeoit de son estre, & ne parlois que des particulieres occurrences de sa maladie, & de ce que les anciens Medecins en avoient dit. D'affai-

res publiques bien peu : car je l'en treu-
vay tout desgousté dès le premier jour.
Mais le Dimanche , il eust une grande
foiblesse : Et comme il fut revenu à foy ,
il dit qu'il lui avoit semblé estre en une
confusion de toutes choses , & n'avoit rien
veu qu'une espaisse nue , & broüillars obs-
cur , dans lequel tout estoit pesle-mesle ,
& sans ordre : toutesfois qu'il n'avoit eu
nul desplaisir à tout cet accident. La mort
n'a rien de pire que cela , lui dis-je lors.
Mais n'a rien de si mauvais , me respon-
dit-il.

Depuis lors , parce que dès le commen-
cement de son mal , il n'avoit priés nul
sommeil , & que nonobstant tous les re-
medes , il alloit tousjours en empirant :
de sorte qu'on y avoit desja employé cer-
tains breuvages , desquels on ne sert qu'aux
dernieres extremitez , il commença à de-
sesperer entièrement de sa guerison ; ce
qu'il me communiqua. Ce mesme jour ,
parce qu'il fust treuvé bon , je lui dis ,
qu'il me feroit mal pour l'extreme amé-

tié que je luy portois , si je ne me sou-
ciois que comme en sa santé on avoit veu
toutes ses actions pleines de prudence &
de bon conseil , autant qu'à homme du
monde , qu'il les continuast encore en sa
maladie , & que , si Dieu vouldoit qu'il em-
pirast , je serois très-marry qu'à faute d'a-
visement il eust laissé nul de ses affaires
domestiques déconfu , tant pour le dom-
mage que ses parents y pourroient souf-
frit , que pour l'intérêt de sa réputation ;
ce qu'il print de moy de très-bon visage.

Et après s'estre résolu des difficultés qui
le tenoient suspens en cela , il me pria
d'appeller son Oncle & sa femme seuls ,
pour leur faire entendre ce qu'il avoit dé-
libéré quant à son testament. Je lui dis
qu'il les estonneroit. Non , non , me dit-il ,
je les consoleray & leur donneray beau-
coup meilleure esperance de ma santé , que
je ne l'ay moy-même. Et puis il me de-
manda , si ses foibleffes qu'il avoit eues ,
ne nous avoient pas un peu étonnés.

Cela n'est rien , luy fis je : ce sont acci-
dents

dents ordinaires à telles maladies. Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, ne respondit-il, quand bien il en adviendrait ce que vous en craindriez le plus. A vous ne seroit-ce que heur, luy repliquay-je : mais le dommage seroit à moy qui perdrois la compagnie d'un si grand, si sage & si certain ami, & tel que je serois assuré de n'en trouver jamais de semblable. Il pourroit bien estre, mon frere, ajouta-t'il : & vous assure que ce qui me fait avoir quelque soing, que j'ay de ma guerison, & n'aller si courant au passage que j'ay desja franchi à demy, c'est la consideration de vostre perte, & de ce pauvre homme & de cette pauvre femme (parlant de son oncle & de sa femme) que j'ayme tout deux uniquement ; & qui porteront bien impatiemment (j'en suis assuré) la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour eux & pour vous. J'ay aussi respect au desplaisir qu'auront beaucoup de gens de bien qui m'ont aymé & estimé pendant ma vie.

desquels certes , je le confesse , si c'estoit à moy à faire je serois content de ne perdre encore la conversation. Et si je m'en vais , mon frere , je vous prie vous qui les cognoissez , de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que leur ay portée jusques à ce dernier terme de ma vie. Et puis , mon frere , pour adventure n'estois-je point né si inutile . que je n'eusse moyen de faire service à la chose publique. Mais quoy qu'il en soit , je suis prest à partir quand il plaira à Dieu , estant tout asseuré que je jouyray de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous , mon amy , je vous cognois si sage , que , quelque interest que vous y ayez , si vous conformerez-vous volontiers & patiemment à tout ce qu'il plait à sa sainte Majesté d'ordonner de moy : & vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne pousse ce bon homme & cette bonne femme hors des gonds de la Raison. Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desja. Je luy dis , que assez

bien pour l'importance de la chose : Ouy (suivit-il) à cette heure qu'ils ont encore un peu d'esperance. Mais si je la leur ay une fois toute ostée, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir. Suivant ce respect, tant qu'il vescu depuis, il leur cacha toujours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, & méprouoit bien fort d'en user de mesmes. Quand il les voyoit auprès de luy, il contrefaisoit la chere plus gaye, & les paissoit de belles esperances.

Sur ce point je le laissay pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieux qu'ils purent pour un temps. Et après nous estre assis autour de son liét, nous quatre seuls, il dit ainsi d'un visage posé & comme tout esjouy : Mon Oncle, ma Femme, je vous assure sur ma foy, que nulle nouvelle atteinte de ma maladie ou opinion mauvaise que j'aye de ma guerison, ne m'a mis en fantasie de vous faire appeller, pour vous dire ce que j'entreprends : car je me porte, Dieu

mercy , très-bien , & plein de bonne esperance : mais ayant de longue main appris , tant par longue expérience que par longue estude , le peu d'assurance qu'il y a à l'instabilité & inconstance des choses humaines , & même en nostre vie que nous tenons si chere , qui n'est toutes-fois que fumée & chose de neant : & considerant aussi , que puisque je suis malade , je me suis d'autant approché du danger de la mort : j'ay delibéré de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques , après en avoir eu vostre avis premierement. Et puis adressant son propos à son Oncle : Mon bon Oncle , dit-il , si j'avois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que je vous ay , je n'aurois eu pieça fait : il me suffit que jusques à present , où que j'aye esté , & à quiconque j'en aye parlé , j'aye tousjours dit que tout ce que un très-sage , très-bon & très-liberal pere pouvoit faire pour son fils , tout cela , avez-vous fait pour moy , soit pour le

soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes Lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulset (1) aux estats : de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands & recommandables offices d'amitié vostres envers moy : somme, quoy que j'aye ; je le tiens de vous, je l'advoue de vous ; je vous en suis redevable, vous estes mon vray pere ; ainsi comme fils de famille je n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé. Lors il se teut, & attendit que les soupirs & les sanglots eussent donné loisir à son Oncle de luy respondre, qu'il trouveroit très-bon tout ce qu'il lui plairoit. Lors ayant à le faire son héritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis, destournant la parole à sa femme : ma semblance, dit-il, (ainsi

(1) A des emplois publics : car (comme dit Montaigne dans sa Lettre au Chancelier DE L'HOSPITAL) son amy estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes. Ci-dessus, p. 133.

l'appelloit-il souvent , pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eux) ayant esté joint à vous du saint nœud de mariage , qui est l'un des plus respectables & inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas , pour l'entretien de la société humaine , je vous ay aimée , chérie & estimée autant qu'il m'a esté possible , & suis tout assuré que vous m'avez rendu reciproque affection , que je ne sçaurois assez recognoistre. Je vous prie de prendre de la part de mes biens ce que je vous donne , & vous en contenter , encorés que je sçache bien que c'est bien peu au prix de vos mérites.

Et puis tournant son propos à moy : Mon frere, dit-il , que j'aime si chere-ment , & que j'avois choisy parmi tant d'hommes , pour renouveler avec vous cette vertueuse & sincere amitié , de laquelle l'usage est par les vices dès si longtemps esloigné d'entre nous , qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité , je vous supplie

pour signal de mon affection envers vous ,
vouloir estre successeur de ma Bibliothe-
que & de mes Livres que je vous donne :
present bien petit , mais qui part de bon
cœur : & qui vous est convenable pour
l'affection que vous avez aux Lettres. Ce
vous fera (2) *memoria tui sodalis*.

Et puis , parlant à tous generalement ,
loua Dieu , dequoy en unè si extreme ne-
cessité , il se treuvoit accompaigné de tou-
tes les plus cheres personnes qu'il eust en
ce monde. Et qu'il lui sembloit très beau
à voir une assemblée de quatre si accor-
dants & si unis d'amitié ; faisant , disoit-il ,
estat , que nous nous entr'aymions una-
nimement les uns pour l'amour des au-
tres. Et nous ayant recommandé les uns
aux autres , il suivit ainsi : Ayant mis or-
dre à mes biens , encores me faut-il pen-
ser à ma conscience. Je suis Chrestien , je
suis Catholique : tel ay yescu , tel suis-
je deliberé de clore ma vie. Qu'on me face

(2) Un mémorial de vostre Ami.

venit un Prestre ; car je ne veux faillir à ce dernier devoir d'un Chrestien.

Sur ce poinct il finit son propos , le quel il avoit continué avec telle assurance de visage , telle force de parole & de voix , que là où je l'avois treuvé , lorsque j'entrai en sa chambre , foible , traînant lentement les mots , les uns après les autres , ayant le pouls abbattu comme de fievre lente , & tirant à la mort , le visage pale & tout meurtri ; il sembloit lors , qu'il vinst comme par miracle , de reprendre quelque nouvelle vigueur : le teint plus vermeil , & le pouls plus fort , de sorte que je luy fis taster le mien , pour les comparer ensemble. Sur l'heure j'eus le cœur si serré , que je ne sceus rien lui répondre. Mais deux ou trois heures après , tant pour luy continuer cette grandeur de courage , que aussi parce que je souhaitois pour la jalousie que j'ay eue toute ma vie de sa gloire & de son honneur , qu'il y eust plus de tesmoins de tant & si belles preuves de magnanimité , y ayant plus

grande compagnie en sa chambre, je luy dis, que j'avois rougi de honte dequoy le courage m'avoit failly à oüyr ce que luy qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que jusques lors j'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand avantage sur les accidents humains, & croyois mal-aysément ce que quelquefois j'en lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, je loüois Dieu dequoy ce avoit esté en une personne de qui je fusse tant aymé, & que j'aymassé si chèrement ; & que cela me serviroit d'exemple, pour jouer ce même toole à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsi, & de montrer par effect que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cœur & en l'ame, pour les mettre en execution aux premières occasions qui s'offriroient ; adjoustant

que c'estoit la vraye pratique de nos estu-
des, & de la Philosophie. Et me prenant
par la main, « Mon frere, mon amy, m.
» dit-il, je t'assure que j'ay fait assez de
» choses, ce me semble, en ma vie, avec
» autant de peine & difficulté que je fais
» cette-cy. Et quand tout est dit, il a fort
» long-temps que j'y estois préparé, & que
» j'en sçavois ma leçon toute par cœur.
» Mais n'est-ce pas assez vescu jusques
» à l'aage auquel je suis? J'estois prest à
» entrer à mon trente-troisieme an. Dieu
» m'a fait cette grace, que tout ce que
» j'ay passé jusques à cette heure de ma vie.
» a esté plein de santé & de bonheur: pour
» l'inconstance des humains, cela ne
» pouvoit gueres plus durer. Il estoit mes-
» huy temps de se mettre aux affaires,
» & de voir mille choses mal plaisantes,
» comme l'incommodité de la vieillesse,
» de laquelle je suis quitte par ce moyen.
» Et puis, il est vraysemblable que j'ay
» vescu jusqu'à cette heure avec plus de
» simplicité & moins de malice que je

» n'eusse par adventure fait, si Dieu m'eust
 » laissé vivre jusqu'à ce que le soing de
 » m'enrichir, & accommoder mes affai-
 » res, me fust entré dans la teste. Quant
 » à moy, je suis certain, là je m'envoys
 » trouver Dieu, & le séjour des bienheu-
 » reux. » Or parce que je montrois mes-
 mes -au visage l'impatience que j'avois à
 l'ouïr : *Comment, mon frere, me dit-il,*
me voulez-vous faire peur? Si je l'avois,
à qui seroit-ce de me l'opier qu'à vous?

Sur le soir, parce que le Notaire survint,
 qu'on avoit mandé pour recevoir son Tes-
 tament, je luy fis mettre par escrit, &
 puis je luy fus dire s'il ne le vouloit pas
 signer : non pas signer, dit-il, je le veux
 faire moy-mesme. Mais je voudrois, mon
 frere, qu'on me donnast un peu de loisir ;
 car je me treuve extremement travaillé,
 & si affoibly que je n'en puis quasi plus.
 Je me mis à changer de propos ; mais il
 se reprit soudain, & me dit, qu'il ne
 falloit pas grand loisir à mourir, & me
 pria de sçavoir si le Notaire avoit la main

bien legere , car il n'arresteroit guères .
dictes. J'appellay le Notaire : & sur le
champ il dicta si viste son testament
qu'on estoit bien empesché à le suivre. E
ayant achevé , il me pria de luy lire : &
parlant à moy , voylà , dit-il , le soing
d'une belle chose que nos richesses. (3)
Sunt hæc quæ vocantur hominibus bona.
Après que le Testament eut esté signé ,
comme la chambre estoit pleine de gens ,
il me demanda s'il luy feroit mal de par-
ler. Je luy dis que non , mais que ce fust
out doucement.

Lors il fit appeller Mademoiselle de
Saint-Quentin sa niepce , & parla ainsi à
elle : ma niepce , m'amie , il m'a semblé
depuis que je t'ai cogneue , avoir veu
reluire en toy des traits de très-bonne
nature : mais ces derniers offices que tu
fais avec une si bonne affection , & telle
diligence , à ma presente necessité , me
promettent beaucoup de toy ; & vraye-
ment je t'en suis obligé & t'en remercie

(3) Voilà ce que les hommes appellent des biens.

DE MONTAIGNE.

très-affectueusement. Au reste, pour
 descharger, je t'advertis d'estre pri-
 rement devote envers Dieu. Car
 sans doute la principale partie de
 devoir, & sans laquelle nulle autre a-
 ne peut estre ny bonne ny belle
 celle là y estant bien à bon es-
 traîne après soy par necessité toute
 tres actions de vertu. Après Dieu,
 faut aimer & honorer ton pere
 mere, mesme ta mere, ma sœur
 j'estime des meilleures & plus sages
 mes du monde : & te prie de pr
 d'elle l'exemple de ta vie. Ne te
 point emporter aux plaisirs : fuy co-
 peste ces folles privautez que tu
 les femmes avoir quelquefois ave
 hommes : car encore que sur le
 commencement elles n'ayent rien de mau-
 toutesfois petit à petit elles corrom-
 l'esprit & le conduisent à l'oisiveté
 de-là, dans le vilain borbier du
 Crois-moy : la plus seurte garde de la
 teté à une fille, c'est la severité.

pie , & veux qu'il te souviene de moy , pour avoir souvent devant les yeux l'amitié que je t'ai portée : non pas pour te plaindre , & pour te douloir de ma perte , & cela deffens-je à tous mes amis , tant que je puis , attendu qu'il sembleroit qu'ils fussent envieux du bien , duquel , mercy à ma mort , je me verray bientôt jouissant : & t'assure , ma fille , que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir , ou de retourner à vivre encore , ou d'achever le voyage que j'ay commencé , je serois bien empesché au choix. Adieu , ma niépce m'amie.

Il fit après appeller Mademoiselle d'Arfat sa belle fille , & luy dir : ma fille , vous n'avez pas grand besoing de mes advertissemens , ayant une telle mere , que j'ay treuvée si sage , si bien conforme à mes conditions & volontez , ne m'ayant jamais fait nulle faute. Vous serez bien instruite d'une telle maistresse d'eschole. Et ne treuvez point estrange , si moy , qui ne vous touche d'aucune parenté ,

me soucie & me meslé de vous. Car estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous concerne, ne me touche. Et pourtant ay-je tousjours en tout le soing des affaires de Monsieur d'Arfat vostre frere, comme des miennes propres. Vous avez de la richesse & de la beauté assez. Vous estes Demoiselle de bon lieu. Il ne vous reste que d'y adjouster les biens de l'esprit; ce que je vous prie vouloir faire. Je ne vous deffends pas le vice qui est tant detestable aux femmes: car je ne veux pas penser seulement qu'il vous puisse tomber en l'entendement: voire, je crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu ma belle fille.

Toute la chambre estoit pleine de cris & de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui furent languets. - Mais après tout cela il commanda qu'on fust sortir tout le monde, sauf la garnison, ainsi nommait-il les filles qui le servoyent. Et puis »

appellant mon frere de Beau-regard : Monsieur de Beau-regard , luy dit-il , je vous remercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy : vous voulez bien que je vous decouvre quelque chose que j'ay sur le cœur à vous dire. Dequoy quand mon frere luy eust donné assurance , il suivit ainsi : Je vous jure que de tous ceux qui se sont mis à la reformation de l'Eglise , je n'ay jamais pensé qu'il y en ait en un seul qui s'y soit mis avec meilleur zele , plus entiere , sincere & simple affection , que vous. Et crois certainement que les seuls vices de nos Prelats , qui ont sans doute besoing d'une grande correction , & quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise , vous ont incité à cela : je ne vous en veux pour cette heure de mourir : car aussi ne prie-je pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience. Mais je vous veux bien advertir , qu'ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de laquelle

vous estes , par une continuelle concorde : maison que j'ay autant chere que maison du monde : Mon Dieu , quelle case , de laquelle il n'est jamais sorti acte que d'homme de bien ! ayant respect à la volonté de vostre pere ; ce bon pere à qui vous devez tant , de vostre bon oncle , à vos freres , vous fuyez ces extremittez : ne foyez point si aspre & si violent : accommodez-vous à eux. Ne faites point de bande & de corps à part : joignez-vous ensemble. Vous voyez combien de ruines , ces dissentions ont apporté dans ce Royaume , & vous respons , qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et comme vous estes sage & bon , gardez de mettre ces inconveniens parmy vostre famille , de peur de luy faire perdre la gloire & le bonheur-duquel elle a jouy jusques à cette heure. Prenez-en bonne part , Monsieur de Beau-regard , ce que je vous en dis , & pour un certain tesmoignage de l'amitié que je vous porte. Car pour cet effect me suis-je reservé jusques à cette heure à

vous le dire; & à l'aventure vous le disant en l'estat auquel vous me voyez, vous donnerez plus de poids & d'autorité à mes paroles. Mon frere le remercia bien fort.

Le Lundi matin, il estoit si mal qu'il avoit quitté toute esperance de vie. De sorte que dès lors qu'il me vit, il m'appella tout piteusement, & me dit : Mon frere, n'avez-vous pas de compassion de tant de tourments que je souffre ? Ne voyez-vous pas meshuy, que tout le secours que vous me faites, ne sert que d'allongement à ma peine ? Bientost après, il s'esvanoüit ; de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespaslé : enfin on le resveilla à force de vinaigre & de vin. Mais il ne vit de long-temps après : & nous oyant crier autour de luy : il nous dit : mon Dieu qui me tourmenté tant ? Pourquoi m'oste-t'on de ce grand & plaisant repos auquel je suis ? laissez-moy, je vous prie, & puis m'oyant, il me dit : Et vous aussi mon frere, vous ne voulez

donc pas que je guerisse ? O quel ayse vous me faites perdre ! Enfin s'estant encore plus remis , il demanda un peu de vin. Et puis s'en estant bien treuvé , me dit que c'estoit la meilleure liqueur du monde. Non est dea , fis-je , pour le mestre en propos , c'est l'eau. (4) C'est mon , repliqua-t'il , *ydôr arisioi*. Il avoit desja toutes les extremités , jusques au visage , glacées de froid , avec cette sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : & n'y pouvoit-on quasi plus trouver nulle reconnaissance de poulx. Ce matin , il se confessa à son Prestre : mais parce que le Prestre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit , il ne luy peut dire la Messe. Mais le Mardy matin , Mr. la Boétie le demanda , pour l'aider , dit-il , à faire son dernier office chrestien. Ainsi , il oüir la Messe & fist ses Pasques. Et comme le Prestre prenoit congé de luy , il luy

[4] Oui , sans doute , car l'eau est une chose excellente. Les deux mots Grecs qui signifient cela , sont de Pindare.

dit : Mon pere spirituel , je vous supplie humblement , & vous , & ceux qui sont sous vostre charge , priez Dieu pour moy , soit qu'il soit ordonné par les très-sacrez. thrésors des desseins de Dieu que je finisse à cette heure mes jours , qu'il aye pitié de mon ame , * & me pardonne mes peschez , qui sont infinis , comme il n'est pas possible que si vile & si basse creature que moy aye peu executer les commandements d'un si haut & si puissant maistre , ou s'il luy semble que je fasse encore besoing par deçà , & qu'il veuille me réserver à quelque autre heure , suppliez-le qu'il finisse bien-tost en moy les angoisses que je souffre , & qu'il me fasse la grace de guider dorenavant mes pas à la suite de sa volonté , & de me rendre meilleur que je n'ay esté. Sur ce point il s'arresta un peu pour prendre haleine : & voyant que le Prestre s'en alloit , il le rappella , & luy dit : *Encores veux-je dire cecy en vostre presence : Je proteste , que comme j'ay esté baptizé , soy*

Et religion que Moyse planta premièrement en Egypte, que les Peres receurent depuis en Judée, & qui de main en main par succession de temps a esté apportée en France. Il sembla à le voir, qu'il eust parlé encores plus long-temps, s'il eust peu : mais il finit priant son Oncle & moy de prier Dieu pour luy. Car ce sont, dit-il, les meilleurs offices que les Chrestiens puissent faire les uns pour les autres. Il s'estoit en parlant desouvert une espaule, & pria son Oncle la recouvrir, encores qu'il eust un valet plus près de luy. Et puis, me regardant : (5) *Ingenui est*, dit-il, *cui multum debeas ei plurimum velle debere.* Monsieur de Belot se vint veoir après midy, & il luy dit, lui presentant sa main : Monsieur, mon bon amy, j'estois icy à mesme pour payer ma debte, mais j'ay treuvé un bon creancier qui me l'a remise. Un peu après comme il se resveilloit en

(5) C'est d'un cœur noble ; de vouloir être plus obligé à l'on doit beaucoup.

surfaute ; *Bien bien , qu'elle vienne quand elle voudra , ay vescu , ainsi veux-je mourir sous la je l'attends , gaillard & de pié coy.* Mots qu'il redist deux ou trois fois en sa maladie. Et puis , comme on luy entre-ouvroit la bouche par force , pour le faire avaler : (6) *An vivre tant est ?* dit-il , tournant son propos à Monsieur de Belot. Sur le soir , il commença bien à bon escient à tirer aux traits de la mort : & comme je soupois , il me fist appeller n'ayant plus que *l'image & que l'ombre d'un homme*, & comme il disoit luy-mesme : *Non homo , sed species hominis.* Et me dit , à toutes peines : Mon frere , mon amy , pleust à Dieu que je visse les effets des imaginations que je viens d'avoir. Après avoir entendu quelque temps , qu'il ne parloit plus , & qu'il tiroit des soupirs tranchants pour s'en efforceer , car dès lors la langue commençoit fort à luy denier son office , quelles sont-elles , mon frere ?

(6) La vie est-elle d'un si grand prix ?

luy dis-je. Grandes, grandes, me respondit-il. Il ne fut jamais, suivy-je, que je n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement, voulez-vous pas que j'en jouïsse encore? C'est mon dea, respondit-il: mais, mon frere, je ne puis: elles sont admirables, infinies, indicibles. Nous en demeurâmes là; car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, & luy avoit dit d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforçast pour parler: mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour luy rendre. Ce fut pour neant; car il esvanoüit soudain, & fut long-temps sans voir. Estant déjà bien voisin de sa mort, & oyant les pleurs de Mademoiselle de la Boétie, il l'appella, & luy dit ainsi: Ma semblance, vous vous tourmentez avant le temps: voulez-vous pas avoir pitié de moy? Prenez courage. Certes je porte plus la moi-

tié de peine , pour le mal que je vous vois souffrir , que pour le mien : & avec raison , parce que les maux que nous sentons en nous , ce n'est pas nous proprement qui les sentons ; mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les autres , c'est par certain jugement & par discours de raison que nous le sentons. Mais je m'en voys. Cela , disoit-il , parce que le cœur luy falloit. Or ayant eu peur d'avoir esloigné sa femme , il se reprit & dist : Je m'en voys dormir , bon soir , ma femme , allez-vous-en. Voilà le dernier congé qu'il print d'elle. Après qu'elle fut partie , mon frère , me dit-il , tenez-vous auprès de moy s'il vous plaît. Et puis , ou sentant les pointes de la mort plus pressantes & poignantes , ou bien la force de quelque médicament chaud qu'on luy avoit fait avaler , il print une voix plus esclatante & plus forte , & donnoit des tours dans son liét avec tout plein de violence : de sorte que toute la compagnie commença avoir quelque esperance ;
parce

parce que jusques lors la seule foiblesse nous l'avoit fait perdre. Lors entre autres choses il se print à me prier & reprier avecques une extreme affection, de luy donner une place : de sorte que j'eus peur que son jugement fust esbranlé. Mesmes que luy ayant bien doucement remonstré, qu'il se laissoit emporter au mal, & que ces mots n'estoient pas d'homme bien ras-sis, il ne se rendit point au premier coup, & redoubla encores plus fort: Mon frere, mon frere me refusez-vous doncques une place? Jusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, & de luy dire, que puisqu'il respiroit & parloit, & qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. Voire, voire, me respondit-il, j'en ay, mais ce n'est pas celuy qu'il me faut : & puis quand tout est dit, je n'ay plus d'estre. Dieu vous en donnera un meilleur bientôt, luy fis-je. Y fusse-je desja, mon frere, me respondit-il : il y a trois jours que j'ahanne pour partir. Estant sur ses detresses, il m'appella sou-

vent pour s'informer seulement si j'estois près de luy. Enfin il se mit un peu à reposer, qui nous confirma encore plus en nostre bonne esperance. De maniere que sortant de sa chambre, je m'en resjouis avecques Mademoiselle de la Boëtie. Mais une heure après, ou environ, me nommant une fois ou deux, & puis tirant à soy un grand soupir, il rendit l'ame, sur les trois heures du Mercredy matin dix-huitiesme d'Aoust, l'an mil cinq cent soixante-trois, après avoir vescu 32 ans, 9 mois, & 17 jours.

L E T T R E VI. (1)

*Pour Mademoiselle PAULMIER. (1)***M**ADAMOISELLE,

Mes Amis sçavent que dès l'heure que je vous eus veue, je vous destinai un de mes Livres : car je sentis que vous leur aviez fait beaucoup d'honneur. Mais

(1) L'original écrit de la propre main de Montaigne est à présent dans la bibliothèque d'un savant Magistrat, ancien Président des Echevins d'Amsterdam, M. Gerard Van Papenbroek, qui a plus de mille Lettres de la propre main des plus savans hommes de l'Europe, depuis deux siècles. M. Pierre Morin, fils de M. Etienne Morin, mort Ministre & Professeur en Hébreu à Amsterdam, m'a procuré une copie très-exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots écrits par M. Van Papenbroek : *Est manûs Michaëlis de Montaigne ; scripsit 1588.* Cette lettre est de la main de Michel de Montaigne, qui l'a écrite en 1588.

(2) Cette Dëmoiselle, née en 1554, se nommoit *Marguerite de Chaumont* Elle fut mariée en 1574, avec *Julien le Paulmier*, & mourut en 1599. *Jean le Paulmier*, fils aîné de Julien le Paulmier, & frere du fameux *Gretnamesail*, étoit pere d'*Hélène le Paulmier*, femme d'Etienne Morin, dont il a été fait mention dans la note précédente.

Hij

la courtoisie de Monsieur Paulmier m'oste
le moyen de vous le donner, m'ayant
obligé depuis à beaucoup plus que ne
vaut mon Livre. Vous l'accepterez, s'il
vous plaît, comme étant vostre avant
que je le deusse; & me ferez cette grace
de l'aimer, ou pour l'amour de lui; ou
pour l'amour de moy: & je garderay en-
tiere la dette que j'ay envers Monsieur
Paulmier, pour m'en revansher si je puis
d'ailleurs par quelque service.

L E T T R E V I I. (1)

*A Monseigneur, Monseigneur DE
MONTAIGNE.*

MONSEIGNEUR,

Suivant la charge que vous me don-
nastes l'année passée chez vous à Mon-

(1) J'ai trouvé cette Lettre au-devant de la
Théologie naturelle de Raymon Sebon, traduite en
Français, par Messire Michel Seigneur de Mon-

taigne, j'ai taillé & dressé de ma main à Raymond Sebon, ce grand Theologien & Philosophe Espagnol, un accoustrement à la Françoisé; & l'ay devestu autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche, & maintient barbaresque, que vous luy vistes premierement: de maniere qu'à mon opinion, il a mes-huy assez de façon & d'entregent pour se présenter en toute bonne compagnie. Il pourra bien estre, que les personnes délicates & curieuses y remarqueront quelque traict & ply de Gasco-gne: mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir par leur nonchalance laissé prendre sur eux cet avantage, à un homme de tout point nouveau & apprenti en telle besongne. Or, Monseigneur, c'est raison que sous votre nom, il se pousse en credit, & mette en lumiere, puisqu'il vous doit tout ce qu'il a d'amendement & de reformation. Toutesfois je vois bien

taine, Chevalier de l'Ordre du Roi, & Gentil-homme ordinaire de la Chambre. A Rouen, chez Jean de la Mere: M-DC XLI.

que s'il vous plaît de compter avec luy, ce sera vous qui luy devrez beaucoup de reste : car en eschange de ses excellents & très-religieux discours, de ses hautaines conceptions & comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots & du langage ; marchandise si vulgaire & si vile, que qui plus en a, n'en vaut, à l'aventure, que moins.

Monseigneur, je supplie Dieu qu'il vous doint très-longue & très-heureuse vie.

Vostre très-humble & très-obeyssant fils,

MICHEL DE MONTAIGNE.

A V I S (1)

Sur les deux Lettres suivantes.

L'EXEMPLAIRE des *Œuvres de la* BOUTTE dont je me sers, est un in octa-

(1) Tiré de l'édition de Paris 1725, aussi-bien que les deux Lettres suivantes,

on ; dont le frontispice est intitulé : LA
 MESNAGERIE D'ARISTOTE ET XENO-
 PHON ; c'est-à-dire , la maniere de bien
 gouverner une famille : traduit de Grec
 en François par feu ESTIENNE DE LA
 BOETIE , Conseiller du Roy en sa Cour
 et Parlement de Bordeaux : & mise en
 lumiere avec quelques Vers François &
 Latins , dudit LA BOETIE , par MICHEL
 SIEUR DE MONTAIGNE. A Paris , chez
 Claude Morel , rue Saint Jacques , à la
 Fontaine , 1600. Les Economiques d'A-
 ristote qui s'y trouvent d'abord ne con-
 tiennent que huit feuillets ; & le chiffre
 & la signature recommencent par la Let-
 tre à M. de Lansac , avant laquelle il y
 a un feuillet retranché , qui vraisembla-
 blement portoit le frontispice de 1571 , &
 peut-être l'Extrait du Privilege au dos ;
 car je n'en vois point ailleurs en aucun
 endroit de cet exemplaire. Je le crois ce-
 pendant , à l'exception de ces huit pre-
 miers feuillets , être le même que le Li-
 vret , dont le titre est à la page 309 ci-

dessus , & qui a été communiqué à l'Éditeur de Londres , puisque j'y lis à la fin du Discours sur la mort de la Boétie , fol. 131 , achevé d'imprimer le 24 de Novembre 1570 , & que dans l'Advertissement au Lecteur , fol. 3. v°. qui fait la huitieme Lettre ci-après , Montagne y dit qu'il y a sept ans qu'il a perdu son ami , qui , comme on a vu ci-devant , est mort le 18 Août 1563. On voit assez souvent un même livre reparoître avec un nouveau titre & une autre année.

Mais une différence essentielle de l'Exemplaire dont je me sers , c'est que j'y trouve à la fin un cahier de dix-neuf feuillets sous ce titre : Vers François , de feu ESTIENNE DE LA BOETIE , Conseiller du Roy en la Cour de Parlement à Bourdeaux , à Paris, par Frederic Morel , Imprimeur du Roy 1572 , avec Privilege ; & au devant de ces Vers la lettre à Mr. de Foix , qui est la neuvieme ci-après. Ainsi les Vers François de la Boetie n'ont été imprimés qu'un an après ses autres

Œuvres, comme l'a judicieusement conjecturé l'Editeur de Londres dans la Note 1, de la page 310, & comme Montaigne le dit dans cette Lettre à Mr. de Foix : Car je ne vous celeray pas que la publication n'en ayt esté différée après le reste des Œuvres, sous couleur de ce que par de-là on ne les treuvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere.

Ces Vers ne contiennent que la Traduction des plaintes de Bradamant au XXXII Chant de Loys Arioste, une longue Chanson en rime tierce, & vingt-cinq Sonnets, différents des vingt-neuf qui ne se trouvent que dans l'Édition in-quarto de 1588, Liv. I. Chap. xxviij, où Montaigne dit à Madame de Grammont : Et n'entrez pas en jalousie, de quoy vous n'avez que le reste de ce que pièce j'en ay fait imprimer sous le nom de Monsieur de Foix, vostre bon parent : car cestes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant comme il les fit en sa plus verte jeunesse, & eschauffé d'une

belle & noble ardeur que je vous diray ,
 Madame , un jour à l'oreille. Les autres
 furent faits depuis , comme il estoit à la
 poursuite de son mariage , en faveur de
 la femme , & sentent desja je ne sçay
 quelle froideur maritale. *Afin que l'on en
 juge mieux , nous donnerons ici le vingt-
 cinquieme & dernier Sonnet.*

Un Lundi fut le jour de la grande journée
 Que l'amour me livra : ce jour il fut vainqueur.
 Ce jour il se fit maître & tyran de mon cœur ;
 Du fil de ce jour pend toute ma destinée.
 Lors fut à mon tourment ma vie abandonnée,
 Lors Amour m'affervit à sa folle rigueur.
 C'est raison qu'à ce jour , le chef de ma langueur
 Soit la place en mes vers la première donnée.
 Je ne sçay que ce fut , & l'Amour tendoit ses toiles
 Ce jour-là pour m'avoir ; ou bien si les estoilles
 S'estoient encontre moy en embusche ordonnées.
 Pour vray je fus trahy, mais la main j'y prestois ;
 Car plus fin contre moy que nul autre j'estois ,
 Qui sceus tirer d'un jour tant de males années.

*Comme ces vingt-cinq Sonnets sont au-
 tres que les vingt-neuf , nous avons jugé
 à propos , pour rendre notre Edition plus
 complete , de placer ces vingt-neuf Son-*

es (1) à la suite du Chap. xxviii du Livre I. comme ils le font dans l'Edition in-quarto de 1588 , puisqu'ils ne se trouvent point ailleurs , & qu'ils n'ont point été imprimez avec les Œuvres de la Boëtie : ainsi que dit la Note qui se trouve à la fin du Chap. xxviii , dans toutes les Editions des Essais de Montaigne postérieures à celle de 1588.

LETTRE VIII.

Imprimée à la suite de celle à M. de Lansac , & qui sert de Préface aux Œuvres de la Boëtie , Edition de Paris. 1571.

ADVERTISEMENT AU LECTEUR,
par M. de Montaigne.

LECTEUR , tū me dois tout ce dont tu jouis de feu M. Estienne de la Boëtie : car je t'advise que quant à luy il n'y a

(1) Il faut entendre ceci de l'édition de Paris 1725.

rien qu'il eust jamais esperé de te faire voir, voire n'y qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant treuve autre chose dans sa Librairie, qu'il me laissa par son Testament, encôre nay-je pas voulu qu'il se perdist. Et de ce peu de jugement que j'ay, j'espere que tu treuveras, que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souvent feste de moindre chose que cela : j'entends de ceux qui l'ont ~~estimé~~ ^{apprécié} plus jeune; car nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort, qu'il avoit fait force autres Vers Latins & François, comme sous le nom de Gironde, & en ay ouy reciter des riches lo-pins. Mesme celuy qui a escrit les Antiquitez de Bourges en allegue, que je recognoy : mais je ne sçay que tout cela est devenu, non plus ~~que~~ ^{qu'} ses Poëmes Grecs. Et à la verité, à mesure que chaque faillie luy venoit à la teste, il s'en deschargeoit sur le premier papier qui luy tomboit en

main, sans autre soing dè le conserver. Assure-toi que j'y ay faict ce que j'ay peu, & que depuis sept ans que nous l'avons perdu, je n'ay peu recouvrer que ce que tu en vois : sauf un Discours de la servitude volontaire (2) & quelques Memoires de nos troubles sur l'Edit de Janvier 1562. Mais quant à ces dernieres pieces, jè leur treuve la façon trop delicate & mignarde pour les abandonner au grossier & pesant air d'une si mal plaisante saison. Adieu.

(2) On le trouvera ci-dessous dans cette édition.

L E T T R E I X.

*Imprimée au devant des Vers d'Estienne
François dela Boëtie , Edition de Paris
1572.*

A Monsieur Monsieur DE FOIX , Con-
seiller du Roy en son Conseil Privé , &
Ambassadeur de Sa Majesté près la Sêi-
gneurie de Venise.

M O N S I E U R ,

ESTANT à mesme de vous recomman-
der & à la postérité la memoire de feu
Estienne de la Boëtie , tant pour son ex-
treme valeur , que pour la singuliere affec-
tion qu'il me portoit , il m'est tombé en
fantasie, combien c'estoit une indiscretion
de grande consequence & digne de la
coërtion de nos Loix ; d'aller comme il se
faict ordinairement , desrobant à la vertu
la gloire , sa fidelle compaignie , pour en
estrener , sans choix & sans jugement , le

premier veau, selon nos intereſts particuliers : Veü que les deux reſnes principales qui nous guident & tiennent office, ſont la peine & la recompenſe, qui ne nous touchent proprement, & comme hommes, que par l'honneur & la honte ; d'autant que celles-icy donnent droitement à l'ame, & ne ſe gouſtent que par les ſentiments intérieurs & plus noſtres : là où les beſtes meſmes ſe voyent aucunement capables de toute autre recompenſe, & peine corporelle. En oultre, il eſt bon à voir que la conſtume de louer la vertu meſme de ceux qui ne ſont plus, ne viſe pas à eux, ainſi qu'elle fait eſtat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter : comme les derniers chaſtiemens ſont employez par la Juſtice plus pour l'exemple que pour l'intereſt de ceux qui les ſouffrent. Or le louer & le meſlouier s'entrecorrespondant de ſi pareille conſequence, il eſt mal ayſé à ſauver, que nos Loix deſſendent offeñſer la réputation d'autrui, & ce neanmoins permettent de l'annoblir ſans merite. Cette

pernicieuse licence de jeter ainsi à nostre poste au vent les loüanges d'un chascun a esté autrefois diversement retreinte ailleurs, voire à l'aventure ayda-t'elle jadis à mettre la Poste en la mallegrace des Sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit-on couvrir, que le vice de mentir ny apparaisse tousjours, très-messeant à un homme bien né, quelque visage qu'on lui donne. Quant à ce personnage de qui je vous parle, Monsieur, il m'envoye bien loing de ces termès : car le danger n'est pas que je luy en presse quelqu'une, mais que je lui en oste : & son malheur porte, que comme il m'a fourny autant qu'homme puisse, de très-justes & très-apparentes occasions de loüange, j'ay bien aussi peu de moyen & de suffisance pour la luy rendre : je dy moy à qui, seul il s'est communiqué jusques au vif, & qui seul puis respondre d'un million de grâces, de perfections & de vertus qui moisirent oisives au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car la nature des choses

ayant je ne ſçay comment permis, que la verité pour belle & acceptable qu'elle ſoit d'elle-mefme, ſi ne l'embraffons-nous qu'infuſe & infinuée en noſtre creance par les outils de la perſuaſion, je me treneve ſi fort deſgarny & de credit pour autho-riſer mon ſimple teſmoignage, & d'élo-quence pour l'entichir & le faire valoir, qu'à peu a-t'il tenu que je n'aye quitté là tout ce ſoing, ne me reſtant pas ſeule-ment du ſien par où dignement je puiſſe preſenter au monde au moins ſon eſprit & ſon ſçavoir. De vray, Monſieur ayant eſté ſurprins de ſa deſtinée en la fleur de ſon aage : & dans le train d'une très-heuteuſe & très-vigoureuſe ſanté, il n'avoit penſé à rien moins qu'à mettre au jour des ouvrages qui deuſſent teſ-moigner à la poſterité quel il eſtoit en cela. Et à l'adventure eſtoit-il aſſez brave quand il y euſt penſé, pour n'en eſtre pas fort curieux. Mais enfin j'ay prins patty qu'il ſetoit bien plus excuſable à luy, d'avoir enſevely avec ſoy tant de ra-

res faveurs du Ciel , qu'il ne feroit à moy d'enfevelir encore la cognoiffance qu'il m'en avoit donnée. Et pourtant ayant curieufement recueilly tout ce que j'ay treuvé d'entier parmy les brouillars & papiers efpars çà & là , le jouët du vent & de fes eftudes , il m'a fembé bon , quoy que ce fust de le distribuer & de le departir en autant de pieces que j'ay peu pour de là prendre occasion de recommander fa memoire à d'autant plus de gents , choifissant les plus apparentes & dignes perfonnes de ma cognoiffance , & defquelles le tefmoignage luy puiſſe eſtre le plus honorable. Comme vous , Monſieur , qui de vous meſme pouvez avoir eu quelque cognoiffance de luy pendant ſa vie , mais ceteſ bien legere pour en diſcourir la grandeur de ſon entiere valeur. La poſterité le croira ſi bon lui ſemble , mais je lui juré ſur-tout ce que j'ay de conſcience , l'avoir ſçeu & veu tel , tout conſideré , qu'à peine par ſouhait & par imagination pouvois-je monter au-delà , tant ſ'en faut que je

lui donne beaucoup de compagnons. Je vous supplie très-humblement, Monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encore de ces dix ou douze Vers François, qui se jettent comme par necessité à l'abry de vostre faveur. Car je ne vous celeray pas que la publication n'en aye esté différée après le reste de ses œuvres, sous couleur de ce que par de-là on ne les reuvoit pas assez limes pour estre mis en lumiere. Vous verrez, Monsieur, ce qui en est : & parce qu'il semble que ce jugement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage & la barbarie : C'est proprement vostre charge, qui au rang de la premiere Maison de Guyenne recen de vos ancestres avez adjousté du vostre le premier rang encore en toute façon de suffisance, maintenir non-seulement par vostre exemple, mais aussi par l'autorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tous-jours ainsi. Et ores que le faire soit plus

naturel aux Gascons que le dire, si est-ce qu'ils s'atment quelquefois autant de langue que du bras, & de l'esprit que du cœur. De ma part, Monsieur, ce n'est pas mon gibbier de juger de telles choses ; mais j'ay oüy dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces Vers sont non-seulement dignes de se presenter en place marchande : d'avantage, qui s'arrestera à la beauté & richesse des inventions, qu'ils sont pour le subject autant charnus, pleins, moëlleux, qu'il s'en soit encore veu en nostre langue. Naturellement chaque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art ; & les plus heureux sont ceux qui se sont empoignez à la plus noble : car toutes pieces egallement necessaires au bastiment d'un corps, ne sont pas pourtant egallement prisables. La mignardise du langage, la douceur & la polissure reluisent à l'aventure plus en quelques autres : mais en gentillesse d'imaginacions, en nombre de faillies, poinctes & traicts je ne pense point que nuls autres leur

passent devant. Et si faudroit-il encore venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, & qu'à peine au bout de chascun an mettoit-il une fois la main à la plume; tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, Monsieur, vert & sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans choix & sans triage: en maniere qu'il y en a de ceux mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast que pour dire qu'il estoit capable de tout faire. Car au reste, mille & mille fois, voire en ses propres ordinaires, avons-nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sçues, plus dignes d'estre admirées. Voylà, Monsieur, ce que la raison & l'affection jointes ensemble par une rare rencontre me commandent vous dire de ce grand homme de bien: & si la privauté que j'ay prinse de m'en adresser à vous, & de vous entretenir si longuement, vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaît, que le principal effect de la grandeur & de

190 LETTRES DE MONTAIGNE.

l'éminence, c'est de vous jeter en butte à l'importunité & embefongnement des affaires d'autrui. Sur ce après vous avoir présenté ma très-humble affection à vostre service, je supplie Dieu vous donner, Monsieur, très-heureuse & longue vie. De Montaigne, ce premier de Septembre 1570.

Vostre obeyssant Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

Fin des Lettres.



D I S C O U R S
D'ESTIENNE DE LA BOETIE,
DE LA
SERVITUDE VOLONTAIRE.
OU LE CONTR'UN.

D'A VOIR plusieurs Seigneurs aucun bien je
ne voy.

Qu'un sans plus soit le Maître, & qu'un seul
soit le Roy,

se dit Ulysse en Homere parlant en public.
S'il n'eust dit, sinon

D'avoir plusieurs Seigneurs aucun bien je ne
voy,

tela estoit tant bien dit que rien plus.
Mais au lieu que pour parler avec raison,
il falloit dire que la domination de plu-
sieurs ne pouvoit estre bonne, puisque la
puissance d'un seul, d'ailleurs qu'il prend ce

titre de Maître , est dure & desraisonnable ; il est allé adjouster tout au rebours ,

Qu'un sans plus soit le Maître , & qu'un seul soit le Roy.

Toutefois à l'aventure il faut excuser Ulysse , auquel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage , & de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armée , conformant (je croy) son propos plus au temps , qu'à la verité. Mais à parler à bon escient , c'est un extreme malheur d'estre sujet à un maître , duquel on ne peut estre jamais assuré qu'il soit bon , puisqu'il est toujours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra. Et d'avoir plusieurs maîtres , c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extrêmement malheureux. Si ne veux-je pas pour cette heure desbattre cette question tant pourmenée , à sçavoir si les autres façons de Républiques sont meilleures que la Monarchie. A quoy si je voulois venir , encores voudrois-je sçavoir avant que mettre en doute , quel sang la Monarchie

archie doit avoir entre les Républiques , si elle y en doit avoir aucun : pource qu'il est malaysé de croire , qu'il y ait rien du public en ce gouvernement , où tout est à un. Mais cette question est réservée pour un autre temps , & demanderoit bien son traité à part : ou plustost ameneroit quant & soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup je ne vaudrois sinon entendre , s'il est possible : & comme il se peut faire , que tant d'hommes , tant de Villes , tant de Nations , endurent quelquefois un Tyran seul , qui n'a puissance que celle qu'on lui donne , qui n'a pouvoir de leur nuire , sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer : qui ne sçauroit leur faire mal aucun , sinon lors qu'ils ayment mieux le souffrir , que luy contredire. Grand' chose certes , & toutes fois si commune , qu'il s'en fût de tant plus doulour , & moins esbahir , de voir un million de millions d'hommes servir misérablement , ayant le col sous le joug ,

non pas contrains par une plus grande force, mais aucunement, ce semble, enchanter & charmer par le seul nom d'Un, duquel ils ne doivent craindre la puissance, puis qu'il est seul, ny aymer les qualitez, puisqu'il est en leur endroit inhumain & sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle. Il faut souvent que nous obéissions à la force, il est besoing de temporiser, on ne peut pas tousjours estre le plus fort. Donc si une Nation est contrainte par la force de la guerre de servir à Un, comme la Cité d'Athenes aux trente Tyrans, il ne se faut pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident; ou bientôt ne s'esbahir, ny ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, & se réserver à l'advenir à meilleure fortune. Nostre nature est ainsi, que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie. Il est raisonnable d'aimer la Vertu, d'estimer les beaux faits, de cognoistre le bien d'où l'on l'a receu, & diminuer

souvent de nostre ayle, pour augmenter l'honneur & l'avantage de celuy qu'on aime & qui le merite. Ainsi donc, si les habitans d'un Pays ont trouvé quelque grand personnage, qui leur ait montré par esprouve une grande prevoyance pour les garder, grande hardiesse pour les défendre, un grand soin pour les gouverner : si de-là en avant ils s'approprioient de luy obéir, & s'en fier tant que de luy donner quelques avantages, je ne sçay (1) si ce seroit sagesse : de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'avancer en lieu, où il pourroit mal faire. Mais certes, si ne pourroit-il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy, duquel on n'a reçu que bien.

Mais, ô mon Dieu, que peut estre cela ? Comment dirons-nous que cela s'appelle ? Quel malheur est celui-là ? Ou

(1) Si ce seroit un acte de sagesse d'autant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, &c.

quel vice , ou plustost quel malheureux vice , voir un nombre infini , non pas obéir , mais servir ; non pas estre gouvernez , mais tyrannisez , n'ayants ny biens , ny parents , ny enfans , ny leur vie mesme , qui soit à eux ? Souffrir les pilleries , les paillardises , les cruautés , non pas d'une armée , non pas d'un camp , barbare contre lequel il faudroit despendre son sang & sa vie devant , mais d'un seul : non pas d'un Hercules ny d'un Samson , mais d'un seul hommeau (1) , & le plus souvent du plus lasche & femenin (2) de la Nation : non pas accoustumé à la poudre des batailles , mais encores à grande peine au sable des tournois : non pas qui puisse par force commander aux hommes , mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette. Appellons-nous cela lascheté ? Dîrons-nous , que ceux-là qui servent , soyent couards & recreus ? Si deux , trois ,

(2) *Hommeau* , petit homme : *Cetgrave* dans son *Dictionnaire François & Anglois*. On trouve *Hemmet* , & *Hommelet* dans *Nicot*.

(3) *Femenin* , *Feminin* , effeminé : *Cetgrave*.

si quatre , ne se deffendent d'un , cela est estrange , mais toutesfois possible. Bien pourra l'on dire lors à bon droit , que c'est faute de cœur. Mais si cent , si mille , endurent d'un seul , ne dira-t'on pas qu'ils ne veulent point , qu'ils n'osent pas se prendre à luy ; & que c'est couardise , mais plustost mespris & desdain ? Si l'on void , non pas cent , non pas mille hommes , mais cent Pays , mille Villes , un million d'hommes , n'assaillir pas un seul , duquel le mieux traité de tous en reçoit mal d'estre serf & esclave : comment pourrons-nous nommer cela ? Est-ce lascheté ? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne , outre laquelle ils ne peuvent passer. Deux peuvent craindre un , & possible dix : mais mille , mais un million , mais mille Villes , si elles ne se deffendent d'un ; cela n'est pas couardise. Elle ne va point jusques-là , non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse , qu'il assaille une armée , qu'il conquière un Royaume. Doncques

quel monstre de vice est cecy , qui ne merite pas encore le tiltre de la couïardise ? qui ne treuve de nom assez vilain , que Nature defavoué avoir fait , & la langue refuse de le nommer ? qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes , d'un autre autant : Qu'on les range en bataille , qu'ils viennent à se joindre , les uns libres combattans pour leur franchise , les autres pour la leur oster : auxquels prometta-t'on par conjecture la victoire ? Lesquels pensera-t'on qui plus gaillardement iront au combat , ou ceux qui esperent pour guerdon (4) de leur peine l'entretenement de leur liberté , ou ceux qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent , ou qu'ils reçoivent , que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée , l'attente de pareil ayse à l'advenir , Il ne leur souvient pas tant , de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une bataille , comme de ce qu'il conviendra à

(4) *Guerdon*, loyer, récompense : *Nyctet.*

jamais endurer à eux, à leurs enfants, & à toute la postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite pointe de convoitise, qui se rebouche soudain contre le danger, & qui ne peut estre si ardente, qu'elle ne se doive, & semble esteindre par la moindre goutte de sang, qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de *Miltiade*, de *Leonide*, de *Themistocles*, qui ont esté données deux mille ans, & vivent encores aujourd'huy aussi fresches en la memoire des livres & des hommes, comme si c'eust esté l'autre hier, qu'elles furent données en Grece, pour le bien de Grece & pour l'exemple de tout le monde : qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouvoir mais le cœur de soutenir la force de tant de navires, que la Mer mesme en estoit chargée ? de desfaire tant de Nations qui estoient en si grand nombre, que l'esquadron des Grecs, n'eust pas fourny, s'il eust fallu, des Capitaines aux

armées des Ennemis ? Sinon qu'il semble qu'en ces glorieux jours-là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses , comme la victoire de la Liberté sur la Domination , & de la Franchise sur la Convoitise.

C'est chose (5) estrange , d'oüyr parler de la vaillance , que la liberté met dans le cœur de ceux qui la deffendent. Mais ce qui se fait en tout pays , pour tous les hommes , tous les jours , qu'un homme seul maistrise cent mille villes , & les prive de leur liberté , qui le croiroit , s'il ne faisoit que l'oüyr dire , & non le voir ! Et s'il ne se voyoit qu'en pays estrangers , & lointaines terres , & qu'on le dist , qui ne penseroit que cela fust plustost feint & contreuvé , que non pas véritable ? Encores ce seul Tyran , il n'est pas besoin de le combattre , il n'est pas besoin de s'en deffendre : il est de soy-mesme desfait , (6) mais que le Pays ne consente à la

(5) *Merveilleuse , digne d'admiration.*

(6) *Pourveu que.* » Un homme sage , dit *Philippe*

servitude. Il ne faut pas luy rien oster, mais ne luy donner rien. Il n'est point besoin que le Pays se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont donc les Peuples mesmes, qui se laissent, ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quitte. C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge : qui ayant le choix d'estre subjer, ou d'estre libre, quitte sa franchise, & prend le joug : qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, je ne l'en presserois point combien que ce soit ce que l'homme doit avoir plus cher, que de se remettre en droit naturel : & par maniere de dire, de beste revenir à homme. Mais encores je ne desire pas en luy si grant hardiesse. Je ne luy permets point, qu'il aime mieux

» de Comines, sert bien en une compagnie de Prin-
» ce, mais qu'en le veuille croire, & ne se pou-
» roit trop acheter : L. I. c. xij.

une je ne sçay quelle seureté de vivre à son aise. Quoy ? si pour avoit la liberté , il ne lui faut que la désirer : s'il n'a besoin que d'un simple vouloir , se trouvera-t'il Nation au monde , qui l'estime trop chere , la pouvant gagner d'un seul souhait ? & qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien , lequel on devroit racheter au prix de son sang ? & lequel perdu , tous les gens d'honneur doyvent estimer la vie desplaisante , & la mort salutaire ? Certes tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand , & tousjours se renforce , & plus il treuve de bois , & plus est prest d'en bruser ; & sans que on y mette de l'eau pour l'esteindre , seulement en n'y mettant plus de bois , n'ayant plus que consumer , il se consume soy-même , & devient sans forme aucune & n'est plus feu : Pareillement les Tyrans , plus ils pillent , plus il exigent , plus ils ruinent & destruisent , plus on leur baille , plus on les sert , d'autant plus ils se forment , deviennent tousjours plus

forts & plus frais , pour aneantir & détruire tout. Et si on ne leur baille rien , si on ne leur obeyt point , sans combattre , sans frapper , ils demeurent nuds & desfaits , & ne sont plus rien : sinon que comme la racine , n'ayant plus d'humeur & aliment , devient une branche seiche & morte.

Les hardis , pour acquérir le bien qu'ils demandent , ne craignent point le danger , les advisez ne refusent point la peine. Les lasches & engourdis ne sçavent ni endurer le mal ni recouvrer le bien. Ils s'arrestent en cela , de le souhaicter : & la vertu d'y pretendre leur est ostée par leur lascheté , le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir , ceste volonté , est commune aux sages & aux indiscrets , aux courageux & aux coïtards , pour souhaicter toutes choses , qui estant acquises , les rendroyent heureux & contents. Une seule en est à dire , en laquelle je ne sçay comme Nature default aux hommes , pour la desirer. C'est la Liberté , qui est toutesfois

un bien si grand , & si plaifant , qu'elle perdue , tous les maux viennent à la file ; & les biens mefmes qui demeurent après elle , perdent entierement leur gouft & fa-veur , corrompus par la fervitude. La feule liberté , les hommes ne la defirent point : non pas pour autre raifon (ce me femble) finon pource que , s'ils la defiroient , ils l'auroient : comme s'ils refufoient faire ce bel acquest feulemēt , parce qu'il eft trop ayfé.

Pauvres gens & miferables , Peuples infenfez , Nations opiniaft. es en vofre mal , & aveugles en vofre bien , vous laissez emporter devant vous le plus beau & le plus clair de vofre revenu , piller vos champs , voler vos maifons , & les defpoüiller des meubles anciens & pate-nels ! vous vivez de forte , que vous pouvez dire , que rien n'eft à vous. Et femble-oit , que meshuy ce vous feroit grand heur , de tenir à moitié vos biens , vos familles & vos vies : & tout ce degaft , ce malheur , cefte ruine vous vient , non pas des enne-

mis ; mais bien certes de l'ennemy , & de celuy que vous faites si grand qu'il est , pour lequel vous allez si courageusement à la guerre , pour la grandeur duquel vous ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant , n'a que deux yeux , n'a que deux mains , n'a qu'un corps , & n'a aut e chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de nos Villes : sinon qu'il a plus que vous tois , c'est l'avantage que vous lui faites pour vous destruire. D'où a-t'il prins tant d'yeux ? d'où vous espie-t'il , si vous ne les luy donnez ? Comment a-t'il tant de mains pour vous frapper , s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos Citez , d'où les a-t'il , s'ils ne sont des vostres ? Comme a-t'il aucun pouvoir sur vous , que par vous aut es mesmes ? Comment vous oseroit il courir sus , (7) s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit il faire , si vous n'estiez recelleurs du larron qui vous pil-

(7). *S'il n'étoit d'intelligence avec vous.*

le, complices du meurtrier qui vous tue,
& traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos fruits, afin qu'il en face le degast : Vous menblez & remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries ! Vous nourrissez vos filles ; afin qu'il ait dequoy saouler sa luxure : Vous nourrissez vos enfans, afin qu'il les meine, pour le mieux qu'il leur face, en les guerres, qu'il les meine à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeance. Vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses delices, & se veautrer dans les sales & vilains plaisirs. Vous vous affoiblissez, afin de le faire plus fort & roide, à vous tenir plus courte la bride. Et de tant d'indignitez, que les Bestes mêmes, ou ne sentiroient point, ou n'endureroient point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolu de ne servir plus, & vous voilà libres. Je ne veux pas

que vous le pouffiez , ny le branfliez : mais seulement ne le foustenez plus ; & vous le verrez , comme un grand Colosse , à qui on a desrobé la base , de son poids mesme fondre en bas , & se rompre.

Mais certes les Medecins conseillent bien , de ne mettre pas la main aux playes incutables : & je ne fay pas sagement , de vouloit en cecy conseiller le Peuple , qui a perdu longtemps y a toute cognoissance , & duquel ; puis qu'il ne sent plus son mal , cela seul montre assez , que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture , si nous en pouvons treuver , comment s'est ainsi si avant enracinée cette opiniastre volonté de servir , qu'il semble maintenant , que l'amour mesme de la Liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement , cela est , comme je croy , hors de nostre doute , que si nous vivions , avec les droicts que Nature nous a donnez , & les enseignements qu'elle nous apprend , nous serions naturellement obeissants aux parents , subjects à la Raïson & serfs de per-

sonne, de l'obeissance que chascun, sans autre avertissement que de son naturel, porte à ses pere & mere. Tous les hommes sont tesmoins, chacun en soy & pour soy, de la Raison, si elle naist avec nous, ou non : qui est une question debattue au fond par les Académiques, & touchée par toute l'eschole des Philosophes. Pour ceste heure, je ne penserois point faillir, en croyant, qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui entretenue par bon conseil & coustume, fleurit en vertu : & au contraire, souvent ne pouvant durer contre les vices survenus, estouffée s'avorte. Mais certes s'il y a rien de clair & d'apparent en la Nature, & en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela que Nature, le Ministre de Dieu, & la Gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme, & comme il semble, à même moule, afin de nous entrecognoistre tous pour compaignons, ou plustost freres. Et si faisant les partages des presents qu'elle nous donnoit,

elle a fait quelques avantages de son bien , soit au corps ou à l'esprit , aux uns plus qu'aux autres : si n'a-t'elle pourtant entendu nous mettre en ce monde , comme dans un champ clos , & n'a pas envoyé icy bas les plus forts & plus advisez , comme des brigands armez dans une forêt , pour y gourmander les plus foibles. Mais plutôt faut-il croire , que faisant ainsi aux uns les parts plus grandes , & aux autres plus petites , (8) elle vouloit faire place à la fraternelle affection , afin qu'elle eust où s'employer , ayants les uns puissance de donner ayde , & les autres besoin d'en recevoir. Puis donc que ceste bonne mere nous a donné à tous toute la Terre pour demeure , nous a tous logez aucunement en une mesme maison , nous a tous figurez en mesme paste , afin que chascun se peust mixer , & quasi reconnoistre l'un dans l'autre ; si elle nous a tous en commun

(8) Elle vouloit donner lieu à l'affection fraternelle.

donné ce grand present de la voix & de la parole, pour nous accointer & fraterniser davantage, & faire par la commune & mutuelle déclaration de nos pensées, une communion de nos volontez : Et si elle a rasché par tous moyens de ferrer & estraindre plus fort le nœud de nostre alliance & société : si elle a montré en toutes choses qu'elle ne vouloit, tant nous faire tous unis, que tous uns : il ne faut pas faire doubte que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons, & ne peut tomber en l'entendement de personne, que Nature ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compagnie.

la verité, c'est bien pour neant
 re, si la Liberté est naturelle,
 ne peut tenir aucun en servi-
 : lui faire tort, & qu'il n'y a
 onde si contraire à la Nature
 (estant toute raisonnable) que l'injure.
 Reste donc de dire que la Liberté est na-
 turelle, & par mesme moyen (à mon ad-

vis) que nous ne sommes pas seulement nayz en possession de nostre franchise, mais aussi avec affection de la deffendre. Or si d'aventure nous faisons quelque doute en cela, & sommes tant abastardis, que ne puissions recognoistre nos biens, ny semblablement nos naitives affections, il faudra que je vous face l'honneur qui vous appartient, & que je monte, par maniere de dire, les bestes brutes en chaire pour vous enseigner vostre nature & condition. Les bestes (ce m'aid' Dieu) si les hommes ne font trop les sourds, leur crient: *Vive Liberté*. Plusieurs y en a d'entre elles, qui meurent sitost qu'elles sont prinſes. Comme le poisson, qui perd la vie aussi-tost que l'eau: pareillement celles-là quittent la lumiere, & ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaux avoient entre eux leurs rangs & préeminences, ils feroient (à mon advis) de liberté leur noblesse. Les autres des plus grandes jusques aux plus petites, lorsqu'on les prend, font si

grande résistance des ongles, de corne, de pied, de bec, qu'elles déclarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent. Puis étant prises, nous donnent tant de signes apparents de la connoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est tel à voir, que d'ores en là ce leur est plus languir que vivre; & qu'elles contrainquent leur vie, plus pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veut dire autre chose l'Elephant, qui s'estant deffendu jusques à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, estant sur le poinct d'estre prins, il enfonce ses maschoïes, & casse ses dents contre les arbres: sinon que le grand desir qu'il a de demeurer libre, comme il est nay, (9) luy fait de l'esprit, & l'advise de marchander avec les chasseurs, si pour le prix de ses dents il en sera quitte, & s'il sera receu à bailler son yvoire, & payer

(9) Lui donne de l'esprit, & lui fait venir la pensée de marchander avec les chasseurs, &c.

cette rançon pour sa liberté? Nous ap-
posons le cheval, dès lors qu'il est nuy,
pour l'appriivoiser à servir : & si ne le fa-
vons-nous tant flatter, que quand ce vient
à le dompter, il ne morde le frein ; qu'il
ne rue contre l'esperon, comme (ce
semble) pour monstrier à la nature, &
tesmoigner au moins par là, que s'il sert,
ce n'est pas de son gré, mais par nostre
contrainte. Que faut-il donc dire?

Mesme les bœufs sous les pieds du joug (10)
geignent,

Et les oiseaux dans la cage se plaignent.
comme j'ay dict ailleurs, autrefois, pas-
sant le temps à nos rimes Françoises. Car
je ne craindrois point, escrivant à toy
(ô Longa) mesler de mes vers, desquels
je ne lis jamais, que pour le semblant que
tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces
glorieux. Ainsi donc, puis que toutes cho-
ses qui ont sentiment, deslors qu'elles
l'ont, sentent le mal de la subjection, &
courent après la Liberté : Puis que les

(10) *Gémissent.* — GEINDRE, gemere, *Nicolas*

bestes , qui encores sont faites pour le service de l'homme , ne se peuvent accoustumer à servir , qu'avec protestation d'un desir contraire : quel malencontre a esté cela , qui a peu tant dénaturer l'homme seul nay (de vray) pour vivre franchement , de luy faire perdre la souvenance de son premier estre , & le desir de le reprendre ?

Il y a trois sortes de Tyrans. Je parle des meschans Princes. Les uns ont le Royaume par l'election du Peuple , les autres par la force des armes , les autres par la succession de leur race. Ceux qui l'ont acquis par le droit de la guerre , ils s'y portent ainsi qu'on cognoit bien , qu'ils sont , comme on dit , en terre de conqueste. Ceux qui naissent Roys , ne sont pas communement gueres meilleurs : ains estant nayz & nourris dans le sang de la Tyrannie , tirent avec le lait la nature du Tyran , & font estat des Peuples qui sont sous eux , comme de leurs serfs hereditaires : & selon la comple-

xion , en laquelle ils sont plus enclins ,
avares ou prodigues , tels qu'ils sont , ils
font du royaume , comme de leur heri-
tage. Celuy , à qui le Peuple a donné
l'Estat , devroit estre (ce me semble)
plus supportable : & le seroit , comme je
croy , n'estoit que deslors qu'il se void
eslevé par dessus les autres en ce lieu ,
flatté par je ne sçay quoy que l'on appelle
la grandeur , il delibere de n'en bouger
point. Communement , celuy-là fait estat
de la puissance que le Peuple luy a baillée ,
de la rendre à ses enfants. Or deslors que
ceux-là ont prins cette opinion , c'est chose
estrange , de combien ils passent en toutes
fortes de vices , & mesme en la cruauté ,
les autres Tyrans. Ils ne voyent autre mo-
yen , pour affermer la nouvelle Tyrannie ,
que d'estendre fort la servitude , & estran-
ger tant les sujets de la Liberté , encorés
que la memoire en soit fresche , qu'ils la
leur puissent faire perdre. Ainsi pour en
dire la verité , je voys bien qu'il y a entre
eux quelque difference , mais de choix je

n'en voy point ? & estant les moyens de venir aux regnes divers, tousjours la façon de regner est quasi semblable. Les esleus, comme s'ils avoient prins des taureaux a domter, les traictent ainsi : les conquerans pensent en avoir droict, comme de leur proye : les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais a propos, si d'aventure il naistroit aujourd'huy quelques gens, tous neufs, non accoutumez à la subjection, ny affriandez à la Liberté, & qu'ils ne sceussent que c'est ny de l'un ny de l'autre, ny à grand' peine des noms : si on leur presentoit, ou d'estre sujets, ou vivre en liberté, à quoy s'accorderoient-ils ? Ils ne feroient pas difficulté, qu'ils n'aimassent trop mieux obeyr seulement à la Raison, que servir à un homme : sinon possible que ce fussent ceux d'Israël, qui sans contrainte, ny sans aucun besoing, se firent un Tyran : duquel Peuple je ne ly jamais l'histoire, que je n'en aye trop grand despit, quasi jusques à devenir inhumain,

pour

pour me resjoüy de tant de maux qu'il leur en advinrent. Mais certes tous les hommes , tant qu'ils ont quelque chose d'homme , devant qu'ils se laissent assujettir , il faut l'un des deux , où qu'ils soyent contraints , ou deceus : contraints par les armes estrangeres , comme Sparte & Athenes , par les forces d'Alexandre , ou par les factions , ainsi que la Seigneurie d'Athenes estoit devant enue entre les mains de Pisistrate. Par tromperie perdent-ils souvent la Liberté : & en ce ils ne sont pas si souvent seduits par autrui comme ils sont trompez par eux-mesmes. Ainsi le Peuple de Syracuse , la maitresse ville de Sicile (qui s'appelle aujourd'hy Saragosse) estant pressée par les guerres , inconsidérément , ne mettant ordre qu'au danger , esleva *Denys* le premier , & luy donna charge de la conduicte de l'armée : & ne se donna garde , qu'elle l'eust fait si grand , que cette bonne piece-là , revenant victorieux , comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis , mais ses citoyens , se fit de Ca-

pitaine Roy, & de Roy Tyran. Il n'est pas croyable, comme le Peuple, deslors qu'il est assujecty, tombé soudain en un tel & si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoïr; servant si franchement, & tant volontiers, qu'on diroit à le voir, qu'il a, non pas perdu sa Liberté, mais sa servitude. Il est vray, qu'au commencement l'on sert-contraint, & vaincu par la force; mais ceux qui viennent après, n'ayants jamais veu la liberté, & ne sçachants que c'est, servent sans regret, & font volontiers ce que leurs devanciers avoient fait par contrainte. C'est cela, que les hommes naissent sous le joug, & puis nourris & eslevez dans le servage, sans regarder plus avant, se contentants de vivre, comme ils font nayz, & ne pensants point avoir d'autre droict, ny autre bien, que ce qu'ils ont treuvé, ils prennent pour leur nature l'estat de leur naissance. Et toutes fois il n'est point d'héritier si prodigue & nonchalant, qui quelquefois ne passe les yeux

dans les registres, pour entendre s'il joiſſyſt de tous les droits de ſa ſucceſſion, ou ſi l'on a rien entrepris ſur lui, ou ſon predeceſſeur. Mais certes la couſtume, qui a en toutes choſes grand pouvoir ſur nous, n'a en aucun endroit ſi grande vertu qu'en cecy, de nous enſeigner à ſervir: & (comme l'on dit que Mithridate, (11) qui ſe fit ordinaire à boire le poiſon) pour nous apprendre à avaler, & ne trouver pas amer le venin de la ſervitude. L'on ne peut pas nier, que la nature n'aye en nous bonne part, pour nous tirer là où elle veut, & nous faire dire ou bien ou mal nays: mais ſi faut-il confeſſer, qu'elle a en nous moins de pouvoir que la couſtume: pource que le naturel, pour bon qu'il ſoit, ſe perd s'il n'eſt entretenu: & la nourriture nous fait toujours de ſa façon, comment que ce ſoit, malgré la Nature. Les ſemences de bien, que la nature met en nous, ſont ſi menues & gliffantes qu'el-

(11) Qui ſe fit une habitude de boire du poiſon.

les n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire. Elles ne s'entretiennent pas plus aisément , qu'elles s'abastardissent , se fondent , & viennent en rien , ne plus ne moins que les (12) fruitiers , qui ont bien tous quelque naturel à part , lequel ils gardent bien , si on les laisse venir , mais ils le laissent aussi tost , pour porter d'autres fruits estrangers , & non les leurs selon qu'on les ente. Les herbes ont chacune leur propriété , leur naturel & singularité : mais toutesfois le gel , le temps , le terroir ou la main du Jardinier , ou adjoustent , ou diminuent beaucoup de leur vertu. La plante qu'on a veüe en un endroit , on est ailleurs empêché de la recognoistre. Qui verroit les *Venetiens* , une poignée de gens , vivants si librement que le plus meschant d'entre eux ne voudroit pas estre Roy , & tout ainsi naiz & nourris , qu'ils ne cognoissent point d'autre ambition sinon à qui

(12) *Les arbres fruitiers.*

mieux advisera à soigneusement entretenir leur Liberté ; ainsi appris & faits dans le berceau , ils ne prendroient point tout le reste des felicités de la terre , pour perdre le moindre point de leur franchise. Qui aura veu , dis-je , ces personnages-là , & au partir de là s'en ira aux terres de celui que nous appellons le Grand Seigneur , voyant là des gens , qui ne peuvent estre naiz que pour le servir , & qui pour le maintenir abandonnent leur vie : penseroit-il que les autres & ceux-là eussent mesme naturel ? ou plustost s'il n'estimeroit pas , que sortant d'une cité d'Hommes , il est entré dans un parc de Bestes) ? Licurgus le policeur de Sparte , ayant nourry (ce dit-on) deux chiens , tous deux freres , tous deux allaitez de mesme lait , (13) l'un engraisé à la cuisine , l'autre accoustumé par les champs au son

(13) Ceci est pris d'un *Traité de Plutarque* , intitulé , *Comment il faut nourrir les Enfans* , ch. ij. de la traduction d'Amysot.

422 *Discours de la Boëtie* ,
de la trompe & (14) du huchet : voy-
lant monstrier au peuple Lacedemonien ,
que les hommes sont tels que leur nour-
riture les fait , mit les deux chiens en plein
marché , & entre eux une souppé & un
lievre : l'un courut au plat , & l'autre au
lievre. Toutesfois (ce dit-il) si sont-ils
freres. Doncques celuy-là avec ses Loix
& sa Police nourrit & fit si bien les Lace-
demoniens , que chascun d'eux eust eu
plus cher de mourir de mille morts , que
de recognoistre autre Seigneur que la Loy
& le Roy.

Je prends plaisir de ramentevoir un
propos , que tindrent jadis les Favoris
de Xerxes , le grand Roy de Perse , tou-
chant les Spartiates. Quant Xerxes fai-
soit les appareils de grande armée , pour
conquérir la Grece , il envoya ses Ambas-
seurs par les Citez Gregeoises , deman-
der de l'eau & de la terre (c'estoit la fa-

F (14) Du Cor. *Huchet*, dit Nicot, c'est un Cornet
dont on huche, on appelle les Chiens, — Et dont les
ours usent ordinairement.

don que les Perles avoient de sommer les Villes.) A Sparte ny à Athenes n'envoyoit-il point : pource que de ceux que (15) Daire son pere y avoit envoyez, pour faire pareille demande, (16) les Spartiates & les Atheniens en avoyent jetté les uns dans les fossez, les autres ils avoyent fait sauter dedans un puits, leur disant, qu'ils prissent là hardiment de l'eau & de la terre, pour porter à leur Prince. Ces gens ne pouvoient souffrir, que de la moindre parole seulement on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoyent encouru la haine des Dieux mesmes, spécialement de Talthybie Dieu des herauts. Ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes pour les appaiser, deux de leurs Citoyens, pour se presenter à luy, qu'il fit d'eux à sa guise, & se payast de là pour les Ambassadeurs qu'ils

(15) Qu, comme nous disons aujourd'hui. *Darius*, Roi des Perles, fils d'*Hystaspe*, le premier de ce nom.

(16) *Herodote*, Liv. VII. p. 421. 422. Edit. Gronov.

avoyent tuez à son père. Deux Spartiates , l'un nommé (17) Specte , l'autre (18) Bulis , s'offrirent de leur gré pour aller faire ce payement. Ils y allerent , & en chemin ils arriverent au Palais d'un Perse , que'on appelloit (19) Gidarne , qui estoit Lieutenant du Roy en toutes les villes d'Asie , qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honorablement. Et après plusieurs propos , tombants de l'un en l'autre , il leur demanda , pourquoy ils refusoient tant l'amitié du Roy. (20) Croyez , (dit-il) Spartiates , & cognoissez par moy , comment le Roy sçait honorer ceux qui le valent ; & pensez que si vous estiez à luy , il vous feroit de mesme. Si vous estiez à luy , & qu'il vous eust cogneus , il n'y a celuy d'entre vous , qui ne fust Seigneur d'une Ville de Grece.

« En cecy , Gidarne , tu ne nous sçauois

(17) Ou plutôt *Sperthies*, comme le nomme Herodote , L. VII. p. 421.

(18) *Ibid.*

(19) Ou plutôt *Hydarnès*. *Ibid.*

(20) Herodot. L. VII. 422.

» donner bon conseil (dirent les Lacede-
» moniens), pource que le bien que tu
» nous promets, tu l'as essayé; mais ce-
» luy dont nous jouyffons, tu ne sçais
» que c'est: tu as éprouvé la faveur du
» Roy; mais la Liberté, quel goust elle
» a, combien elle est douce, tu n'en
» sçais rien, Or si tu en avoit tasté toy
» mesme, tu nous conseilierois de la dé-
» fendre, non pas avec la lance & l'esca,
» mais avec les dents & les ongles. » Le
seul Spartiate disoit ce qu'il falloit dire:
mais certes l'un & l'autre disoyent, com-
me ils avoyent esté nourris. Car il ne se
pouvoit faire que le Perse eust regret à la
liberté, ne l'ayant jamais eue; ny que le
Lacedemomen endurast la subjection,
ayant gousté la franchise.

(21) Caton l'Utican, estant encores
enfant & sous la verge, alloit & venoit
souvent chez Sylla le Dictateur, tant

(21) Ou, comme nous parlons aujour d'hui,
Caton d'Utique.

pource qu'à raison du lieu & maison, dont il estoit, on ne luy fermoit jamais les portes, qu'aussi ils estoient proches parents. Il avoit tousjours son maistre quand il y alloit, comme avoyent accoustumé les enfans de bonne part. Il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla, en sa presence, ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres, l'un estoit banny, l'autre estranglé, l'un demandoit (22) le confisq d'un Citoyen, & l'autre la teste. En somme, tout y alloit, non comme chez un officier de la Ville, mais comme chez un Tyran du Peuple, & c'estoit non pas un parquet de Justice, mais une caverne de Tyrannie. Ce noble enfant (23) dit à son maistre : *Que ne me donnez-vous un poignard ? Je le cacheray sous ma robe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla, avant qu'il soit levé. J'ai*

(22) La confiscation. Cotgrave, dans son Dictionnaire François & Anglois.

(23) Plutarque, dans la Vie de Cato d'Utique, ch. j. de la traduction d'Amoyet.

le bras assez fort pour en depescher la Ville. Voilà vraiment une parole appartenante à Caton. C'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et néanmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on compte seulement le faict tel qu'il est, la chose mesme parlera; & jugera-t'on à belle adventure, qu'il estoit Romain, & nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, & lorsqu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? Non pas certes que j'estime que le pays & le terrouer parfacent rien. Car en toutes contrées, en tout air, est contraire la subjection, & plaissant d'estre libre.

Mais parce que suis d'avis, qu'on ait pitié de ceux, qui en naissant se sont treuvez le joug au col; & que ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayant jamais veu seulement l'ombre de la Liberté, & n'ep'estants point advertis, ils ne s'apperçoivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pays (comme dit Homere des Cimmeriens)

où le Soleil se montre autrement qu'à nous , & après leur avoir éclairé six mois continuels , il les laisse sommeillants dans l'obscurité , sans les venir revoir de l'autre demie année : ceux qui naistroyent pendant cette longue nuit , s'ils n'avoient ouy parler de la clarté , s'esbahiroit-on , si n'ayants point veu de jour , ils s'accoustumoyent aux tenebres , où ils sont naiz , sans desirer la lumiere ? On ne plaint jamais ce qu'on n'a jamais eu ; & le regret ne vient point , sinon après le plaisir ; & tousjours est avec la cognoissance du bien , le souvenir de la joye passée. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc , & de le vouloir estre ; mais aussi sa nature est telle , que naturellement il tient le ply que la nourriture luy donne.

Difons donc , Ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles , à quoy il se nourrit & accoustume , mais seulement ce luy est naif , à quoy sa nature simple & non alterée l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire , c'est la

coustume , comme des plus braves court-
taux , (24) qui au commencement mordent
le frein , & puis après s'en jouent : & là
où naguères ils † rouyent contre la selle ,
ils se portent maintenant dans le harnois ,
& tous fiers (25) se gorgiasent sous la
barde. Ils disent qu'ils ont esté toujours
sujets , que leurs peres ont ainsi vescu. Ils
pensent qu'ils sont tenus d'endurer le
mors , & se le font acroire par exemples :
& fondent eux-mesmes sur la longueur , la
possession de ceux qui les tyrannissent.
Mais pour vray les ans ne donnent jamais
droit de malfaire , ains aggrandissent l'in-
jure. Toujours en demeure-t'il quelques
uns mieux nayz que les autres , qui sentent

(24) Chevaux — COURTAULT est un cheval
qui a crin & oreilles coupées , dit Nicot. Voyez le
Dictionnaire de l'Académie Française au mot
Courtaud.

† Regiment.

(25) *Se gorgiaser* , qui n'est plus en usage , signi-
fie la même chose que *se panader* , dont on se sert
en parlant d'une personne bien mise qui marche
avec faste comme un paon qui fait la roue — *Gor-
gaseté* , dit Nicot , est coiffure & propreté en habits.

le poids du joug, (26) & ne peuvent tenir de le crouler; qui ne s'appriivoient jamais de la subjection; & qui tousjours, comme Ulyssé qui par mer & par terre cherchoit de voir la fumée de sa case, ne se sçavent garder (27) d'adviser à leurs naturels privileges, & de se souvenir des predecesseurs, & de leur premier estre. Ce sont volontiers ceux-là, qui ayants l'entendement net, & l'esprit clair-voyant, ne se contentent pas, comme (28) le gros populaire, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advissent & derrière & devant, & ne ramènent encores les choses passées, pour juger de celles du temps advenir, & pour mesurer les presentes. Ce sont ceux, qui ayants la teste d'eux-mêmes bien faite, l'ont enco-

(26) Et ne peuvent s'empêcher de le secouer. — *Crouler* ou *Croster*, quaternaire Nicot. Ce mot n'est plus en usage dans un sens actif.

(27) De réfléchir sur leurs privileges naturels.

(28) La vile populace. *Popular*, terme de mépris qui semble chahuter sur celui de *populace*, pourroit bien avoir été forgé dans le pays de l'Auteur de ce Discours; & peut-être n'en est-il jamais sorti. Je ne l'ai pas trouvé du moins dans aucun de nos vieux Dictionnaires.

re polie par l'estude & le sçavoir. Ceux-là, quand la liberté seroit entierement perdue, & toute hors du monde, l'imaginant & la sentant en leur esprit, & encores la savourant, la servitude ne leur est jamais de goust, pour si bien qu'on l'accoustre.

Le grand Turc s'est bien advisé de cela, que les livres & la doctrine donnent plus que toute autre chose, aux hommes, le sens de se recognoistre & de hayr la Tyrannie. J'entends qu'il n'a en ses terres gueres de plus sçavants qu'il n'en demande. Or communément le bon-zele & affection de ceux qui ont gardé malgré le temps la dévotion à la Franchise, pour si grand nombre qu'il y en ait, en demeure sans effet pour ne s'entrecognoistre point. La Liberté leur est toute ostée sous le Tyran, de faire & de parler, & quasi de penser. Ils demeurent tout singuliers en leurs fantasies. Et pourtant Momus ne se moqua pas trop, quand il treuva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit fait de quoy il ne luy avoit mis une petite fenest-

tre au cœur, afin que par-là l'on peust voir
 ses pensées. L'on a voulu dire que (29)
 Brute & Cassé, lorsqu'ils firent l'entreprin-
 se de la délivrance de Rome, ou plustost
 de tout le monde, ne voulurent point que
 Ciceron ce grand'zelateur du bien public,
 s'il en fust jamais, fust de la partie, &
 estimerent son cœur trop foible pour un
 fait si haut. Ils se foyent bien de la vo-
 lonté, mais ils ne s'asleuroyent point de
 son courage. Et toutesfois qui voudra dis-
 courir les faits du temps passé, & les An-
 nales anciennes, il s'en treuvera peu, ou
 point, de ceux qui voyant leur pays mal
 mené, & en mauvaises mains, ayants en-
 trepris d'une bonne intention de le deli-
 vrer, n'en soyent venus à bout; & que la
 Liberté, pour se faire apparoirre, ne se
 soit elle-mesme fait espaule: (30) Har-
 mode, Aristogiton, Thrasibule, Brute le
 vieux, Vale'e & Dion, comme ils ont

(29) Brutus & Cassius, comme on parle au-
 ourd'hui.

(30) Harmodius.

vertueusement pensé, l'exécuterent heureusement. En tel cas quasi jamais à bon vouloir ne default la fortune. Brute le jeune & Cassé ôsterent bien heureusement la servitude; mais en ramenant la Liberté, ils moururent, non pas misérablement, car quel blâme seroit-ce de dire, qu'il y ait rien eu de misérable en ces gens-là, ny en leur mort, ny en leur vie? mais certes au grand dommage & perpetuel malheur, & entiere ruine de la Republique: laquelle certes fut, comme il me semble, enterrée avec eux. Les autres entreprises qui ont esté faites depuis contre les autres-Empereurs Romains, n'estoyent que des conjurations de gens ambitieux, lesquels ne sont pas à plaindre des inconveniens qui leur sont advenus: estant bel à voir, qu'ils desitoyent, non pas d'ôster, mais de ruiner la Couronne, pretendants chasser le Tyran, & retenir la Tyrannie. A ceux là je ne voudroy pas mesme qu'il leur en fust bien succédé: & suis content qu'ils ayent montré par leur

exemple, qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la Liberté, pour faire mauvaise entreprise.

Mais pour revenir à mon propos, lequel j'avois quasi perdu, la première raison pourquoy les hommes servent volontiers, est, ce qu'ils naissent serfs, & sont nourris tels. De ceste-cy en vient une autre, que aisément les gens deviennent, sous les Tyrans, lâches & effeminez; dont je sçay merueilleusement bon gré à Hippocrates, le grand pere de la Médecine, qui s'en est prins garde, & l'a ainsi dit en l'un de ses livres, qu'il intitule *des maladies* (31). Ce personnage avoit certes le cœur en bon lieu, & le monstra

(31) Ce n'est point dans celui *des Maladies* que nous cite ici *La Boëtie*, mais dans un autre du même Auteur, où Hippocrate dit; §. 41: « Que les plus belliqueux des peuples d'Asie, Grecs ou Barbares, sont ceux qui n'étant pas gouvernez despotiquement, vivent sous les Loix qu'ils s'imposent à eux-mêmes; & qu'on les hommes vivent sous des Rois absolus, ils sont nécessairement fort timides. » On trouve les mêmes pensées plus particulièrement détaillées dans le paragraphe 40 du même Ouvrage.

bien alors que le grand Roy le voulut attirer près de luy à force d'offres & grands presens ; & lui respondit franchement , (32) qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guerir les Barbares , qui vouloyent tuer les Grecs , & de rien servir par son art à lui qui entreprenoit d'asservir la Grece. La Lettre qu'il lui envoya se void encorés aujourd'huy parmy les autres Œuvres , & resmoignera pour jamais de son bon cœur , & de sa noble nature. Or il est donc certain , qu'avec la

(32) Une maladie pestilentielle s'étant répandue dans les armées d'Artaxerxès Roi de Perse , ce Prince conseillé dans cette occasion à l'assistance d'Hipocrate , écrivit à *Hyftanes* Gouverneur de l'Hellefpont pour le charger d'attirer Hipocrate à la Cour de Perse , en lui offrant tout autant d'or qu'il voudroit , & en l'assurant de la part du Roi , qu'il iroit de pair avec les plus grands Seigneurs de Perse. *Hyftanes* exécuta ponctuellement cet ordre : mais Hipocrate lui répondit aussitôt , qu'il étoit suffisamment pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie , & qu'il ne lui étoit pas permis de jouir des richesses des Perses , ni d'employer son art à guerir des Barbares , qui étoient ennemis des Grecs. La Lettre d'Artaxerxès à *Hyftanes* , celle d'*Hyftanes* à Hipocrate , & la Réponse d'Hipocrate , d'où sont tirées toutes les particularités qui composent cet article , se trouvent à la fin des Œuvres d'Hipocrate.

Liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gens subjects n'ont point d'allegresse au combat , ny d'aspreté. Ils vont au danger comme attachez , & tout engourdis , & par maniere d'acquit : & ne sentent point bouillir dans le cœur , l'ardeur de la franchise , qui fait mespriser le peril , & donne envie de racheter , par une belle mort , entre les compagnons l'honneur de la gloire. Entre les gens libres , c'est à l'envy , à qui mieux mieux , chacun pour le bien commun , chacun pour soy : là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaite , ou au bien de la victoire. Mais les gens assujettis , outre ce courage guerrier , ils perdent encores en toutes autres choses la vivacité , & ont le cœur bas & mol , & sont incapables de toutes choses grandes. Les Tyrans cognoissent bien cela : & voyants que ils prennent ce ply, (33) pour les faire

(33) Pour faire qu'ils deviennent plus faibles & plus lâches. — *Avachir*, devenir lâche comme une vache , *frangi viribus ac debilitari* : Nicot.

mieux avachir encores leur y aident - ils.

Xenophon, Historien grave, & du premier rang entre les Grecs, a fait (34) un Livret; auquel il fait parler *Simonide* avec *Hieron*, le Roy de Syracuses, des miseres du Tyran. Ce Livre est plein de bonnes & graves remonstrances, & qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que tous les Tyrans, qui ont jamais esté, l'eussent mis devant les yeux, & s'en fussent servis de mirouer. Je ne puis pas croire qu'ils n'eussent recognu leurs verrues, & eu quelque honte de leurs taches. En ce Traité il conte la peine, en quoy sont les Tyrans qui sont contraincts, faisant mal à tous, se craindre de tous. Entre autres choses il dit cela, que les mauvais Roys se servent d'étrangers à la guerre, & les soudoyent, ne s'osants fier de mettre, à leurs gens (auxquels ils ont fait tort) les armes en la

(34) Intitulé : *HIÉRON, ou Portrait de la condition des Rois.*

main. Il y a eu de bons Roys qui ont bien vu à leur solde des Nations estrangeres, comme des François mesmes, & plus encore d'autres fois qu'aujourd'huy, mais à une autre intention, pour garder les leurs, n'estimants rien de dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce croy-je, le grand Africain) qu'il aimeroit mieux avoir sauvé la vie à un Citoyen, que desfait cent ennemis. Mais certes cela est bien assuré, que le Tyran ne pense jamais que sa puissance luy soit assurée, sinon quand il est venu à ce point, qu'il n'a sous luy homme qui vaille. Doncques à bon droit luy dira-t'on cela, que Thrasor en Terence se vante avoir reproché au maistre des Elephans,

(a) Pour cela si brave vous estes,
Que vous avez charge de bestes.

Mais cette ruse des Tyrans d'abestir leurs Sujets ne se peut cognoître plus claire-

(a) *Bene es ferax, quia habes imperium in bestias?*

TER. Eunuch. Act. III, Sc. 1, vs. 25.

ment, que par ce que Cyrus fit aux Lydiens, après qu'il se fust emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, & qu'il eust prins à mercy Cresus, ce tant riche Roy, & l'eust emmené captif quant & foy. On luy apporta les nouvelles, que les Sardins s'estoient revoltez. li les eust bien tost reduits sous sa main. Mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre toujours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en assurer. Il y'establit des bordaux, (; ;) des tavernes & jeux publics, & fit publier ceste Ordonnance, que les habitans eussent à en faire estat. Il se trouva si bien de coste garnison, qu'il ne luy falut jamais depuis tirer un coup d'espée contre les Lydiens. Ces pauvres gens miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins ont tiré leurs mots, & ce que nous appellons *Passe-temps*, ils l'appellent *LUDI* comme s'ils

vouloient dite *Lydi*. Tous les Tyrans n'ont pas ainsi déclaré si exprès , qu'ils voulussent effeminer leurs hommes : mais pour vray , ce que celuy-là ordonna formellement , & en effet , sous mains ils l'ont pourchassé la plupart. A la verité c'est le naturel du menu populaire ; duquel le nombre est tousjours plus grand dans les Villes. Il est soupçonneux à l'endroit de celuy qui l'aime , & simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ait nul oiseau , qui se prenne mieux à la pipée , ny poisson aucun qui pour la friandise s'accroche plustost dans le haim (36) , que tous les peuples s'allechent vistement à la servitude , pour la moindre plume qu'on leur passe (comme on dit) devant la bouche. Et est chose merveilleuse, qu'ils se laissent aller ainsi tost, [37] mais seulement qu'on les chatouille. Les théa-

(36) *A l'hameçon. Haim*, de *haimus*, dit Nicot, s'appelle aussi *hameçon* : présentement *hameçon* est seul en usage.

(37) Pourvu seulement qu'on les chatouille.

res , les jeux , les farces , les spectacles , les gladiateurs , les bestes estranges , les medailles , les tableaux , & autres telles drogueries , estoient aux peuples anciens les appasts de la servitude , le prix de leur liberté , les outils de la Tyrannie. Ce moyen , ceste pratique , ces allechemens avoyent les anciens sujets sous le joug. Ainsi les peuples [38] assottis , treuvans beaux ces passe-temps , ameusez d'un vain plaisir , qui leur passoit devant les yeux , s'accoustumoyent à servir aussi niaisement , mais plus mal , que les petits enfans , qui pour voir les luisans images de Livres illuminez , apprennent à lire. Les Romains Tyrans s'adviserent encore d'un autre point , de festoyer souvent les dizaines publiques , abusant cette canaille [comme il falloit] qui se laisse aller , plus qu'à toute chose , au plaisir de la bouche. Le plus entendu de tout n'eust pas quitté son

(38) Devenus fots. *Assottis*, stolidum vel infan-
num fieri : *Nicot.*

esquelle de souppe, pour recouvrer la liberté de la République de Platon. Les Tyrans faisoient largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce; & lors c'estoit pitié d'ouyr crier, *Vive le Roy*. Les lourdauds n'advisoyent pas, qu'ils ne faisoient que recouvrer une partie du leur; & que cela mesme qu'ils recouvroyent, le Tyran ne leur eust peu donner, si devant il ne l'avoit ostée à eux-mesmes. Tel eust amassé aujourd'hui le sesterce, tel se fust gorgé au festin public, en beussant Tibere & Neron de leur belle liberalité, qui le lendemain estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang mesmes à la cruauté de ces magnifiques Empereurs, ne disoit mot, non plus qu'une pierre, & ne se remuoit non plus qu'une souche. Toujours le populas a eu cela. Il est au plaisir, qu'il ne peut honnestement recevoir, tant ouvert & dissolu; & au tort & à la douleur, qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. Je ne voy pas maintenant personne; qui

oyant parler de *Neron*, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre, de ceste orde & sale beste. On peut bien dire qu'après sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble Peuple Romain [39] en receut tel desplaisir [se souvenant de ses jeux & festins] qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. Ainsi l'a escrit *Tacite Corneille*, Auteur bon, & grave des plus, & certes croyable. Ce qu'on ne trouvera pas estrange, si l'on considere ce que ce peuple là mesme avoit fait à la mort de *Jules Cæsar*, qui donna congé aux Loix & à la Liberté. Auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) trouvé rien qui valust que son humanité, laquelle, quoy qu'on la preschast tant, fut plus dommagable que la plus grande cruauté du plus sauvage Tyran qui fust onques. Pource que à la verité ce fust cette vanimeuse douceur,

(39) *Plèbs sordida, & circo ac theatris, sueta, timul teterrimi servorum: aut qui adessis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mæsti. Tacit. Hist. L. I. ab initio.*

qui envers le Peuple Romain sucra la servitude. Mais après sa mort, ce Peuple-là, qui avoit encore à la bouche ses banquets, en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs & le mettre en cendre, (40) amonceloit à l'envy les bancs de la place, & puis (41) esleva une Colonne, comme au Pere du Peuple (ainsi portoit le chapiteau) & luy fit plus l'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en devoit faire à homme du monde, si ce n'estoit possible à ceux qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les Empereurs Romains de prendre communement le tiltre de *Tribun du Peuple*, tant pource que cet office estoit tenu pour saint & sacré, que aussi qu'il estoit estably pour la défense & protection du Peuple, & sous la faveur de l'estat. Par ce moyen ils s'asseuroyent, que ce Peuple

(40) Suetone, dans la Vie de Jules César, §. 84.

(41) *Postea solidam columnam prope viginti pedum lapidis Numidici in foro statuit, scripsitque, PARENTI PATRIÆ.* Sueton. *ibid.* §. 85.

se fieroit plus d'eux , comme s'ils devoient en courir le nom , & non pas sentir les effets.

Au contraire aujourd'huy ne font pas beaucoup mieux ceux qui ne font mal aucun , mesmes de consequence , qu'ils ne facent passer devant quelque joly propos du bien commun & soulagement public. Car vous sçavez bien (ô Longa) le formulaire ; duquel en quelques endroits ils pourroient user assez finement. Mais en la pluspart certes il ne peut avoir assez de finesse , là où il a tant d'impudence. Les Roys d'Assyrie , & encore après eux ceux de Mede , ne se presentoyent en public , que le plus tard qu'ils pouvoient , pour mettre en doute ce populas , s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes , & laisser en ceste reserve les gens , qui font volontiers les imaginatifs , aux choses dequoy ils ne peuvent juger de veue. Ainsi tant de Nations , qui furent assez longtems sous cest Empire Assyrien , avec ce mystere

s'accoustumerent à servir, & servoyent plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoyent, ny à grand'peine s'ils en avoyent : & craignoyent tout à credit un que personne n'avoit veu. Les premiers Roys d'Egypte ne se monstroyent gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, & se masquoient ainsi, & faisoient les bas-teleurs : & en ce faisant, par l'estrangeté de la chose, ils donnoyent à leurs Sujets quelque reuence & admiration : où aux gens, qui n'eussent esté ou trop fots, ou trop asservis, ils n'eussent appresté [ce m'est advis] sinon passe-tems & risée. C'est pitié d'ouyr parler, de combien de choses les Tyrans du temps passé faisoient leur profit, pour fonder leur Tyrannie : de combien de petits moyens ils se ser-voient grandement, ayant treuvé ce populas fait à leur poste; auquel ils ne sçavoyent tendre filet, qu'ils ne s'y vinssent prendre, duquel ils ont eu tousjours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assu-

jestiffoient jamais tant , que lorsqu'ils s'en
moccoyent le plus.

Que diray-je d'une autre belle bourde ,
que les peuples anciens prindrent pour ar-
gent comptant ? Ils crurent fermement ,
(42) que le gros doigt d'un pied de Pyr-
rhus , Roy des Epirotes , faisoit des mi-
racles , & guarissoit les maladies de la
rate. Ils enrichirent encores mieux le
conte , que ce doigt , après qu'on eust
brulé tout le corps mort , s'estoit treuvé
entre les cendres , s'estant sauvé malgré
le feu. Toujours ainsi le peuple s'est fait
luy-mesme les menfonges , pour puis
après les croire. Prou de gens l'ont ainsi
escriit , mais de façon , qu'il est bel à voir
qu'ils ont amassé cela des bruits des Vil-
les , & du vilain parler du populaire. Vesp-
asien revenant d'Assyrie , & passant par
Alexandrie pour aller à Rome s'emparer

(42) Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rap-
porté dans sa vie par Plutarque , ch. ij. de la tra-
duction d'Amoyl.

de l'Empire, fit merveilles. (43) Il redressoit les boiteux, il rendoit clairvoyants les aveugles; & tout plein d'autres belles choses, auxquelles qui ne pouvoit voir la faute qu'il y avoit, il estoit (à mon avis) plus aveugle que ceux qu'elle guérissoit. Les Tyrans mesmes treuvoient fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal. Ils vouloyent fort se mettre la religion devant pour garde corps, & s'il estoit possible empruntoient quelque eschantillon de divinité, pour le soustien de leur meschante vie. Doncques Salmonée, si l'on croit à la Sibylle de Virgile, & son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gens, & avoir voulu faire du Jupiter, en rend maintenant compte où elle le vid en l'arrière-enfer,

i. (b) Souffrant cruels tourments, pour vouloir imiter

[43] Suétone, dans la vie de Vespasien, §. 7.

[b] *C'est une traduction faite & grossière de ces beaux vers Latins :*

f. Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnās.
 Dum flammās Jovis, & sonitus imitatur Olympi,

Les tonnerres du Ciel , & feux de Jupiter.

Des quatre courriers il s'en alloit branlant
(Haut monté) dans son poing un grand flambeau
brûlant,

Par les Peuples Gregeois , & dans le plein marché
En faisant sa bravade : mais il entreprenoit
Sur l'honneur , qui sans plus , aux Dieux appar-
tenoit.

L'insensé , qui l'orage & foudre imitable
Contrefaisoit [d'airain , & d'un cours effroyable
De chevaux corne-pieds] du pere tout-puissant :
Lequel bientôt après , ce grand mal punissant ,
Lança , non un flambeau , non pas une lumière
D'une torche de cire , avecques sa fumiere ;
Mais par le rude coup d'une horrible tempeste ,
Il le porta là bas , les pieds par-dessus teste.

Si celui , qui ne faisoit que le sot , est
à ceste heure si bien traicté là bas , je croy
que ceux qui ont abusé de la Religion
pour estre meschans , s'y trouveront en-
cores à meilleures enseignes.

Quatuor hic investis equis , & lampade quassans ,
Per Grajūm populos , mediæque per Elidis urbem
Ibat ovans , Divūmque sibi poscebat honorem :
Demens ! qui nimbos & non imitabile fulmen
Ære , & cornipedum cursu simulârat equorum.
At Pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit [non ille faces , nec fumea tædis
Lumina] præcipitemque immani turbine adegit.

Virg. Æneid. L. VI. vs. 585. &c.

Les nostres semeront en France je ne
 sçay quoy de tel, des *crapauts*, des *fleurs*
 de *litz*, l'*Ampoule*, l'*Oriflan*. Ce que (44)

(44) Par tout ce que La Botte nous dit ici des
Fleurs de litz, de l'*Ampoule* & de l'*Oriflan* il est
 aisé de deviner ce qu'il pense véritablement d'*e*
choses merveilleuses qu'on en conte. Et le bon Pas-
 quier n'en jugeroit point autrement que La Botte.
 « Il y a en chaque République, nous dit-il dans ses
 « *Richesses de la France* l. VIII, c. 31 plusieurs
 « histoires que l'on tire d'une longue aux courtes,
 « sans que le plus du temps l'on en puisse rendre
 « la vraie origine, & en ces lieux on les a fait sou-
 « vent pour véritables, mais pour grande-
 « ment autoriser & sacro-sanctifier. De telle sorte,
 « que en l'œuvre nous plûmes tant en Grèce
 « qu'en la ville de Rome. Et de cet exemple sa-
 « çons nous nous prisme très entre nous. L'on
 « croit opiner que nous sommes de l'*Oriflan*,
 « l'invention de nos *Fleurs-de-Lys* que nous avons
 « huer à la Divinité, & plusieurs autres telles
 « choses, lesquelles bien qu'elles ne soient aucunes
 « d'auteurs sçavants, il est si bien à tout
 « bon croyen de les croire pour la majesté de
 « l'Empire. Tout cela réduit à la juste valeur,
 « signifie, que c'est par complaisance qu'on fait
 « croire ces sortes de choses, & à ce *coste* & *corresp.*
 « Dans un autre endroit du même ouvrage l. VI,
 « ch. 17. Pasquier remarque qu'il y a eu des Rois de
 « France qui ont eu pour armoiries trois *crapauts*,
 « mais que *clercs* nous rendre son Royaume plus
 « miraculeux, se fit apporter par un Hermite,
 « comme par advenement de Ciel, les *Fleurs*
 « de *Lys*, lesquelles se sont continuées jusques à
 « nous. Ce dernier passage a à peu près le
 « commentaire. L'œuvre y déclare si emellement
 « son dévouement, à qui l'on doit attribuer l'origine
 « des *Fleurs de Lys*.

de ma part, comment qu'il en soit je ne
veux pas encotes mescroire, puis que
nous & nos ancestres n'avons eu aucune
occasion de l'avoir mescreu, ayans tous-
jours des Roys si bons en la paix, si vail-
lants en la guerre, que encotes qu'ils
naissent Roys, si semble-t'il qu'ils ont esté
non pas faits comme les autres par la na-
ture, mais choisis par le Dieu tout-puis-
sant, devant que naistre, pour le gou-
vernement & la garde de ce royaume. En-
cores quand cela n'y setoit pas, si ne vou-
drois-je pas entrer en lice, pour desbattre
la vérité de nos histoires, ny l'esplucher
si privement pour ne tollir ce bel estat,
où se pourra fort escrimer nostre Poësie
Françoise, maintenant non pas accous-
trée, mais, comme il semble, faire tout
à neuf, par nostre *Ronsard*, nostre *Buis*,
nostre *du Bellay*, qui en cela avancent
bien tant notre Langue, que j'ose espérer,
que bientôt les Grecs ny les Latins n'au-
ront gueres pour ce regard devant nous,
si non possible que le droit d'aisne. Et

certes, je ferois grand tort à notre rythme (car j'use volontiers de ce mot, & il ne me desplaist) pour ce qu'encores que plusieurs l'eussent rendue mécanique, toutefois je voy assez de gens, qui sont à mesmes pour la r'anoblir, & luy rendre son premier honneur. Mais je lui ferois, dis-je, grand tort de luy ôster maintenant ces beaux contes du Roy *Clavis*, auxquels desja je voy, ce me semble, combien plaisamment, combien à son aise s'y esgayera la veine de nostre Ronsard en sa *Franciade*. J'entens sa portée, je cognois l'esprit aigu, je sçay la grace de l'homme. Il fera ses besongnes de l'*Oriflan*, aussi bien que les Romains de leurs *Anciles* (c) & des *boucliers du Ciel en bas jcttez*, ce dit Virgile. Il mesnagera nostre Ampoule, aussi bien que les Atheniens leur * panier

[c] ——— *Et lapsa ancilla Caïo.*

VIRG. *Æneid* L. VIII. vs 664.

* Dans les deux éditions que j'ai données de LA-SERVITUDE VOLONTAIRE, je n'avois pu rendre raison de ce que veut dire ici la *Boëtie*. Mais un habile homme qui a mis au jour en 1735 une

d'Éristhione. Il se parlera de nos armes
encores dans la tour de Minerve. Certes
je serois outrageux de vouloir desmentir
nos livres, & de courir ainsi sur les terres
de nos Poëtes. Mais pour revenir d'où je
ne sçay comment j'avois détourné le fil de
mon propos, a-t'il jamais esté que les Ty-

traduction Angloise de cet ouvrage, d'un style plus
net, plus constant & plus poli que l'Original,
ayant mis ici une note très-curieuse qui ne laisse
rien à desirer sur cet article, la voies fidèlement
traduite en faveur de ceux qui pourroient ignorer
comme moi ce que signifie le panier d'Éristhione.
■ CALLIMAQUE dans son *Hymne à Ceres* parle
■ d'une Corbeille qu'on supposoit descendre de
■ Ciel, & qui étoit portée sur le soir dans le tem-
■ ple de cette Déesse, lors qu'on célébroit sa fête.
■ *Suétas* sur le mot *porteurs de corbes*, dit que
■ la cérémonie des Corbeilles fut instituée sous le
■ regne d'Éristhion, & c'est peut-être sur cela que
■ la Boétie s'est avisé de l'appeler *Panier d'Éris-
■ thione*. Il peut sembler d'ailleurs, que c'est à
■ quoi Callimaque fait allusion dans son *Hymne*
■ 32, où il dit, qu'Éristhion prit une résolution
■ plus impie, à présent qu'Éristhion insulte Ceres
■ coupe un arbre consacré à cette Déesse dont il
■ fut puni par une faim insatiable comme Ovide
■ le rapporte fort au long vers la fin du huitième
■ Livre de ses *Métamorphoses*, d'après Callima-
■ que & de qui Ovide a emprunté cette fable. —
C'est ainsi que le traducteur Anglois a tâché d'é-
claircir cet endroit de la *Servitude volontaire*, sur
lequel M. Coste n'avoit point fait de note. & qui
paroit assez obscur, de la manière que la Boétie
a trouvé bon de l'exprimer.

rans, pour s'asseurer, n'ayent tousjours
 tasché d'accoustumer le peuple envers eux,
 non pas seulement, à l'obéissance & servi-
 tude, mais encorés à dévotion? Doncques
 ce que j'ay dit jusques ici, qui apprend
 les gens à servir volontiers, ne sert gue-
 res aux tyrans, que pour le menu & gros-
 sier populaire. Mais maintenant je viens à
 mon advis à un point, lequel est le secret
 & (45) le resourd de la domination, le
 soustien & fondement de la Tyrannie.
 Qui pense que les halieba des gardes,
 l'assiette du guet, garde les Tyrans, à mon
 jugement se trompe fort: ils s'en aydent,
 comme je croy, plus pour la formalité &
 espouvantail, que pour fiance qu'ils y
 ayent. Les Archers gardent d'entrer dans
 les palais des malhabiles, qui n'ont nul
 moyen, non pas les bien armés, qui peu-
 vent faire quelque entreprinse. Certes des
 Empereurs Romains il est aisé à compter,
 qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschap-

pé quelque danger par le secours de leurs Archers, comme de ceux-la qui ont esté tués par leurs gâdes. Ce ne sont pas les bandes des gens à cheval, ce ne sont pas les compagnies de gens à pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le Tyran. Mais on ne le croira pas du premier coup : toutes-fois il est vray. Ce sont tousjôurs quatre ou cinq qui maintiennent le Tyran, quatre ou cinq qui lui tiennent le pays tout en se vage. Tousjôurs il a esté, que cinq ou six ont eu l'oreille du Tyran, & s'y sont approchés d'eux mesmes, ou bien ont esté appellés par luy, pour estre les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, macque-reaux de ses voluptés, & communs au bien de ses pille ries. Ces six addressent si bien leur Chef, qu'il faut pour la société, qu'il soit meschant ; non pas seulement de ses meschancetés, mais encores des leurs. Ces six sont six cent, qui profitent sous eux, & font de leurs six cent ce que les six cent font au Tyran.

Ces six cent tiennent sous eux six mille ; qu'ils ont eslevés en estat , auxquels ils ont fait donner , ou le gouvernement des Provinces , ou le gouvernement des deniers , afin qu'ils tiennent la main à leur avance & cruauté , & qu'ils l'exécutent quand il sera temps , & facent tant de mal d'ailleurs , que ils ne puissent durer que sous leur ombre , ny s'exempter que par leur moyen des Loix & de la peine. Grande est la fuyte , qui vient après de cela. Et qui voudra s'amuser à devuydet ce filet , il verra , que non pas les six mille , mais les cent mille , les millions , par ceste corde , se tiennent au Tyran , s'aydant d'icelle , comme en Homere Jupiter qui se vante , s'il tire la chainne , d'amener vers soy tous les Dieux. Delà venoit la creuë du Senat sous Jule , l'establisement de nouveaux estats , election d'offices , non pas certes , à bien prendre , réformation de la Justice , mais nouveaux soustiens de la Tyrannie. En somme l'on en vient-là par les faveurs ,

par les gains , ou regains que l'on a avec les Tyrans , qu'il se trouve quasi autant de gens auxquels la Tyrannie semble estre profitable , comme de ceux , à qui la Liberté seroit agréable. Tout ainsi que les Médecins disent , qu'à nostre corps * s'il y a quelque chose de gâsé , deslors qu'en autre endroit [46] il s'y bouge rien , il se vient aussitost rendre vers cette partie verreuse ; Pareillement deslors qu'un Roy s'est déclaré Tyran , tout le mauvais , ~~toute~~ la lie du Royaume , je ne dy pas un tas de larroneaux , & [47] desforrillez , qui ne peuvent gueres faîte mal ny bien en une Republique ; mais ceux qui sont-taxe d'une ardente ambition , & d'une notable avarice , s'amaissent autour de luy , & la soustiennent , pour avoir part au

(46) Il s'y fait quelque fermentation , quelque tumeur. — De Bouge , qui selon Nicot , signifie ce qui est comme renflé , Et soubstant en tumeur , — est venu bouger dans le sens qu'on l'employe ici.

(47) De faquins , de gens perdus de réputation , qui ont été condamnés à avoir les oreilles coupées. — Efforillez ou Efforesillez , Rei auribus diminuti : Nicot.

butin , & estre sous le grand Tyran , tyranneaux eux-mesmes. Ainsi sont les grands voleurs & les fameux-coufaires. Les uns descouvrent le pays , les autres [48] chevalent les voyageurs ; les uns sont en embusche , les autres au guet ; les uns massacrent , les autres despouillent : & encores qu'il y ait entre eux des préeminences , & que les uns ne soyent que valets , & les autres les chefs de l'assemblée , si n'en y a-t'il à la fin pas un , qui ne se sente du principal butin ; au moins de la recherche. On dit bien que les Pirates Ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre , qu'il fallust envoyer contre eux Pompée le grand. Mais encores tirerent à leur alliance plusieurs belles Villes & grandes Citez , aux havres desquelles ils se mettoient en grande seureté , revenant des courses , & pour recompense leur bailloyent quel-

(48) Poursuivent les voyageurs pour les détrousser. Chevaler un homme , comme on chevale les perdrix , captare : Noot.

que proufit du retellément de leurs pifleries.

Ainfi le Tyran affervit les Sujets les uns par le moyen des autres ; & eft gardé par ceux , defquels , s'ils valoyent rien , il fe devoit garder : mais comme on dit , pour fendre le bois , il fe fait des coings du bois mefme. Voilà fes Archers , voilà fes Gardes , voilà fes Hallebardiers. Il n'eft pas qu'eux-mefmes ne fouffrent quelquefois de lui. Mais ces perdus , ces abandonnez de Dieu & des hommes , font contents d'endurer du mal , pour en faire , non pas à celui qui leur en fait , mais à ceux qui en endurent comme eux , & qui n'en peuvent-mais. Et toutesfois voyants ces gens-là , qui [49] naquentent le Tyran , pour faire leurs befongnes de la tyrannie , & de la fervitude du peuple , il me prend

(49) *Flattent le Tyran , lui font fervilement la cour.* — Du temps de Nicot , on appelloit *Naquet* le garçon qui dans le jeu de pàuie fert les joueurs : & c'eft de ce mot , qui n'eft plus en ufage , qu'à été formé *Naqueter* , ou *Nacqueter* qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Académie Française*.

souvent esbahissement de leur meschanceté , & quelquefois quelque pitié de leur grande sottise. Car , à dire vray , qu'est-ce autre chose de s'approcher du Tyran , sinon que de se tirer plus arrière de la Liberté , & (par maniere de dire) serrez à deux mains , & embrasser la servitude ? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition , que ils se deschargent un peu de leur avarice : & puis , qu'ils se regardent eux mesmes , qu'ils se recognoissent ; & ils verront clairement , que les villageois , les payfans , lesquels tant qu'ils peuvent ils foullent aux pieds , & en font pis que des forçats ou esclaves ; ils verront , dy-je , que ceux-là , ainsi mal menéz , sont toutesfois au prix d'eux forrunez , & aucunement libres. Le laboureur & l'artisan , pour tant qu'ils soient asservis , en sont quittes , en faisant ce qu'on leur dit. Mais le Tyran voit les autres qui sont près de luy , coquinants & mendians sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit , mais qu'ils pensent ce qu'il

vêut , & souvent , pour lui satisfaire , qu'ils préviennent encores ses pensées. Ce n'est pas tout à eux de lui obéir , il faut encores lui complaire ; il faut qu'ils se rompent , qu'ils se tourmentent , & se tuent à travailler en ses affaires , & puis qu'ils se plaisent de son plaisir , qu'ils laissent leur goust pour le sien , qu'ils forcent de leur complexion , qu'ils despouillent leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ses paroles , à sa voix , à ses signes , à ses yeux : qu'ils n'ayent ni yeux , ni pieds , ni mains , que tout ne soit au guet , pour espier ses volontés , & pour descouvrir ses pensées. Cela est-ce vivre heureusement ? Cela s'appelle-t'il vivre ? est-il au monde rien si insupportable que cela ; je ne dis pas à un homme bien nay , mais seulement à un homme qui ait le sens commun , ou sans plus , la face d'un homme ? Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi , qu'on n'ait rien à soy , tenant d'autrui , son aise , sa liberté , son corps & sa vie ?

Mais ils veulent servir , pour gagner des biens : comme s'ils pouvoient rien gagner qui fust à eux , puisque ils ne peuvent pas dire d'eux , qu'ils soyent à eux-mêmes. Et comme si aucun pouvoit rien avoir de propre sous un Tyrân , ils veulent faire que les biens soyent à eux ; & ne se souviennent pas , que ce sont eux qui luy donnent la force , pour ôter tout à tous , & ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne. Ils voyent que rien ne rend les hommes sujets à sa cruauté , que les biens ; qu'il n'y a aucun crime envers lui digne de mort , que le dequoi ; qu'il n'aime que les richesses ; ne desfait que les liches , qui se viennent présenter comme devant le boucher , pour s'y offrir ainsi pleins & refaits , & lui en faire envie. Ces favoris ne se doivent pas tant souvenir de ceux qui ont gagné autour des tyrâns beaucoup de biens , comme de ceux qui ayants quelque tems amassé , puis après y ont perdu & les biens & la vie. Il ne leur doit pas venir en l'esprit , combien

d'autres y ont gagné de richesses , mais combien peu ceux-là les ont gardées. Qu'on descouvre toutes les anciennes histoires : qu'on regarde toutes celles de nostre souvenance ; & on verra tout à plein , combien est grand le nombre de ceux qui ayant gagné par mauvais moyens l'oreille des Princes , & ayants ou employé leur mauvaissie ou abusé de leur simplessé , à la fin par ceux-là mesmes ont esté anéantis ; & autant que ils avoient treuvé de facilité , pour les eslever , autant puis après y ont-ils treuvé d'inconstance , pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gens qui ont esté jamais près des mauvais Rois , il en est peu , ou comme point , qui n'ayant essayé quelques fois en eux-mesmes la cruauté du Tyran , qu'ils avoyent devant attisée contre les autres : le plus souvent s'estant enrichis , sous ombre de sa faveur , des despouilles d'autrui , - ils ont eux-mesmes enrichy les autres de leur despouille.

Les gens de bien mesmes , si quelque-

fois il s'en treuve quelqu'un aymé du Tyran , tant foyent-ils avant en sa grace , tant reluise en eux la vertu & intégrité , qui voire aux plus meschans donne quelque reverence de foy , quand on la void de près : mais les gens de bien mesme ne sauroyent durer , & faut qu'ils se sentent du mal commun , & qu'à leurs dépens ils éprouvent la Tyrannie. Un Seneque, (50) un Burré, un Trazé, (51) ceste terne de gens de bien , desquels mesme les deux leur mauvaïse fortune les approcha d'un Tyran , & leur mit en main le manienment de ses affaires : tous deux estimés de luy & chervis , & encores l'un l'avoit nourri , & avoit pour gages de son amitié , la nourriture de son enfance ; mais ces trois-là sont suffisants tesmoins par leur cruelle mort , combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et à la vé-

(50) *Un Burrhus, un Thraseas.*

(51) Ce *Trizo*, pourroit-on dire aujourd'hui, s'il étoit permis d'employer le mot de *trizo* dans un sens grave & sérieux, ce que l'usage défend absolument.

rité , quelle amitié peut-on espérer en celui , qui a bien le cœur si dur , de haïr son Royaume , qui ne fait que luy obéyr , & lequel , (52) pour ne le savoir pas encores aimer , s'appauvrit lui-même , & détruit son empire ?

Or si on veut dire , (53) que ceux-là pour avoir bien vescu sont tombés en ces inconveniens , qu'on regarde hardiment

(52) Car un Roi qui auroit les yeux ouverts sur ses intérêts ne sauroit s'empêcher de voir , qu'en appauvrissant ses Sujets , il s'appauvreroit aussi certainement lui-même , qu'un Jardinier qui après avoir cueilli le fruit de ses arbres , les couperoit pour les vendre. C'est ce qu'Alexandre le Grand comprit si bien , qu'il se fit une loi de n'imposer aux Peuples qu'il enquit en Asie , que le même tribut qu'ils avoient accoutumé de payer à Darius ; surquoi quelqu'un lui ayant remontré , qu'il pouvoit tirer de plus gros revenus d'un si grand Empire , il répondit , qu'il n'aimoit pas le Jardinier qui coupe jusqu'à la racine des choux dont il ne devoit cueillir que les feuilles. Cette réponse est fondée sur le simple sens commun : cependant on trouve dans l'Histoire quantités de Princes qui ont mieux aimé suivre l'exemple du Jardinier qui s'avise sottement de tarir lui-même la source de son revenu , que d'imiter la sage modération d'Alexandre , par laquelle il s'assuroit un fonds de richesses inséparable.

(53) Que Burrhus , Seneca , & Thraseas ne sont tombés dans ces inconveniens que pour avoir été gens de bien.

autour (54) de celuy-là mesme, & on verra que ceux qui vindrent en sa grace, & s'y maintindrent par meschancetez, ne furent pas de plus longue durée. Qui a ouïy parler d'amour si abandonnée, d'affection si opiniastre? Qui a jamais leu d'homme si obstinément attaché envers femme, que de celuy-là envers Poppée? Or fut elle après (55) empoisonnée par luy-mesme. Agrippine sa mere avoit tué son mary *Claude*, pour luy faire place en l'Empire. Pour l'obliger, elle n'avoit jamais fait difficulté de rien faire ny de souffrir. Donc son fils mesme, son nourrisson, son Empereur fait de sa main: (56)

(54) *De Neron.*

(55) Selon *Suetone* & *Tacite*, Neron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de la grossesse. *Poppaeum*, dit le premier dans la Vie de Neron, § 35 *unus delevit. Et tamen ipsam quoque actu calcis occidit*. Pour *Tacite*, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques Ecrivains ont publié, que Poppée avoit été empoisonnée par Neron, *Poppae, dixit, mortem obiit, fortuitâ mariti iracundiâ, à quo gravis actus calcis afflicta est. Neque enim verum crediderim, quamvis quidam Scriptores tradant, odio magis quam ex fide.* *Annal. L. XVI. ab initio.*

(56) Voyez *Suetone*, dans la vie de Neron, §. 34.

après l'avoir souvent faillie, lui osta la vie : & n'y eut lors personne, qui ne dist, qu'elle avoit fort bien mérité ceste punition, si ç'eust esté par les mains de quelque autre, que de celui qui la luy avoit baillée. Qui fut oncques plus aisé à manier, plus simple, pour le dire mieux, plus vray niaiz, que Claude l'Empereur ? Qui fut oncques plus coiffé de femme que luy de Messaline ? Il la mit enfin entre les mains du bourreau. La simplessie demeure tousjours aux Tyrans, s'ils en ont à ne sçavoir bien faire. Mais je ne say comment à la fin, pour user de cruauté, mesmes envers ceux qui leur sont près, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot (57) de cestuy-là, qui voyant la gorge desouverte de sa femme, qu'il aymoît le plus, & sans laquelle il n'eust sceu vivre,

(57) De *Caligula*, lequel, dit Suétone dans sa vie, §. 33. *Quoties uxoris vel amicu collum exoscularetur, addebat. Tam bona cervix, simul, ac iussero, demetur.*

il la careffa de ceste belle parole , *Ce beau col fera coupé tantost , si je le commande.* Voilà pourquoi la plupart des Tyrans anciens estoient communément euezz par leurs favoris , qui ayant cogneu la nature de la tyrannie , ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du Tyran , comme ils se déshoyent de sa puissance. Ainsi fut tué Domitian (58) par Estienne , Commode (59) par une de ses amies même , (60) Antonin par Marin , & de même quasi tous les autres.

C'est cela , que certainement le Tyran n'est jamais aymé , ny n'ayme. L'amitié , c'est un nom sacré , c'est une chose sainte : elle ne se met jamais qu'entre gens de bien , ne se prend que par une mutuelle

(58) *Suétone* , dans la vie de Domitien , c. 17.

(59) Qui se nommoit *Marcia*. *Hérodien* , L. I.

(60) *Antonin-Caracalla* qu'un Centurion nommé *Martial* , tua d'un coup de poignard , à l'instigation de *Macrin* , comme on peut voir dans *Hérodien* , L. IV , vers la fin. C'est sans doute l'Imprimeur qui a mis ici *Marin* au lieu de *Macrin*. Etienne de la Boëtie ne pouvoit pas se tromper au nom de *Macrin* , trop connu dans l'Histoire , puisqu'il fut élu Empereur à la place d'*Antonin Caracalla*.

estime : elle s'entretient , non tant par un bienfaict , que par la bonne vie. Ce qui rend un ami asséuré de l'autre , c'est la cognoissance qu'il a de son intégrité. Les respondans qu'il en a , c'est son bon naturel , la foy , & la constance. Il n'y peut avoir d'amitié , là où est la cruauté , là où est la desloyauté , là où est l'injustice. Entre les meschants , quand ils s'assemblent , c'est un complot , non pas compaignie. Ils ne s'entretiennent pas , mais ils s'entrecraignent. Ils ne sont pas amis , mais ils sont complices.

Or quand bien cela n'empescheroit point , encore seroit-il mal-aysé de trouver en un Tyran un amour asséuré , parce qu'étant au-dessus de tous , & n'ayant point de compaignon , il est desja au-delà des bornes de l'amitié , qui a son gibier en l'équité , qui ne veut jamais clocher , ains est tousjours égale. Voila pourquoi il y a bien (ce dit-on) entre les voleurs quelque foy au partage du butin ; pour ce qu'ils sont pairs & compaignons , &

que s'ils ne s'entr'ayment , au moins ils s'entre craignent : & ne veulent pas en se defunissant , rendre la force moindre. Mais du Tyran , ceux qui sont les favoris ne peuvent jamais avoir aucune assurance , de tant qu'il a appris d'eux-mesmes , qu'il peut tout , & qu'il n'y a ny droit ny devoir aucun , qui l'oblige ; faisant son estat de compter sa volonté pour raison , & n'avoir compaignon aucun , mais d'estre de tous maistre. Doncques n'est-ce pas grand'pitié , que voyant tant d'exemples apparens , voyant le danger si présent , personne ne se veuille faire sage aux despens d'autrui ? & que tant de gens s'approchent si volontiers des Tyrans , qu'il n'y ait pas un , qui ait l'advise ment & la hardiesse de leur dire , ce que dit (comme porte le conte) le Renard au Lyon , qui faisoit le malade : *je t'irois voir de bon cœur en ta taniere ; mais je voy assez de traces de bestes , qui vont en avant vers toy ; mais en arriere qui reviennent , je n'en voy pas une.*

Ces misérables voyent reluire les thre-
sors du Tyran , & regardent tous eston-
nez les rayons de sa braverie ; & allechez
de cette clarté ils s'approchent & ne vo-
yent pas qu'ils se mettent dans la flam-
me , qui ne peut faillir à les consumer.
Ainsi le satyre indiscret (comme disent
les fables) voyant esclaiter le feu treuvé
par le sage Prométhée , (61) le trouva si
beau , qu'il l'alla baiser , & se bruler.
Ainsi le Papillon , qui esperant jouir de
quelque plaisir , se met dans le feu , pour
ce qu'il reluit , il esprouve l'autre vertu ,
cela qui brule , se dit le Poète Lucan.
Mais encores mettons que ces mignons
eschappent les mains de celui qu'ils ser-
vent. Ils ne se sauvent jamais du Roy ,
qui vient après. S'il est bon , il faut ren-

(61) Ceci est pris d'un Traité de Plutarque,
intitulé, *comment on pourra recevoir utilité de ses
ennemis*, ch. 2. de la traduction d'Amyot, dont
voici les propres paroles : « Le Satyre voulut bai-
ser & embrasser le feu la première fois qu'il le
vid: mais Prometheus lui cria, bouquin, tu
pleureras la barbe de ton menton, car il brule
quand on y touche. »

dre compte, & reconnoître au moins lors la raison. S'il est mauvais, & pareil à leur maistre, il ne sera pas, qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communément ne sont pas contents d'avoir à leur tout la place des autres, s'ils n'ont encores le plus souvent & les biens & la vie. Se peut il donc faire, qu'il se treuve aucun, qui en si grand péril, avec si peu d'assurance, veuille prendre cette malheureuse place, de servir en si grand peine un si dangereux maistre ? Quelle peine, quel martyre est-ce, vray Dieu ? Estre nuit & jour après pour songer pour plaire à un, & neantmoins se craindre de luy, plus que l'homme du monde : avoir toujours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes, pour espier d'où viendra le coup, pour descouvrir les embûches, pour sentir la mine de ses compagnons, pour adviser qui le trahit, rire à chascun, se craindre de tous, n'avoir aucun ny ennemy ouvert, ny amy assuré : ayant toujours le visage riant & le cœur transy :

ne pouvoir estre joyeux , & n'oser estre triste ?

Mais c'est plaisir de considerer, qu'est-ce qui leur revient de ce grand tourment, & le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine & de cette miserable vie. Volontiers le peuple du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le Tyran, mais ceux qui le gouvernent. Ceux-là, les peuples, les Nations, tout le monde à l'envy, jusques aux payfans, jusques aux laboureurs, ils savent leurs noms, ils deschiffent leurs vices : ils amassent sur eux mille outrages, mille vilenies, mille maudissions. Toutes leurs oraisons, tous leurs vœux sont contre ceux là. Tous les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent : & si quelquefois il leur font par apparence quelque honneur, lors mesmes ils les maugréent en leur cœur, & les ont en horreur plus estrange, que les bestes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoivent de leur service envers les gens, des-

quels quand chascun auroit une piece de leur corps , ils n'en feroient pas encores (ce semble) satisfaits , ni à demy saoulez de leur peine. Mais certes encore après qu'ils sont morts , ceux qui viennent après , ne sont jamais si paresseux , que le nom de ces (62) *Mange-peuples* ne soit noirci de l'encre de mille plumes , & leur réputation deschirée dans mille livres , & les os mesmes , par maniere de dire , traînez par la postérité , les punissant encores après la mort de leur meschante vie. Apprenons doncques quelquefois ,

(62) C'est le titre qu'on donne à un Roi dans Homere , & dont la Boëtie régale très-justement ces premiers Ministres , ces Intendants ou Surintendants des Finances , qui , par les impositions excessives & injustes dont ils accablent le Peuple , gâtant & dépeuplant les Pays dont on leur a abandonné le soin , font bientôt d'un puissant Royaume où fleurissoient les arts , l'agriculture , & le commerce , un désert affreux où regnent la barbarie & la pauvreté , jettent le Prince dans l'indigence , le rendent odieux à ce qui lui reste de sujets , & méprisable à ses voisins. Ce sont-là des *mangeurs de peuple* qui aiment bien moins les hommes qu'un Jardinier n'aime les arbres de son jardin. Aussi ne songent-ils qu'à profiter du dégât qu'ils font , sans se mettre en peine de ce qui pourra arriver au jardin ou au maître du jardin.

apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le Ciel ; ou bien pour nostre honneur , ou pour l'amour de la mesme vertu , à Dieu tout-puissant , assureté tesmoing de nos faits , & juste Juge de nos fautes. De ma part , je pense bien , & ne suis pas trompé , puisqu'il n'est pas si contraire à Dieu tout liberal & desbonnaire , que la tyrannie : qu'il réserve bien là-bas à part pour les tyrans & leurs complices , quelque peine particuliere.



É P I T R E
 DE MADemoiselle
 DE GOURNAY,

Inserée en son impression de l'an 1635.

A MONSEIGNEUR
 L'ÉMINENTISSIME CARDINAL
 DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

*NE vous pouvant donner les ESSAIS ;
 parce qu'ils ne sont pas à moy , & co-
 gnoissant neantmoins , que tout ce qu'il y
 a d'illustre en nostre siècle , passe par vos
 mains , ou vous doit hommage ; j'ai creu
 que le nom de vostre Eminence devoit or-
 ner le frontispice de ce Livre. Il est vray ,
 Monseigneur , qu'il vous rend ici , par*

mon entremise , un hommage fort régulier , car ne pouvant le vous donner , je vous ose donner à luy : c'est-à-dire , que presté de tomber dans le sepulchre , je vous consigne cet orphelin , qui m'estoit commis , afin qu'il vous plaise désormais de luy tenir lieu de Tuteur & de Protecteur. J'espere que le seul respect de vostre autorité luy rendra cet office : & que comme les mouches ne pouvoient entrer dans le Temple d'Hercule , dont vous estes emulateur ; ainsi les mains impures , qui depuis longtemps avoient diffamé ce mesme Livre , par tant de malheureuses Éditions , n'oseront plus commettre le sacrilege d'en approcher , quand le verront en vostre protection par celle-cy , que vostre libéralité m'a aidée à mettre au jour. Combien seray-je fiere eu l'autre Monde , d'avoir esté assez hardie en quittant cestuy-cy , pour nommer un tel Exécuteur de mon testament que le Grand Cardinal de Richelieu ! & de voir de là haut , qu'on se souviene icy bas , que j'ay sçeu discerner , à quelle excellence & hauteffe

d'ame je devois assigner la protection du plus excellent & plus haut présent que les Muses ayent fait aux hommes, depuis les siècles triomphans des Grecs & des Romains ! Vous, Monseigneur, Auteur de tant d'Ouvrages immortels de diverse sorte, qu'il semble que vous ayez entrepris d'enrichir & d'amplifier l'Empire de l'Immortalité ; ne l'obligez-vous pas à vous offrir par nos vœux, pour une espee de recompense, les plus nobles des biens qu'elle tient d'ailleurs, comme ce Livre : ouy mesmes à les reputer d'autant plus seurement immortels, qu'en les vous offrant, elle croid les appuyer aucunement sur le Destin de vostre Éminence ; de laquelle je demeureray sans fin,

MONSEIGNEUR,

Vostre très-humble & très-
obeissante servante,

GOURNAY.

4 Paris, le 22 Juin 1635.

P R É F A C E
SUR LES ESSAIS
DE MICHEL DE MONTAIGNE,
PAR SA FILLE D'ALLIANCE.

SI vous demandez au Vulgaire quel est Cefar, il vous respondra que c'est un excellent Capitaine : si vous le luy montrez lui-mefme fans nom, voir en guerre, à l'exercice de ces grandes qualitez par lesquelles il estoit tel : sa prudence, labeur, vigilance, prevoyance, precaution, perseverance, ordre, art de mefnager le temps & de se faire aymer & craindre, sa resolution, sa vigueur à ne rien relascher, & ses admirables conseils sur les nouvelles & promptes occurrences : plus, ces contrarietez d'action en temps & lieu, craindre, oser, reculer, courre sus, prodí-

guer, refferrer, & meſmes ravir où beſoin eſt, cruauté, clemence, ſimulation, franchise. Si, diſ-je-, après luy avoir fait contempler toutes ces qualitez & ces actions, ouy meſmes en guerre comme il eſt dict, mais hors l'apparat de Chef & hors la victoire, vous luy demandez quel homme c'eſt-la : certes il le vous donnera, s'il vient à point, pour un des fuyards de la bataille de Pharfale : parce qu'il ne ſçait ſi c'eſt par telles parties qu'on ſe rend grand Capitaine : & que pour juger ſur elle purement, d'un qui le ſoit ou puiſſe eſtre, il le faut eſtre ſoy meſmes ou capable de le devenir par inſtruction. Enquerez ſemblablement ce meſme Vulgaire, ce qu'il luy ſemble de Platon, il vous rebattra l'oreille d'un celeſte Philoſophe : mais ſi vous laiſſez tomber en ſes mains le Sympoſe ou l'Apologie deſcuez de ce haut nom de leur pere, il en fera des farces : & s'il entre en la boutique d'Apelles, il emportera bien ſon tableau, mais il n'achetara que le nom du Peintre.

Ces considérations m'ont tousjours mise en doute de la valeur des esprits, que le credit populaire suivoit de son mouvement & sans autorité précédente des belles ames : autorité certes encore , meuris par divers aages : j'entens , passée en usage fixe qui est l'unique estoille du Pole , qui peut droictement guider les approbations populaires. Car le Peuple n'a garde de cognoistre par luy-même la valeur des esprits , manquant d'esprit : ny de mettre à prix , ou de suivre sainement en cela une approbation ou autorité , pour équitable qu'elle soit , qui pour estre nouvelle , reste desbattue : puisqu'il ne sçauroit par ce mesme defaut d'esprit , cognoistre le poids des tenants & des assaillants en ce desbat. Celui qui gagne multitude d'admirateurs parmy la commune , & de son jugement propre , ne peut pas estre grand : puisque pour avoir de bons Juges , il faut beaucoup de semblables , outre qu'il est vray , que la fortune & la vertu favorisent rarement un mesme sujet. Le peuple est

une foule d'aveugles : quiconque se vante de son approbation, se vante de paroître honneste homme à qui ne le void pas : adjouſtons, que c'eſt une aſpece d'injure d'eſtre loüé de ceux que, vous ne voudriez pas reſſembler. Qu'eſt ce que le dire de la preſſe ? (ſi cette queſtion n'eſt deſja trop vuïdée par les anciens) ce que nulle ame ſage ne voudroit ny dire ny croire : qu'eſt-ce que la raiſon ? le contrepoil de ſon opinion : & je treuve la reigle de bien vivre auſſi certaine, à fuir l'exemple & le ſens du ſiècle, qu'à ſuivre la Philoſophie ou la Theologie. Il ne faut entrer chez le Peuple ſpirituellement ou corporellement, que pour avoir le plaifir d'en ſortir : or Peuple & Vulgaire s'eſtend juſques-là, qu'il eſt en un eſtat, ſurtout en noſtre ſaiſon, point de perſonnes entierement non vulgaires, que de Princes, pour rares que les Princes y ſoient. Je lairray toutesfois à Seneque, touchant, ce me ſemble ceſte corde de la neantiſe po-

pulaire , la charge de dire le reste mieux que moy. Xerxes contemplant ses dix-sept cent mille hommes , s'escria de douleur , sur ce que dans cent ans , il n'en resteroit un seul en vie. Il nous faudroit tous les jours faire un cri bien divers , sur pareil nombre ; de ce qu'il ne s'y trouveroit pas à l'aventure un sage , ni qui pis est un juste. Tu devines desja , Lecteur , que je veux rechercher les causes du froid recueil , que nostre Vulgaire fit d'abord aux essais. Mais trouvées , ou non , laissons-là ses opinions , qui ne nous doivent peut-estre pas engendrer plus de soucy , hors les sujets auxquels elles blessent nostre fortune , qu'elles engendrent d'honneur à leur maistre. Le Proverbe est très-vray ; que s'il faut souhaiter de la loüange , c'est de ceux qui sont loüables. Certes je rends à ce propos un sacrifice au bonheur , qu'une si fameuse & digne main que celle de Justus Lipsius , ait ouvert par Escrit public les portes de la loüange aux Essais : & en ce que la fortune l'a

choisi pour en parler le premier de ceste part, elle a, ce semble voulu lui deferer une prerogative de suffisance en son siecle & nous advertir tous de l'escouter comme nostre maistre. L'admiration dont ils me transirent, lorsqu'ils me furent fortuitement mis en main au sortir de l'enfance, m'alloit faire reputer visionnaire : si quelqu'un pour me remparer contre un tel reproche, ne m'eust descouvert l'Eloge très-sage, que ce Flamand en avoit rendu depuis quelques années à leur auteur mon Pere. Lecteur, ayant à desirer de t'estre agreable, je me pare du beau tiltre de ceste alliance, puisque je n'ay point d'autre ornement : & n'ay pas tort de ne vouloir appeller que du nom paternel, celui duquel tout ce que je puis avoir de bon en l'ame est issu. L'autre qui me mit au Monde, & que mon desastre m'arracha dès l'enfance, très-bon Pere, orné de vertus, & habile homme, auroit moins de jalousie de se voir un second, qu'il n'auroit de gloire de s'en voir un tel.

Le don du jugement est la chose du monde que les hommes possèdent de plus diverse mesure : le plus digne & avare present que Dieu leur face , leur perfection : Tous biens , ouy les essentiels , leur sont inutiles , si cestuy-là ne les menage : & la vertu mesme tient sa forme de-luy. Le seul jugement esleve les humains sur les bestes , Socrates sur eux , les Anges sur Socrates : & le seul jugement nous met en droicte possession de Dieu : cela s'appelle l'ignorer & l'adorer en la foy. Pythagoras disoit aussi , que la cognoissance de Dieu ne pouvoit estre autre en nous , que l'extreme effort de nostre imaginative vers la perfection. Ne vous plaist-il avoir l'esbat de voir eschauder plaisamment les froids estimateurs des Essais ? mettez leur jugement sur le trottoir à l'examen des Livres anciens. Je ne dis pas pour leur demande , si Plutarque & Senèque sont de grands Autheurs , car la réputation les dresse en ce point-là , mais pour sçavoir de quelle part ils le sont plus ? si

c'est en la faculté de juger, si c'est en celle d'inventer & de produire, & comme eux qui devisent de ces facultez les entendent ou comprennent : qui frappe plus ferme que son compaignon en tel endroit ; qu'elle a deue selon leur matiere estre leur conduite & leur fin en escrivant : quelle des fins d'escrire est la meilleure en general, quelles de leurs pieces ils pourroient perdre avec moins d'interests, quelles ils devroyent conserver avant toutes, & pourquoy. Faites-leur après esplucher une comparaïson de l'utilité de la doctrine de ces deux ou de leurs semblables, contre celle des autres Escrivains : & finalement trier en raisonnant sur les causes, ceux de cette plantureuse bande des Muses & de Minerve, qu'ils aymeroient mieux ressembler & dissembler. Quiconque sçaura pertinemment respondre de tout cela, je luy donne luy de gouverner, sceller & canceler ma creance sur nostre Livre.

Pour venir aux reproches que ces personnes font aux Essais, je ne les dai-

gneroïs rabattre , à deſſein de les mettre en grace avec elles , malades non curables par les mains de la Raiſon : toutesfois j'en veux dire un mot en conſideration de quelques eſprits , qui méritent bien qu'on employe un aduertiffement afin de les garder de chopper après les choppeurs : ſi deſormais le crédit qu'un Ouvrage de telle excellence s'eſt acquis auprès de toutes les belles ames , par la force de la verité , ne nous releve de ce beſoing : & ſans doute la guerre qu'il a ſouffert entre les cerveaux foibles , & la faveur qu'il a nettement gagnée entre les forts , ont eſté auſſi neceſſaires appendances de ſon mérite l'une que l'autre. Premièrement on l'accuſe de quelque uſurpation du Latin , de la fabrique de nouveaux mots , & d'employer quelques phraſes nonchalantes ou Gaſconnes. Je reponds , que je leur donne gagné , ſ'ils peuvent dire, pere ni mere , frere , ſœur , boire , manger , dormir , veiller , aller , voir , ſentir , ouyr & toucher , ny tout le reſte en ſomme des plus communs vo-

cables qui tombent en nostre usage, sans parler Latin. Ouy, mais le besoing d'exprimer nos conceptions, dir quelque'un d'eux, nous a contraintes à l'emprunt de ceux-cy. Mais re: lique est, que le besoing de mon Pere tout de meisme, l'a contraint de porter en ceux-là les emprunts outre les tiens, pour exprimer ses conceptions, qui sont outre les tiennes. Je sçay bien qu'on a tourné les plus nobles conceptions, & les plus excellents Livres en notre Langue, où les Traducteurs se sont par fôis rendus plus superstitieux d'innover & puiser aux sources estrangeres : mais on doit considerer, que les Essuis resserrent en une ligne, ce que les Traducteurs osent alonger en quatre : joint que nous ne sommes peut-estre pas assez sçavants, ny moy, ny ceux qui devisent ainsi, pour sentir si ces traductions sont par-tout aussi vigoureuses que leur texte. J'ayme à dire Gladiateur, j'ayme à dire Escimeur à outrance, aussi fait ce Livre : cependant qui m'astreindroit à quitter l'un des deux, je retiendrois Gladiateur : & si sçay quel bruit
bruit

bruit ou en menera : par-tout en chose
 semblable , je ferois de mesme. J'entends
 bien , qu'il faut user de bride aux inno-
 vations & aux emprunts : mais ce n'est pas
 une sottise de dire , que l'on n'en defend
 que l'abus ; & qu'on reconnoisse , qu'avec
 la bride & la prudence il soit loisible
 de les employer , on defend aux Essais
 de l'oser entreprendre comme incapables ,
 le Roman de la Rose en ayant esté jugé
 capable autrefois ? veu mesme que le lan-
 gage de son siècle , n'estoit pressé non
 plus que le nostre , sinon de la seule ne-
 cessité d'amendement : & qu'avant ce
 vieil livre , on ne laissoit pas de par-
 ler & de se faire entendre autant qu'on
 vouloit. Horace vrayment ne s'en taitoit
 pas.

Ce que Rome a souffert de Plaute & de Cécile ,
 Le peut-elle interdire à Variè ou Virgile ?
 Ne doy-je orner la langue , enfant mes vers har-
 dis ,

Puis qu'Ennie & Caton l'osoient orner jadis ?
 Ils semerent de fleurs le Poëme & la Prose ,
 Prestans de nouveaux noms à mainte & mainte

chose ;

Et tousjours à bon droit les chemins sont ouverts
À forger par les temps phrases & mots divers.

A qui la force d'esprit manque , comme
à ceux du temps de ce Roman , les voca-
bles suffisants à exprimer , ne manquent
jamais : & suis en doute au contraire ,
qu'en cette large & profonde liberté de
la langue Grecque , ils ne se trouvaient
encore souvent manqués & taris chez So-
crates & chez Aristote & Platon. On ne
peut représenter que les imaginations
communes , par les mots communs : qui-
conque a des conceptions ou pensées ex-
traordinaires , doit chercher des termes
inutiles à s'exprimer. N'ont-ils pas aussi rai-
son , je vous prie ? qui pour huit ou dix
mots qui leur sembleront estrangers ou
hardis , ont pour trois manieres de parler
Gasconnes , & vingt bisarres ou noncha-
lantes , & de seignées , s'ils veulent , qu'ils
espieront en ceste piece si transcendante
par tout , & mesmement au langage : n'y
trouveront à parler que pour mesdire ? Est-
il defendu d'appliquer quelques lustres sur

un beau visage , pour en relever la blancheur ? Quand je defends mon Pere des charges du dialecte , je me moque. Pardonneions-nous à ces correcteurs , s'ils avoient forgé cent dictions à leur poste , pourveu que chascune d'elle en signifiait deux ou trois ordinaires : & dictions qui perçassent une matiere jusqu'à la mouëlle , tandis que les autres la frayent ou frappent simplement ? S'ils nous representoient mille nouvelles phrases très-delicates , vives , basties & inventées d'une forme inimitable ? qui dissent en demy ligne , le sujet, le succès & la louange de quelque chose ? mille metaphores également admirables & inouïes , mille très-propres applications de mots enforcez & approfondis à divers & nouveaux sens ? (car voilà l'innovation qu'ils nous repriment , & qu'ils craignent que les Essais facent passer en exemple) & tout cela , dis-je , sans qu'un Lecteur y peust rien accuser que nouveauté , mais bien François ? Or à mesure que jardiner & provigner à propos une

langue , est une plus belle entreprise , à mesure est-elle permectable à moins de gens ainsi que remarque mon Pere. C'est à quelques jeunes discoureurs du siecle , qu'il faudroit donner de l'argent pour ne s'en mesler plus ; soit pour édifier ou demolir : comme à ce mauvais fluteur antique , qui prenoit simple loyer pour sonner , & double pour se taire. Ayant traicté du langage ailleurs , j'y renvoye le Lecteur : & la seule necessité de l'occasion presente est cause que je range icy ce dernier passage. Pour descrire le langage des Essais , il le faut transcrire : il n'ennuye jamais le Lecteur que quand il cesse ; & tout y est parfait , s'il n'avoit point de fin. Un si glorieux langage devoist estre par Edict , assigné particulièrement à proclamer les grandes victoires , absoudre l'innocence , faire sonner le commandement des Loix : planter la Religion aux coeurs des hommes , & à louer Dieu. C'est en verité l'un des principaux cloux , qui fixeront la volubilité de nostre vulgaire François ,

continué jusques icy : son credit s'eslevera chaque jour , empeschant que de temps en temps on ne treuve suranné ce que nous disons aujourd'huy , parce qu'il perseverera de le dire : & le faisant juger bon d'autant qu'il sera sien.

On proscriit après non seulement pour impudique & dangereuse , mais pour je ne sçay quoy de nefas , usons de ce terme , sa liberté d'anatomiser l'Amour : surquoy je n'oserois respondre un seul mot , ny consequemment sur plusieurs autres articles touchés en cette Preface , après les belles responses que luy-mesme y fait : n'estoit que nos hommes qui jugent toutes choses par opinion , gousteron à l'aventure mieux sa defense d'une autre main , bien que pire , qu'ils ne feront de la sienne propre. Cela s'appellera prester ma foiblesse , à servir de lustre à sa force : mais c'est tout un , je luy dois assez pour subir cet inconvenient. Est-il donc raisonnable de condamner la theorique de l'Amour pour coupable & diffamable ,

establiſſant ſa pratique pour honneſte , légitime & ſacramentale par le Mariage ? Conſentons neantmoins , ſ'il plaïſt à ces gens , qu'elle ſoit coupable & diffamable , il reſte à nier qu'elle ſoit impudique , pour celuy qui la traicte , ny pour ſon Lecteur : ſpecialement traictee par un perſonnage , qui demellant ceſte fuſée , comme correcteur & ſcrutateur perpetuel des actions & des paſſions humaines , preſche ſoigneuſement la modeltie & la bienséance exemplaire aux Dames , & les diſſuade de faire l'amour , ainſi que l'Auteur dont il eſt queſtion. Car outre que ce Livre prouvé fort bien le maquerelage , quel'art de la ceremonie & ſes exceptions preſtent à Venus ; quels ſuffragants de chaſteté ſont ceux-cy , je vous prie , qui vont enche-riſſant ſi haut la force & la glace des effets de Cupidon , que de faire accroire à la jeuneſſe , qu'on n'en ſçauroit pas ſimplement oüyr deviser ſans peril & ſans transport ? S'ils le diſent à des femmes , n'ont-elles pas raiſon de mettre leur ab-

stinence en garde contre un prescheur qui
soustient que c'est chose impossible, d'oïr
seulement parler de la table sans rompre
son jeûne ? Je diray donc, qu'à peine
S. Paul eust-il refusé la langue ou l'o. eille
au besoin, sur l'examen de l'Amour, puis
qu'il fonde sa vertu à sentir & supporter
les aiguillons mesmes de cette passion en
son corps : *nam virtus infirmitate per-*
ficitur. Et quoy, Socrates, qui se levoit
continent d'auprès ce bel & brillant sujet,
dont la Grece, à ce qu'on disoit, n'eust
sceu porter deux ; faisoit il alors moins
acte de chasteté, d'autant qu'il avoit oïy,
veu, dit & touché, que ne fesoit Timon,
se promenant seul tandis en un desert ?
Livia, selon l'opinion des Sages, parloit
en Imperatrice & capable Dame, telle
qu'on l'a recogne, soustenant qu'aux
yeux d'une femme chaste, un homme nud
n'estoit non plus qu'une image. Que si
quelqu'un croit neantmoins que cela
veuille dire, qu'elle leur eust conseillé
d'aller voir un tel spectacle exprès, ou

de se lever plus matin pour lire toutes les folies des Poëtes Grecs & Latins , il declare assez sa bevue. Cette Princesse jugeoit sans doute , qu'il faut que le Monde bannisse du tout l'Amour & sa Mere au loin : ou que s'il les reserve chez luy , c'est une bastellerie à quiconque ce soit de faire le pudique , pour sequestrer des yeux , de la langue & des oreilles les images & les discours de la cabale de ce Dieu. Outre que les hommes & les femmes pour qui l'amour est banny , j'entends qui n'ont aucune part réelle ou presente en luy , sont forcez d'avouer , qu'ils y ont part presomptive , ou du moins acceptable , par le mariage : raison qui les doit divertir de refuser au besoing l'œil , la langue ou l'oreille , à telles appendances de ce mesme Dieu , cela s'appelle telles images , & tels discours. Je n'approuve pas pourtant les licences de ces Poëtes-là , non plus que l'allegation que mon Pere en fait par fois , ny mesme quelque esmancipation de son creu ;

tant pource qu'elles repugnent à mon
 gouft, que d'autant que je fuis toujours
 d'advis que chafcun contienne autant qu'il
 peut les faicts & les parolles fous le joug
 des formes & ceremonies communes :
 mais j'accufe encore plus que telles er-
 reurs, ceux qui les accusent outre leur
 mefure. La plus legitime confideration
 que les Dames puiffent apporter au ré-
 fus & fuite d'efcouter ces chofes, c'eft
 de craindre qu'on ne les tente par leur
 moyen. Mais outre qu'au contraire, ainfi
 que j'ay dit, la ceremonie eft miniftre
 de Venus, foit par fon intention origi-
 naire, foit par accident; ces Dames doi-
 vent avoir grand'honte de ne fe sentir de
 bon or que jufques à la coupelle; &
 continentes, que patce qu'elles ne ren-
 contrent rien qui heurte la continence.
 L'affaut eft le labeur du combattant, mais
 il eft auffi pere de fa victoire & de fon
 triomphe : & toute verru defire l'efpreu-
 ve, comme tenant fon effence mefme du
 contrafte. Si n'entends-je pas pourtant,

que la chasteté deust desirer ou souffrir l'assaut , en plus amples termes , que ceux dont il est question : c'est-à-dire , vagues , generaux , & hors tout interest & dessein particulier qui peut estre apposté pour la surprendre. Ce ne sont pas donc les discours francs & speculatifs sur l'Amour , qui sont dangereux ; ce sont les mols & delicars , les recits artistes & chatouilleux ; des passions amoureuses , & de leurs effets , qui se voyent aux Romans , aux Poëtes , & en telles especes d'Ecrivains ; dangereux , dis-je , tousjours , mais qui le seroient beaucoup moins , sans l'encherissement & le haut prix où les loix de la ceremonie & leurs exceptions , ont eslevé Cupidon & Venus. Toutefois certes j'ay grand'peur , que le genre humain ne puisse sçavoir plus dangereusement quel animal est l'Amour , que quand personne ne le luy dit. Je crains en somme , que si l'on conjoint en un la jeunesse , l'inclination naturelle , les delices , me gentillesse natale avec une nour-

littérature polie, animées d'abondant par l'art & le succès des-ceremonies alleguées; on ne loge Cupidon à tel degré parmy ceux où toutes ces choses se trouveroyent ensemble, que pour beau que ces Romans & Poètes, & le grand Platon mesme le peussent descrire, il ne reste profondement inférieur, à l'image que des gens de cette dangereuse trempe luy supposent: en un mot, la plus friande peinture de l'Amour qu'on leur puisse tracer, ternit en leur imagination l'idée qu'ils conçoivent de luy naturellement.

Pour quelque legere obscurité qu'on reprend après en nos Essais, je diray, que la matiere n'estant pas aussi bien pour les novices, il leur a deu suffire d'accommoder les styles à la portée des profanelement. On ne peut traiter les grandes choses, selon l'intelligence des petites & basses ames: car la comprehension des hommes ne va guere outre leur invention. Ce n'est pas icy le rudiment des apprentifs, c'est l'Alcoran des maistres Eu-

vres non à gouter par une attention superficielle, mais à diriger & chiffler, avec une application profonde ; & de plus, par un très-bon estomach : encore est-ce davantage, un des derniers bons Livres qu'on doit prendre, comme il est le dernier qu'on doit quitter. Qu'est ce, diray-je à ce propos, que Plutarque trouveroit plus à dire au bonheur de son siècle que le manquement de la naissance de ce Livre ? & que feroit plus volontiers Xenophon, s'il retournoit, que de l'estudier avec nous ? Il se peut enfin nommer * *La quintessence de la vraie Philosophie, le throsne judicial de la Raison, l'hellebore de la folie, le hors de page des*

* Expressions guindées & extravagantes que la Demoiselle de Gournay a imaginées pour exalter le mérite du Livre de Montagne ; & qui à force de trop dire, ne disent rien du tout :

Vocis inopes verum, nugaeque canora.

Ce qui soit dit sans conséquence pour le reste de cette Préface, où la plupart des critiques qu'on avoit faites de Montagne & de son Livre, sont fidèlement exposées, & réfutées avec beaucoup de solidité.

— DE Mlle DE GOURNAY. 301
*esprits, & la resurrección de la verité
morale & humaine ; c'est-à-dire, la plus
utile, & seule accessible : je laisse tous-
jours à part celle que Dieu nous commu-
nique par le don de l'Evangile, & de sa
grace paternelle.*

Je voy qu'on le galloppe en suite du
reproche de foiblesse, sur le peu d'oblig-
ation qu'on pretend qu'il s'est donné de
traicter les matieres au long. Surquoy con-
siderant s'ils avoient raison, je n'ay sceu
trouver aux Opuscles de Plutarque guere
ou point du tout, de sujets, traictez à
pleine voile, outre le nombre qui s'en
void aux Essais : Comme de l'Amitié, sur
laquelle il a rencontré ce que les autres
semblent avoir seulement cherché jusques
icy : de la Neantise & vanité de l'homme
en l'Apologie de Sebonde, piece si pleine
en son espeece, que le souhait n'y peut
qu'adjouster : de la Vertu : de l'Art de
conferer : le discours qu'il manie sur des
Vers de Virgile : contre la Medecine : de
l'Institution des enfans : du Pedantisme :

de la Solitude : Que le goust des biens & des maux, dépend en partie de l'opinion que nous en avons : du Repentir : de la Diversion : de l'Expeience : de l'Exercitation : sur la Simplicité des discours de Socrates au Traité de la Physionomie , le point des Fins de l'homme qu'il agisse si pleinement en divers lieux : comme aussi celui de l'Erreur des opinions vulgaires , accompagné de leur correction : Sa Peinture : le très-difficile Examen du poids & merite de tant de diverses actions des hommes , & l'Anatomie parfaite de leurs passions & mouvements interieurs : sur lesquelles actions , passions & mouvements interieurs des hommes , je ne sçay si jamais autre Auteur dit ny considéra ce qu'il a dit & considéré. Somme , faisant exception des choses qu'il a traitées amplement , je les trouve en tel nombre qu'elles occupent presque la masse complete de l'Ouvrage. Mais à bon escient quand il n'auroit approfondy qu'un de ces articles de la sorte qu'ils le sont , luy pourroit-on

imputer que sa foiblesse l'empeschast d'en faire autant des autres ? Ou si bien Hercules n'avoir battu qu'un homme, seroit-il peu vaillant, pourveu que celui-là fust Anthée ou Gerion ? La cause qui fait sembler que cet Auteur comprenne moins de matieres pleines que les autres ; c'est que, parce qu'il resserre en un volume routes les matieres de la Philosophie Morale, il est force qu'outré les pleines & combles, il en entasse de sur-croist, infinies, manques ou courtes, plus que ces autres-là ne sont : lesquelles à l'advis de ces repreneurs, excluent les pleines & combles, ou font qu'elles ne doivent pas estre considérées : outre la bestise de ces gens de manquer maintefois de recognoistre la fuite par laquelle il continue & accomplit les matieres afin d'y apporter ce comble, à travers de quelque gaillardise d'intermede où son style est porté. Mais qu'est-ce que de traicter les matieres tout dur long ? il n'est rien, dit-il, dont il voye le tout ; & moins le voyent ceux qui

luy promettent de l'escrire. Quiconque n'espuise un theme sans laisser que dire après soy, ne le traicte pas tout du long : toutesfois je ne voy point que Platon escrivant le *Lysis*, ait soustrait le moyen à son disciple *Aristote*, à *Ciceron*, à *Plutarque*, à *Lucien*, & fraichement aux *Essais*, de nous entretenir de l'*Amitié*, ny que luy mesme par sa *République*, pour entière & plantureuse que nos accusateurs la recognoissent, ait empesché de composer cent autres *Republiques* : ainsi du reste. Voilà doncques, que manier à leur mode un point tout entier, ce n'est autre chose, que le laisser à manier tout entier encore comme une source inépuisable, à cent autres *Escrivains* qui viendront après. Que si corrigeants leur playdoyer, ils disent, qu'on le doit au moins manier amplement : je leur consens, que cette amplitud soit quelque chose : mais non pas de tel poids, qu'elle ne se puisse trouver en un *Ouvrage* indigne de recommandation : tant s'en faut que son

manquement, accordé qu'il fust en nostre Livre, peust flestrir par coherence, la transcendante sagesse de ses conceptions. Je leur demande s'ils n'aymeroient pas autant avoir escrit ce seul mot d'Aristote, Que l'amitié est une ame en deux corps, que tout le Toxaris, bien que ce soit un bon-Escrit, voire le Lælius peut-estre, qui vaut encore plus. Enquerez Platon, s'il n'aymé au Sympose l'Oraison d'Agathon, que parce que celle d'Aristophanes l'accompagne, estendant l'œuvre : mais advisez que devient Platon en ses amples & longs Ouvrages-mesmes, si c'est le plus, & non le mieux dire, qu'on cherche ? Or si c'est le poids des conceptions qui fait valloir un Ouvrage, autant le fait-il en celles de divers objets ramassez ensemble, que d'un seul, ouy plus à mon advis : de ce qu'oultre que l'on void par cette diversité, que l'esprit qui parle est plus universel, il paroist aussi qu'il est plus grand : puis qu'il a peu frapper de bons coups, si bons coups ya, sans se donner l'avantage de

s'ouvrir si à plein qu'il feroit , s'il prenoit
loisir de s'acharner sur une matiere : en
laquelle d'abondant un trait enfante l'autre , lors qu'on vient à la filer de long ,
relayant & secondant l'ouvrier. Celui qui
prend six feuilles de papier pour écrire un
Traité de la Medecine , je ne me soucie
gueres , s'il n'en occupe que deux sur ce
texte , pourveu qu'il me rehausse les
quatre autres feuilles , de quelque aussi
riche couleur : qui perd morceau , pour
morceau , ne perd rien. Et me rapporte
bien au Lecteur, sçavoir , si la couleur
dont les Essais luy rehaussent les Chapitres
des Boyteux , des Cochons , de la Physio-
nomie , de la Vanité , sans aller plus loin ,
se doit contenter d'estre simplement ap-
pellée aussi riche , que celle qu'on lui
promettoit par le titre. Puis qu'estants
hommes on ne nous peut faire voir une
chose pleinement & parfaitement , il faut
que les Auteurs s'efforcent à mettre or-
dre que nous les voyons toutes ou plu-
sieurs , le moins imparfaitement qu'il se

puisse. Ainsi quand mes parties auroient prouvé, que ce Livie ne traite rien amplement, qu'ils choisissent à leur poste autant de sujets qu'il en comprend, pour nous donner sur chacun, à son exemple, un des meilleurs mots qui s'y puissent dire: & lors j'ay recouvré maistre en eux, avec pareille joie qu'un autre le trouva jadis en Sociates: quand après l'avoir ouy haranguer, il quitta ses disciples, afin d'estre disciple luy-mesme. Il n'est point de discours ny trop longs ny trop brieves, ny divagans indeument, pour toucher une de leurs autres censures, si l'on ne perd temps à les lire.

Davantage, je viens de rencontrer deux ou trois nouvelles objections contre mon Pere, en Baudius, Auteur que je respecte ailleurs, & par son esprit, & par obligation, m'ayant du fond de la Hollande honoré de ses Elôges. Il le dément, de publier pour foible sa memoire, qui paroist vigoureuse, à son advis, par les autorités, les allegations & les exemples

des Essais. Il se trompe ; car mon même Pere. escrivant sans aucune provision de ces choses, & lisant aux intervalles de sa composition, le descouvroit de hazard çà & là dans les Livres : & puis assortissoit chaque piece en sa place. Badius l'arguë aussi de vanité, de ce qu'il escrit, que ce défaut de memoire le portoit à ne pouvoir retenir le nom de ses gens, que par celui de leur Nation, & semblant à cet Auteur, que cela doit presupposer un nombre infini de domestiques. Quelle conclusion ! Nostre dame ! Veu que le nostre ne parle nullement qu'ils fussent en quantité : & veu qu'il ne peut non plus esperer, de faire par ce recit imaginer le nombre grand : puis que s'il eust esté tel, il estoit aussi facile d'en oublier les Nations, ou les Provinces, que les noms propres. Cet objet est assez rabattu par un seul mol : c'est qu'en tout son Livre, il ne s'attribue pas seulement Secrétaire ny Maître d'Hostel, & n'appelle pas Gouvernante, la femme dont il

parle, qui ser voit l'enfance de sa Fille : l'un & l'autre de ces tiltres neantmoins, estants en nostre siecle si communs parmy les domestiques des maisons médiocrement qualifiées & moindres que la sienne. Qui plus est, Baudius pretend, que bien qu'il triomphe en metaphores, il s'y laisse par fois emporter de licence : à l'exemple, dit-il, des grands Orateurs. Je ne voy point ces licences : il en devoit remarquer quelques-unes, à faute de quoy son propre silence luy sert de response. Il le querrelle après d'estimer la Science indigne de sa noblesse, poutee qu'il presche en divers lieux son ignorance. Cette atteinte est encores autant indirecte : car parmi ses défauts il est forcé d'avouer certuy-là, puisqu'il est veritable, d'ignorer certaines & plusieurs choses, ayant promis sa peinture complete & juste. S'il honore la Science ou non, au partir de là, nous ne pouvons comprendre de cette parole, qu'il prononce autre part ; que ceux qui la desdaignent montrent assez leur bestise ; & dit

au Chapitre , De l'art de conferer ; que le ſçavoir en ſon vray & droict uſage , eſt le plus noble & plus puſſant acqueſt des hommes. Baudius en toutes ces cenſures , ſe devoit ſouvenir d'un mot de Sertorius , ce me ſemble , ayant battu ſon jeune enemy , qui ne ſe deffioit & ne s'armoit que d'un coſté , qu'un ſuffiſant Capitaine doit autant regarder derriere lui que devant : ce que ſi Baudius euſt fait , il auroit treuvé en un paſſage le correctif de l'autre , quand le beſoing l'eũſt requis.

Au ſurplus , ceux qui pretendent calomnier la pieté de noſtre Auteur , pour avoir ſi meritoirement inſcrit un heretique au roolle des excellents Poètes de ce temps , ou ſur quelqu'autre punctille de pareil air , me jetteroient volontiers en ſoupçon , qui eſſayaffent à nous faire croire , qu'ils ont des compaignons en la deſbauche de la leur. Tout ainſi que jamais homme ne voulat plus de mal aux illegitimes & querelleuſes Religions , que ce-luy dont eſt queſtion ; de meſme par con-

sequent, il fut partisan formel de ce qui regardoit le respect de la vraye : & la touche de celle-cy, c'estoit pour lui, comme les Essais le publient, & pour moy la creature, la sainte Loy de nos Peres, leur tradition & leur autorité. Qui pourroit aussi supposer ces nouveaux Tyrans du siecle, ces escheleurs de Ciel, qui pensent arriver à cognoistre Dieu par leurs moyens, & circonscrire luy, ses œuvres & leurs creances aux limites de leur perquisition & de leur raison : ne voulants rien recevoir pour vray, s'il ne leur semble vraysemblable ? Où toutes choses sont plus immenses & plus incroyables, là sont Dieu & ses faicts plus certainement : Trismegiste à costé de ce propos, appellant la Divinité : Cercle dont le centre est par tout, & la circonference nulle part. Quant à Baudius qui touche aussi cette corde, il nous devoit marquer en quoy consistoient ces passages contre la mesme Religion, qu'il ait merité la liture en nos Essais : ou se resoudre à souffrir luy-mesme, une liture

de celuy par lequel il accuse en eux ce défaut. Mais il est bien vray, que ce Livre estant ennemy profez des Sectes nouvelles, plus Baudius huguenot l'accuse en l'article de la Religion, & plus il magnifie son triomple, & le declare loüable en ce point là. Sur ce lieu principalement, faut-il esconter nostre Livre d'aguët, & se garder de broncher en quelque inique interprétation de ses intentions, par sa libre, briefve & brusque façon de s'exprimer. M'amuseray-je à particulariser quelques regles, pour se gouverner en cette lecture : il faut dire en un mot ; ne r'en mesle pas, ou sois sage. Aucuns Livres ne sont sages pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux : en effet je n'ai jamais veu personne l'attaquer, soit du costé de la Religion ou d'autre, qui n'ait rabbattu son atteinte de luy-mesme ; faisant voir sur le champ qu'il luy imposoit, ou qu'il ne l'entendoit pas.

Pro capto lectoris habent sua fata libelli.

Ce que je ne dis nullement pour Baudius, lequel comme j'ay remarqué, n'a
choqué

choqué ce lieu que par interest & passion. Je rends grâces à Dieu, que parmy la confusion des creances esbranlées qui traversent & tempestent aujourd'huy son Eglise, il lui ait plu de l'estayer d'un si puissant pillier humain. La Foy des simples ayant à desirer d'estre fortifiée mondainement contre tels assauts, ainsi qu'elle l'estoit spirituellement par cette faveur divine, qui luy est acquise avant les siècles; la bonne fortune luy fit un present très-propre à ce besoin, de luy produire une ame de si haute suffisance, qui la verifiast par son approbation. En effect, si la Religion Catholique à la naissance de ce personnage, eust sceu combien il devoit estre excellent, quelle apprehension eust esté la sienne de l'avoir pour adversaire? Certes il a rendu vraye sa proposition; que des plus habiles & des plus simples ames, se faisoient les bien croyants; comme aussi la mienne: que de ces deux extremitéz se faisoient les gens de bien. Car je tiens le parti de ceux qui jugent que le vice pro-

cede de sottise, & conséquemment, que plus on approche de la haute suffisance, plus on s'esloigne de luy; proposition que je me suis peut estre efforcée de prouver en un autre lieu. Quelle teste bien faite, ne feroit à Platon sa source & son secret, ayant seulement leu ses Œuvres? Par cette considération, je mesprisay le reproche d'extravagance dont on me chargeoit, alors que j'honorois & cherissois si fort cet esprit sur la simple lecture des Essays; qu'avant l'avoir ny pratiqué, ny veu, j'estois aussi cordialement sa fille que depuis. Je me representois que toute bienveillance estoit mal fondée, si elle ne l'estoit sur la suffisance & la vertu de son objet; & que non-seulement la suffisance de l'Ouvrier paroissoit en ces Ecrits-là, mais y paroissoit en appareil si haut, que le vice ne pouvoit loger chez luy, ny la vertu luy manquer: & que par conséquent, nul ne devoit differer à luy départir cette bienveillance, jusques à l'entreveue; si ce n'estoit quelqu'un auquel il faschast de

confesser , que la Raison eust plus de credit à luy nouer une alliance , que les yeux : & fusthast d'avouer consequemment encore , qu'il pust rien faire de bien s'il les avoit bandez. Pour engendrer l'amour , intelligence corporelle & spirituelle , la presence & la veue sont autant requises que le discours : mais la bienveillance ou amitié , comme estant une intelligence toute spirituelle , doit germer spirituellement par le pur discours & la cognoissance : bien qu'elle se puisse enrichir de presence , par la conversation assistée & confortée des offices qui la peuvent suivre.

Revenons cependant , pour dire , que la plus generale censure qu'on face sur nostre Livre , c'est que son Auteur s'y dépeint. Quoy le vulgaire le blasme , d'avoir parlé de soy-mesme , & ne le loue pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait osé dire en public , ny de la plus meritoire verité de toutes , celle qu'on dit de soy pleinement & sincerement. Il n'ajouste pas aussi , que ceux qui le rabrouent le plus asprement

de nous avoir donné sa peinture , ofense encore moins qu'ils ne veulent en faire ainsi de la leur : & que nul ne peut avoir bonne grace à l'accuser de produire sa vie nue aux yeux du monde , sauf celuy-là , qui perd de la gloire à s'abstenir d'en faire autant. Il est advis au peuple qu'il seroit bien loisible d'exposer au jour quelques actions publiques , suivant Cesar & Xenophon , mais non pas les privées. Veritablement , outre que ces deux-là déclarent aussi force menues actions de leur vie , comme de nostre aage Messieurs de Monlue & de la Noue racontent jusques à leurs songes ; le Peuple n'entend pas que valent , ny les privées , ny les publiques , ny que le public mesme n'est fait que pour le particulier. Mon Pere a pensé ne te pouvoir rien mieux apprendre , que l'usage de toy-mesme : & te l'enseigne tantost par raisons , tantost par espreuve. Si sa peinture est vicieuse ou fausse , plains-toy de luy : si elle est bonne & vraie , remercie-le de n'avoir pas voulu refuser à ta discipline le

point plus instructif de tous, c'est l'exemple. Tu prends au reste, singulier plaisir, qu'on te face voir, ou qu'on te face toy-mesme un Chef d'armées & d'Estat: il faut estre honneste homme avant que d'estre l'un ny l'autre parfaitement; nos Essais te donnent, aux exemples de leur Ouvrier, tablature de particuliere effigace pour devenir tel; ouy certes, il est requis de passer par leur eschole, pour esveiller tes facultez à la capacité de monter en ces deux grades, quand besoing seroit, *Præcepta docent, exempla movent*. Il est bien vray, que le commun estime la science de vivre, c'est-à-dire, de se rendre honneste homme & sage, si facile, qu'il croid que c'est chose superflue de l'enseigner: car mesme, ainsi que Plutarque remarque, il sent bien que les enfans ne sauroient dancier, ny piquer chevaux, ny trancher à table, ny saluer encores, qui ne le leur apprend: mais quant à l'art de vivre, cet animal à plusieurs testes ne l'y trouva jamais à dire. Il s'abuse fort: il est

beaucoup plus aisé de vaincre que de vivre, & plus de triomphans que de sages : dont il arrive, que mon Pere imagine bien Socrates en la place d'Alexandre ; Alexandre en celle de Socrates il ne peut. Les exemples de ce personnage te semblent-ils bons ? remercie la fortune qu'ils soient tombez devant tes yeux : te semblent-ils mauvais ? ne crains pas aussi que beaucoup de gens soient pour les suivre. Ouy, mais après tout, on n'a pas accoustumé de se dépeindre soy-mesme ; voilà le grief. N'est-ce pas un grand cas, de la tyrannie de la coustume sur le vulgaire ? ou n'est-elle pas importune en cet endroit sur tous, de le reduire à ne s'enquerir jamais, de ce qui se doit faire, mais de ce qui se fait ? Vulgaire prest à commettre toute vilenie par bienfiance, si ces voisins continuent un temps de la commettre renonçant à faire tout bien, voire à soy-mesme, si comme leur singe ils ne luy trahissent par exemple : & prest davantage, à justifier tous maux que les Puissans s'ad-

viferont de lui faire souffrir, pourveu que par la suite d'une année, ces excès occupent quelque mine d'usage. La coustume luy met-elle l'homme en honneur ? il n'a-dore plus les Dieux mesmes que sous sa forme. Au reste je ne consens non plus au sous-reproche qu'on fait à nostre Auteur, de ce qu'il rapporte en cette sienne peinture, jusques aux moindres particularitez de ses mœurs ; & la juge autant instructive par ces punctilles, que par les traicts les plus solempnels ; tant à cause que les grands effets dependent ordinairement des perites actions, que d'autant aussi que la vie mesme n'est qu'une contexture de punctilles & maïeïes. Observez pour une des preuves de ma these, sur quelles matieres le propre conseil des Roys prend de trois fois l'une ses meures deliberations. Les autres Escrivains ont eu tort, de ne s'arrester pas à nous instruire en des actions pour perites qu'elles fussent, où plusieurs pouvoient faillir, & que nul ne pouvoit esviter : &

n'est aucune chose mêlée dans les intérêts de l'homme , qui soit petite ou légère de poids : elle pèse assez si elle touche. Il a certainement eu raison d'enseigner comme il se portoit en l'amour , au devis , à la table , & à la garde-robe encore : puis que tant de gens se sont perdus , ou fort incommodés , pour ne sçavoir pas se gouverner en ces choses-là.

Quelqu'un le lapide d'investives en particulier , de ce qu'il declave ses erreurs & ses fautes en cette description de soy-mesme. Vrayment c'est une chose monstrueuse ! comme le monde est composé , nul de ses compagnons ne l'estime pire , pour estre desfaillant de cette part qu'il le dit estre : ou plustost , chascun d'eux auroit à plaisir qu'on creust qu'il seroit semblable , si mesme il n'en estoit rien : mais ils l'estiment pire , de ne s'estre feint autre ; & se presument fort honnestes gens & bien exemplaires , parce qu'ils se gardent d'avouer leurs veritez. Heureux les trouvoy-je certes , qui pour se rendre ver-

tueux, n'ont qu'à desnier leur vice. Mais
 quand les fautes & prevarications seroient
 plus odieuses, seroit-il pourtant blasmable
 de les confesser ? vèu mesme qu'il les
 confesse, sans impudence, & avec reco-
 gnoissance d'avoir tort. Dieu reduit toutes
 les loix à ce mot : Ayme-moy sur toutes
 choses, & ton prochain comme toy-mes-
 me : & nous voyons que de mille outrages
 que nous faisons à nostre prochain, nous
 ne luy en ferions pas quatre, si nous n'es-
 tions desguisez : par le deguisement font
 leur coup, les larrons, les empoison-
 neurs, assassins, livreurs de villes, bri-
 gands, tyrans en herbe, faux contrac-
 teurs, faux amis, faux Juges, & qui
 non ? en somme, lèvez le masque d'en-
 tre nous : vous en extirpez presque du
 tout l'offense sur autrui. l'Univers est au
 calme : car les hommes seroient bons par
 tout, si par tout on les voyoit. Aussi sca-
 vons-nous qu'il n'est rien, que Jesus-
 Christ reproche si grièvement aux Phari-
 siens que l'hypocrisie : & notez aux Phari-

siens , auxquels il avoit lors pourtant à reprocher le complot de sa mort. Dont il arrive que David n'escriit pas plus de louanges à son Seigneur , que de publiques confessions de ses delicts : & Sainct Augustin ny S. Jerosme ne se sont pas oubliez aux mesmes confessions. Outre plus , la Justice ne tire son effet que de la descouverte des crimes : donnant la gehenne aussi pour y contraindre les hommes : & l'Eglise parfait sa confession auriculaire , pour la generale & publique. Chacun au reste se doit constituer Juge sur soy-mesme : comme tel , mon Pere de clare & fouette ses vices , non en privé seulement , mais en public : puis que le Prevost ne se contente pas de punir son coupeur de bourse , si ce n'est en pleines hales , afin que le chastiment de celuy que plusieurs peuvent ressembler , advertisse plusieurs ne luy ressembler pas. Nos correcteurs disent , qu'il y a de l'effronterie à prescher ses imperfections & ses tares : noble reformation , qui veut garantir l'or-

dure du faict par la pudeur de la negation ! reformation que le plus meschant ayme le mieux & soustient le plus , entre les boureaux & les tourmens ! Or après tout , celuy vers qui la pudeur n'a point, en la force de le pouvoir garder , d'estre ingrat , lasche , ou traistre ; s'il le cele ou desnie , ce n'est pas la pudeur qui peut desormais avoir la force de le lui faire desnier : c'est quelqu'autre respect. Grande faveur au criminel, que celuy soit vertu de voiler ou desmentir la verité. Ceux qui craignent que qui nous permettroit de publier nos vices , nous leveroit le frein de la vergogne , se trompent : il est plus de personnes qui feroient banqueroute à la paillardise , s'ils estoient contrains de dire tout ce qu'ils font , qu'il n'en est qui osassent continuer d'estre larrons , meurtriers & traistres , estants necessitez de se declarer tels. Sans doute une telle coustume scauroit arracher seule à dix millions d'hommes , des crimes que l'apprehension de la corde ne leur arra-

che pas. Puis, comme dit nostre penitent : Il faut voir son vice, & l'estudier pour le redire : ceux qui le celent à autrui, le celent ordinairement à eux-mêmes : ils ne se tiennent pas pour assez couverts, s'ils le voyent : & les maux de l'ame s'obscureissent en leur force, le plus malade les sent le moins : d'autant que l'ame perd le sentiment, perdant la fanté, au contraire du corps. Voilà pourquoy il les faut souventefois remanier au jour, les ouvrant & les esventrant du fond de nos entrailles d'une main impiteuse. Ce sont les mots environ. Or de la mesconnoissance de nos vicès & de nos taches vient outre-l'empirement, le desfault de satisfaction vers Dieu ; comme de la plus ample cognoissance, vient la satisfaction plus ample. Joint que pour nous apprendre à hayr la crasse, qui nous difforme le visage de la conscience, il sert de luy presenter à toute heure son miroüer. Obtenez qu'elle travaille à se contempler en cet estat, comme elle fait en s'estudiant pour se des-

crire, vous la portez à l'avoir en horreur. Mais laissons ce propos, aussi bien ne sçaurions-nous dire que des sonnettes sur ce sujet, après les excellentes choses que nostre Auteur dit lui-mesme, aux Chapitres qui s'appellent, Sur des Vers de Virgile, & de l'Exercitation. Il est bien vray qu'en faisons telle que la nostre, où les choses plus excellentes ont moins de credit, il faut que les sonnettes en esperent.

Quant à quelques gros bonnets, qui le pretendoient taxer d'ignorance, ils montrent assez qu'ils veulent deviser, & nous nous contenterons de les escouter pour toute responce : Non seulement pour le respect des discours & considerations que cet Escrivain apporte sur l'ignorance & sur la Science, si riches & sublimes, qu'on recognoist assez, qu'il ne peut estre ignorant, qu'ouï, & quand il lui plait : (& quiconque cognoist l'ignorance, & n'est ignorance qu'à sa mode & a son mot, surpasse la Science) que d'autant qu'il fu-

blje aussi, que celui qui le surprendra en ce vice, ne fera rien contre luy; voire mesmes que l'ignorance est sa maistresse forme: adjouſtons qu'encores ces gens ne la cognoiſſent-ils en ſon Ouvrage, que par la profeſſion qu'il fait d'eſtre ſon partiſan. Nul ne doit avoir honte d'ignorer, s'il n'ignore les choſes néceſſaires à l'homme en général, ou à luy en particulier par ſa condition, ou celles qu'il veut qu'on croye qu'il ſçaſche. Or non ſeulement noſtre Auteur n'eſt bleſſé d'aucune de ces trois ignorances; mais toutes les fois qu'il parle de quelque Science que ce ſoit, parlant preſque de toutes par occaſion; s'il n'en parle fort amplement, au moins ne s'y deſſere-t-il jamais, nonobſtant ſa profeſſion d'ignorance. A quel prix je vous ſupplie ſe tailleroit la Science, telle que ces Meſſieurs meſmes la puiſſent figurer & allonger ſa portée; ſi l'ignorance de cetuy-cy ſe taille au prix de l'Apologie de Sebonde, & du Chapitre de la Médecine, pour ne toucher que ces deux

pièces seules de son Livre ? & notamment
 considérables, en cette occasion de mon-
 trer, en cas que besoin fust, s'il est sça-
 vant, ou s'il ne l'est pas; veu qu'elles sont
 hors de son principal gibbier en la pluspart
 de leur estendue, & presque universelles en
 ce qu'on appelle vulgairement Science &
 Doctrine. Quel précieux ignorant, au sur-
 plus, qui conçoit si pompeusement l'i-
 gnorance que cettuy-cy ! ignorant qui se
 cognoist, qui se proclame, & qui n'est
 recogneu pour tel, que par où il lui plaist
 qu'on le recognoisse ! quel précieux igno-
 rant, qui fait voir où bon luy semble,
 que s'il n'a appris les Sciences, c'est qu'il
 a senty qu'il pouvoit enseigner les meil-
 leures sans les apprendre ! ignorant enfin,
 qui sçait choisir aux mesmes Sciences ce
 qui luy fait besoing; taxer à juste prix la
 part qu'il en eslit, & celle qu'il en rebu-
 te; & nous montrer le droict usage de
 cette-là ! Certes les Sciences sont de si fa-
 cile acquisition & distribution, qu'eux-
 mesmes qui parlent, & deux mille autres

dans Paris, feroient en trois ans dix mille Docteurs en toutes les parties de la doctrine, qui peuvent à leur compte meſme deffailir à ce perſonnage ; langue Grecque, Grammaire, Phyſique, Metaphyſique, Mathématique. Mais je leur donne quinze, s'ils peuvent, ſ'amaffants tous enſemble, forger en l'eſpace entiere de leur vie, je ne dy pas un pareil eſprit & jugement ; ouy bien ſeulement, un eſprit qui ait auffi bonne grace à tympaniler la Science, que certuy-ci l'ignorance. Qui peut trouver telles Sciences de College, ou communes, à dire, en cette hauteſſe d'entendement, & de jugement, au cas meſme qu'elles lui manquaffent du tout ; ſinon celuy qui ne ſçait que valent l'entendement ny le jugement en autrui, poutce qu'il ne les poſſede pas ? Si la Science, outre plus, ſe vante d'enrichir la ſuffiſance, la ſuffiſance ſe vante auffi d'avoir engendré la Science : & le Sçavant ne porte pas ſon talent par tout, ce que le ſuffiſant fait : ny la Science ne contrerolle ja-

mais la suffisance : si fait bien la suffisance , la Science : & l'instruit des mesures de sa force & de sa foiblesse , non au revers. De plus, l'effet de celle-là s'exprime souvent à l'imiter , parfois , à recuser du tout celle-cy : dont nostre Sage escrit ; que le suffisant est suffisant à ignorer mesmes. Or j'appelle Sciences de College ; ou communes , ces disciplines que je viens de nommer , & toutes celles en un mot qui sont hors la discipline de l'homme & de la vie : c'est-à-due , hors la Morale , consistant en la faculté d'agir , raisonner & juger droictement : doctrine pour laquelle assister & servir après tout , les autres doctrines sont forgées , ou elles le font avec nul ou peu de fruit. Partant quiconque la vient en haut degré , comme faisoit ce mesme personnage , peut oublier ou negliger toutes les autres , quand il lui plaira : qui s'appellent purs amusements scholastiques en ceux qui ignorent celle-cy : & simples ornemens & adnucules en ceux qui la savent. Alcibiades

trouvant un jour Pericles empêché à dresser les comptes de son administration pour les rendre au peuple, jugea qu'il se devoit plustost occuper à chercher le moyen de n'en rendre point. Et combien donc a plus dignement fait, que d'acquiescer les Sciences vulgaires dont il est question, celuy qui a relevé son esprit à tel degré de hauteur par une autre seule bien choisie, en luy dédiant tout ce soing que le commun des sçavants dissipe entre elle & cette quantité de ses compaignes; que le manquement de celles-là ne luy peut apporter aucune imperfection ou perte, ni l'assistance aucun lustre, qu'il ne puisse pertinemment négliger; & qui sçait comprendre, & faire comprendre ensuite à tout homme sage, que cette abstinence ou négligence est bien fondée? Ceux qui apprennent ces doctrines-là s'égalent à elles: celuy qui fait ce trait de les négliger à telle condition d'avantage, s'esleve par dessus elles: & Socrates Monarque de la sagesse & du genre hu-

main, estoit pour son partage cette es-
 pece de sapience, sçavante aux morurs,
 & par tout ailleurs ignorante, & s'y borna
 toute sa vie. Pour le regard de quelques-
 uns, qui veulent estendre les effets de
 cette pretendue ignorance de l'esprit dont
 nous parlons, jusques au changement de
 quelques termes usitez en l'art vulgaire-
 ment, libertinage de la methode, suite
 decousue de ses discours, & manque de
 relation des Chapitres avec leurs titres
 mesmes par fois : s'ils sont capables de
 croire qu'une teste de ce calibre ait man-
 qué par intapacité à faire en cela, ce que
 tout escholier de quinze ans peut & fait,
 je treuve qu'ils sont si plaisants à par-
 ler, que ce seroit dommage de les faire
 taire. Ces Messieurs, avec leurs belles
 animadversions, ont volontiers cueilly
 l'une des branches de cette ignorance doc-
 torale : laquelle mon Pere nous advertit
 en quelque lieu, que la Science faict &
 engendre, comme elle deffaict la popu-
 laire. Je dis qu'ils ont cueilly l'une des

branches de cette ignorance-là : car enfin il est une autre ignorance haute & Philosophique , qu'ils ne cognoissent pas , & qui nous est d'une autre sorte , apportée & enseignée par la Science , s'il est besoing de le dire après ce que j'ay représenté : Science à laquelle , après , elle montre le chemin qu'elle doit tenir , luy taille sa part , & lui fait voir , qu'elle n'est ny sage ny clairvoyante , si elle ne recognoist relever d'elle.

Il se void un espece d'impertinents Juges des-Essais , entre ceux mesmes qui les aiment ; ce sont ceux qui les louent sans admiration : signamment en un siecle si esloigné de ceux où tels fruiçts germoient autrefois. La vraye touche des esprits , c'est l'examen d'un nouvel Auteur : & celuy qui le lit , se met à l'espreuve plus qu'il ne l'y met. Cettuy-cy sans doute , feroit parler en homme rayy , le Lecteur qui le sçauroit cognoistre. Quiconque dit de Scipion , que c'est un gentil Capitaine & desirable Citoyen , & de So-

crates, un galand homme, leur fait plus de tort, que tel qui totalement ne parle point d'eux : à cause que si l'on ne leur donne tout, quand il est question de leur attribuer des avantages, on leur oste tout. Vous ne sauriez louer telles gens, en les mesurant mediocrement, ny peut-estre amplement : ils passent toute mesure, j'entends mesure qui dit & retient à dire : & peust-estre qu'ils passent entores celle qui ne retient rien. C'est à moy de coter combien j'ay veu peu de cerveaux capables de mettre cet Ouvrage à juste prix : moy certes qui ne l'y mets aussi qu'imbecillement. Nos gens pensent bien sauver l'honneur de leur jugement, quand ils luy donnent ce gentil Eloge : C'est un gentil Livre, ou c'est un bel Ouvrage : un enfant de huit années en diroit bien autant. Après tout je leur demande, par où & jusques où beau ? quels raisonnemens, quelle force, quels argumens des Anciens luy font honte : & veut finalement qu'ils me notent, que c'est que

vous y pouvez surprendre, que Plutarque & gens de sa marque, n'eussent prins plaisir d'escrier s'ils s'y fussent rencontrez ? quel jugement s'est oncques osé si pleinement esprouver ? s'est offert si nud ? nous a laissé si peu que douter de sa profondeur, & que desirer de luy ? je laisse à part sa grace & son elegance. Au surplus je ne daignerois pas louer les Essays, d'estre du tout à leur auteur ; si plusieurs mesmes des Livres anciens & fameux, n'estoient pour la pluspart dérobez. J'avoue qu'il a fait des emprunts : mais ils ne sont pas si fréquents qu'ils puissent usurper la propriété de son œuvre, comme il nous advertit. Et ceux qui pensent avoir appris de la bouche de son Livre mesme, qu'il est basti des depouilles de Plutarque & de Senèque, trouveroient, s'ils avoient tourné feuillet, qu'il entend que ces deux Auteurs l'assistent, non pas qu'ils le couvrent. A quoy nous devons adjouster que les emprunts sont si dextrement &c, que le bénéfice de l'application,

ou maintefois quelque enrichissement dont il les rehausse de son creu, contre-
pesent ordinairement le benefice de l'in-
vention. Et qui plus est, ce qui neces-
sairement se fait recognoistre pour sien,
ne doit rien au meilleur du reste : sur-
tout où la solide vigueur des conceptions
& le jugement font leur jeu. Ceux qui
ne cognoistroient pas d'ailleurs cette ver-
tu de nostre Livre, d'estre entierement
fils de son Pere, sentent au Genie, en-
fonçant sa lecture, qu'il est tout d'une
main. Mais quiconque veut sçavoir ce
que c'est, de sentir au Genie d'un Livre
qu'il est tout d'une main, l'apprenne par
contre-lustre aux Escrits de Charron, per-
petuel copiste de cettuy-cy, reservé les
licences où il s'emporte par fois : si bon
ou mauvais copiste pourtant encore, hors
de la mesme, je croy l'avoir assez expri-
mé. Adjoûtons, que ceste esgale & plai-
sante beauté de ce Livre, son nouvel air,
son intention & la forme incognues jus-
ques à nos jours, expriment assez, que

quiconque l'aït eſcrit, l'a conceu. Nou-
vel air, diſ-je ; car vous le voyez d'un
particulier & ſpecial deſſein, ſcrutateur
univerſel de l'homme interieur, & de
plus correcteur & ſean continu des er-
reurs communes. Ses compaignons enſei-
gnent la ſageſſe, il deſenſeigne la ſottiſe ;
& a bien eu raiſon, de vouloir vider l'or-
dure du vaſe, avant que d'y verſer
l'eau de naſſe. Les autres diſcours ſur
les choſes ; cettuy-cy ſur le diſcours meſ-
me, autant que ſur elles. Ceux-là ſont
l'eſtude du Phyſicien, du Methaphyſicien,
du Dialecticien, du Mathématicien, ainſi
du reſte ; cettuy-cy l'eſtude de l'homme.
Il eſvente cent mines nouvelles, mais
combien difficilement eſventables ? Da-
vantage, il a cela de propre à luy ; que
vous diriez qu'il ait eſpuiſé les ſources du
jugement, & qu'il ait tant jugé qu'il ne
reſte plus que juger après, & me ſemble
qu'il ait encores quelque choſe de nou-
veau & de peculier, en delices & floridité
perpetuelles. Comme auſſi l'a-t'il en excel-
lence

lence & delicateſſe dont il applique non ſeulement ſes emprunts deſquels je viens de parler , mais encores ſes allegations & ſes exemples : enforte qu'autant d'applications , ce ſont preſque autant de belles inventions ; loüange au demeurant qu'on peut eſtendre à la pluſpart des couſtures , de la riſſure , & du baſtiment de ſes diſcours & de ſon langage.

Combien nous diront heureux les grandes ames qui naiſtront après , de ce que la fortune nous ait produit en une ſaiſon , où nous ayons peu pratiquer la communication & la bienveillance de celui qui nous a porté ce beau fruit ? & combien regretteront-elles , qu'elle leur ait deſnié ce bien ? Les grands eſprits ſont deſiteux outre meſure de rencontrer leurs ſemblables , la conference & la ſociété leur eſtant plus neceſſaires & deſirables qu'à tous autres , & ne ſe pouvant édifier ou rencontrer bien à poinct que de pareil à pareil. Or nous avons eſcrit un mot de ce ſujet en autre lieu ; tant pour le merite

mesme priere expresse m'a contrainte ; non pas de changer , ouy bien de rendre seulement moins frequents en ce Livre , trois ou quatre mots à travers champs , & de ranger la syntaxe d'autant de clauses : ces mots sans nulle consequence , comme adverbess ou particules , qui leur sembloient un peu revesches au goust de quelques douilletts du siecle : & ces clauses sans aucune mutation de sens , mais seulement pour leur oster certaine dureté ou obscurité , qui sembloient naistre à l'aventure de quelque ancienne erreur d'impression , ou au pis aller de ce genereux mespris de telles niaiseries , que leur Ouvrier affectoit. Je ne suis pas si inconsiderée ou si sacrilege , que de toucher en plus forts termes que ceux là , ny à mot , ny à phrase d'un si precieux Ouvrage edifiée d'ailleurs de telles sorte , que les mots & la matiere sont consubstantiels. Si quelqu'un prend la peine d'en faire une confrontation sur le vieil & bon exemplaire *in-folio* il pourra dire quelle a esté ma

religion en cela. Cependant il n'appartiendroit jamais à nul après moy , d'y mettre la main à mesme intention , d'autant que nul n'y apporteroit ny mesme reverence ou retenue , ny mesme adveu de l'Autheur , ny mesme zele , ny peut-estre une si particuliere cognoissance du Livre. En ce seul poinct ay-je esté hardie , de retrancher quelque chose d'un passage qui me regarde : à l'exemple de celuy qui mit sa belle maison par terre , afin d'y mettre avec elle l'envie qu'on luy en portoit. Joinct que je veux desmentir maintenant & pour l'advenir , par cette voye , ceux qui croient , que si ce Livre me louoit moins , je le cherirois moins & servirois moins aussi.

Les Imprimeurs m'ont encore pressée de tourner les passages Latins des Essais , sur le desir qu'ils pretendent , que plusieurs ignorants de ce langage , ont de les entendre. Ce desir est assez cru : veu qu'un Lecteur qui cognoist ces passages-là , n'est pas plus prest de demeurer bien à point

voir laissé dormir les libertins , sous le voile de leur langue estrangere , ou d'avoir tors le nez à quelque mot fripon de l'un d'entr'eux : si ce mot a esté le seul qui me pust empescher d'en faire present au Lecteur. Aussi peu m'excuseray-je , d'avoir au besoing usé de locutions un peu hardies pour la prose : y estant forcée par la nature des vers qu'elle exposoit. Au surplus en deux ou trois lieux seulement , je me suis donné liberté d'un mot de paraphrase : jugeant la lumiere necessaire en cet endroit , pour lever au foible Lecteur l'occasion de supposer une batologie. Comme aux lieux , (qui sont courts de nombre pourtant) où je l'ay jugé plus en train d'ignorer & de chercher , que de supposer ; je me suis restreinte dans les loix d'une austere traductrice. J'adjouteray sur le Latin des Essais ; que si par fois on trouve quelque dissonnance entre le texte originaire & luy , comme de temps , personnes , & autres legeres circonstances , on le doit attribuer non à

l'inadvertance , mais, au dessein & mesnagement de l'Autheur , qui par ce tour de souplesse se l'est approprié , comme il s'est approprié certains passages , à sens tout divers & par fois opposité de leur intention natale , par une excellente application. Ça esté certes une de mes peines , me treuvant sur quelque passage contourné ou frelaté , de l'exprimer en telle sorte qu'il quadraist fortablement s'il estoit possible à la composition originai-
re & à l'application. Enfin s'il se treuve quelque faute en mon ouvrage , j'espere qu'elle sera faite , non de circonspection , mais bien de cognoustre les menus suffrages du Donat , auxquels je suis peu versée , pour avoir appris cette langue , plustost afin de goustier son Genie & celuy de ses grands Autheurs , que sa Grammaire : ainsi j'espere qu'un Lecteur habile homme , prendra la peine de m'avertir plustost que de me quereller.

Excuse, Lecteur, les fautes d'impression qui nous peuvent estre eschappées :

ceux qui ſçavent ce que c'eſt d'imprimer
te diront, qu'il eſt ſi difficile de ſ'em-
peſcher de broncher à ce pas, que le meil-
leur ouvrage de la preſſe n'eſt autre choſe,
que le moins defaillant de cette part,
comme eſt certes certuy-cy : duquel après
tout, nous avons prins la peine de corri-
ger la pluſpart des erreurs avec la plume,
& recueillir en un Errata bien exact le
reſte de celles qui peuvent importer. Au
contraire pouttant du deſſein aſſez ordi-
naire, de ceux qui font imprimer pour
autrui, leſquels fuyent d'en appliquer
aux Livres : d'autant qu'ils ayment mieux
que la reputation de la ſuffiſance d'un
Auteur demeure fort bleſſée, que ſi celle
de leur vigilance l'eſtoit un peu. Paſſe le-
gerement les moindres fautes : comme
par fois quelque ponctuation, ſoit au
François ou au Latin, & par fois enco-
res quelque manque d'ortographe, *un af-
faire pour un à faire, conte pour comte,
cœur pour chœur*, & les manquemens de
pareil air, ou de la façon d'ortographier

du temps que le Livre fut premierement imprimé. Si ton esprit est digne de sa lecture, tu les sçauras bien r'habiller: & je pense que tu croiras bien qu'aussi eussions-nous fait, si nous les eussions apperçues avant qu'elles eschappassent. Or de peur qu'il n'en reste quelqu'une, après ma recherche precedente, je te promets de la reperer encores, & d'en mettre après un Exemplaire en la Bibliothèque du Roy, & l'autre en celle de Monseigneur le Garde des Sceaux, corrigez des derniers traits de ma plume: afin que la posterité y puisse avoir recours au besoing. J'ose dire que la cognoissance toute particuliere que j'ay de cet Ouvrage, merite que la même posterité s'oblige de mes soins, & s'y fie. Que si quelqu'un accusoit tant de menus soins comme pointilleux, j'estime au contraire, qu'ils ne le peuvent estre assez, sur l'Ouvrage d'un Esprit de si haute sagesse, que ses fautes pourroient servir d'exemple, si nous permettions qu'il en eschappast icy. Pour les accents

du Grec , je n'y entends rien : & cela n'importe guère à ce Livre , qui n'en couche que fort peu : ny telle ignorance à moy , si j'en suis creue. Quant aux cottes des Auteurs en marges , on ne s'est pas tousjours amusé à observer routes les particules de la Syntaxe , un *de* , un *apud* , &c. tant pour estreindre le champ des fautes aux compositeurs , que parce que chacun entend ces choses à demy mot.

Remercie au reste de cette impression les Grands de la France, desquels ma gratitude a tellement fait sonner le Nom par tout, qu'il n'est pas besoing de le repeter icy : car sans leurs dons , mon zele de te rendre ce digne service en mourant , restoit inutile. Les Libraires & Imprimeurs , que je sollicite il y a sept ou huit ans par tout de l'entreprendre eux-mesmes , comme on sçait , estoient sourds quand je leur propoisois mes precautions , quoyqu'elles ne consistassent seulement qu'à les obliger d'apporter à leur Ouvrage une juste correction. Deux raisons cau-

soient ce refus : la première , c'est , qu'ils veulent communement tout prendre , & ne rien mettre : la seconde , que ce Livre est en vérité d'une correction très particulièrement difficile , dont la briefveté du langage , & son bastiment aussi nouveau , qu'admirable , sont causes ; en sorte qu'un compositeur & un correcteur ordinaires y perdent leur Ourse. Outre qu'il arrive souvent , que ces Libraires & Imprimeurs n'y mettent point de correcteur du tout , s'il n'y employent par forme les premiers ignorants , qu'ils trouvent à bon marché. En effet , la seule correction de cette impression m'a autant cousté , qu'une de leurs impressions entiere leur couste , sans compter ma propre peine & mon soin ; & si je tiens en cela , ma despenſe pour bien employée. Sçache donc , Lecteur amoureux de ce divin ouvrage , que les seules impressions de l'Angelier , depuis la mort de l'Auteur , n'en peuvent mettre en possession ; notamment celle *in-folio* , dont je vis toutes les espreuves ;

& celle-cy, sa sœur germaine. Si tu prends soin de confronter toutes les autres, en quelques lieux & volumes qu'elles se soyent faites ; ou se fassent à l'advenir, par la seule entreprise des mêmes Imprimeurs ou Libraires, contre ces deux ; tu pourras cognoistre si je dis vray ; & en concevras autant d'horreur que moy, si la fortune ne fait un miracle pour les suivantes, qu'elle n'a jamais fait pour les precedentes. J'achevois cecy à Paris en juin mil six cent trente-cinq.





SOMMAIRE RÉCIT

SUR LA VIE

DE MICHEL

SEIGNEUR

DE MONTAIGNE.

EXTRAICT DE SES PROPRES ÉCRITS.

MICHEL DE MONTAIGNE Gentil-homme Perigourdin , qui vint au monde en 1533 , naquit à son pere, le troisieme de ses enfans.

Son pere le donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune , pour l'obliger & attacher plustost à ceux qui pouvoient avoir besoing de luy , qu'à ceux dont il pouvoit avoir besoing. Aussi l'envoya-t-il dès le berceau , nourrir à un pauvre village des siens , &

l'y tint, - autant qu'il fut en nourrice , & encore au-delà, le dressant à la plus basse & commune façon de vivre. En quoy certainement il se forma si bien à la frugalité & austerité, qu'on a eu en son enfance principalement peine à corriger le refus qu'il faisoit des choses, que communement on ayme le mieux en cet aage, comme sucres, confitures, pieces de four.

C'est un bel & grand agencement sans doute, que le Grec & le Latin; mais on l'achepre trop cher aujourd'hui. Pourquoy son pere ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmi les gens sçavans & d'entendement, d'une forme d'institution exquise; fut advisé de cet inconvenient que l'usage apportoit : & luy disoit-on, que cette longueur que nous mettions à apprendre les Langues des anciens Grecs & Romains qui ne leur coustoient rien, estoit la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognois-

sance qui estoit en eux. Tant y a donc que l'expédient qu'il y treuva, ce fut qu'en nourrice, & avant le premier desnouement de la langue de ce sien fils, il le donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux Medecin en France, d'abord ignorant de nostre Langue, & très-bien versé en la Latine. Cetruy-cy qu'il avoit fait venir exprès, qui estoit bien cherement gagé, l'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir, pour le suivre, & soulager le premier : ceux-cy ne l'entretenoient d'autre Langue que Latine. Quant au reste de la maison, c'estoit une reigle inviolable, que ny son pere mesme, ny sa mere, ny valet, ny chambriere ne parloient en sa compagnie, qu'autant de mots de Latin que chascun avoit apprins pour jargonner avec luy. C'est merveille du fruit que chascun y fit ; son pere & sa mere y apprirent assez de Latin pour l'entendre, & en acquirent à suffisance

pour s'en servir à la nécessité, comme firent aussi les autres domestiques qui estoient plus attachez à son service. Somme ils se latiniserent tant, qu'il en regorgea jusques aux villages tout au tour, où il y a encores, & ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant à luy il avoit plus de six ans avant qu'il entendist non plus de François ou de Perigordien, que l'Arabeſque : & sans art, sans Livre, sans Grammaire, ou precepte, sans ſoſiet & sans larmes, il avoit appris du Latin tout aussi pur que son Maître d'Escole le ſçavoit ; car il ne le pouvoit avoir meſlé ny alteré. Si par eſſay on luy vouloit donner un Theme, à la mode des Colleges, on le donne aux autres en François ; mais à luy, il le falloit donner en mauvais Latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a eſcrit, *De Comitibus Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand Poëte Ecoſſois, & M. An-

soine Muret (que la France & l'Italie reconnoissent pour le meilleur Orateur du temps) ses Precepteurs domestiques , luy ont dit souvent , qu'il avoit ce langage en son enfance si prest , & si à la main qu'ils craignoient à l'accoster.

Quant au Grec , son père desseinna de le luy faire apprendre par art , mais d'une voye nouvelle par forme d'esbat & d'exercice : ils pelotoient leurs Declinaisons à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmerique & la Geometrie. Car entre autres choses , il avoit esté conseillé de luy faire goustier la Science & le devoir , par une volonté non forcée , & de son propre desir , & d'élever son ame en toute douceur & liberté , sans rigueur & contrainte : Je dis jusques à telle superstition , que parce qu'aucunstien-
nent que cela trouble la cervelle rendre des enfans , de les esveiller le matin en sursault , & de les arracher du sommeil , (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup &

par violence, il le faisoit esveiller par le son de quelque instrument, & ne fust jamais sans homme qui l'en servist.

Mais comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseil, le bonhomme, ayant extrefme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit toujours ceux qui vont devant, comme les gruës; & se rangea à la coustume, n'ayant plus autour de lui ceux qui lui avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportées d'Italie; envoyant son fils environ ses six ans au College de Guyenne, très-florissant pour lors, & le meilleur de France. Et là il n'est pas possible de rien adjouster au soin qu'il eut & à luy choisir des precepteurs de chambre suffisants; & à toutes les autres circonstances de sa nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres contre l'usage des Colleges; mais tant y a que c'estoit toujours College. Et ne

luy servist cette sienne inaccoustumée institution, que le faire enjambei d'arrivée aux premietes classes : car à treize ans qu'il sortit du Collège, il avoit achevé son Cours.

Il se maria à l'âge de trente-trois ans, combien que de son dessein il eust fuy d'epouser la Sageste mesme, si elle l'eust voulu. Mais nous avons beau dire, la coustume & l'usage de la vie commune nous emportent. La pluspart de nos actions se conduisent par exemple, non par choix. Toutefois il ne s'y convia pas proprement : on l'y mena, & y fut porté par des occasions estrangeres. Et tout licencieux qu'on le tenoit, il a en verité plus severement observé les loix de mariage, qu'il n'avoit ny promis ny esperé.

Son pere lui laissa Montaigne en charge comme à l'aîné de ses fils, prognostiquant qu'il la deust ruyner, veu son humeur si peu casaniere. Il se trompa, il y a vescu comme il estoit entré, sinon un peu mieux, sans office pourtant & sans

benefice. Au demeurant si la fortune ne luy a fait aucune offense violente & extraordinaire, aussi n'a-t'elle pas de grace. Tout ce qu'il a eu de ses dons chez luy, il y estoit avant luy, & au-delà de cent z s. Il n'a eu particulièrement aucun bien essentiel & solide qu'il deust à sa liberalité. Elle luy fist quelques faveurs vengeuses, honoraires, & titulaires, sans substance : Elle luy acquist le Collier de l'Ordre S. Michel, qu'il luy avoit demandé autant qu'autre chose estant jeune : Car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la Noblesse Françoisse, & très-rare. Mais parmy toutes ses faveurs, il n'en eut point, dit-il, qui pleust tant à son humeur, qu'une Bulle authentique de Bourgeoisie Romaine, qui luy fut octroyée avec toute gracieuse liberalité, en un voyage qu'il fit à Rome : laquelle est transcrite en forme au troisieme Livre des Essais, Chap. IX. Tome VIII. de cette Edition.

Messieurs de Bordeaux l'eleurent Maire

de leur ville, étant esloigné de France & à Rome, & encore plus esloigné d'un tel pensément. Il s'en excusa ; mais on luy apprint qu'il avoit tort, le commandement du Roy s'y interposant aussi. Son pere avoit autrefois eu mesme dignité. C'est une charge qui doit sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gain autre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans ; mais elle peut estre continuée par une seconde election, ce qui advient très-rarement. Elle le fut à luy, & ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques années y avoit, à Monsieur de Lansac, & fraichement à Monsieur de Baron, Marechal de France : en la place duquel il succeda, & laissa la sienne à Monsieur de Matignon, aussi Marechal de France : glorieux de si noble assistance. Tous les enfants qui luy naquirent moururent en nourrice, fors Leonore, une seule fille eschappée à cet inconvenient.

Les premières publications de ses Essais furent l'an 1580, auquel temps la faveur

publique luy donna un peu plus de hardiesse qu'il n'esperoit. Il y a depuis adjousté ; mais il n'a pas rien corrigé : Son Livre a tousjours esté un , sauf qu'à mesure qu'on se mettoit à le renouveler , afin que l'achepteur ne s'en allaft les mains du tout vuides , il se donnoit loy d'y attacher quelque chose.

Il avoit la taille forte & ramassée , le visage non pas gras , mais plein , complexion entre le jovial & le melancholique , moyennement sanguine & chaude : la santé forte & allegre , rarement troublée par les maladies , jusques bien avant en son âge : lors qu'il commença d'estre affligé de la pierre , & de la cholique. Fort opiniastre au reste en la haine & au mespris de la Doctine des Medecins ; antipathie à luy hereditaire. Son pere a vescu 74 ans , son ayeul 79 , son bisayeul près de 80 ans , sans avoir gousté aucune sorte de medecine.

Il deceda l'an mille cinq cent quarrevingt & douze , le treizieme de Septembre ,

Vie de l'Auteur. 361
bre, d'une mort très-constante & philoso-
phique étant âgé de cinquante & neuf
ans, sept mois & onze jours, & fut en-
sevely à Bordeaux en l'Eglise d'une Com-
manderie de S. Antoine, maintenant
donnée aux Religieux Feuillantins, où
sa Femme François de la Chassaing
lui a fait ériger une honorable sepul-
ture, avec l'Epitaphe suivante en Latin &
en Grec.

D. O. M. S.

Michaeli Montano Petrocorensi Petri
F. Grimundi N. Remondi Pron. Equiti
torquato, Civi Romano, civitatis Bi-
turigum Viviscoreum Ex. Majori, viro ad
Naturæ gloriam nato. Quojus motum
suavitus, ingenii acumen, extemporalis
facundia, & incomparabile judicium su-
pra humanam sortem æstimati sunt. Qui
amicos usus Reges maximos, & terræ
Galliæ primores viros ipsos etiam sequio-

Tome IX.

Q

382 VIE DE L'AUTRE.

rum partium præstites, tametsi partiarum
legum, & sacrorum avitorum retinentis-
simus, sine quojufquam offensa, sine
palpo, aut pipulo, universis populum
gratus, utque antidhac semper adversus
omnes dolorum minacias, moritami sa-
pientiam labris & libris professus, ita in
procinctu sati cum morbo perlinaciter
inimico diutim validissime conluctatus,
 tandem dicta factis exæquando, polcræ
vitæ polcræ pausam cum Deo volente
fecit.

Vixit ann. LIX. mens. VII. dieb. XI
Obiit anno salutis cis id VIII, Idib.
Septemb.

Francisca Chassanea, ad luctum perpe-
tuum heu relicta, marito dulcissimo uni-
vira unijugo, & bene merenti mortens
P. C.

*Traduction d'une Epitaphe grecque de
Montagne, par M. De la Monnoie.*

QUI QUIS ades, nomenque fogas, lugere paratus
Montani audito nomen, parce metu,

Nil facit hic nostris, nec enim tituloque, genusque,

Fasces, corpus, opes, nostra vocanda puto.

Gallorum ad terras superis demissus ab oris

Non alter cecidi Chilo, Catove novus;

Ast omnes æquas unus, quoscumque vetustas

Enumerat, celebres corde vel ore Sophos;

Solios addictus jurare in dogmata Christi,

Cætera Pyrrhonis pendere lance sciens.

Jam mihi de sophia Latium, jam Græcia certentis

Ad Cælum reducem Hæ nihil ista movet.

Fine du Tome IX.

TABLE DES PIÈCES

Contenues dans le Tome IX.

<i>Suite du Livre III & du Chap. XIII.</i>	<i>p. 1</i>
<i>Lettres de Montaigne.</i>	<i>119</i>
<i>Lettre I. à M. de Lansac.</i>	<i>122</i>
<i>Lettre II. à M. de Mesmes.</i>	<i>124</i>
<i>Lettre III. à sa Femme.</i>	<i>128</i>
<i>Lettre IV. à M. de l'Hôpital, Chancelier de France.</i>	<i>131</i>
<i>Lettre V. à son Pere.</i>	<i>137</i>
<i>Lettre VI. à Madame Paumier.</i>	<i>171</i>
<i>Lettre VII. à son Pere.</i>	<i>172</i>
<i>Avis sur les deux Lettres suivantes.</i>	<i>174</i>
<i>Lettre VIII. qui sert de Préface aux Œuvres de la Boétie.</i>	<i>179</i>
<i>Lettre IX. à M. de Foix.</i>	<i>182</i>
<i>Discours d'Estienne de la Boétie, de la Servitude volontaire.</i>	<i>191</i>
<i>Épître dédicatoire de Mlle de Gournay au Cardinal de Richelieu.</i>	<i>276</i>
<i>Préface de la même sur son édition des Essais.</i>	<i>279</i>
<i>Vie de Michel de Montaigne.</i>	<i>351</i>

Fin de la Table du Tome IX.

ESSAIS
DE
MONTAIGNE,
Avec les Notes de M. COSTE;
SUIVIS DE SON ÉLOGE.

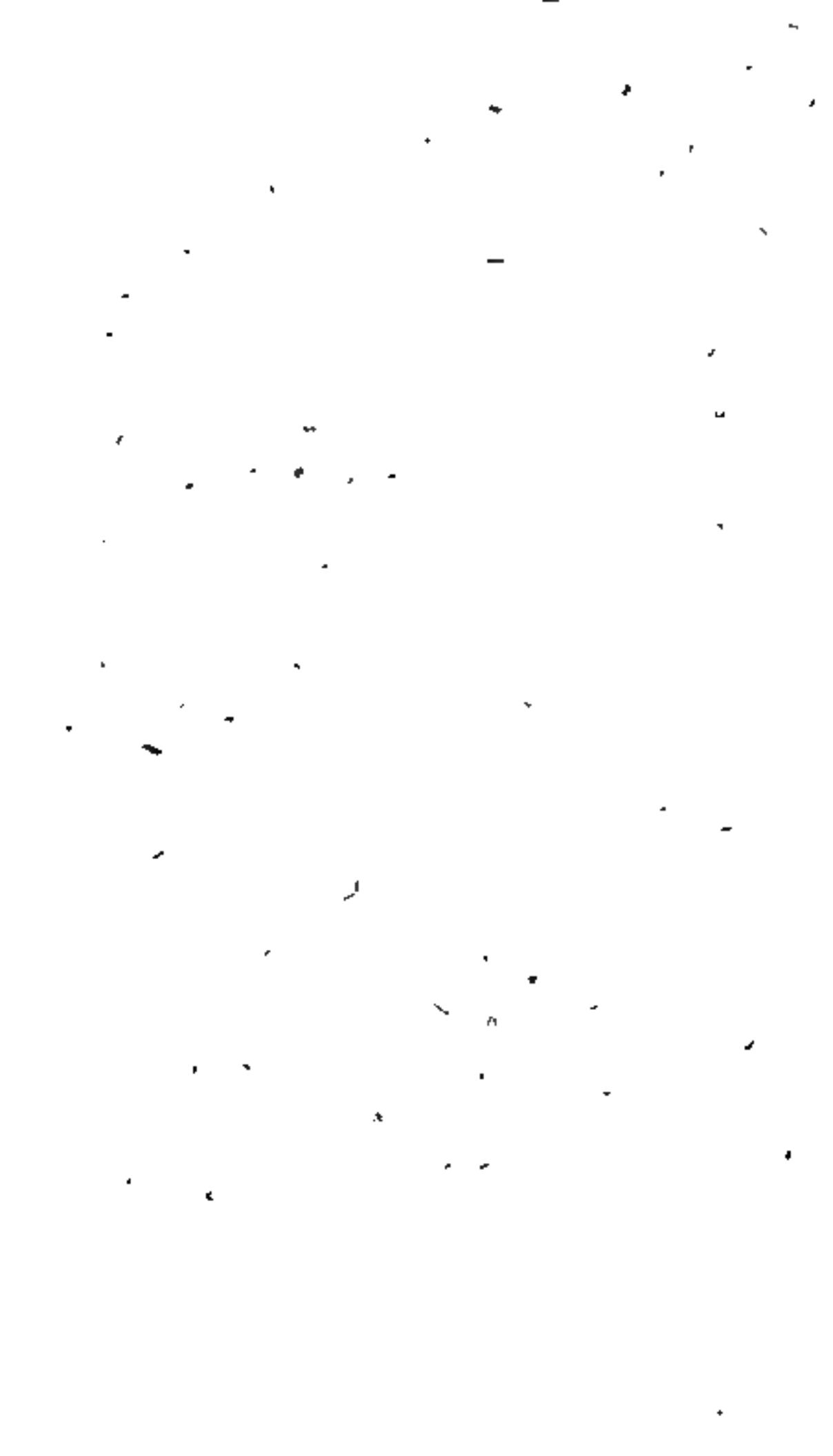
NOUVELLE ÉDITION.

TOME DIXIÈME.



A GENÈVE,
ET A PARIS;
Chez VOLLAND, Libraire, Quai des
Augustins, n°. 25.

M. DCC. XCIII.





JUGEMENS

ET CRITIQUES

SUR LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

SCÆVOLÆ SAMMARTHANI

Elogiorum Lib. II.

HIC (Michaël Montanus) apud Montanum gentile castrum in agro Petracorienti, Equite patre natus, avitam reipublicæ gloriam initio neglexerat, patriſque felici studiorum labore disciplinis in eundem Senatum fuerat assumptus : sed fratre natu majore post aliquot annos vixit.

Tome X.

A

functo , Magistratu se sponte abdicavit , Regique ordinis insignibus à Principe cohonestatus aliud planè vitæ genus instituit : Ita tamen ut quæ rogatur fædera cum Musis iniverat , ea nec torquatus quidem desereret. Hoc enim restantur elegantes illi , & ingenuâ loquendî libertate non minùs quàm doctrinæ varietate amabiles *Miscellaneorum* Libri ab eo Gallicè conscripti , quos titulo sanè superbiore dignos , modestissimè *Conatus* appellavit. Quantam porro sibi pepererit ex illius pulcherrimi operis editione vel apud exteras nationes eruditionis & sapientiæ opinionem , tùm patuit , cùm ipsa illa Roma ; quæ inter omnes totius Orbis terræ civitates principem sibi locum vindicat , eum ultro in Civium suorum numerum allegit arque cooptavit. Nec potuit sibi temperare vir cæteroqui ab inani gloriæ cupiditate remotissimus , quominus hunc honorem sibi habitum posteris prædicare , ipsumque Romanorum diploma scriptis suis interfereret.

Vixit Boëtiano suo longe senior, superaris admirabili constantia colici doloris, qui senescentem invasit, assiduis prope molestiis. Demumque tricesimo post amici casum anno, satis etiam concessit.

THUANI Historiarum Lib. CIV. ad an. 1592. pag. 264. Edit. Roveriana. 1530. in-fol. T. V.

. . . . **A**Nte eum Michaël Montanus, Eques, haut sexagenario major vitæ ultimum diem clausit xv. Kalen. octobris, in Montibus Petrocoriorum, à quibus nobili familia nomen, ita dictus, olim in Burdigalensi Senatu assessor dignissimus cum Stephano Boëtiano, quem & vivum indissolubili amicitia profecutus est, & mortuum summâ religione coluit, vir libertatis ingenuæ, quam *Conatas* ejus, sic enim immortalia sui ingenii monumenta indigitavit, ad omnem posteritatem testabuntur. Burdigalæ Major, quæ

dignitas primaria provinciarum, proceribus
 atque adeo præfectis defertur, dum Ve-
 netiis esset, electus, & à Jacobo Mari-
 gnone Aquitaniarum præfide consiliis de re-
 rum summa per hos motus adhibitus :
 mihi dum in ea provincia, in aula, at-
 que adeo Lutetiarum postea cu-
 so versa-
 rer, studiorum & voluntatum consensio-
 ne conjunctissimus.

THUANUS de vita sua, Lib. III. p. 52.

... **A**Nte tumultum Parisiensem &
 postea Autrici & Rotomagi, in au-
 la & tunc Blæsis erat Michaël Montanus,
 de quo in superioribus demonstratum est,
 qui arctum cum Thuano exercebat ami-
 citiæ officium; & ipsum in dies urgebat,
 ut de Veneta Legatione, cui destinaba-
 tur, serio cogitaret. Nam sub id ex ea re-
 dierat Andreas Huraltius Messius Che-
 vernii Gentilis. Ipse Venetias cogitabat;
 & toto tempore quo Thuanus in ea urbe
 esset, ab ejus consuetudine non recessu-
 rum se ostendebat. Cum verò de causis

horum motuum differeret, sic aiebat, nam se aliquando inter Navarrum Guisiumque, cum simul in aula essent, medium interposuerat : Guisium amicitiam Navarri omni officio & sedulitate ambivisse; ab eo quem amicum, quem placatum habere expetiverat, delusum & dissimulatione exclusum; cum se hostem eumque infensissimum habere sentiret, ad extremum armorum remedium, ut se datusque familiae tueretur, confugere necesse habuisse. Hæc alienati animi inter eos initia in hoc belli incendium postremo exarsisse, cujus non alium exitum videat, quam alterutrius exitum; cum & Guisius incolumi Navarro de vita propria & suorum salute desperet; nec Navarrus superstiti Guisio ab iis, qui illos sequuntur, specioso prætexti, cæterum neutrum ipsorum respicere. Nam & Navarrum nisi à suis deseri metueret, ultro ad sacra majorum paratum redire; & Guisium, si periculum adsit, ab Augustana Confessione, cujus gustum aliquem sub Carolo Cardinali

patro quondam habuerit, non abhorre-
re. Ita cum inter eos communicaret,
utrumque sentire animadvertisse.

*PASOVIER, Lettre I, Liv. XVIII. à
Monsieur Pelgé, Maître des Comptes.*

Vous desirez sçavoir de moi quel ju-
gement je fais des Essais de feu Seigneur
de Montaigne, amy commun de nous deux
quand il vivoit. Je le vous diray en un
mot. Rien ne me desplaist en iceux, en-
cores que tout ne m'y plaise. Il estoit
personnage hardy, qui se croyoit & com-
me tel se laissoit aisément emporter à la
beauté de son esprit; tellement que par ses
escripts il prenoit plaisir de desplaire plai-
samment. De là vient que vous trouverez
en luy plusieurs chapitres, dont le chef
ne se rapporte aucunement à tout le de-
meurant du corps, fors aux pieds; je veux
dire aux dix ou douze lignes dernières du
chapitre, ou en peu de paroles, vers un

autre endroit ; & neantmoins le chapitre sera quelquefois de douze feuillets & plus. Tels treuverez-vous ceux dont les titres sont : *L'Histoire de Spurina : des Coches ; de la Vanité ; de la Phisionomie , de la Ressemblance des enfans à leurs peres , des Boiteux : & sur-tout celui des Vers de Virgile*, qu'il pouvoit à meilleur compte intituler , *Cocq à l'Asne* ; pour s'estre donné pleine liberté de sauter d'un propos à un autre , ainsi que le vent de son esprit donnoit le vol à sa plume. Tout de cette même façon s'est il dispensé plusieurs fois d'user de mots inaccoustumez , auxquels , si je ne m'abuse , malaisément baillera-t'il vogue : *Gendarmes* , pour braver ; *Abrier* , pour mettre à l'abry ; *Silence parler* , réduit en *enfantillage* , pour ce que nous disons , au rang d'enfance ; *Asture* , pour à cette heure , & autres de même trempe : pour le moins ne voy-je point , que jusques à luy ils soient tombez en commun usage ; & sur tout , je n'ay sceu jamais entendre ce qu'il vouloit dire par ce mot *diversion* , sur le

modèle duquel toutesfois il nous a fervy d'un bien long chapitre. Mais quoy ? je vous respondray à tout ce que dessus par luy (car je veux estre son Advocat ; & m'assure que s'il vivoit , je ne serois par luy desadvoué). Prenez de luy ce qui est bon , sans vous attacher à aucune courtizanie : ne jettez point l'œil sur le titre , ains sur son discours : il vous apporte assez de matiere pour vous contenter. C'est en quoy il s'est voulu de propos delibéré moquer de nous , & par aventure de luy mesmes par une liberté particuliere qui estoit née avec luy. Il n'y a chapitre plus long que celui qu'il intitule , l'*Apologie de Raymond Sebond* , ny auquel il se soit donné si ample carriere : car il contient 80 feuillets. Sebond estoit à nous auparavant incogneu ; & neanmoins la moindre partie est de cet Espagnol , tout le demeurant est de nostre Montaigne : car mesmes , comme il ne s'oublie jamais , il nous a fait expresse mention de l'Ordre de S. Michel , dont il avoit esté honoré. Il n'y

avoit homme moins chicaneur & praticien que luy : car aussi sa profession estoit tout autre : toutes-fois en son Chapitre *des Noms* , il a , par une forme de guet appens , prins plaisir de faire commencer trois ou quatre clauses , par ce mot de , *Item* , réservé spécialement à la pratique. Et je ne treuve rien en tout cecy de mauvais , sinon que luy , qui sur la primevere avoit fait gloire de nous braver par ces contrepointes & piaffes , toutesfois en quelqu'endroit de son troisieme Livre, par luy composé longtemps après les deux premiers , il s'en voulut aucunement excuser ? chose que j'impute à la foiblesse de son aage , qui emportoit lors à la balance , la force de son naturel.

Tout ce que j'ay ci-dessus touché fut par luy fait à dessein , ce que je diray maintenant sera autre. Nous estions luy & moy familiers & amis , par une mutuelle rencontre de Lettres ; fusmes ensemblement en la ville de Blois , lors de cette fameuse Assemblée des trois Estats, de

1588 , dont la fin produisit tant de malheurs à la France. Et comme nous nous promenions dedans la cour du Chasteau , il m'advint de luy dire qu'il s'estoit aucunement oublié de n'avoir communiqué son *Œuvre* à quelques siens amis avant que de le publier : d'autant que l'on y reconnoissoit en plusieurs lieux, je ne sçay quoy du ramage Gascon , plus aisement que Pollion n'avoit autrefois faict le Padouan de Tite-Live ; chose dont il eust pu recevoir advis par un sien amy. Et comme il ne m'en voulust croire , je le menay en ma chambre où j'avois son Livre ; & là je luy montray plusieurs manieres de parler familières non aux Français , ains seulement aux Gascons, *Patnostre, un debte, un couple, un rencontre, les bestes nous flament, nous requierent, & non nous à elles : Ces ouvrages sentent à l'huile, & à la lampe* Et sur-tout je luy montray, que je le voyois habiller le mot de *joïyr*, du tout à l'usage de Gascogne ; & non de nostre Langue Françoisse, ny la santé que je joïy jusques à

présent ; la Lune est celle mesmes que vos ayeuls ont jöüye ; l'amitié est jöüye , à mesure qu'elle est désirée ; c'est la vraye solitude , qui se peut jöüyr au milieu des Villes , & des Cours des Rois , mais elle se peut jöüyr plus commodément à part : je reçois ma santé les bras ouverts , & aiguise mon goust à la jöüyr. Plusieurs autres locutions luy representay-je , non-seulement sur ce mot , ains sur plusieurs autres , dont je me suis proposé de vous faire icy l'inventaire : & estimöy qu'à la premiere & prochaine impression que l'on feroit de son Livre , il donneroit ordre de les corriger. Toutesfois non-seulement il ne le fist ; mais comme ainsi , soit qu'il fust prevenu de mort , sa fille , par alliance , l'a fait r'imprimer , tout de la mesme façon qu'il estoit ; & nous advertit par son Épistre liminaire , que la Dame de Montaigne le luy avoit envoyé tout tel que son mari projettoit de le remettre au jour. J'ajouteray à tout ceçy que pendant qu'il faict contenance de se desdaigner , je ne leus jamais Auteur

qui s'estimast tant que luy ; car qui auroit rayé tous les passages qu'il a employés à parler de foy , & de sa famille , son Œuvre seroit raccourcie d'un quart , à bonne mesure , spécialement en son troisieme Livre, qui semble estre une histoire de ses mœurs & actions : chose que j'attribue aucunement à la liberté de sa vieillesse , quand il composa. Vous jugerez par-tout ce que je vous ay ci-dessus deduit , que le sieur Montaigne , après sa mort , a un ennemy profez en moy , qui m'estimoy , pendant sa vie , bienheureux d'estre honoré de son amitié. Ja à Dieu ne plaise : j'ayme , respecte , & honore sa memoire , autant & plus que nul autre. Et quant à ses Essais (que j'appelle Chefs-d'œuvre) je n'ay Livre entre les mains que j'aye tant caressé que celuy-là. J'y treuve tousjours quelque chose à me contenter. C'est un autre Senèque en notre Langue. A toutes ces manieres de parler de Gasconne , & autres mots inusitez , que je ne puis faire passer à la monstre , j'oppose une infinité

de beaux traits François & hardis , une infinité de belles pointes , qui ne sont propres qu'à luy , selon l'abondance de son sens ; & ne me puis encore offenser , quand il se desbonde à parler de luy , cela est dit d'un tel air , que j'y prends autant de plaisir , comme s'il parloit d'un autre. Mais , sur-tout , son Livre est un vray seminaire de belles notables Sentences , dont les unes sont de son estoc ; & les autres transplantées si heureusement & d'une telle naïveté dans son fonds , qu'il est malaysé de les juger pour autres que siennes , dont je vous remarqueray à la traverse quelques-unes : remettant à vostre diligence de voir toutes les autres dedans son Livre.

» L'amour est un desir forcené de ce
» qui nous fuit.

» La sagesse de la femme est un vray
» leurre de l'Amour..

» Le plaisir mutuel d'entre le mari & la
» femme doit estre une volupté conscien-
» tieuse.

» S'il est mauvais de vivre en nécessité;
» au moins de vivre en nécessité, il n'est
» aucune nécessité.

» En quelque lieu où la mort nous at-
» tende, nous devons attendre par tout.

» Nôtre Religion n'a point de plus af-
» suré fondement que le mépris de la vie.

» L'Homme d'entendement n'a rien
» perdu s'il a soy-mesme.

» Pendant la faveur de fortune, il se
» faut préparer à sa desfaveur.

» Il se trouve autant de differences de
» nous à nous-mesmes, comme de nous
» à autrui.

» Le Riche avaritieux a plus mauvais
» compte de sa passion que non pas le
» pauvre.

» Les haïres ne rendent pas toujours
» heres, ceux qui les portent.

» Une fierté genereuse accompagne la
» bonne conscience.

» J'ay ma Cour & mes Loix pour juger
» de moy.

» La vieillesse nous attache plus de
» rides en l'esprit, qu'au visage.

» La gehenne est plustost un essay de la
» patience que de la verité.

» Beaucoup-sçavoir apporte occasion
» de plus douter.

» Nous formons une verité sur la con-
» sultation & occurrence de nos cinq sens.

» Nous ne sommes que ceremonies ; les
» ceremonies nous emportent, & laissons
» la substance des choses : nous nous tenons
» aux branches & abandonnons le tronc.

Quoi ! y eut-il jamais Sentences plus belles
en toute l'ancienneté, que celles-cy ? Plu-
sieurs autres vous pourrois-je alleguer, si
je m'étois proposé de faire un Livre, &
non une Lettre. Tout son Livre n'est pas
proprement un parterre, ordonné de divers
carreaux & bordures ; ains comme une
prairie diversifiée pesle-mesle & sans art,
de plusieurs fleurs. Vous n'y rencontrerez
que Sentences, les unes courtes, les au-
tres plus longues ; mais toutes en general
pleines de moëlle : & au surplus divers
subjects, qui en les lisant vous garantissent
du sommeil, encores qu'en quelques-uns

j'y souhaiteroy je ne sçay quoy de retranchement. Comme au chapitre des *Vers de Virgile*; & sur-tout en celui du *Boysteux*: car en l'un & en l'autre, il me semble avoir fait un échange de sa liberté contre une licence extraordinaire.

Tout cela va à son esprit. Or pour le
 , étant à Rome, il fut
 ur, Bourgeois de la Ville:
 le Roy Charles IX, Che-
 ire de S. Michel, & entre
 es, honoré de la Mairie de
 i n'est pas petite dignité en
 ement ne pensez pas que
 --- autre que le general de ses
 escrits. Il mourut en sa maison de Mon-
 taigne, où luy tomba une esquinancie sur
 la langue, de telle façon qu'il demeura
 trois jours entiers, plein d'entendement,
 sans pouvoir parler. Au moyen dequoy il
 estoit contraint d'avoir recours à sa plume,
 pour faire entendre ses volontez: & com-
 me il sentit sa fin approcher, il pria, par un
 petit buletin, sa femme de semondre quel-

ques Gentilshommes siens voisins', afin de prendre congé d'eux. Arrivēz qu'ils furent, il fit dire la Messe en sa chambre : & comme le prestre estoit sur l'eslevation du *Corpus Domini*, ce pauvre Gentilhomme s'eslance au moins mal qu'il peut comme à corps perdu, sur son liēt, les mains joinctes, & en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu. Qui fut un beau miroir de l'intérieur de son ame. Il laissa deux ne qui naquit de son mariage de tous & chascuns ses biens, q rīēē en bon lieu ; l'autre, sa filiance, heritiere de ses estudes. T Damoiselles très-vertueuses. Ma je ne puis clore ma Lettre sans vous parler de la seconde. Cette-cy est la Damoiselle de Jars qui appartient à plusieurs grandes & nobles familles de Paris, laquelle ne s'est proposée d'avoir jamais autre mari que son honneur enrichi par la lecture de bons Livres, & sur tous les autres, des essais du Seigneur de Montaigne ; lequel faisant en l'an 1588 un long séjour en la ville de

Paris, elle le vint exprès visiter, pour le cognoistre de face. Mesmes que la D^{am}oiselle de Gournay sa mere, & elle le menerent en leur maison de Gournay, où il sejourna trois mois en deux ou trois voyages, avec tous les honnestes accueils que l'on pourroit souhaiter. Enfin cette vertueuse D^{am}oiselle advertie de sa mort traversa presque toute la France, souz la faveur des Passeports, tant par son propre dessein, que par celui de la veufve & de la fille, qui la convierent d'aller mesler ses pleurs & regrets qui furent infinis, avec les leurs. L'Histoire en est vraiment memorable. La vie de ce Gentilhomme ne pouvoit être clause d'une plus belle catastrophe que celle-cy. A Dieu.

JUSTI LIPSII Epist. Cent. I. Miscellanea. Epist. 43. Theodoro Leewio.

... **P**lantinus nunc adest serio à me monitus * de Thalere illa Gallico, serio

* Ita indicavi Michaëlis Montani Librum Gallicum Gustum titulo: probum, sapientem & valde ad meum gustum.

ad suos iterum scripsit : & illi responderunt jam Lutetia se petiisse : apud nos scilicet sapientia illa non habitat.

Cent. II. Miscellanea. Epist. 41. Michaëli Montano.

. . . Non blandiamur inter nos. Ego te talem censeo , qualem publicè descripsi uno verbo. Inter septem illos te referam , aut , si quid sapientius illis septem. Nam externa & polita ista doctrinarum , sermonis & linguarum ad fastum & fastidium usque Scientiam (audi intimum meum sensum) sperno ego valdè , nisi cum prudentiâ quadam & recti judicii normâ conjuncta dirigantur ad usum vitæ. Ea duo postrema in te esse vidi , & illa non deesse. . . .

Cent. II. Miscell. Epist. 55. Michaëli Montano.

. . . Diu est cum te novi , nec novi à mente & scriptis , non à corpore , & admiratus sum (nihil hic vanum) rectitudinem judicii tui , eo magis fortasse

quod in plerisque simillimum id meo.
 Nam fateor : in Europâ non inveni , qui
 in his talibus sensu mecum magis con-
 sentiret. Utinam plura tibi scribere
 mens , aut otium ! quanquam istud for-
 tasse , non illa : quia aversum te ab om-
 ni gloriâ video , etiam verâ. Non debe-
 bas , & habere in oculis si non æternita-
 tem temporum , ac miseriam hominum ;
 qui talibus monitorum auxiliis omnino
 ducendi , fulcendi. . . .

*Cent. II. Miscell. Epist. 59. Maria
 Gornacensis.*

. . . O mihi lucem , quâ te propius
 nôrim ? Non enim dicam probius. Adeo
 satis te nosse videor è pauculis scriptis ,
 atque adeo vel sine scriptis. Ex uno ju-
 dicio tuo , quod de viro illo magno fecis-
 ti , non ego te judicem ? Non cadit
 hoc nisi in illum , illamve (tu ad cautio-
 nem hanc non ducis) qui ipsi valdè ma-
 gnus. Ut animam non capit : sic sapien-
 tiam nisi sapiens. . . .

... Politica nostra tandem edidi, diu
pressa, & nescio an vel nunc revisa ave-
satis fausta. Ævum ego & hæc præjudi-
cia an ignoro? sed tamen temperasse me
videbis, & nihil nisi communibus præ-
ceptis scripsisse: excipio paucula de Reli-
gione. In quâ consilium nostrum nec im-
probum, nec imprudens fortasse apud
probos. O tui similis mihi Lector sit! &
tu judicium tuum liberè, & tu vires,
scribe. Turbæ apud vos magnæ: si inge-
nium tuum novi (ut certè è scriptis no-
vi: in quibus non fallax tui imago:) -
quiescis. . . .

*Cent. I. ad Belgas. Epist. 15. Maria
Gornacensi.*

... Tuus pater jam est. Nuncio tibi si
vescis; renovo si jam scis, periisse, quid
dixi? abiisse à nobis magnum illum vi-
rûm? Montanum, inquam, nostrum ad
alta & ætheros illos montes. Ita scriptum

ad me Burdegalis , & quia litteras tuas
vereres esse video , arbitror te quoque
sensum jam habere hujus plagæ. Sed quid
mali factum ? rideat ille nos , si sciat
dolore : quem opinor in ipsâ morte hila-
rem eam suscepisse , & victorem etiam
ejus , cum ab ipsâ vinceretur. . . .

*Cent. II. ad Belgas. Epist. 21. Rémacço
Roberti.*

Cum fide remisisti Montanum meum :
an nostrum potius , quia vos quoque eum
amatis. Profecto vir ille magnus est , &
factus ad mores judiciumque forman-
dum , sed maximè ad robur animis ingi-
gnendum , sine quo quid nisi fluctus hæc
vita ? assidue in metu , spe sumus ; ab
omni undâ cupidinum rapimur : firmat
hæc Sapientiæ ancora , quem ille navigio
nostro optat. Litteræ ejus apud me sunt ,
sed paucae , & plura talia apud Francis-
cum Raphelengium memini me deposuisse.
Si quid tamen dignum lectione tuâ aut
aliorum reperero , videbis. . . .

BALZAC. Dissertation Critique.

19 & 20.

... **N**OUS demeurâmes d'accord, que l'Auteur qui veut imiter Seneque, commence par tout & finit partout. Son Discours n'est pas un corps entier : c'est un corps en pieces ; ce sont des membres coupez : & quoique les parties soient proches les unes des autres, elles ne laissent pas d'estre séparées. Non seulement il n'y a point de nerfs qui les joignent, il n'y a pas mesmes de cordes, ou d'aiguillettes, qui les attachent ensemble ; tant cet Auteur est ennemi de toutes sortes de liaisons, soit de la nature, soit de l'art. . . .

Ma pensée estoit donc, & je suis encore de mesme advis, que Montaigne sçait bien ce qu'il dit, mais, sans violer le respect qu'il luy est deu, je pense aussi qu'il ne sçait pas toujours ce qu'il va dire. S'il a dessein d'aller en un lieu, le moindre

objet qui luy passe devant les yeux le fait sortir de son chemin , pour courir après ce second objet. Mais l'importance est qu'il s'esgare plus heureusement qu'il n'alloit tout droit. Ses digressions sont très-agréables , & très-instructives. Quand il quitte le Bon , d'ordinaire il rencontre le Meilleur ; & il est certain qu'il ne change gueres de matiere , que le Lecteur ne gagne en ce changement. Il faut avouer qu'en certains endroits il porte bien haut la Raison humaine : il l'esleve jusques où elle peut aller , soit dans la Politique , soit dans la Morale. Pour le jugement qu'il fait des Livres & des Auteurs , c'est une autre chose. Assez souvent il prend la fausse monnoye pour la bonne , & le bastard pour le legitime. Il hazarde les choses , comme il les pense d'abord ; au lieu de les examiner , après les avoir pensées , au lieu de se desfier de sa propre cognoissance , & de s'en rapporter à son Turnebe , plustost que de s'en croire soi-même.

Aux autres lieux de son Livre, je suis tout à fait pour sa liberté. Ce qu'il dit de ses inclinations, de tout le détail de sa vie privée, est très-agréable. Je suis bien aise de cognoistre ceux que j'estime, & s'il y a moyen, de les cognoistre tout entiers, & dans la pureté de leur naturel. Je veux les voir, s'il est possible, dans leurs plus particulières & leurs plus secrètes actions. Il m'a donc fait grand plaisir de me faire son histoire domestique.

Mais vous souvient-il, Monsieur, du manquement qu'y trouva ce galant-homme, qui estoit de nostre conversation, & qui eust bien voulu que Montaigne, estant luy-mesme son Historien n'eust pas oublié qu'il avoit esté Conseiller au Parlement de Bordeaux. Il nous disoit ce galant-homme, qu'il soupçonnoit quelque dessein en cette omission, & que Montaigne avoit peut-estre apprehendé que cet article de Robbe longue fust tort à l'espée de ses Predecesseurs, & à la no-

blesse de sa Maison. Nous ne fûmes pas de ce sentiment , ny vous , ni moy , & soutînmes que cette pensée ne pouvoit estre venue à Monsieur de Montaigne , qui voyoit de ses propres yeux que Monsieur de Foy , nommé à l'Archevêché de Thoulouze , estoit Conseiller au Parlement de Paris.

Mais pour revenir à Montaigne , soit dessein , soit oubli , qui nous prive de cette partie de sa Vie , j'ai toujours bien de la peine à m'en consoler. Il nous est dit mille choses plaisantes de ce qu'il avoit remarqué au Palais , de l'humeur des Juges ; de la misere des Plaideurs , des artifices , & des stratagemes de la Chicane. Après tout j'eusse bien mieux aimé qu'il nous eust conté des nouvelles de son Clerc , qui ne s'appelloit point en ce tems-là *Secrétaire* , que de son Page.

N'est-ce pas en effet se moquer des gens , de faire sçavoir au monde qu'il avoit un Page ? Quelque amitié & quelque estime que j'aye pour lui , je ne sçau-

rois lui souffrir ce Page. C'eut esté une vanité de Capitan de Comédie, de dire qu'il en avoit, s'il n'en eust pas eu; mais s'il en avoit, je soustiens qu'il n'en devoit pas avoir; il me semble qu'un Page est une personne assez inutile, & assez hors d'œuvre dans une Maison de cinq à six mille livres de rente. Un Gentilhomme de Beausse qui n'eust pas eu plus de revenu, ne se fust chargé d'un tel Officier. Aussi quand il auroit voulu cacher son pays, comme Homere cacha le sien, je l'aurois decouvert à cette marque de Périgord. De-là il fut conclu que Montaigne avoit fait deux fautes; la premiere d'avoir eu un Page, & la seconde plus grande que la premiere, d'avoir imprimé qu'il en avoit eu.

Le même Homme qui accusa Montaigne de vanité, nous en fit aussi un conte, que nous eûmes de la peine à croire, quelque assurance qu'il nous donnast de le sçavoir de fort bon lieu. Il nous dit que Montaigne s'habilloit quelque fois

tout de blanc , & quelquefois tout de vert , & paroïſſoit ainſi veſtu' devant le monde. Force gens graves aiment les couleurs qui reſpectent la vene auſſi bien que l'ay : mais ils ne ſ'en ſervent qu'en robe de chambre , & dans le particulier. Telle ſingularité ne peut eſtre approuvée , eſtant contre la bienſeance : & j'ay ouy dire , il y a long-temps , que ſi les actions extraordinaires ne ſont grandes , elles paſſent le plus ſouvent pour ridicules. J'ay veu à la vérité de-là les Monts de pareilles fantaïſies , qui meſmes eſtoient appuyées de quelque pretexte de Religion , & on me diſoit d'un homme tout veſtu de gris , depuis la teſte juſques aux pieds ; d'un autre veſtu de tanné , & d'un autre de feuille morte ; ces gens que vous voyez ont fait vœu de ſ'habiller de la ſorte , les uns pour tant de temps , les autres pour toute leur vie ; mais les fantaïſies d'Italie ne juſtifiant pas celles des autres Pays.

Notre homme taſcha bien encore de nous perſuader que le meſme Montaigne

n'avoit pas trop bien reüssi en sa Mairie de Bordeaux.

Cette nouvelle ne surprendra point Monsieur de la Tribaudiere ; & il se souviendra bien qu'il dit un jour en ma présence à Monsieur de Plassac Meré , admirateur de Montaigne , qui le louoit ce jour-là au desavantage de Cicéron : vous avez beau estimer vostre Montaigne plus que notre Cicéron ; je ne sçaurois m'imaginer qu'un homme qui a sceu gouverner toute la Terre , ne valust pour le moins autant qu'un Homme qui ne scent pas gouverner Bordeaux.

Je vous diray demain quelle est mon opinion du stile de Montaigne , quoy-qu'il n'en fust point parlé en notre conference de l'autre jour. Vous sçaurez cependant, que c'est un personnage que je revere par tout , & que je tiens comparable à ces anciens qu'on appelloit *maximos ingenio* , & *arte rudes* : & partant non plus qu'à eux , on ne lui doit pas imputer les fautes de son siecle.

Dissertation 20.

Celui de qui je vous parlois hier , vivoit sous le Regne des Valois , de plus il estoit Gascon. Par consequent, il ne se peut pas que son langage ne se sente des vices de son siecle, & de son Pays. Il faut avouer avec tout cela que son ame estoit eloquente : qu'elle se faisoit entendre par des expressions courageuses ; que dans son stile il y a des graces & des beautez au-dessus de la portée de son siecle.

Je n'en veux pas dire davantage , & je sçay bien que ce seroit une espece de miracle , qu'un homme eust pu parler purement François dans la Barbarie de Quercy , & du Perigord. Un homme qui est assiegé de mauvais exemples, qui est éloigné du secours des bons , pourroit-il estre assez fort pour se deffendre tout seul , contre un Peuple tout entier , contre sa femme , contre ses parents , contre ses amis , qui sont autant d'ennemis du

bon François ? quelle difficulté seroit-ce de garder parmi tant d'embusches , & tant de larrons , les saines opinions qu'on auroit apportées de la Cour ?

Mais d'ailleurs lorsque Montaigne escrivoit, la Cour estoit aussi indulgente , qu'elle est aujourd'huy rigoureuse. Sa délicatesse va jusqu'au desgoust, & jusqu'à la maladie. De la pluspart des viandes qu'elle rejette , on en eust fait des festins sous le Regne de Henry III. L'incomparable Malherbe n'estoit point encore venu corriger & degasconner la Cour , comme il disoit, faire des leçons aux Princes & aux Princesses ; dire , cela est bon , & cela n'est pas. On ne sçavoit point qu'il y eust deux usages dont l'un s'appelle le Beau. Il ne se parloit ny de Vaugelas , ny d'academie. Cette Compagnie qui juge souverainement des Compositions Françoises , estoit encore dans l'idée des choses. Ainsi il n'y avoit rien d'assuré ; ny de resolu en nostre Langue , & pour toutes ces raisons, il me semble que Montaigne est

excusable, s'il n'a pas tousjours escrit ; comme voudroient nos Delicats. De son temps il n'estoit pas deffendu de faillir, & les fautes sont innocentes qui sont plus anciennes que les Loix.

*LETTRE 110 de M. de Plassac Méré,
à M. de Mitron.*

MON SIEUR, je vous ai souvent parlé des obligations que j'avois à l'excellent Montaigne. Je n'oserois pas dire qu'il m'ait conduit dans le monde, de crainte de luy faire tort ; mais si je n'ay peu faire mon profit des biens qu'il m'a presentez, au moins j'advoue qu'il a tousjours esté le consolateur de ma vie. Je regarde donc sa memoire avec un grand respect, & m'intéresse des moindres choses qui la peuvent toucher. J'ay regret qu'il ait si fort meprisé l'éloquence, & que le peu de soin qu'il a prins, le fasse lire avec moins de plaisir. Cette negligence est cause que

quelques-uns n'ont point eu de honte de lui preferer certaines gens , qui , à dire vrai , ne se fussent point fait de tort d'estre ses Secretaires. Peut-estre que l'estime qu'il faisoit de Seneque , que les Auteurs de son siecle ont accusé de rudesse , a contribué quelque chose à sa façon brusque , peu cultivée. S'il a quelques deffauts qui lui soyent propres , je n'y voudrois pas toucher ; mais je luy voudrois ôter ceux de son temps , qui ne sont pas supportables dans cettuy-cy. Je connois peu d'hommes qui luy puissent rendre ce bon office , & à ceux qui se plaisent dans ses Ouvrages. Vous le pouvez , Monsieur , avec succez , vous qui avez de si belles connoissances , tant d'esprit , & de bon sens. Je souhaite de tout mon cœur que vous preniez cette peine , ou pour mieux dire , ce divertissement. Luy qui mesprisoit tant les paroles , je m'assure que s'il revenoit au monde , il ne trouveroit pas mauvais que vous en eussiez mis d'excellentes pour les siennes

qui ne font pas toujours les meilleures. Sans doute, vous estes capable de l'éclaircir, & de l'ajuster sans l'affoiblir, ny l'estendre. Vous en pouvez retrancher de petites comparaisons; & des superfluités, qui ne font rien à son sens, & vous conduire dans les choses essentielles, avec autant de scrupule que vous feriez aux mysteres d'une Religion. J'ay connu que vous n'estiez pas esloigné de ce dessein, & vous m'avez dit qu'autresfois Aristote prit le mesme soin des Œuvres d'Homere. Il se pourra faire, qu'à votre exemple, quelque esprit delicat & nourry parmi les Dames, comme vous pourriez dire Monsieur de Voiture, purifiast ces trois beaux Volumes d'Astrée, où il ne faudroit pas estre si scrupuleux, bien que dans ce genre d'escrire, je n'aye rien vu de plus exquis. Je voudrois connoistre la personne qui a le plus de pouvoir sur ~~luy~~ ^{elle}, afin que par mes prieres, elle peust l'obliger à l'entreprendre. Si je me trouvois assez habile homme, je n'en quitte-

rois pas la gloire à un autre. Pour revenir à Montaigne, lisant ce matin le Chapitre qu'il a fait de la vanité des paroles, j'ay voulu voir s'il ne leur faisoit point d'injustice, & connoître en m'essayant sur le mesme Chapitre, si le changement de quelques paroles ne le pouvoit pas embellir. Vous devez croire que si je ne l'ay point quitté, moy qui suis si foible, & si mal-adroit, vous le mettrez en perfection. A faire comme j'ay fait, il ne vous coustera pas davantage qu'à le copier, & vous obligerez parfaitement une personne qui est de toute son ame.

ROLANDI MARESII Epist. Lib. I.

Ep. 22. Joanni Capellano.

V Aldè mihi jucundum est, quod exornandæ Michaëlis Montani scriptorum editioni, quam Elzevirii parant, elogia, & testimonia eorum, qui de illo aliquid memoria prodiderunt, colligis, & hac

opera tanti viri nostratis gloriæ pro vitili parte consulis. Tam elegantibus enim scriptis id hastenus deesse videbatur, ut tam elegantibus typis excuderentur. Quæ quanto in pretio semper habita sint, inde judicium facere licet, quod eorum editio toties repetita sit; malus enim liber vetustatem non perfert. Nec verò sine ratione, aut felicitate quadam genii solum, scriptor iste tantam meruit famam. Nam præter alia multa, quæ ex ejus lectione haurire licet, attentij lectoris, judicium maximè format, & instruit. Quo nomine inter aliquot scriptores, quos Gallia tulit, præcipuò numerandus, & si fas dicere, primarijs illis, qui de moribus antiquis scripsere, quodammodo accensendus venit. Quos cum ob oculos semper haberet, & ad eorum normam se componere cuperet, nulli alij rei totâ vitâ, quàm sibi, vacavit, & juxta Appollinis præceptum, se nosse & in se descendere studuit. Cum verò quid profectus in virtute fecisset, qualesque mutationes in opinionibus, & moribus

in dies subiret, explorare vellet; denique ut imaginem sui amici relinqueret, more Lucilii, de quo notissimi sunt Horatii versus, quos ipse citat, libris suis se totum, quantus erat depinxit; & vitam suam profecutus est; quamvis alioqui scriptor librorum haberi nollet, omnemque illam, quæ ex operum publicatione venit gloriam, omnino respueret: quam utinam adeò non neglexisset, aut ingenio suo homo omnium liberrimus, & solutissimus non tantum indulgisset, absolutissimos planè de Philosophia libros haberemus, nec qui illum culpant, quid carperent haberent; nimirum quod nullam materiam distinctè, & ordine prosequatur, aut tractet, sed omnia apud illam sint inconnexa & crebris digressionibus interrupta. Quæ pro mentis excursibus, per me licet, vel, si ita lubet, etiam pro somniis habeant (modo enim alioqui insolito scripta esse fateri cogimur) dummodo pulcherrima & jucundissima, nec ægri, sed excellenti ingenio hominis esse judicent; doctrinamque in iis eximiam,

quamvis ipse se indoctum esse ubique calumnietur, sensum, judicium profundum, vim ingenii summam, rerum minutarum, & difficilium, nempe quotidianarum ipsius cogitationum subtilem explicationem, obaudacem, sed non damnandam in sermone novitatem, crebrisque figuris plane admirabilem, & inimitabilem esse agnoscant. Quæ etiam in viro nobili majora sunt, qui in aulâ versatus, & usu rerum eritus, variisque in regionibus peregrinatus, quæ afferre, non magis ex librorum lectione, quam ex propriâ experienciâ mutuari videtur. Cujus liber quamvis in molem satis amplam excrescat, tamen adeò non lassat ut plerique legentium doleant, virum ingenii minimè vulgaris non plura, quæ minimo labore scribere potuisset, posteris reliquisse : cum etiam sermones illius familiares, & eum eruditis cordatisque viris confabulationes minimum scriptis cessisse acceperimus. Itaque optimo consilio facere videris, quòd virum nunquam satis ornatum, undecunque potuisti conquisitis

elogiis ornatiorē , editionemque illius
operum per se satis commendatam , his
additamentis commendatiorē facere co-
naris. Vale.

DOMINICI BAUDII *Iambicorum*
Lib. I. Lugd. Bat. 1607.

Hetoïca viragini Maria Gornacensi.

Montanus ille , cujus augustum viget
In ore Fantæ nomen , haud suo magis
Fulgore claret , quàm tuis amoribus.

.....

Idem in notis ,

De nullo Scriptore tam diversa vel po-
ritus adversa judicia fiunt , quam de Mi-
chaële Montano , cujus in præcedenti car-
mine memini. Sunt qui ejus ingenium ,
stylum , judicium laudibus ad cælum ex-
tollunt , quidam humiliter deprimunt , &
vix hominem tanti putant , qui ad erudi-
tis alio censu censeatur , quàm ad explen-

dum numerum eorum qui otio & litteris intemperanter abutuntur. Ego mihi tantum juris non arrogo, ut cuiquam arbitrandi libertatem præceptam velim : imperare tamen affectui non possum, quin seriò succenseam iis, qui tam contemptim eum conterunt. Abundat ille quidem vitiis, sed quæ non temere nisi in præclaris & excellentibus ingeniis deprehendantur. Adde quod hæc compensantur pluribus longè virtutibus inter quas vitia illa blandientia stationem honorificam tueri possunt. Ut herbae quædam inutiles non innascantur nisi solo præpingui ac feraci : sic luxuries illa efflorescit ex redundantia quadam & fecunditate generosæ indolis. Vix est ut unquam supra mediocritatem assurgant ingenia, quæ se continent intra terminos artium & scholasticarum præceptionum. Umbraticis Doctoribus hæc anxia & jejuna laus relinquatur. Ab hoc valetudinario noster ille heros immanè quantum dissidet ! Scopus scriptionis & arrestatio auctoris ab omni calumnia vin-

dicant eum apud benignos & eruditos censores, qui sciunt non esse modum statuendum alienæ industriæ. Quamquam divinus non sum, tamen affirmare austin plerosque vituperatores ejus esse hoc animo, ut cuperent idem posse. Varietas ipsa & dissimilitudo tanta judiciorum argumento est, hominem non esse vulgaris notæ. Pars utraque magnos habet assertores, sed humanius videtur sententiam ferre secundum eos qui se benevolos magis & fautores profitentur. Nam quò proclivior est humana mens ad livorem & obtreccionem, quibus vitiis falsa libertatis species suffragatur: ita majori cautione vitari debent, & amplectenda potius est laus benignitatis, quæ tamen à servili probro adulationis absit. Si punctum omne fert scribendi dicendique rectè, qui facillimè felicissimèque cogitata mentis enunciare novit; vix quisquam hac facultate cum nostro Montano conferri potest. Sensus & conceptiones ejus summovent plebem: sermo ne tum quidem hu-

mile aut abjectum quidquam sonat, quum res minutas exsequitur & positas in quotidianâ consuetudine vivendi. Verbis è trivio quæsitis dignitatem ac splendorem conciliat. Dicas aliquem è plebe per adoptionem transire ad Patres. In metaphoris dominatur, nisi quod interdum exemplo summorum Oratorum peccat nimis in iis audendo. Quæ non injuria puzem reprehendi posse, & vix ullo colore defendi, paucula quadam annotavi, ut si

Egregio inspersos mireris corpore navos.

Plerumque titulus aliud fronte pollicetur, aliud in recessu sedulus & attentus. Lector offendit : nec tamen sine fructu, certè cum oblectatione decipitur, errorique suo gratulatur, solemne est magnis ingenii hallucinari : noster tum mirabilia effundit quum aberrat à proposito. Possis & illud vitio vertere, quod quum hoc unum affectet ne quid affectare videatur, tamen nimis interdum pellucet artificium, preditque studio latendi. Quanquam item ubique fortuitæ dictionis gloriam

affectat , & nihil pejus timet quam ne diligens fuisse arguatur , tamen multis in locis apparent non adumbrata , sed expressissima signa elaborationis meditationi. Quod passim etiam doctrinæ ac scientiæ opinionem , tanquam indignum suâ nobilitate crimen deprecatur , valde fraudis & ironiæ suspectum est apud eos qui norunt patricias artes : id ea mente factum arbitror , ut majorem dexteritatis famam assequeretur , si nullis aut preexiguis disciplinarem præfidiis munitus tam copiose ac magnificè sententias funditaret. Illud vero nimis putidum ac puerilis jactantiæ est , quod tones délamentatur ad nauseam & irrisum legentis , quàm sit labili ac nulla prorsus memoria. Quamquam bonum nomen es ; Montane ignoscat mihi tuus genius ; Domestico testimonio tute tibi fidem demis , quum tam aptè tot lectissimos Poëtarum versus , tot sapientum dicta velut ad nutum parate scriptis tuis instar emblematum intexis. Jam verò quid inanius , quid excogitari po-

rest, quam quod negat se recordari servo-
rum, nisi eos officiorum hominibus ap-
pellet? Videor mihi in scena audire Petro-
nii Eumolpum, cui tanta familia scilicet
erat, ut Carthaginem capere posset. Glo-
riæ cupiditatem specie contemnentis ma-
nifestius ostentat, quam si palam præ se
ferret. Injurius suæ dignitati crederetur
errore simplicium hominū, qui non
penetrant animos sub vulpe latentes, quod
sordidos actus, & humiles minutias vitæ
suæ plusculum inculcare soleat: ego con-
tra censeo, eum nusquam elatiōis de sua
persona sensisse, nusquam humilius de
posteritate, si speravit ad ejus curam
pertinuisse, ne ignorarent qua hora, verbi
gratia, meridiari solitus esset. Nam de
cæteris silere malo quàm pudorem violare,
ne dum alienas papulas curiosus servo,
ipse deprehendar.

De religione viri non est meam senten-
tiam ferre: ad Inquisitores hæreticæ pra-
vitatæ hæc notio pertinet, quibus si tan-
tum est à re sua otii ut volumen ejus

evolvere velint , invenient procul dubio
quod atroci stylo effodere possint. . . .

PRÉFACE de la Galerie des Peintures.

Paris. Sercy. 1693.

NEST-IL pas vrai qu'Horace s'est
depeint , & qu'il a autant fait de Satyres
contre luy-mesme que contre les autres ?
Ne tombe-t-il pas d'accord qu'il n'avoit
pas l'ame craintive , qu'il se deconte-
nançoit aisément , & qu'il parloit peu ?
Michel de Montagne en a usé de la sorte ;
& combien y a-t-il de Chapitres en ses
Essais , où il ne nous entretient que de ses
imperfections ! C'est en quoy l'on trouve
qu'il estoit plus Philosophe & plus hon-
neste homme que Seneque , qui n'a garde
de nous entretenir des siennes : il estoit
trop-politique , & bien loin d'avoir cette
noble ingenuité , il s'élève au-dessus de
la condition humaine , & nous veut per-
suader adroitement qu'il n'est point sui-

aux passions ; il nous debite une Morale qu'il est impossible de reduire en pratique ; & ce Precepteur de Neron montre dans ses Escrits un mespris étrange pour les richesses , cependant qu'il amasse Tresor sur Tresor ; & qu'il possede des Maisons superbes aux Champs & à la Ville.

DE SILHON. De l'immortalité de l'ame.

*Liv. I. Discours ij. pag. 76. **

... **S**I les Chrétiens qui ont protégé le Pyrrhonisme , eussent prévu les suites de cette erreur , je ne doute point qu'ils ne l'eussent abandonné , & il y a de l'apparence que Montagne , qui semble en avoir été un des plus âpres défenseurs , ne l'a pas crue tout de bon , & que son intention n'a pas été d'établir la certitude de nos connoissances ; mais seulement de s'opposer à la vanité de ceux qui présu-

* Voyez encore le même , L. II, Discours VI, p. 290 & suiv.

ment trop de leur esprit, & à l'imitation de ceux qui demandent excessivement pour avoir la raison, ou qui pour redresser un bois courbé, le plient de l'autre côté, comme lui-même dit, de prouver à ces vains, qui s'en font tant accroire, qu'ils ne sçavent rien pour leur faire comprendre qu'ils sçavent peu, & que ce qu'ils sçavent est si peu de chose, au prix de ce qu'ils ignorent, qu'ils doivent être en quelque façon censés comme s'ils ne sçavoient rien du tout.

LAMY. Démonstration de la sainteté de la Morale Chrétienne. — Rouen. 1706. Entret. I. Chap. XII. p. 122.

LA Morale d'Epicure est la même que celle de Montagne, si bien reçue de plusieurs personnes, qui passent dans le monde pour honnêtes gens, c'est-à-dire, avec qui il y a plaisir de vivre, & qu'on honore, parce qu'ils sont sociables. Saint-

Evremond marche sur les traces de Montagne ; il est moins naturel en ses expressions , mais il est plus fin.

L'ABBÉ DE VILLIERS. Réflexions sur les défauts d'autrui, Chap. de la nature & du vray. Tom. II.

POURQUOI Montagne est-il un si bon Livre ? Pourquoi les Mémoires de Comines ne vieillissent-ils point ? Pourquoi la Chronique même de S. Louis faite par Joinville fait-elle plaisir à ceux qui en entendent les termes Gaulois ? C'est parce que ces Auteurs ont pensé , ont parlé comme on pense , & comme on parle naturellement.

Nos ancêtres , dit-on , étoient de bons gens , il ne faut que voir leurs Ecrits : Quelles simplicité & quelles naïveté n'y trouve-t-on point ? Pour moi , plus les Ecrits de nos Ancêtres me paroissent naïfs & simples , moins je dis , *nos Ancêtres étoient de bonnes gens.*

Quel

Quel bon homme , que Montagne ! tout est exquis dans ses pensées , tout est simple dans ses expressions ; quand on le lit , on croit l'entendre parler au coin de son feu : & cependant où trouve-t-on tant de solides réflexions & des tours plus propres à mettre une pensée en son jour ? On est réjoui , on est frappé en le lisant , on a plus d'esprit après qu'on l'a lu. Son Livre plaira toujours , parce qu'on y trouvera toujours la nature & le vrai.

Combien de *Montagnes* aurions-nous , si ceux qui avoient autant d'esprit que lui , avoient voulu exprimer avec naïveté ce qu'ils étoient capables de penser comme lui ?

ANT. TEISSIER. Eloges des Hommes illustres. — Leyde. 1715.

IL n'y a point d'Auteur dont on fasse des jugemens si divers & si opposés que ceux que l'on fait de Michel de Monta-

gne. Il y en a qui admirent son esprit, son jugement, & son stile. D'autres le traitent avec un extrême mépris, & le regardent comme un des plus méchans & des plus dangereux Ecrivains qui fût jamais. Lipfe l'appelle le *Thalès François*, (1) & Mezeray le *Séneque Chrétien* (2). Quelques-uns assurent, qu'il n'y a point d'Auteur au monde, plus capable de faire connoître aux hommes ce qu'ils sont & ce qu'ils peuvent, & de faire observer les ressorts & les mouvemens les plus cachés des esprits, tellement qu'ils concluent que son Livre doit être continuellement entre les mains des gens de la Cour & du Monde, afin d'y apprendre ce qu'ils doivent savoir & ce qu'ils doivent faire.

Plusieurs au contraire prétendent que bien-loin que Montagne nous puisse en-

(1) *Epist. Miscellan. xliij. Cent. Voyez ce passage de Lipse ci-dessus, p. 18.*

(2) *Sur la Ru de l'Hist. de François I. Art. des Gens de Lettres.*

seigner la vertu, quelques-uns de ses discours sont remplis de paroles très-licencieuses, & peuvent apprendre aux Lecteurs des vices qu'ils ignoroient, ou sont cause qu'ils se plaisent à s'en entretenir, & se trouvent après excitez à les commettre; que ses raisonnemens sur beaucoup d'effets de la Nature, sont peu convenables à un Philosophe Chrétien, qu'il n'étoit guères instruit dans les Sciences & dans les Arts; qu'il ignoroit la Philosophie; qu'il n'étoit pas savant en la belle Littérature, & que néanmoins il ne laissoit pas de parler avec une audace aussi grande, que s'il eût été un des plus doctes hommes du monde: c'est pourquoi Joseph Scaliger avoit accoutumé de l'appeller un *hardi ignorant*.

LA LOGIQUE, ou l'Art de penser ;
III^e Part. ch. xx. n^o. 7. Amst. 1718.

Monsieur Pascal prétendoit qu'un bon homme devoit éviter de se nom-

mer, & même de se servir des mots de *je* & de *moi*, & il avoit accoutumé de dire sur ce sujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilisé humaine le cache & le supprime. Ce n'est pas que cette règle doive aller jusqu'au scrupule ; car il y a des rencontres, où ce seroit se gêner inutilement que de vouloir éviter ces mots ; mais il est toujours bon de l'avoir en vue, pour s'éloigner de la méchante coutume de quelques personnes qui ne parlent que d'eux mêmes, & qui se citent par tout, lorsqu'il n'est point question de leur sentiment ; ce qui donne lieu à ceux qui les écoutent de soupçonner que ce regard vers eux-mêmes, ne naît d'une secrète complaisance, qui les porte souvent vers cet objet de leur amour, & excite en eux, par une suite naturelle, une aversion secrète pour ces personnes, & pour tout ce qu'elles disent. C'est ce qui fait voir qu'un des caractères les plus indignes d'un honnête homme, est celui que Montaigne a affecté, de n'en

entretenir ses Lecteurs , que de ses humeurs , de ses inclinations , de ses fantaisies , de ses maladie , de ses vertus & de ses vices ; & qu'il ne naît que d'un défaut de jugement , aussi-bien que d'un violent amour de soi-même. Il est vrai qu'il tâche autant qu'il peut d'éloigner de luy le soupçon d'une vanité basse & populaire , en parlant librement de ses défauts , aussi bien que de ses bonnes qualitez ; ce qui a quelque chose d'aimable , par une apparence de sincérité : mais il est facile de voir que tout cela n'est qu'un jeu & un artifice , qui le doit rendre encore plus odieux. Il parle de ses vices pour les faire connoître , & non pour les faire détester ; il ne prétend pas qu'on l'en doive moins estimer ; il les regarde comme des choses à peu près indifferentes , & plutôt galantes , que honteuses. S'il les découvre , c'est qu'il s'en soucie peu , & qu'il croit qu'il n'en sera pas plus vil , ni plus méprisable : mais quand il apprehende que quelque chose le rabaisse un peu , il est aussi adroit que

personne à le cacher ; c'est pourquoi un *Auteur* * célèbre de ce temps remarque agréablement qu'ayant eu soin fort intimement de nous avertir en deux endroits de son Livre , qu'il avoit un Page , & qui étoit un Officier assez peu utile en la maison d'un Gentilhomme de six mille livres de rente , il n'avoit pas eu le même soin de nous dire , qu'il avoit eu aussi un Clerc , ayant été Conseiller au Parlement de Bordeaux. Cette Charge , quoique très-honorable en soi , ne satisfaisoit pas assez la vanité qu'il avoit de faire paroître partout une humeur de Gentilhomme & de Cavalier , & un éloignement de la Robe & des Procès.

Il y a néanmoins de l'apparence , qu'il ne nous eût pas celé cette circonstance de sa vie , s'il eût pu trouver quelque Maréchal de France , qui eût été Conseiller de Bordeaux , comme il a bien voulu nous faire sçavoir qu'il avoit été Maire de cette

* Balzac. Voyez ses paroles ci-dessus , p. 26.

Ville ; mais après nous avoir averti qu'il avoit succédé en cette charge à Monsieur le Maréchal de Biron , & qu'il l'avoit laissée à Monsieur le Maréchal de Matignon. Mais ce n'est pas le plus grand mal de cet Auteur , que la vanité , & il est plein d'un si grand nombre d'infamies honteuses , & de maximes Epicuriennes & impies. , qu'il est étrange qu'on l'ait souffert si longtemps dans les mains de tout le monde , & qu'il y ait même des personnes d'esprit qui n'en reconnoissent pas le venin.

Il ne faut point d'autres preuves pour juger de son liberrinage , que cette manière même dont il parle de ses vices ; car reconnoissant en plusieurs endroits , qu'il avoit été engagé en un grand nombre de desordres criminels , il déclare néanmoins en d'autres , qu'il ne se repent de rien , & que s'il avoit à revivre , il revivroit comme il avoit vécu : * *Quant à moy , dit-il , je puis desirer en general d'estre autre ; je*

* Tom. VII, L. III, ch. 2.

puis condamner ma forme universelle ; m'en desplaire , & supplier Dieu pour mon entiere reformation , & pour l'excuse de ma foiblesse naturelle ; mais cela , je ne le dois nommer repentir , non plus que le desplaisir de n'estre ny Ange ny Caton. Mes actions sont reglées & conformes à ce que je suis , & à ma condition. Je ne puis faire mieux , & le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en nostre force. . . Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un Philosophe , à la teste & au corps d'un homme perdu ; ny que ce chetif bout eust à desavoüer , & à desmentir la plus belle , entiere & longue partie de ma vie. . . Si j'avois à revivre , je revivrois comme j'ay vescu. Ny je ne plains le passé , ny je ne crains l'advenir. Paroles horribles , & qui marquent une extinction entiere de tout sentiment de Religion ; mais qui sont dignes de celui qui parle ainsi en un autre endroit : * *Je me plonge la teste baissée*

* Tom. VIII, L. III, ch. 9.

stupidement dans la mort , sans la considérer & recognoistre , comme dans une profondeur muette & obscure , qui m'engloutit d'un saut , & m'estouffe en un instant , plein d'un puissant sommeil , plein d'insipidité & d'indolence. Et en un autre endroit , † La mort qui n'est qu'un quart d'heure de passion , sans consequence , sans naissance , ne merite pas des preceptes particuliers.

Quoique cette digression semble assez éloignée de ce sujet , elle y rentre néanmoins par cette raison , qu'il n'y a point de Livre qui inspire davantage cette mauvaise coutume de parler de soi , de s'occuper de soi , & de vouloir que les autres s'y occupent : ce qui corrompt étrangement la Raison , & dans nous , par la vanité qui accompagne toujours ces discours , & dans les autres , par le dépit & l'aversion qu'ils en conçoivent. Il n'est permis de parler de soi-même qu'aux per-

† Tom. IX, Lr III, ch. 12.

sonnes d'une vertu éminente , & qui témoignent par la manière avec laquelle elles le font, que si elles publient leurs bonnes actions , ce n'est que pour exciter les autres à en louer Dieu ; ou pour les édifier ; & si elles publient leurs fautes , ce n'est que pour s'en humilier devant les hommes , & pour les en détourner : mais pour les personnes du commun , c'est une vanité ridicule de vouloir informer les autres de leurs petits avantages , & c'est une effronterie punissable , que de découvrir leurs désordres au monde , sans témoigner d'en être touchés , puisque le dernier excès de l'abandonnement dans le vice , est de n'en rougir point , & de n'en avoir ni confusion ni repentir , mais d'en parler indifféremment comme de toute autre chose ; en quoi consiste proprement l'esprit de Montagne. . . .

AN n°. 7. le même Auteur de *l'Art de penser* insère presque mot pour mot la description des vices qui accompagnent ordinairement nos disputes , que Montagne avoit employée au L. III, c. 8.

N^o. 9. . . . Une personne intelligente ne soupçonnera jamais Montagne d'avoir eu toutes les rêveries de l'Astrologie judiciaire ; cependant quand il en a besoin pour rabaisser sottement les hommes , il les emploie comme les bonnes raisons :

** A considérer , dit il , la domination & puissance que ces corps-là ont non-seulement sur nos vies & conditions de nostre fortune , mais sur nos inclinations mesmes. . . . qu'ils régissent , poussent & agitent à la mercy de leurs influences ; . . pourquoi les privons-nous & d'ame , & de vie , & de discours ?*

Veut-il détruire l'avantage que les hommes ont sur les bêtes , par le commerce de la parole ? Il nous rapporte des contes ridicules , & dont il connoît l'ex-

de ses Essais , mais sans le nommer : & le désigne seulement par le titre vague d'Auteur célèbre ; & il ajoute : « Ce sont les vices ordinaires de nos » disputes qui sont ingénieusement représentés par » cet Ecrivain , qui n'ayant jamais connu les véri- » tables grandeurs de l'homme , en a assez bien » connu les défauts. »

** Tom. IV, l. II, ch. 12.*

travagance mieux que personne , & en tire des conclusions plus ridicules : *Il y en a*, dit-il , *qui se sont vantez d'entendre le langage des bestes , comme Apollonius , Thyaneus , Melampus , Tiresias , Thales , & autres. Et puisqu'il est ainsi , comme disent les Cosmographes , qu'il y a des Nations qui reçoivent un Chien pour leur Roy , il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix & à ses mouvemens.*

L'on conclurra par cette raison , que quand Caligula fit son cheval Consul il falloit bien que l'on entendit les ordres qu'il donnoit dans l'exercice de cette Charge : mais on auroit tort d'accuser Montagne de cette mauvaise consequence ; son dessein n'étoit pas de parler raisonnablement , mais de faire un amas confus de tout ce qu'on peut dire contre les hommes : ce qui est néanmoins un vice très-contraire à la justesse de l'esprit , & à la sincérité d'un homme de bien.

Qui pourroit de même souffrir cet autre

raisonnement du même Auteur sur le sujet des augures que les Payens tiroient du vol des oiseaux ; & dont les plus sages d'entre eux se sont moquez ? * *De toutes les prédictions du temps passé*, dit-il , *les plus anciennes & plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oiseaux. Nous n'avons rien de pareil ny de si admirable. Cette regle , cet ordre du bransler de leur aile , par lequel on tire des conséquences des choses à venir , il faut bien qu'il soit conduit par quelque excellent moyen à une si noble operation ; car c'est prestér à la lettre , d'aller attribuant ce grand effet à quelque ordonnance naturelle , sans l'intelligence , consentement , & discours de qui le produit , & c'est une opinion évidemment fausse.*

N'est-ce pas une chose assez plaisante , que de voir un homme qui ne tient rien d'évidemment vrai , ny d'évidemment faux dans un Traité fait exprès pour éta-

blir le Pyrrhonisme & pour détruire l'evidence & la certitude , nous débiter serieusement ces rêveries comme des vérités certaines , & traiter l'opinion contraire d'évidemment fausse ? Mais il se moque quand il parle de la sorte , & il est inexcusable de se jouer ainsi de ses Lecteurs , en leur disant des choses qu'il ne croit pas , & que l'on ne peut croire sans folie.

Il étoit sans doute aussi bon Philosophe que Virgile , qui n'attribue pas même à une intelligence qui soit dans les oiseaux , les changemens réglés qu'on voit dans leurs mouvemens selon la diversité de l'air , dont on peut tirer quelque conjecture pour la pluie & le beau temps , comme l'on peut voir dans ces vers admirables des Georgiques : (Lib. I. v. 412.)

*Haec equidem credo , quia fit divinitus illis
Ingenium aut rerum fato prudentia major :
Verum ubi tempestas , &c.*

PENSÉES DE M. PASCAL.

Chap. xxviiij. n. 43.

LEs défauts de Montagne sont grands. Il est plein de mots sales & deshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentimens sur l'homicide volontaire & sur la mort, sont horribles. Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte & sans repentir. Son Livre n'étant point fait pour porter à la piété, il n'y étoit pas obligé ; mais on est toujours obligé de n'en pas détourner. Quoi qu'on puisse dire, pour excuser ses sentimens trop libres sur plusieurs choses, on ne sçauroit excuser en aucune sorte ses sentimens tout payens sur la mort ; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétienement : or il ne pense qu'à mourir lâchement & mollement par tout son Livre.

Chap. xxix. n. 41.

Le sot projet que Montagne a eu de

se peindre ! & cela non pas en passant , & contre ses maximes , comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ses propres maximes , & par un dessein premier & principal : car de dire des sottises par hasard & par foiblesse , c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire à dessein , c'est ce qui n'est pas supportable , & d'en dire de telles que celles-là.

Chap. xxxj. n. 9.

Ce que Montagne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais , j'entends hors les mœurs , eût pu être corrigé en un moment , si on l'eût averti qu'il faisoit trop d'histoires , & qu'il parloit trop de soi.

LE P. MALLEBRANCHE. Recherche de la vérité. Liv. II. Part. iij. Ch. 3.

UN des plus grandes & des plus remarquables preuves de la puissance que les imaginations ont les unes sur les au-

très, c'est le pouvoir qu'ont certains Auteurs de persuader sans aucunes raisons. Par exemple, le tour des paroles de Tertullien, de Seneque, & de quelques autres, a tant de charmes & tant d'éclat, qu'il éblouit l'esprit de la plupart des gens, quoique ce ne soit qu'une foible peinture, & comme l'ombre de l'imagination de ces Auteurs. Leurs paroles, toutes mortes qu'elles sont, ont plus de vigueur que la raison de certaines gens. Elles entrent, elles pénètrent, elles dominent dans l'ame d'une maniere si imperieuse, qu'elles se font obéir sans se faire entendre, & qu'on se rend à leurs ordres sans les sçavoir. On veut croire, mais on ne sçait que croire : car lorsqu'on veut sçavoir précisément ce qu'on croit ou ce qu'on veut croire ; & qu'on s'approche, pour ainsi dire, de ces fantômes pour les reconnoître, ils s'en vont souvent en fumée avec tout leur appareil & tout leur éclat.

Quoique les Livres des Auteurs que

je viens de nommer , soient très-propres pour faire remarquer la puissance que les imaginations ont les unes sur les autres , & que je les propose pour exemple , je ne prétends pas toutefois les condamner en toutes choses. Je ne puis pas m'empêcher d'avoir de l'estime pour certaines beautés qui s'y rencontrent , & de la déférence pour l'approbation universelle qu'ils ont eue pendant plusieurs siècles. Je proteste enfin que j'ai beaucoup de respect pour quelques Ouvrages de Tertulien , principalement pour son Apologie contre les Gêntils , & pour son Livre des Prescriptions contre les Hérétiques , pour quelques endroits des Livres de Sénèque , quoique je n'aye pas beaucoup d'estime pour tout le Livre de Montaigne. *

LE MÊME. Chap. 5.

Les Essais de Montaigne nous peuvent aussi servir de preuve de la force que les

* Voyez aussi les éclaircissemens sur cet endroit, p. 246. Edit. de Paris. 1752.

imaginations ont les unes sur les autres : car cet Auteur a un certain air libre , il donne un tour si naturel & si vif à ses pensées , qu'il est mal-aisé de le lire sans se laisser préoccuper. La négligence qu'il affecte lui sied assez bien , & le rend aimable à la plupart du monde sans le faire mépriser , & sa fierté est une certaine fierté d'honnête homme , si cela se peut dire ainsi , qui le fait respecter sans le faire haïr. L'air du monde & l'air cavalier soutenus par quelque érudition , font un effet si prodigieux sur l'esprit , qu'on l'admire souvent , & qu'on se rend presque toujours à ce qu'il décide , sans oser l'examiner , & quelquefois même sans l'entendre. Ce ne sont nullement ses raisons qui persuadent ; il n'en apporte presque jamais qui aient quelque solidité. En effet , il n'a point de principes sur lesquels il fonde ses raisonnemens , & il n'a point d'ordre pour faire les déductions de ses principes. Un trait d'histoire ne prouve pas ; un petit conte ne démontre

pas ; deux vers d'Horace , un apophtegme de Cléomènes ou de César , ne doivent pas persuader des gens raisonnables : cependant ces Essais ne sont qu'un tissu de traits d'histoires , de petits contes , de bons mots , de distiques , & d'apophtegmes.

Il est vrai qu'on ne doit pas regarder Montagne dans ses Essais , comme un homme qui raisonne ; mais comme un homme qui se divertit , qui tâche de plaire , & qui ne pense point à enseigner ; & si ceux qui lisent ne faisoient que s'en divertir , il faut tomber d'accord que Montagne ne seroit pas un si méchant livre pour eux. Mais il est presque impossible de ne pas aimer ce qui plaît , & de ne pas se nourrir des viandes qui flattent le goût. L'esprit ne peut se plaire dans la lecture d'un Auteur , sans en prendre les sentimens , ou tout au-moins sans en recevoir quelque teinture , laquelle se mêlant avec ses idées , les rende confuses & obscures.

Il n'est pas seulement dangereux de lire

Montagne pour se divertir , à cause que le plaisir qu'on y prend engage insensiblement dans ses sentimens ; mais encore parce que ce plaisir est plus criminel qu'on ne pense. Car il est certain que ce plaisir naît principalement de la concupiscence , & qu'il ne fait qu'entretenir & que fortifier les passions ; la maniere d'écrire de cet Auteur n'étant agréable que parce qu'elle nous touche , & qu'elle réveille nos passions d'une maniere imperceptible.

Il seroit assez inutile de prouver cela dans le détail & généralement , que tous les divers stiles ne nous plaisent ordinairement , qu'à cause de la corruption secrète de notre cœur. Mais ce n'en est pas ici le lieu , & cela nous meneroit trop loin. Toutefois si l'on veut faire réflexion sur la liaison des idées & des passions dont j'ai parlé auparavant* , & sur ce qui se passe en soi-même dans le tems que

* Chapitre dernier de la premiere partie de la Recherche de la Vérité.

l'on lit quelque piece bien écrite , on pourra reconnoître en quelque façon , que si nous aimons le genre sublime , l'air noble & libre de certains Auteurs , c'est que nous avons de la vanité , & que nous aimons la grandeur & l'indépendance ; & que ce goût , que nous trouvons dans la délicatesse des discours effeminez , n'a point d'autre source , qu'une secrète inclination pour la mollesse & pour la volupté : en un mot , que c'est une certaine intelligence pour ce qui touche les Sens , & non par l'intelligence de la Vérité , qui fait que certains Auteurs nous charment & nous enlèvent comme malgré nous. Mais revenons à Montagne.

Il me semble que ses plus grands admirateurs le louent d'un certain caractère d'Auteur judicieux & éloigné du pédantisme , & d'avoir parfaitement connu la nature & les foiblesses de l'esprit humain. Si je montre donc que Montagne , tout cavalier qu'il est , ne laisse pas d'être aussi pédant que beaucoup d'autres , &

qu'il n'a eu qu'une connoissance très-médiocre de l'esprit ; j'aurai fait voir que ceux qui l'admirent le plus , n'auront point été persuadés par des raisons évidentes , mais qu'ils auront été seulement gagnés par la force de son imagination.

Ce terme *pédant* est fort équivoque ; mais l'usage , ce me semble , & même la Raison veulent que l'on appelle pédant , ceux qui pour faire parade de leur fausse science , citent à tort & à travers toutes sortes d'Auteurs , qui parlent simplement pour parler , & pour se faire admirer des sots ; qui amassent sans jugement & sans discernement des apophtegmes & des traits d'histoire , pour prouver , ou pour faire semblant de prouver des choses , qui ne se peuvent prouver que par des raisons.

Pédant est opposé à raisonnable ; & ce qui rend les pédans odieux aux personnes d'esprit , c'est que les pédans ne sont pas raisonnables ; car les personnes d'esprit aiment naturellement à raisonner.

ils ne peuvent souffrir la conversation de ceux qui ne raisonnent point. Les Pédans ne peuvent pas raisonner , parce qu'ils ont l'esprit petit , ou d'ailleurs rempli d'une fausse érudition , & ils ne veulent pas raisonner , parce qu'ils voyent que certaines gens les respectent & les admirent davantage , lorsqu'ils citent quelque Auteur inconnu , & quelque Sentence d'un Ancien , que lorsqu'ils prétendent raisonner. Ainsi leur vanité se satisfaisant dans la vue du respect qu'on leur porte , les attache à l'étude de toutes les Sciences extraordinaires qui attirent l'admiration du commun des hommes.

Les pédans sont donc vains & fiers , de grande mémoire & de peu de jugement ; heureux & forts en citations , malheureux & foibles en raison : d'une imagination vigoureuse & spacieuse , mais volage & déréglée , & qui ne peut se contenir dans quelque justesse.

Il ne sera pas maintenant fort difficile de prouver que Montagne étoit aussi
pédant

pédant. que plusieurs autres , selon cette notion du mot pédant , qui semble la plus conforme à la raison & à l'usage : car je ne parle pas ici de pédant à longue robe , la robe ne peut pas faire le pédant. Montagne qui a tant d'aversion pour la pédanterie , pouvoit bien ne porter jamais de robe longue : mais il ne pouvoit pas de même se défaire de ses propres défauts. Il a bien travaillé à se faire l'air cavalier ; mais il n'a pas travaillé à se faire l'esprit juste , ou pour le moins il n'y a pas réussi. Ainsi il s'est plutôt fait un pédant à la cavaliere , & d'une espece toute singuliere , qu'il ne s'est rendu raisonnable , judicieux , & honnête homme.

Le Livre de Montagne contient des preuves si évidentes de la vanité & de la fierté de son Auteur , qu'il paroît peut-être assez inutile de s'arrêter à les faire remarquer : car il faut être bien plein de soi-même , pour s'imaginer , comme lui , que le monde veuille bien lire un assez

gros livre , pour avoir quelque connoissance de nos humeurs. Il falloit nécessairement qu'il se séparât du commun , & qu'il se regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire.

Toutes les créatures ont une obligation essentielle de tourner les esprits de ceux qui les veulent adorer , vers celui-là seul qui mérite d'être adoré ; & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais souffrir que l'esprit & le cœur de l'homme , qui n'est fait que pour Dieu , s'occupe de nous & s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorsque S. Jean se prosterna devant l'Ange du Seigneur , cet Ange lui défendit de l'adorer : *Je suis serviteur* , lui dit-il , *comme vous & comme vos freres : Adorez Dieu.* Il n'y a que les Démonz & ceux qui participent à l'orgueil des Démonz , qui se plaisent d'être adores ; & c'est vouloir être adoré , non d'une adoration extérieure & apparente , mais d'une adoration intérieure & véritable , que de vouloir que les autres

hommes s'occupent de nous ; c'est vouloir être adoré comme Dieu veut être adoré , c'est-à-dire , en esprit & en vérité.

Montagne n'a fait son Livre que pour se peindre , & pour représenter ses humeurs & ses inclinations : il l'avoue lui-même dans l'Avertissement au Lecteur inséré dans toutes les éditions ; *C'est moy que je peins* , dit-il , *je suis moy-mesme la matiere de mon Livre* ; & cela paroît en le lisant : car il y a très-peu de chapitres dans lesquels il ne fasse quelque digression pour parler de lui , & il y a même des chapitres entiers dans lesquels il ne parle que de lui. Mais s'il a composé son Livre pour s'y peindre , il l'a fait imprimer afin qu'on le lût. Il a donc voulu que les hommes le regardassent & s'occupassent de lui ; quoiqu'il dise *que ce n'est pas raison qu'on employe son loisir en un sujet si frivole & si vain*. Ces paroles ne font que le condamner : car s'il eût cru que ce n'étoit pas raison qu'on employât

le temps à lire son Livre, il eût agi lui-même contre le sens commun en le faisant imprimer. Ainsi on est obligé de croire, ou qu'il n'a pas dit ce qu'il pensoit, ou qu'il n'a pas fait ce qu'il devoit.

C'est encore une plaisante excuse de la vanité de dire, qu'il n'a écrit que pour ses *parens & amis*. Car si cela eût été ainsi, pourquoy en eût-il fait faire trois impressions : une seule ne suffisoit-elle pas pour ses parens & pour ses amis ? D'où vient encore qu'il a augmenté son Livre dans les dernières impressions qu'il en a fait faire, & qu'il n'en a jamais rien retranché, si ce n'est que la fortune seconçoit ses intentions ; * *J'adjoute*, dit-il, *mais je ne corrige pas : parce que celui qui a hypothéqué au monde son ouvrage, j'en trouve apparence qu'il n'y ait plus de droit. Qu'il dise, s'il peut, mieux ailleurs, & ne corrompe la besongne qu'il a vendue. De telles gens il ne faudroit rien acheter qu'après leur mort ; qu'ils*

* Tom. VIII, ch. IX.

y pensent bien , avans que de se produire.

Qui les hâte ? Mon Livre est toujours un.

Il a donc voulu se produire & hypothéquer au monde son ouvrage , aussi bien qu'à ses parens & à ses amis. Mais sa vanité seroit toujours assez criminelle , quand il n'auroit tourné & arrêté l'esprit & le cœur de ses parens & de ses amis vers son portrait , qu'autant de temps qu'il en faut pour lire son Livre.

Si c'est un défaut de parler souvent de soi , c'est une effronterie ou plutôt une espece de folie que de se louer à tous momens , comme fait Montagne ; car ce n'est pas seulement péchet contre l'humilité chrétienne , mais c'est encore choquer la raison.

Les hommes sont faits pour vivre ensemble , & pour former des Corps & des Sociétés civiles. Mais il faut remarquer , que tous les particuliers qui composent les Sociétés , ne veulent pas qu'on les regarde comme la dernière partie du corps duquel ils sont. Ainsi ceux qui se louent se

mettent au-dessus des autres ; les regardant comme les dernières parties de leurs Sociétés , & se considérant eux-mêmes comme les principales & les plus honorables ; ils se rendent nécessairement odieux à tout le monde , au lieu de se faire aimer & de se faire estimer.

C'est donc une vanité , & une vanité indiscrete & ridicule à Montagne de parler avantageusement de lui-même à tous momens : mais c'est une vanité encore plus extravagante à cet auteur de décrire ses défauts. Car si l'on y prend garde , on verra qu'il ne découvre gueres que les défauts dont on fait gloire dans le monde , à cause de la corruption du siècle ; qu'il s'attribue volontiers ceux qui peuvent le faire passer pour esprit-fort , ou lui donner l'air cavalier , & afin que par cette franchise simulée de la confession de ses désordres , on le croie plus volontiers , lorsqu'il parle à son avantage. Il a raison de dire que ** se priser & se mespriser*,

* L. III. ch. xiiij.

naissent souvent de pareil air d'arrogance. C'est toujours une marque certaine que l'on est plein de soi-même, & Montagne me paroît plus fier & plus vain quand il se blâme, que lorsqu'il se loue; parce que c'est un orgueil insupportable, que de tirer vanité de ses défauts, au lieu de s'en humilier. J'aime mieux un homme qui cache ses crimes avec honte, qu'un autre qui les publie avec effronterie: & il me semble qu'on doit avoir quelque horreur de la manière cavalière & peu chrétienne, dont Montagne représente ses défauts; mais examinons les autres qualitez de son esprit.

Si nous croyons Montagne sur sa parole, nous nous persuaderons que c'étoit un homme * *de nulle retention*; † qu'il n'avoit point de gardeoir; †† que la mémoire lui manquoit du tout, mais qu'il ne manquoit pas de sens & de jugement: ce-

* Tome IV, L. II, c. x.

† Tome II, L. I, c. xxiv.

†† Tome V, L. II, c. xvij.

pendant si nous en croyons le portrait même qu'il a fait de son esprit, je veux dire son propre Livre, nous ne ferons pas tout-à-fait de son sentiment. * *Je ne saurois recevoir une charge sans tablettes*, dit-il, *& quand j'ay un propos de conséquence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis réduit à cette vile & misérable nécessité d'apprendre par cœur mot à mot, ce que j'ay à dire; autrement je n'aurois ny façon ny assurance, étant en crainte que ma mémoire vint à me faire un mauvais tour.* Un homme qui peut bien apprendre mot à mot des discours de longue haleine, pour avoir quelque façon, & quelque assurance, manque-t il plutôt de mémoire que de jugement? Et peut-on croire Montagne, lorsqu'il dit de lui, *Les gens qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leur pays; car il m'est très-malaysé de retenir des noms; & si je ne crois pas que je n'oublie mon nom*

* Tome V, L. II, c. xviii.

propre. Un simple Gentilhomme qui peut retenir par cœur & mot à mot avec assurance des discours de longue haleine, a-t-il un si grand nombre d'Officiers qu'il n'en puisse retenir les noms ? * Un homme qui est né & nourry aux champs & parmy le labourage, & qui dit, que de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds ce que nous avons entre nos mains, ce qui regarde de plus près l'usage de la vie, c'est chose bien estoignée de son dogme, peut-il oublier les noms François de ses domestiques ? Peut-il ignorer, comme il dit, la pluspart de nos monnoyes, la difference d'un grain à l'autre en la terre & au grenier, si elle n'est pas trop apparente. . . . les plus grossiers principes de l'Agriculture, & que les enfants savent. . . de quoy sert le levain à faire du pain, & que c'est que faire cuver du vin ? Et cependant avoir l'esprit plein de

* Tome VI. L. II. c. xvij.

† L. II. c. xij.

noms des anciens Philosophes , & de leurs principes , des idées de Platon , des atômes d'Epicure , du plein & du vuide de Lœucippus & de Democritus , de l'eau de Thales , de l'infinité de nature d'Anaximandre , de l'air de Diogenes , des nombres & de la symmetrie de Pythagoras , de l'infini de Parmenides , de l'un de Mœsus , de l'eau & du feu d'Apollodorus , des parties similaires d'Anaxagoras , de la discorde & de l'amitié d'Empedocles ; du feu d'Heraclite , &c. Un homme qui dans trois ou quatre pages de son Livre rapporte plus de de cinquante noms d'Auteurs differens avec leurs opinions , qui a rempli tout son ouvrage de traits d'Histoire , & d'apophtegmes entassez sans ordre ; qui dit que *l'Histoire & la Poësie sont son gibier en matière de Livre* ; qui se contredit à tous momens & dans un même chapitre , * lors même qu'il parle des choses qu'il prétend le mieux sçavoir , je veux dire lorsqu'il parle des

* Tome II, L. I, c. xxv. 7 -

qualitez de son esprit , se doit-il piquer d'avoir plus de jugement que de mémoire ?

Avouons donc que Montagne étoit excellent *en oubliance* , puisque Montagne nous en assure , qu'il souhaite que nous ayons ce sentiment de lui , & qu'enfin cela n'est pas tout-à-fait contraire à la vérité. Mais ne nous persuadons pas sur sa parole ou par les loüanges qu'il se donne , que c'étoit un homme de grand sens , & d'une pénétration d'esprit toute extraordinaire. Cela pourroit nous jeter dans l'erreur , & donner trop de crédit aux opinions fausses & dangereuses qu'il débite avec une fierté & une hardiesse dominante , qui ne fait qu'étrouïr & qu'éblouir les esprits foibles.

L'autre loüange que l'on donne à Montagne , est qu'il avoit une connoissance parfaite de l'esprit humain , qu'il en pénétrait le fond , la nature , les propriétés ; qu'il en sçavoit le fort & le foible ; en un mot , tout ce que l'on en peut

sçavoir. Voyons s'il mérite bien ces loüanges , & d'où vient qu'on en est libéral à son égard.

Ceux qui ont lu Montagne , sçavent assez que cet Auteur affectoit de passer pour Pyrrhonien , & qu'il faisoit gloire de douter de tout. * *La persuasion de la certitude* , dit-il , *est un certain témoignage de folie & d'incertitude extresme , & n'est point de plus folles gens & moins Philosophes , que les Philodoxes de Platon.* Il donne au contraire tant de loüanges aux Pyrrhoniens dans le même chapitre , qu'il n'est pas possible qu'il ne fût de cette Secte. Il étoit nécessaire de son temps , pour passer pour habile & pour galant homme , de douter de tout ; & la qualité d'esprit fort dont il se piquoit , l'engageoit encore dans ces opinions. Ainsi en le supposant Académicien , on pourroit tout d'un coup le convaincre d'être le plus ignorant de tous les hommes , non-seulement dans ce qui regarde la nature de l'esprit , mais

* L. I. c. xij.

même en toute autre chose. Car puisqu'il y a une différence essentielle entre sçavoir & douter , si les Académiciens disent ce qu'ils pensent lorsqu'ils assurent qu'ils ne savent rien , on peut dire que ce sont les plus ignorans de tous les hommes.

Mais ce ne sont pas seulement les plus ignorans de tous les hommes , ce sont aussi les défenseurs des opinions les moins raisonnables. Car non seulement ils rejettent tout ce qui est de plus certain & de plus universellement reçu , pour se faire passer pour esprits forts , mais par le même tour d'imagination , ils se plaisent à parler d'une manière décisive des choses les plus incertaines & les moins probables. Montaigne est visiblement frappé de cette maladie d'esprit ; & il faut nécessairement dire , que non seulement il ignoroit la nature de l'esprit humain , mais même qu'il étoit dans des erreurs fort grossières sur ce sujet , supposé qu'il nous ait dit ce qu'il en pensoit , comme il l'a dû faire. Car que peut-on dire d'un homme qui

confond l'esprit avec la matiere : qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philosophes sur la nature de l'ame , sans les mépriser , & même d'un air qui fait assez connoître qu'il approuve davantage les plus opposées à la Raison : qui ne voit pas la nécessité de l'immortalité de nos ames : qui pense que la Raison humaine ne la peut reconnoître ; & qui regarde les preuves que l'on en donne comme des songes que le desir fait naître en nous ; *Somnia non docentis , sed optantis* . qui trouve à redire que les hommes se séparent de la presse des autres créatures , & se distinguent des bêtes , qu'il appelle , nos confrères & nos compagnons , qu'il croit parler , s'entendre & se moquer de nous , de même que nous parlons , que nous nous entendons , & que nous nous moquons d'elles : qui met plus de difference d'un homme à un autre homme , que d'un homme à une bête , qui donne jusqu'aux araignées , *délibération , jugement & conclusion* : & qui , après avoir

soutenu que la disposition du corps de l'homme n'a aucun avantage sur celle des bêtes, accepté volontiers ce sentiment, que ce n'est point par la raison, par le discours & par l'âme que nous excellons sur les bestes, mais par nostre beauté, nostre beau teint, & nostre belle disposition de membres; pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence, & tout le reste à l'abandon, &c. Peut-on dire qu'un homme qui se feroit des opinions les plus bizarres pour conclure, que ce n'est point par vray discours, mais par une fierté & opiniastreté, que nous nous préférons aux autres animaux, eût une connoissance fort exacte de l'esprit humain, & croit-on en persuader les autres?

Mais il faut faire justice à tout le monde, & dire de bonne foi quel étoit le caractère de l'esprit de Montaigne. Il avoit peu de mémoire, encore moins de jugement, il est vrai; mais ces deux qualitez ne font point ensemble ce que l'on ap-

pelle ordinairement dans le monde beauté d'esprit. C'est la beauté , la vivacité , & l'étendue de l'imagination , qui font passer pour bel esprit. Le commun des hommes estime le brillant & non pas le solide , parce que l'on aime davantage ce qui touche les Sens , que ce qui instruit la Raison. Ainsi en prenant beauté d'imagination pour beauté d'esprit , on peut dire que Montagne avoit l'esprit beau & même extraordinaire. Ses idées sont fausses , mais belles ; ses expressions irrégulières ou hardies , mais agréables ; ses discours mal raisonnez , mais bien imaginez. On voit dans tout son Livre un caractère d'original , qui plaît infiniment : tout copiste qu'il est , il ne sent point son copiste ; & son imagination forte & hardie donne toujours le tour d'original aux choses qu'il copie. Il a enfin ce qu'il est nécessaire d'avoir pour plaire & pour imposer ; & je pense avoir montré suffisamment , que ce n'est point en convainquant la Raison qu'il se fait admirer de

tant de gens , mais en leur tournant l'esprit à son avantage , par la vivacité toujours victorieuse de son imagination dominante.

PRÉFACE de l'Esprit des Essais de Montaigne, par de Sercy. 1677. in-12.

LE mérite de Monsieur de Montaigne est si connu , qu'il n'a pas besoin d'estre recommandé par de nouveaux Eloges. Aussi n'est-ce pas mon dessein de faire le detail de toutes les circonstances qui ont contribué à établir sa reputation dans l'estime du monde. Ceux qui auront la curiosité de sçavoir les particularitez de sa Vie , s'en pourront éclaircir dans les Livres où elle est écrite , où , sans aller plus loin , ils reconnoîtront dans ses propres expressions , & par ce qu'il dit luy-mesme , beaucoup mieux son veritable caractère , que dans la foible idée que j'en pourrois donner par les periodes enauyeuses d'un panegyrique inu-

tile. Il me suffira de dire , pour ne rien
obmettre , & pour ne pas exagerer en sa
faveur ; que c'estoit un Gentilhomme
très-noble par son extraction , considerable
par ses alliances : mais encore plus illustre
par sa doctrine & par sa vertu. Il ne s'est
pas contenté de la practiquer lors qu'il a
vescu , il en a voulu donner des preceptes
à sa posterité ; & c'est dans cette pensée ,
qu'il a prins la peine de composer un Li-
vre sous le titre des *Essais* de Michel de
Montaigne , où se dépeignant luy-mesme
avec exactitude , il nous a donné un mo-
dele d'honneur , de conscience & de pro-
bité , sur lequel tous les hommes devroient
prendre la resolution de se copier. Sa ma-
niere d'instruire est genereuse & si modeste
qu'il semble qu'il ne fait que raisonner
en luy-mesme , lorsqu'il enseigne les autres ,
& il affecte de persuader qu'il n'a entrepris
que pour son usage particulier , ce qu'il
destinoit pourtant à l'utilité publique.
Quoy qu'il en soit , il est certain que les
Essais sont un chef d'œuvre , dont la lec-

sur les Essais de Montaigne. 21
ture fait l'admiration & les delices de la
plupart des honnestes gens.

Mais ce grand nombre d'approbateurs
n'a pas osté le courage à quelques Criti-
ques , dont les uns se sont plaints que
la beauté de ce Livre estoit desfigurée par
les longues digressions & les raisonnemens
trop estendus de son Auteur. D'autres
moins severes , & avec plus d'apparence de
justice , ont dit , que tout ce qui estoit de
sa composition , avoit des charmes & des
delicatelles , dont on ne peut estre fatigué ;
& qu'il ne s'y trouvoit rien d'ennuyeux ,
que les trop frequentes citations Latines ,
qu'il devoit d'autant plus éviter , qu'elles
sont inutiles ; & que d'ailleurs elles inter-
rompent la liaison de ses sujets , & la sui-
te de son discours.

Quoyque Monsieur de Montaigne eust
de très-bonnes raisons pour défendre les
endroits par où on l'attaque , j'ai crû , sans
sortir de ses interets , & sans entrer dans
le party de ses censeurs , pouvoir retran-
cher de son Livre ce qu'ils y trouvent à

redire. C'est pourquoy j'ay prins la liberté de travailler après luy : non pour le réformer, mais pour en faire une agréable réduction, dans laquelle il paroît dans toute la force & la vivacité de son esprit. . . .

JOURNAL DES SAVANS.

Aoust 1677.

Les longues digressions avec les raisonnemens trop étendus, & les citations Latines trop fréquentes, sont les trois choses que les Critiques ont treuvé à redire jusques icy dans les Essais de Montaigne, quoique d'ailleurs ils avouent qu'il sont admirables, & qu'ils ont toujours fait avec justice le plaisir & les délices des honnestes gens. . . .

JACQUES BERNARD. Nouvelles de la Rép. des Lettres. Avril 1710.

JAMAIS Livre ne fut plus goûté que

celui de Montagne , & ce goût n'a point été un goût passager : il subsiste encore aujourd'hui presque dans toute sa force , & tout homme qui ne se plairait pas dans la lecture de cet Auteur , passeroit pour un homme de très-mauvais goût. . . .

Cependant il est sûr que la lecture de Montagne est très-dangereuse , & qu'il y a milles maximes incomparables avec la Religion & avec la droite raison. . . .

Quant au langage : Montagne a une diction & de certains termes qui lui sont propres , & qui donnent à tout ce qu'il dit un caractère simple & naïf , plein de vivacité & d'agrément : on auroit tout gâté , si on avoit voulu y toucher. . . .

MÉMOIRES pour l'Histoire des Sciences & des Beaux Arts. Mai & Juin 1701.

L'AUTEUR de ces Mémoires , après avoir rapporté quelques passages du Livre des *Pensées de Montagne* recueillies par

Mr. Arthaud, ajoute : . . . Ces sentimens & d'autres semblables qui sont semés dans les Essais , ne marquent ni irreligion ni libertinage. Avec tout cela on croit , comme M. Arthaud , que la lecture de Montagne est dangereuse , sur-tout aux jeunes gens , qui n'ont pas l'esprit encore fait , & qui d'ordinaire s'attachent plus à ce qui peut les corrompre , qu'à ce qui doit les édifier. C'est aussi dans cette vue que l'Auteur du *Recueil des Pensées de Montagne propres à former l'esprit & les mœurs* , a cru devoir séparer le bon grain de la zizanie , le pur de l'impur , en ne donnant au Public que ce qu'il y a de meilleur dans un Livre plein de bonnes & de mauvaises choses. Il est bon au reste d'avertir ici en passant , que les Ecrivains qui ont le plus décrié Montagne , le louent malgré eux en quelques endroits , & le pillent en d'autres. C'est le sujet & le fond d'un nouvel ouvrage qui paroîtra peut-être bien-tôt.

*DICTIONNAIRE Critique de Bayle,
T. I, p. 352. Rem. (B). Édit. de 1720.*

CHARRON après avoir prêché le Carême à Angers en 1589, vint à Bordeaux où il lia une amitié très-étroite avec Montaigne. Il faisoit * *un merveilleux cas* des Essais de cet Auteur, & en adopta plusieurs Maximes. On peut croire sans temerité, que celui de ces deux amis qui eût dû instruire l'autre, en fut le disciple, & que le Théologien apprit plus de choses du Gentilhomme, que celui-ci du Théologien. Il y a dans les Livres de la Sagesse une infinité de pensées qui avoient paru dans les Essais de Montaigne. Ne doutez pas que cette docilité de Charron n'ait contribué beaucoup à l'affection très-particulière que Montaigne avoit pour lui.

* Eloge de Charron par George-Michel de Rochemaillet, à la tête de l'édition de la *Sagesse* de Charron. Paris. 1607.

& qui fit qu'il lui permit par son testament de porter après son décès les pleines armes de sa noble famille, parce qu'il ne laissoit aucuns enfans mâles.

Tome IV. page 2986.

... C'est ainsi que se comporterent en France les Facultez de Théologie par rapport au Livre de Michel de Montagne. Elles laisserent passer toutes les Maximes de cet Auteur, qui, sans suivre aucun système, aucune méthode, aucun ordre, entassoit & fauiloit tout ce qui lui étoit présenté par sa mémoire. Mais quand Pierre Charron, Prêtre & Théologal, s'avisa de débiter quelques-uns des sentimens de Montagne dans un Traité méthodique & systématique de Morale, les Théologiens ne se tinrent plus en repos.

Tome IV. page 3025.

... Après tout, oseroit-on dire que mon Dictionnaire approche de la licence des Essais de Montagne, soit à l'égard du Pyrrhonisme, soit à l'égard des faletés ?

Or

Or Montagne n'a-t-il point donné tranquillement plusieurs Editions de son Livre ? Ne l'a-t-on pas réimprimé cent & cent fois ? Ne l'a-t-on pas dédié au grand Cardinal de Richelieu ? N'est-il pas dans toutes les Bibliothèques ?

*LA BRUYERE. 10^e Edition. Paris,
1699. pag. 31.*

DEUX Ecrivains en leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas aussi-bien qu'eux ; il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere. Balzac ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup : le P. Mallebranche pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles.



*Œuvres de S. EVREMOND : Édition
d'Amst. 1726. in-12. Tom. III. p. 103.*

Les *Essais de Montagne*, les *Poësies de Malherbe*, les *Tragédies de Corneille*, & les *Œuvres de Voiture* se sont établis comme un droit de me plaire toute ma vie. *Montagne* ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulièrement l'Homme, les jeunes & les vieux aiment à se trouver en lui par la ressemblance des sentimens. L'espace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la Nature, pour nous donner aux Professions; & alors nous trouvons dans *Montagne* moins de choses qui conviennent. La Science de la Guerre fait l'occupation du Général, la Politique, du Ministre; la Théologie, du Prélat; la Jurisprudence, du Juge. *Montagne* revient à nous quand la Nature nous y ramene, & qu'un âge avancé, où l'on

sont véritablement ce qu'on est , rappelle le Prince , comme ses Sujets , de l'attachement au personnage , à un intérêt plus proche & plus sensible de la personne. . . . :

[*Ibid.* pag. 159 , 160 ;] . . . Montagne vous fera mieux connoître l'homme qu'aucun autre , mais c'est l'homme avec toutes ses foiblesses ; connoissance utile dans la bonne fortune pour la modération ; triste & affligeante dans la mauvaise. Que les malheureux donc ne cherchent pas dans les Livres à s'attrister de nos miseres , mais à se réjouir de nos folies ; & par cette raison vous préférerez à la lecture de Sénèque , de Plutarque & de Montagne , celle de Lucien , de Petrone , de Don Quichote. . . .

*Mélange curieux , même Édition , Tom. I.
page 150.*

. . . Cette liberté que je reprends en ce Livre , est sans comparaison plus excusable dans les *Essais de Montagne*. Il

vrai qu'il dit un peu trop naïvement ses pensées & ses inclinations , & que , lorsqu'il a fait quelques digressions , il en revient toujours à lui-même , qui est le sujet de son Ouvrage. Mais en ramenant son Lecteur chez lui , il a toujours de quoi lui plaire & le réjouir. Ce n'est point un hôte importun. Quand la conversation lui manque , il a des Amis qui la soutiennent , jusqu'à ce qu'il ait un peu respiré. On y entend avec plaisir les Anciens , & même quelques Modernes ; & il se fait par ce mélange une variété qui plaît toujours.

Il y a eu beaucoup d'affectation à blâmer cet Auteur , & on a vu peu de certains Livres où il ne soit extrêmement maltraité *. Cependant ces Auteurs l'ont

* L'auteur de *l'Art de penser* & le Pere Mallebranche dans la *Recherche de la vérité*, ont pris à Montagne. On prit le parti de l'Auteur de *l'Art de penser*, dans à Paris en 1688, sous ce titre: *es & railleries écrites contre* une dans la *Logique* de P. R. renger....

lu eux-mêmes , & on le lira toujours. Je ne veux pas entreprendre ici son Apologie. Qui est l'Auteur qui n'a point eu ses défauts ? Celui de parler franchement de soi-même n'est peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais , lors même que la suite du discours y oblige.

SEIGRAISIANA. Page 143 , Édition de Paris , 1721.

BALZAC & Messieurs de Port-Royal ont fait ce qu'ils ont pu pour décrier Montagne , à quoi ils n'ont pas réussi ; Montagne sera toujours agréable , & toujours lu. Madame de la Fayette disoit qu'il y avoit plaisir d'avoir un voisin comme lui.



MUETIANA. Art. vj. p. 14. Édit. de Paris, 1722. p. 15. Édit. d'Amsterdam.

LES Essais de Montagne sont de véritables *Montaniana*, c'est-à-dire un Recueil des pensées de Montagne, sans ordre & sans liaison. Ce n'est pas peut-être ce qui a le moins contribué à le rendre si agréable à notre Nation, ennemie de l'affujettissement que demandent les longues Dissertations; & à notre siècle, ennemi de l'application que demandent les Traitez suivis & methodiques. Son esprit libre, son style varié, & ses expressions métaphoriques, lui ont principalement mérité cette grande vogue, dans laquelle il a été pendant plus d'un siècle, & où il est encore aujourd'hui: car c'est pour ainsi dire le Breviaire des honnêtes paresseux, & des ignorans studieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoissance du monde & de quelque teinture des Let-

tres. A peine trouverez-vous un Gentilhomme de campagne qui veuille se distinguer des preneurs de lievres , qui n'ait un Montagne sur sa cheminée. Mais cette liberté , qui a son utilité quand elle a ses bornes , devient dangereuse quand elle dégénère en licence. Telle est celle de Montagne , qui s'est cru permis de se mettre au-dessus des Loix , de la modestie & de la pudeur. Il faut respecter le Public , quand on se mêle de lui parler , comme on fait quand on s'érige en Auteur. La source de ce défaut dans Montagne , a été sa vanité & son amour propre. Il a cru que son mérite l'affranchissoit des regles ; qu'il devoit donner l'exemple , & non pas le suivre. Ses partisans ont beau excuser cette vanité , qu'on lui a tant reprochée : tous ces tours & cet air de franchise qu'il prend , n'empêchent pas qu'on n'entrevoie une affectation secrète de se faire honneur de ses emplois , du nombre de ses domestiques , & de la réputation qu'il s'étoit acquise. Qu'on ramasse tous

cela , qu'il a semé par-ci par-là adroitement dans ses Ecrits , on trouvera qu'il s'est rendu son propre Panégyriste. Scalliger avoit grande raison de dire , *J'ay bien affaire de sçavoir si Montaigne aime le vin blanc ou le vin claret*. En effet , n'est-ce pas abuser de l'audience de son Lecteur , que de l'entretenir de ses goûts : & de toutes les autres sadases domestiques ? Scalliger pourtant ne parloit pas aussi sans Intérêt de son compatriote. Montaigne avoit donné dans ses Ecrits à Juste-Lipse la première place dans l'empire des Lettres ; quoi qu'en cela d'un mauvais goût, comme en bien d'autres choses. Quand il avance quelque sentiment hardi , & sujet à contradiction , *Je ne le donne pas pour bon* , dit-il , *mais pour mien* : & c'est de quoi le Lecteur n'a que faire ; car il lui importe peu de ce qu'a pensé Michel de Montaigne , mais de ce qu'il falloit penser pour bien penser. Il déclare dans tout son ouvrage , qu'il a voulu s'y peindre au naturel , & se représenter aux yeux du

Public. Pour se proposer au tel dessein , ne faut-il pas être persuadé que cet original mérite d'être regardé , étudié , & imité de tout le monde ? Et cette idée a-t-elle pu naître ailleurs que dans un grand fonds d'amour propre ?

Pour son style , il est d'un tour véritablement singulier , & d'un caractère original. Son imagination vive lui fournit sur toutes sortes de sujets une grande variété d'images , dont il compose cette abondance d'agréables métaphores , dans lesquelles aucun Ecrivain ne l'a jamais égalé. C'est sa figure favorite , figure qui , selon Aristote , est la marque d'un bon esprit , parce qu'elle vient de la fécondité du fonds qui produit ces images , de la vivacité qui les découvre facilement & à propos , & du discernement qui fait choisir les plus convenables.



SOREL, *Bibliothèque François. Paris.*

1667. pag. 80.

LEs Essais de Michel de Montagne , sont à bon droit mis au rang des Livres meslez : Car ils sont faits sur divers sujets sans ordre ni liaison , & le corps de leurs Discours a encore un plus grand meslange. Cela n'empesche pas que des Gens de toutes qualitez ne les éleyent au-dessus de la plupart des Ouvrages qu'ils ont vus , & n'en fassent leur principale estude. Ils croyent que le meslange de plusieurs Livres anciens ou modernes , n'est rien à comparaisn , & n'est composé que des rapports différens de ce qui se treuve en d'autres Livres , sans aucune application ; Au lieu que celui-cy nous presente des authoritez qui sont fort à propos , & que l'Autheur y entremesle des pensées rares & hardies qui sont routes de luy , lesquelles ne tendent qu'à faire cognoistre

à l'homme sa foiblesse & sa vanité, & le porter à la recherche de la vertu & de la félicité par les voyes legitimes. Mais pour ce que chascun n'est pas de ce sentiment, il faut sçavoir ce qui se dit de part & d'autre pour juger de ce qu'on en doit croire. Puisque cet Ouvrage a tant de cours, & qu'on rencontre souvent l'occasion d'en parler, & que même on peut estre en balance, si on en doit faire la lecture, il est bon de découvrir le bien & le mal qu'on lui attribue.

Ceux qui le veulent condamner, nous assurent : Que tant s'en faut que ce Livre de Montagne nous puisse enseigner la Vertu, qu'au contraire quelques-uns de ses discours sont remplis de paroles fort licentieuses, & peuvent apprendre aux Lecteurs des vices qu'ils ignorent, ou sont cause qu'ils se plaisent à s'en entretenir, & se trouvent après excitez à les commettre : Que d'ailleurs ses raisonnemens sur beaucoup d'effets de la nature, sont plus propres à détourner les

Esprits de la vraye Religion , qu'à les y porter , & sont peu convenables à un Philosophie Chrestien : Qu'encores que la plupart deses Propositions soient fausses & foibles, des personnes sans estude, s'y arrestant, s'y peuvent tromper , avec la pente que plusieurs ont au libertinage. Qu'aussi , outre quelque cognoissance de la Morale pratique & de l'Histoire , & que Montagne avoit acquise dans Seneque & dans Plutarque , ayant eu fort peu de commerce avec d'autres Livres (comme il le confesse lui-mesme) il n'avoit gueres d'instruction des Arts , non pas mesmes de la Morale theorique : Qu'il ignoroit les autres parties de la Philosophie , comme la Physique , la Methaphysique , & la Logique , puisqu'il tiroit de mauvaises consequences de beaucoup de choses : Que mesme il sçavoit peu d'Humanitez , ainsi que monstroit la rudesse de ses paroles , & la confusion de ses Discours , qui ne pouvoient partir que d'un mauvais Grammairien & Rhetoricien ; & que comme il ne laisse

pas de parler avec une audace aussi grande que les plus doctes Hommes , Scaliger avoit accoustumé de l'appeller un *hardi ignorant*. Au reste l'on prétend que ce qu'il dit de meilleur vient de quelques anciens Auteurs, & que si on luy avoit ôté ce qu'il raconte de sa vie & de son humeur, & les passages qu'il cite, le reste de son livre ne seroit presque rien. Voila en bref ce que l'on allegue contre Montaigne. D'ailleurs plusieurs Auteurs contredisent en particulier à quelques unes de mes opinions, comme Mr. Silhon dans son Livre *de l'Immortalité de l'Âme* *, touchant le raisonnement attribué aux bestes; & le Sr. Chaner, qui dans son Livre *des Fonctions de l'Esprit* †, donne les Essais de Montaigne pour exemple d'un Ouvrage, où le jugement n'a point esté employé, parce, dit-il, que tout Esprit judicieux est amy de l'ordre.

* L. I. Discours ij.

† L. II. Discours vi.

Ayant parlé des attaques contre cet Auteur , il faut penser à sa défense. Il ne serviroit de rien d'alléguer la Préface , que Marie le Jars , dite la Demoiselle de Gournay , a faite , pour ses essais : où non-seulement elle répond à tout ce que l'on peut dire , mais elle parle de lui comme d'un homme dont les Ouvrages ont fait ressusciter la Vérité en leur siècle , &c qu'elle nomme la *Quinte-essence de la Philosophie* , l'*Hellebore de la folie des hommes* , le *Hors de Page des Esprits* , & le *Trosne judiciaire de la Raison*. Son témoignage ne sera point receu , parce qu'on la croit intéressée , & qu'elle parle comme une fille passionnée pour un excellent Pere. Mais un si grand nombre d'autres personnes ont loué Montagne de parole & par eserit , qu'il y en a assez de quoy opposer à ceux qui le blâment : Ils disent que s'il a traité de diverses choses fort librement , c'est sa franchise qui en est cause , & que pour son affection à la vertu , & pour sa croyance en ce qui est de la vraye

Religion , on en treuve assez de marques dans ses Escrirs , quand on les lit avec soin , & qu'on explique nettement ce qu'on s'y figure de plus fâcheux. Pour la confusion qui luy est reprochée , on ne l'en peut mieux défendre qu'a fait Estienne Pasquier * , qui quoyqu'il fust son amy , ne cele point ses défauts avant que de les excuser. Il dit dans l'une de ses Lettres , que *Montagne a fait des Chapitres dont le corps ne se raporte aucunement à la teste , comme ceux de l'Histoire de Spurlina ; de la ressemblance des Enfans aux Peres : des Vers de Virgile ; des Cocus ; de la Vanité ; des Boyteux , & de la Physionomie : Et que ce sont de vrais Coqs-à-l'asne , où il se donne pleine liberté de sauter d'un propos à l'autre , ainst que le vent de son esprit donne le vol à sa plume.* Mais après tout cecy Pasquier déclare : *Qu'il ne faut prendre de Montagne que ce qui est bon , Qu'il ne faut point jetter l'œil sur ses titres ,*

mais sur son Discours , & qu'il s'est possible voulu mocquer de luy-mesme & des autres , & de toute l'infirmité humaine , méprisant les Loix & l'appareil des Escrivains.

J'adjousteray qu'encore que plusieurs de ses discours contiennent autre chose que ce qui est promis par le Titre , cela ne se rencontre pas dans tout , & que lorsqu'il l'a fait ; il a semblé que c'estoit par affectation plustost que par inadvertance , afin de nous montrer qu'il ne pretendoit pas faire un Ouvrage réglé à l'ordinaire. Cela se cognoist par l'enchaînement, bigarré de ses Entretiens , où parlant d'une chose à propos d'une autre , il en enfile plusieurs différentes ensuite. Il s'estoit possible imaginé qu'un homme pouvoit bien faire cecy dans ses meditations particulieres , ainsi qu'on le fait dans les conversations ordinaires ; Car quand elles ne se roient qu'entre deux ou trois personnes , leurs discours varient extrêmement , & de sorte que si on les mettoit par escrit , on

verroit que les derniers ne répondroient gueres aux premiers. Il a voulu imiter cela exprès pour nous donner un ouvrage libre non encore veu , tellement que ce qu'en a dit le Sieur Chanet , ne nous persuadera pas qu'il l'ait fait par un défaut de jugement. Quelquesfois aussi il a caché son dessein dans ses Titres , comme par exemple dans son troisieme Livre , ayant rempli un Chapitre presque entier de Discours contre les Medecins : il faut croire qu'il a voulu empescher qu'on ne cognust d'abord ce qu'il desiroit traiter : Il a donc mis le titre *de la Ressemblance des Enfans aux Peres* , & ayant prins son sujet de ce que de mesme que son pere , il estoit affligé de la Gravelle , il vient après à parler de la cure de diverses maladies , & de l'incertitude des Medecins & de leur sçavoir. En ce Chapitre & en d'autres , il y peut ainsi avoir de l'artifice , bien loin d'y avoir de l'ignorance. Il est vray qu'on lui a objecté encore , qu'il estoit si amoureux de luy-mesme , qu'il ne par-

loit que de luy dans ses Escrits , comme s'il eust deu estre un exemple necessaire à tous les hommes , quoyque ce qu'il rapportoit ne fust d'ordinaire que des caprices. On peut respondre que tout homme peut servir d'exemple aux autres , soit pour suivre le bien ou pour fuir le mal ; & qu'en ce qui est de Montagne , il ne prétend pas que ce qu'il dit de luy-mesme , soit prins pour autre chose que pour ce que c'est , ayant assez reconnu toutes les foiblesses humaines , & les siennes propres. En ce qui est de ses allegations , comme elles viennent fort à propos aux sujets qu'il traite , on n'y doit point treuver à reprendre , si on considere qu'il a eu en cecy Plutarque pour patron , qu'il cite partout des vers d'autres Auteurs que de luy. On repliquera , que ce que Plutarque allegue est en langage Grec , comme le reste de son Ouvrage , & que cela est tiré des Poëtes de la Nation : Au lieu que Montagne ayant escrit en François , cite des vers Grecs , Latins & Italiens : Mais s'il

n'a rien treuvé de son temps de quoy citer en nostre Langue , & s'il a cru que les Autheurs anciens ou estrangers , avoient plus de poids que les nostres , pourquoy n'y auroit-il point recours ? Il y a aussi des Autheurs dont il a traduit quelques passages en François , les ayant incorporés adroitement dans ses discours ; Et cela n'empesche pas qu'il n'ait quantité de pensées qui sont toutes siennes , & mesmes qui sont plus excellentes & plus relevées que tout ce qu'il a peu alleguer.

On luy reproche son langage , qu'on tient n'estre pas si pur qu'estoit desja celui de la Cour de France ; mais si on y treuve de quoy censurer , à cause de quelques façons de parler Gasconnes , elles sont pourtant en petit nombre. Il est vray qu'il fait un mauvais employ de *joïyr* , & de *jouye* , lorsqu'il dit *la santé que je jouy* , *L'amitié que j'ai jouye* ; comme aussi il fait masculins ou feminins plusieurs noms contre la coustume & contre la nature. Ce reproche n'est pas de grande considéra-

tion , & meſmes il faut remarquer qu'on l'a repris de quelques mots qui depuis ont paſſé en uſage ; ce qui peut-eſtre eſt arrivé par le crédit qu'il leur a donné , comme eſtant un privilege des grands Auteurs de faire des mots. Je me ſouviens qu'on n'a pas toujours uſé du mot d'*Enjoué* pour parler d'une perſonne gaye , & qu'il n'a eſté eſcrit nulle part avant que de l'eſtre dans les *Effais de Montagne*. Ceux qui ſe ſont ſervis de ce mot les premiers , avoient pu l'apprendre là dedans ; & enfin il ſ'eſt rendu commun , eſtant forragreable & fort ſignificatif , pour ce que non ſeulement il nous figure une perſonne qui aime le plaſir & le jeu : mais il la reſente lors que la joye paroît en ſes joues & en tout le reſte de ſon viſage , par ſon riſ & par quelque autre mine ouverte. En ce qui eſt de tous les mots nouveaux que Montagne a inventez , il faut remarquer que ç'a eſté pour exprimer les choſes plus naïvement ; & au reſte , on ne ſçauroit nier , qu'ayant eu tant de

lumières d'esprit, il n'ait fait voir qu'il s'estoit fort exercé à la cognoissance des bonnes Lettres, & que ce ne doive estre une invention de la calomnie, d'avoir dit que Scaliger l'ait appelé ignorant. Ce sçavant estoit trop bon & trop équitable juge des Auteurs, pour parler d'une telle maniere de celuy-cy.

Quelques-uns disent encore, que si son langage, & sa façon d'escrire ne sont plus à la mode, on les peut corriger en conservant ses pensées, afin d'attirer davantage les Gens du Monde à la lecture de ses Œuvres. M. de Plasse en a donné l'exemple dans son *Livre de Lettres* *, où il a pris la peine de réduire au langage d'aujourd'huy, le Chapitre de la *Vanité des paroles*. Plusieurs croiront pourtant que cette maniere de correction ou de melioration, lui ostant ses Proverbes & ses Similitudes, lui oste aussi sa naïveté, de sorte que ce n'est plus le Discours de

* Lettre X. à M. Mircon.

Montagne, mais une imitation de ses raisonnemens en autre style. Ce n'est pas ici un Auteur assez ancien & assez esloigné de notre usage pour le traiter d'une telle sorte ; cela seroit bon pour Alain Chartier : Neantmoins cette espreuve est fort agréable. On y pourroit adjouster l'invention de réduire en quelque ordre ce qui se suit le moins dans le Livre des Essais, & d'en faire divers lieux communs ou des Chapitres : mais certainement cela ne devroit point estre appelé les vrais Ouvrages de Montagne, il faudroit dire que ç'en seroit d'autres qu'on auroit formés du débris des siens ; il faut donc se contenter de les voir comme ils sont ; on estime plus leur meslange que la régularité des autres ; leur langage ferme & concis, plaist davantage que quelques paroles foibles & délicates de ce temps ; joint que leurs Discours sont toujours accompagnez de Sentences & de Raisonnemens solides.

Ayant défendu Montagne l'on passe à ses loijanges toutes pures. On dit qu'il n'y a

point d'auteur au monde plus capable de faire cognoistre aux hommes ce qu'ils sont & ce qu'ils peuvent, & de faire observer les cachettes & les ressorts des esprits; tellement que l'on conclud que son Livre doit estre le Manuel ordinaire des gens de la Cour & du Monde, afin d'y apprendre tout ce qui est de leurs fonctions, & ce qui peut tomber dans leurs cognoissances, & quels doivent estre leurs sentimens.

Pour donner quelque jugement là-dessus, & ne point laisser les Esprits en suspens, il faut déclarer qu'en general, nonobstant tout ce qu'on dit contre Montagne pour le peu de choix des matieres de ses Essais, rien ne doit empescher qu'on n'en fasse estime, puisque les bonnes choses ne laissent pas de s'y treuver en quantité: qu'on les peut prendre aussi en tel lieu, qu'on voudra, & que ce n'est pas plustost un commencement qu'une fin, en un lieu qu'en l'autre; que cette methode d'enseigner ayant été suivie de plusieurs Philosophes, ils n'ont parlé de chaque chose

que selon les occurences. Neantmoins il faut se persuader , qu'il seroit mal-ayfé d'excuser cet Auteur en de certains endroits , où il passe d'un sujet à l'autre par une mauvaise liaison ; & avec une disconvenance indigne , comme lors qu'ayant parlé de pieté & de mortification & de la vie exemplaire d'un saint Cardinal , il vient à parler de Cocuages & du Membre viril , & de plusieurs choses plus comiques qu'austeres : & que ce n'est pas en ce lieu-là seul qu'il se donne une telle licence. Quelques-uns croient que tant s'en faut que son Livre doive estre celui des Gens du Monde , & mesme de ceux qui n'ont aucun commerce avec les Lettres , qu'au contraire la lecture en devroit estre interdite à ceux qui n'auroient jamais leu d'autre Livre , pour ce qu'ils tourneroient en mauvaise part beaucoup de choses qu'ils ne seroient pas capables de digerer ; qu'en ce qui est des femmes qui ont soin d'éviter tout ce qui porte la moindre marque d'impureté ,

il

il est bon qu'elles s'abstiennent de lire des Discours où en quelque lieu elles rencontreroient ce qui déplairoit à leur pudeur ; & qu'elles feroient injure à tant de bons Livres de Morale & de Devotion qui sont plus propres pour elles , si elles les quitoient pour celuy-ci ; que pour s'y arrester quelque temps , il faut donc qu'elles soyent de celles dont le Jugement & la Sagesse ne redoutent rien ; qu'enfin ce n'est point là une lecture pour des Ignorans & des Apprentifs , ny pour des Esprits foibles ; qu'ils ne sçauroient suppléer au défaut de l'ordre , & tirer profit des pensées extraordinaires & hardies de cet Auteur. Voilà tout , ce qu'on en dit , & ce n'est point une opinion fort desavantageuse pour Montaigne , qu'on reconnoisse la hardiesse & la vigueur de ses pensées. On souhaiteroit seulement qu'il eust un peu plus d'ordre & de retenue dans ses Escrits : mais puisqu'on n'y sçauroit rien changer sans les rendre tout autres que ce qu'ils sont , il les faut lais-

ser dans un estat qui leur a desja acquis tant de reputation.

Nous avons veu de vrayes & solides objections avec les repones. Ce ne sera point ici qu'on reprochera à Montagne des choses de neant, comme de dire qu'il a eu trop de vanité pour un Auteur & pour un Philosophe, ainsi que font ceux qui le blâment d'avoir eu un Page, & de l'avoir déclaré dans son Livre, & qui nous alleguent qu'un Page estoit un personnage assez inutile dans une Maison telle que la sienne, qui n'estoit que de cinq à six mille livres de rente. Nous sçavons que de son temps, & plus de vingt ans aprez, les Gens de bon lieu qui n'avoient pas beaucoup de bien, ne laissoient pas d'avoir un Page pour montrer leur qualité, quoy qu'à peine ils eussent des Laquais, & que mesme les six mille livres de ce temps-là estoient plus que vingt mille livres de ce temps-ci; & sur-tout à la campagne. Les railleries sur ce que

Montaigne avoit esté conseiller au Parlement, & qu'il devoit remplir son Livre des Discours qu'il avoit eu avec son Clerc, sont des bagatelles qui ne font point de tort à son merite. Je ne m'arresteraï pas à représenter, qu'ayant esté peu de tems Conseiller en sa jeunesse, cela ne vaut pas la peine qu'on en parle. Il n'estoit gueres à propos non plus de l'aller accuser de ne s'estre pas fort bien acquitté de sa Mairie de Bourdeaux : quand il est question du prix des Ouvrages de quelque Auteur, il n'est pas besoin de s'attacher à des incidens particuliers touchant la personne & la condition. Je n'en impute rien à *M. de Balzac*, sous le nom duquel on a publié de telles choses ; cecy a esté imprimé après sa mort, dans des Memoires à qui on a donné le nom d'*Entretiens*, lesquels sont des Pieces detachées qui auroient souffert quelque retranchement s'il avoit plus long-temps vescu. Nonobstant ces reproches, *M. de Montaigne* ne laissera point de passer

124 *Jugemens & Critiques, &c.*
dans la croyance de la Postérité, pour un
grand Aucteur, & pour homme de rare
mérite.

Fin des Jugemens & Critiques.

ÉLOGE

DE

MICHEL MONTAGNE,

QUI a remporté le prix d'Éloquence, à l'Académie de Bordeaux, en 1774.

Par M. l'Abbé TALBERT, de
l'Académie de Béfançon, Cha-
noine en l'Illustre Église Mé-
tropolitaine de la même Ville,
Prédicateur du Roi.

*Ses Compagnons enseignent la sagesse,
il désenseigne la sottise.*

Préface de Mlle DE GOURNAY.

N. B. Le lecteur est averti que l'on a fait usage dans les *Citations des passages de Montagne* de l'édition de Londres, en dix volumes & en petit format.



ÉLOGE

DE

MICHEL MONTAGNE,

*Qui a remporté le prix d'Éloquence à
l'Académie de Bordeaux, en 1774.*

UN Ecrivain que le regne de François Premier nous a donné , & qui s'élance de la nuit de son siècle pour fixer les regards du nôtre , pour obtenir des Ministres de la Renommée les honneurs de l'éloge public , ne peut être qu'un génie du premier ordre ; mais combien cet homme étonnant le fera-t-il davantage , si j'annonce qu'il travaille sans méthode & sans suite , que son imagination s'abandonne à tous ses caprices , & que son vol

est un écart continuel ? qu'inexact dans ses citations , il en surcharge son style ; que sans cesse parlant de lui-même , il ne craint point d'être son propre Panégyriste ; qu'ennemi déclaré des idées reçues , il semble chercher le paradoxe , & qu'on le surprend dans la contradiction ; que souvent obscur & incorrect , il ose commander aux règles du Langage , & que cependant il attache son lecteur , le séduit & l'entraîne. Tel est le singulier , j'ai presque dit le bizarre Auteur dont j'entreprends d'analyser le mérite ; tel est ce Michel Montagne , pour qui la lumière devança le moment de son irruption générale.

Il n'appartient qu'au génie de faire oublier ses écarts , de plaire même quelquefois par une marche irrégulière. Il faut qu'il se décele , qu'il éclate , en quelque lieu , en quelque temps que la nature l'ait placé : par-tout il porte avec lui ce caractère de supériorité , ou plutôt de souveraineté qu'elle lui imprima , & qui

établit son ascendant sur les esprits vulgaires : tige vigoureuse qui prospère dans un sol aride & froid , qui , sans se courber , se fait issue à travers les obstacles , & va chercher sa nourriture dans les rochers où ses racines s'insinuent. Mais ce n'est pas toujours une célébrité durable que le talent obtient dans la renaissance des Lettres. Ses succès servent de base à d'autres succès , qui souvent les couvrent & les font disparaître : quel est donc le prestige des Ecrits de Montagne , pour nous enchanter encore ? A quelle région n'eût-il pas atteint, s'il eût pris son essor du haut degré où nous sommes parvenus ? Créateur de ses idées , il se traça lui-même sa carrière ; le premier , il nous apprit à penser , & personne ne fit penser davantage. Ce que Descartes devoit être à la connoissance de la nature , & Montesquieu à la politique , Montagne le fut à la Morale. C'est sur ces trois Génies que porte l'édifice de la Philosophie Française. Mais l'Auteur des Essais ne fut pas envi-

ronné des grandes lumières , des secours puissans qui seconderent les deux premiers , & l'on ignore ce qu'ils eussent été , s'ils avoient vécu ses contemporains. Pour mettre le sceau à sa gloire , l'orgueil de notre siècle s'est abaissé devant lui : son Livre est le foyer où l'on va dérober des flammes ; de célèbres Ecrivains se sont rangés parmi ses Copistes ; ils lui doivent les germes de leurs plus grandes idées , la hardiesse de leurs systèmes , l'énergie de leur langage ; & c'est Montagne que préconise sous leurs noms , l'enthousiasme qui leur applaudit.

Son Eloge fera donc principalement celui de ses Ouvrages ; la véritable existence de l'homme supérieur est dans ses productions ; c'est par elle qu'il franchit toutes les bornes de son être , qu'il vit pour l'univers & les siècles , que ses moindres actions cessent d'être indifférentes. Pour donner même une idée juste de la personne de Montagne , je ne chercherai point d'autres ressources que ses Ecrits :

par-tout les traits de son caractère s'y trouvent mêlés & fondus avec ceux de son génie : là il est son-propre Peintre & son Historien le plus fidele ; là , nous apprenons qu'il fut notre maître dans l'Art d'écrire avant le regne du goût ; qu'il connut la vraie philosophie avant la renaissance des lumieres : qu'en un mot , il fut être éloquent dans le siècle de Ronsart , & Philosophe dans le siècle de la Ligue.

PREMIERE PARTIE.

[1] Les premiers regards de Montagne virent briller l'aurore de notre Littérature ; quelques rayons échappés de l'Italie commençoient à dorer les sommets de notre Parnasse , & faisoient reparoître les traces de l'antiquité , long-temps perdues dans les ténèbres de la barbarie : François Premier , porté naturellement aux grandes choses , & jaloux d'occuper à la fois toutes les bouches de la Renommée , agitoit d'une main les fisons de la guerre , & de l'autre encensoit les Beaux-Arts ; il les

appelloit au milieu des orages , & les Muses qui campoient autrefois avec Alexandre , César & Scipion , voyoient renaître ces temps sous les auspices de leurs émules. Que la voix du Souverain est puissante , que son regard a de vertus ! toujours prêts à lui obéir , les talents attendent ses ordres en silence ; il leur donne le signal , & ils se précipitent dans la carrière ; on diroit qu'ils font l'ouvrage de sa parole.

Sous le regne de François Premier , tout favorisoit , tout préparoit leur effor. Tandis que l'invention de la Presse multiplioit les secours , que les querelles de Religion rendoient l'étude nécessaire , les Sciences élevoient des hommes obscurs aux plus éclatantes fortunes , aux honneurs même de la Chevalerie , & le Monarque protecteur ennoblissoit les Lettres aux yeux de l'homme de Cour , qui s'étoit fait long-temps un mérite de les négliger. Déjà son zele vif & généreux , exerçant sur les esprits un pouvoir nou-

veau, annonçoit une grande révolution ; déjà l'on voyoit éclore les nobles fruits d'une émulation qui fermentoit de toute part ; on remontoit aux sources par la connoissance des Langues , & les chefs-d'œuvres de la Grece & de Rome devenoient plus familiers par la traduction. Mais si l'amour des Lettres se répandoit rapidement , le talent d'écrire ne régnoit pas encore ; l'esprit François se traînoit avec timidité sur les pas des Anciens , & notre Langue bégayant leurs pensées , ne faisoit encore que l'essai de ses forces. Buchanan , Muret , de Thou dédaignoient de lui confier leurs travaux : cependant les succès de Marot auroient pu les enhardir ; ceux d'Amiot & de Rabelais donnoient des espérances nouvelles ; mais en vain eût-on cherché la justesse , la précision , le goût , le coloris dans les productions Françaises ; & l'illusion que Ronfard fit à son siècle n'en prouvoit que la stérilité. Telle étoit notre Littérature , lorsqu'au fond du Périgord , on vit paroître Mon-

tagne , cet Ecrivain sans modele , qui se créant à lui-même son genre d'éloquence , fit connoître que les Anciens pouvoient avoir des rivaux. Les Muses Grecques & Romaines , appelées par son pere autour de son berceau , lui donnerent le premier aliment ; on eût dit que ce pere judicieux apperçût dès-lors la trempe singulière de son ame , & qu'il voulût lui prescrire un régime analogue.

Des réflexions supérieures à son siècle sur les vices de l'éducation vulgaire , le dirigent dans celle de son fils. Ménager ses organes & prévenir le dégoût de l'étude par la facilité , la modération du travail ; soustraire ses plus précieuses années à la lenteur des Ecoles , le nourrir des succs vigoureux de la Langue de Cicéron , qui devint son idiôme naturel , lui faire un jeu de cette tâche si pénible , si longue , si redoutable , entretenir la noble liberté de son esprit par une méthode sans contrainte ; aider en lui l'activité de la nature , mais sans effort , sans violence ; tels furent

les soins donnés à l'éducation de Montagne, & les moyens qui abrégèrent son enfance. Si, par respect pour l'usage, quelques-unes de ses années furent abandonnées aux Ecoles publiques, il s'en vit dédommagé par le bonheur d'avoir pour Maîtres les Buchanan & les Muret.

Quelle pénétration ne supposoit pas dans Montagne un cours d'étude terminé à l'âge de treize ans ! Mais cette précocité n'est pas toujours le présage d'une réputation éclatante ; rarement les productions prématurées croissent-elles par une gradation de force proportionnée à leurs premiers progrès ; leur sève épuisée par un trop prompt effort, tarit subitement, on les abreuve de sucres rares & sans substance, qu'une longue végétation n'a point préparés. Parvenues tout-à-coup au degré d'élévation où elles doivent atteindre, elles s'arrêtent dans la médiocrité ; ouvrages précipités, que la nature n'achève point, qu'elle abandonne, qu'elle oublie ; mais dans Montagne, elle perfectionna

ce qu'elle y avoit ébauché. Si le titre d'Aut-
teur l'avoit ébloui , il auroit pu sans peine
en décorer sa jeunesse ; pour l'intérêt de
sa gloire , il se défendit d'une ambition
qui fait avorter plus de talents qu'elle n'en
fait éclore. Ces années , qu'il n'avoit
point perdues en stériles études , en pro-
ductions hâtives , furent données à des
lectures choisies , plus encore à la ré-
flexion qui les féconde , on peut dire qu'il
en avoit rendu son jugement dépositaire ,
bien plus que sa mémoire. Une multitude
de germes fermentoient , lentement échauf-
fés par son génie , & y prenoient , comme
dans un sol excellent , une qualité nou-
velle , une faveur particulière.

Mais ce n'est point encore par le mé-
rite des choses , que se doit apprécier Mon-
tagne , c'est par sa manière de les expri-
mer , par le caractère original de son élo-
quence , par cette vigueur d'imagination &
de pensées qui se communiquoit à son
langage. Quoique la nature l'eût formé
pour produire , on le vit cependant payer

aux Lettres son premier tribut par une traduction. Dans ces temps si orageux pour le Christianisme , la Théologie naturelle de Sebond paroissoit à son pere un puissant préservatif ; & il desiroit qu'une main habile en enrichît sa Partie : Montagne , secondant ses vues respectables , se charge de l'entreprise. Ce traité subtil & solide , mais dont le langage barbare fait douter s'il est Espagnol ou Latin , change de forme sous sa plumé ; une vivacité pressante en anime le style : l'Ouvrage devenu sien , est applaudi de la France entiere , qui présage la gloire future du Traducteur. Dès-lors il parut un modele dans ce genre ingrat , où les succès sont rares , parce que les talents , qui le dédaignent , peuvent seuls y réussir. Un Traducteur est un Peintre qui doit se pénétrer de son objet , le concevoir dans une imagination vive , pour l'enfanter de nouveau : esclave & libre en même temps , il doit suivre son Auteur pas à pas , se mesurer sans cesse avec lui , sans rien

pèrdre de sa chaleur. Montagne connoissoit ces difficultés , & possédoit l'art de les vaincre. On en pourroit juger encore par cette foule de textes qu'il traduit dans ses Essais , avec une force qui étonne , une précision qui l'augmente. Quel devoit être le torrent de son élocution , lorsque dégagé de toute espèce d'entraves , il se livroit à lui-même ? Long-temps il n'avoit partagé que la gloire d'Amiot ; mais lorsque les Essais parurent , le siècle s'étonna ; en vain voulut-on découvrir dans l'antiquité le modèle de cet Ouvrage , on trouva qu'il n'en avoit point. C'en fut assez pour qu'il parût bizarre à la foule rampante des imitateurs ; ils le jugerent & ne le sentirent pas ; les esprits froids l'apprécierent par ses défauts , & ne furent qu'effrayés de ses beautés audacieuses ; les hommes de goût qu'il séduisoit , n'osoient applaudir encore , & leurs regards interrogeant les Maîtres du Parnasse , sollicitoient leur décision ; bientôt l'arrêt fut prononcé , & l'Europe reténcit du nom de Montagne.

Il est des Ouvrages qui ne peuvent faire des impressions médiocres ; le livre des *Essais* ne devoit ni réussir , ni déplaire à demi. Accueilli par le Public avec transport , il a trouvé des censeurs qui l'ont dégradé jusqu'au mépris , & qui ont fait sentir que *celui qui lit un nouvel Auteur , se met à l'épreuve plus qu'il ne l'y met* (a).

[2] Ne cherchons dans les *Essais* ni l'esprit d'analyse , ni une constante régularité ; difficilement la méthode s'allie avec la chaleur de l'imagination , l'abondance des idées , la manière indépendante qui caractérisent Montagne. Il croyoit plus nécessaire de faire sortir ses pensées , que de les enchaîner ; il aimoit mieux déplacer , que proscrire ses traits saillants , libres enfants de son génie , qui font le charme de ses *Ecrits* ; & qu'importe au Lecteur le foible avantage d'une méthode froide , s'il faut l'acheter aux

(a) Préface de Mlle de Gournay , tome IX.

dépens des plus grandes beautés ? Que des Idées communes aient le mérite de l'enchaînement, on est en droit de l'exiger ; que la timide colombe s'occupe à ranger son plumage ; mais que l'aigle intrépide ne songe qu'à s'élever. Ne croyons pas cependant que la marche de Montagne soit toujours vagabonde , que son pas soit constamment déréglé. Souvent il paroît en désordre , parce que le lien de son discours n'est pas sensible , & que son ordre est caché. Mais qu'on lui fait gré de ses écarts mêmes , & qu'il est intéressant par ses digressions ! C'est un fleuve qui s'échappant de son lit , n'en est que plus abondant , plus rapide , & qui par-tout roule son or avec lui. Aisément on pardonne à Montagne de perdre de vue les titres de ses chapitres & les sujets qu'il annonce. Ceux qu'il traite paroissent toujours les mieux choisis , parce que l'intérêt naît de sa plume , & non des objets discutés. Ne craignons pas de l'assurer , ce n'étoit pas sans dessein qu'il se

lieroit à cette manière d'écrire ; elle tenoit au ton de familiarité qu'il s'étoit prescrit , soit pour attacher son Lecteur , soit pour se ménager le droit de tout dire. Ce n'est point un Livre qu'il paroît composer ; on croiroit qu'il ne veut que se rendre compte à lui-même. Jamais on n'eut moins l'air d'instruire , en donnant les plus importantes leçons ; jamais style n'imita mieux celui de la société & ne répondit plus parfaitement au but de son Auteur. On ne voit point Montagne sur la Tribune oratoire , joindre à l'austérité du précepte la triste gravité du langage ; c'est de près qu'il parle à l'homme : il n'enseigne point , il converse ; une morale riante est dans ses discours un fruit caché sous des fleurs , il déride le Stoïcisme même , & donne à Zénon les traits d'Épicure. Tantôt il prend ceux de Démocrite , pour inviter son Lecteur à jouir avec lui de la scène du monde ; tantôt , assaisonnant la raison de Seneque du sel d'Horace & de Plaute , il appelle les jeux ,

les graces , la folie même au secours de la sagesse. Delà cette franchise d'expression , qui se livre sans contrainte à toute son énergie ; cette ironie piquante , ces narrations qui attachent ; en un mot , ce talent de mettre les plus hauts préceptes à la portée de l'homme frivole , de lui donner la lumière lorsqu'il ne cherche que le plaisir ; de lui tendre d'aimables pièges pour le rendre heureux & sage.

Il n'est pas jusqu'au mauvais goût de son siècle , qu'il ne sache embellir. La manie des citations régnoit alors aux dépens de l'élégance & de la raison. L'érudition hérissoit les Traités , les Discours , la Poésie même , & par une vanité ordinaire chez les Peuples qui sortant de l'ignorance , on ne disoit que pour paroître savant. Montagne connoît cet abus , y jette du ridicule , & s'y conforme ; mais , par un prestige de son art , il fait nous rendre intéressant cet abus même. Tout ce qui n'étoit pas du ressort des hautes Sciences , la vaste Littérature l'embrassoit ,

& malgré l'opinion qu'il veut donner de son ignorance, on voit qu'il a tout lu, & ce qui est bien plus rare, qu'il s'est rendu maître de tout. S'il multiplie les sarcins dans la Littérature ancienne, il en fait éclore des beautés inconnues, il en extrait de nouveaux sucs. Le Lecteur, qu'il promène parmi toutes les fleurs de l'Histoire, de la Poésie, de l'Eloquence, semées au hasard pour former le plus heureux mélange, jouit du double avantage de la richesse & de la variété. En un mot, si le Livre de Montagne n'étoit pas un vaste Traité de morale, il seroit encore le plus intéressant des Recueils. L'Artiste rassemble de tous les climats des matieres précieuses, les polit, les façonne, en distribue les nuances; & en compose une éblouissante mosaïque; tel paroît Montagne dans l'assemblage de tous ces textes dont il rassemble les idées, par le sens ou l'expression qu'il leur donne, par l'empreinte dont il les marque. Ennemi né de toute servitude, il n'est pas même

esclave des Anciens , qu'il adore ; je ne fais par quelle magie leurs trésors lui appartiennent , & comment tout ce qu'il leur enleve se convertit en sa propre substance. Jamais on n'exécuta mieux le précepte de *faire sien* le travail d'autrui ; d'imiter *ces abeilles* , dont le miel devient tout leur (b) , quoique formé de parfums qui ne sont point à elles ; à leur exemple , Montagne ne laissant appercevoir que son ouvrage , fait oublier le germe qu'il déroba ; il moissonne l'antiquité pour s'enrichir ; mais c'est toujours de son propre fonds que naissent ses principales beautés. A chaque pas , il fait sentir combien les secours étrangers lui furent peu nécessaires. Eh quoi ! les saillies de l'imagination , la force soutenue du style peuvent-elles être des ornements empruntés & des productions de la mémoire ? dans quelle source a-t-il puisé l'art d'allier tout ce que le sublime a d'étonnant , avec tout ce que la

(b) Tome II, ch. 25. pag. 51.

naïveté & l'enjouement ont de légèreté & de grace ? Quel talent de persuader , soit qu'il emploie ou la force comique , ou les couleurs de la Poésie , ou les foudres de l'éloquence ! par quel étrange lien a-t-il associé la raison au badinage ? Quel mélange nouveau des teintes les plus vigoureuses , les plus délicates , les plus sombres , les plus riantes ! Obscur & confus quelquefois dans sa rapide chaleur , Montagne jette du sein de ces nuages les traits de la plus vive lumière ; tel Rembrandt , du milieu de ses ombres , de ses nuits , fait sortir des traits mâles , des attitudes imposantes ; les figures sont plus saillantes , parce qu'il noircit les contours ; ses couleurs , jetées au hasard , & sans paroître préparées , présentent une surface inégale ; il attache , il étonne par une hardiesse que son admirateur n'ose imiter ; si l'on méconnoissoit Montagne dans cet emblème , on n'auroit point lu ses Ecrits [3]. La nature l'avoit fait trop éloquent pour qu'il daignât devenir Rhéteur ; s'il

présente sa pensée sous plusieurs faces , c'est qu'il cherche le trait décisif qui en rendra l'énergie ; mais sa phrase serrée , pressante , forte de choses , entraîne rapidement vers le but. Tout ce qu'il peut retrancher de ces monosyllabes qui chargent , obsèdent la période , qui sont comme autant de liens qu'elle traîne péniblement avec elle , il l'abandonne & le proscriit. Heureuse liberté , qui favorise & la chaleur de son style , & son énergie poétique !

[4] Oni la Poésie respire dans le style de Montagne , lui donne le mouvement , l'élévation , la vigueur , ces tours libres , ces expressions hardies , ce langage animé , qui vit de figures & d'images ; ces comparaisons , où l'objet vient se répéter traits pour traits ; ces métaphores , où il se peint rapidement & en masse ; ces coups de force , qui réveillent & ravissent , qui paroissent comme des élans nécessaires à l'Ecrivain , pour ne pas retomber , sont des caractères communs entre la Poésie

& l'éloquence : dans l'une ou dans l'autre ils ne different que par la force des teintes : on pourroit dire qu'ils tiennent à la substance de la première , & qu'ils ne forment que la parure de la seconde.

Transporté jusqu'à l'enthousiasme , par le prestige de la Poésie , Montagne n'en parle qu'en Poète : si on l'en croit , *elle ne pratique pas notre jugement* , elle le ravit & le ravage : personne n'a mieux senti quelle est la langue naturelle du génie , la source vive des grandes beautés. Si elle agissoit sur lui avec tant d'empire , si elle avoit le pouvoir de remuer , de bouleverser son ame , c'est que dans son sein étoit allumé le feu divin qui fait les Poètes. Dans quelle ligne de son Livre ne le voit-on pas éclater ? Laisse-t-il reposer un moment cette imagination pittoresque , qui s'imprime profondément les objets , & leur donne dans ses tableaux la couleur , la consistance & la vie ? Cette brûlante activité , qui anime toutes les parties du style , qui étend l'intérêt sur tous les dé-

tails ? dans les comparaisons également ingénieuses & justes , dans les fréquentes métaphores , c'est la nature entière qu'il appelle au secours de la pensée ; inestimable ressource , dont il faudroit lui reprocher l'abus , si l'on pouvoit lui reprocher de plaître ; ressource essentielle à tout Ecrivain qui pense fortement , & qui veut suppléer à l'infécondité de notre langue ; ressource , en un mot , bien plus naturelle que l'on n'imagine , & qui n'est point une découverte de l'Art. N'en doutons pas ; le langage figuré fut notre premier idiôme ; il précéda les Langues , & fut dans leur enfance le supplément de leur stérilité. Voyez l'homme sortant des mains de la nature , voyez le Sauvage , bégayant une Langue rare , recourant à tout ce qui l'environne pour revêtir sa pensée d'images sensibles , montrant une montagne pour rendre l'idée de la grandeur , nommant l'animal féroce pour donner celle de la force , & toujours exprimant l'idée abstraite & l'objet absent par leurs

rapports avec l'objet présent & palpable : Montagne , qui , sans doute , eût été plus sobre d'images , s'il eût employé la Langue de Rome , reconnu la nécessité de leur secours , lorsqu'il eut essayé les forces de la sienne ; mais dans son abondance , il a le mérite rare d'être prodigue sans être fatigant , tant il fait y répandre de variété , de graces & d'énergie. Son style ne peint pas , il grave , il creuse : pourroit-on n'y pas aimer ces traits originaux , & pour ainsi dire ces fieres attitudes , qui donnent à ses défauts mêmes quelque chose d'imposant ? cette heureuse liberté qui ose reculer toutes les bornes , commander à la regle , la rompre ou la courber lorsqu'elle opprime le talent ? La Langue est toujours assez nerveuse pour celui qui pense faiblement ; mais le grand Ecrivain ne la trouve jamais ni assez forte , ni assez rapide ; est-il donc étonnant que Montagne , à qui la Langue romaine étoit si familiere , ait senti plier la nôtre sous le poids de ses pensées , qu'il ait écrit qu'elle

succombe à une puissante conception , qu'elle languit sous vous & fléchit , si vous allez tendu ; & que pour éterniser son Livre , il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme (c). Mais il est donné au génie d'ennoblir , de transformer , de créer. Pressé par la vigueur de ses idées , il s'agit & fait effort pour les enfanter sous des traits mâles , pour les revêtir d'expressions aussi brûlantes qu'elles. Oui , les Langues prennent un caractère analogue au talent qui les emploie : le goût , le nerf , l'oreille de l'Ecrivain décide de leur noblesse , de leur force , de leur harmonie ; il les marque de son empreinte , comme le métal communique sa couleur à la pierre qui l'éprouve. La Langue françoise est une argille molle , qui prend de la solidité selon le degré de chaleur qu'on lui communique : jamais on n'exerça sur elle autant d'autorité que Montagne : personne ne la rendit plus obéissante à toutes les

(c) Tome VII, ch. 15. pag. 323.

inflexions de l'ame ; il établit & prouva cette maxime, qu'on peut l'enrichir, *non en l'innovant, mais la remplissant de plus vigoureux services, & lui apprenant des mouvements inaccoutumés* (d). En effet, cette Langue bornée, timide, sans inversions, surchargée de membres inutiles, devient tout-à-coup dans les Ecrits de Montagne, une Langue féconde, audacieuse, variée, capable de précision. Quel art n'a-t-il point d'en faire valoir, d'en multiplier les avantages, d'y découvrir ces ressources cachées, qui ne se manifestent qu'aux esprits du premier ordre, comme les veines du marbre ne peuvent faillir que sous la main robuste qui le polit & le fatigue.

Que le Grammairien se taise, lorsque le Génie parle ; c'est à celui-ci à se composer son idiôme. Montagne s'en fit un, mais ce ne fut point au hasard, & il prit pour base un excellent principe. Rendre la pensée lui parut le premier but de l'E-

(d) Tome VII, ch. 15. p. 321.

crivain. L'esprit doit donc commander à l'expression , comme le maître à l'esclave. D'après cette maxime , Montagne s'attache à subjuguer la Langue , pour l'enrichir. Tantôt il l'étend par l'analogie , en lui restituant des membres qui doivent lui appartenir ; tantôt il la rend plus précise par l'union des mots ; quelquefois , semblable au Cultivateur qui transplanté , incorpore les germes , confond les sèves , & donne à un seul fruit le mérite de plusieurs , il transporte l'expression à un autre sens , ou la naturalise , si elle est étrangère : il ne craint pas de la choisir dans le langage de sa Province , qu'il érige en dialecte , lorsque ses mots sont dignes d'adoption. Si une expression est nécessaire , si elle est forte , peu lui importe ; sa source lui manque-t-elle ? Il osera la créer. C'est ainsi que l'Artiste supérieur qui , pour rendre son travail plus fini , a besoin d'un instrument nouveau , l'invente quelquefois & le fabrique lui-même.

Ne cherchons pas toujours dans le style

de Montagne un coloris moëlleux , des nuances exactement dégradées. Mais pourroit-on ne pas préférer à ces avantages , tantôt ce jet rapide de pinceau qui forme sans efforts ces traits admirés que l'art désespère de produire , tantôt cette touche savante & forte de Michel-Ange , qui sacrifie l'éclat des carnations à des beautés supérieures , & se plaît à exprimer l'anatomie de ses figures , en faisant saillir les muscles , les nerfs & les veines.

Critiques délicats , Lecteurs froids & minutieux , Littérateurs géomètres , ne venez point , le compas à la main , mesurer la période de Montagne , calculer ses négligences , lui reprocher des fautes heureuses. Combien de fois une expression triviale ou bizarre a-t-elle acquis sous sa plume de la grace & de la noblesse ! Combien de fois a-t-il ressemblé à l'ingénieux Statuaire qui , dans un bloc précieux , ménage si adroitement une tache qu'il en tire un trait de physionomie !

Si Montagne ne paroît pas toujours

assez intelligible ; c'est qu'il veut être précis ; plus souvent encore c'est qu'il est profond : son obscurité est celle d'un abyme. S'il supprime les liaisons du discours , c'est qu'il précipite les pas vers le but ; la brièveté de sa phrase n'a point d'autre objet & il nous dépeint sa manière d'écrire , lorsqu'il se déclare pour un *style simple & naïf , succulent & nerveux , court & serré , non tant délicat & peigné , comme véhément & brusque (e) , en un mot , déréglé , déconfus & hardi. L'éloquence , ajoute-t-il , fait injure aux choses qui nous détournent à soi (f)*. Sur ce principe [;] , il préféreroit à Cicéron Sénèque , Tacite & Plutarque. En admirant l'élocution enchanteresse de l'Orateur romain , dont l'éloquence , vuide de choses , se donne corps à elle-même ; il l'accusoit de sacrifier l'abondance des pensées à l'abondance de la parole , d'être plus

(e) Tome I^{er}, ch. xiv , p. 3.

(f) *Ibid.* p. 112.

orné que robuste , plus fastueux qu'opulent : il a loué Amiot , & ne l'a point imité ; un esprit aussi bouillant ne pouvoit se captiver & languir dans de longues périodes ; jamais son style n'est ralenti par la superfluité des mots , ni raidi par les efforts d'un travail trop pénible.

Il est vrai que cette rapidité de style est peu compatible avec le mérite du nombre , & qu'en vain l'on chercheroit dans Montagne une harmonie soutenue , des périodes artistement arrondies & cadencées : mais n'intéresse-t-il pas davantage pour la constante chaleur d'un style qui émeut profondément par ses contrastes , ses hardiesses , ses détonations mêmes , dont l'énergie cause je ne sais quel saisissement à l'ame qui s'étonne , & , pour ainsi dire , se hérisse.

Malgré les secousses inévitables dans une marche rapide , le Lecteur se livre sans efforts à la facilité d'une composition qui l'entraîne , d'un langage qui est l'expression de la nature. Fécond , naïf , va-

rié & sans symmétrie , comme elle ; Montagne répand ses fleurs avec le même désordre , le même air de négligence ; par-tout il nous la donne & la choisit pour maître. C'est le seul art qu'il emploie pour captiver jusqu'à son Censeur , qui , plus d'une fois démenti , expie sa critique par son hommage.

Mais il est des Lecteurs dont la vue n'atteint pas jusqu'aux grandes beautés ; ou qui , les considérant hors de leur vrai point d'optique , les trouvent gigantesques & monstrueuses. D'autres , appesantis sur ces détails , ne savent appercevoir que les taches , entreprennent de disséquer le sublime , que l'on ne sent pas dès qu'on le discute : leur ame est une corde muette , qui ne répond pas à son impression. Critiques sans goût , vous prétendez analyser les Graces ! Ignorez-vous qu'on doit les adorer & qu'on ne peut les définir ? Apprenez qu'elles résultent quelquefois de l'irrégularité même ; & que la beauté , fière de ses propositions ,

s'étonne de ne pas enchantet, comme elles. Saisirez-vous le trait décisif qui donne le caractère à cette physionomie dont les détails sont des défauts & dont l'ensemble vous ravir ? Non : c'est un secret que la nature s'est réservé. Ainsi, les traits victorieux du génie, les beautés originales de Montagne ont leur mécanisme caché : on ne les explique point, on les goûte, on les admire. Un cri universel n'a point cessé de préconiser les *Essais*, non comme modèle, mais comme ouvrage inimitable [6].

Parmi les Écrivains qui ont honoré la France, il n'en est point qui présente d'une manière plus neuve des idées plus importantes, qui doive moins aux autres, & qui soit plus lui-même. En vain Char-
ron, disciple, ou plutôt adorateur de Montagne, s'est efforcé de l'atteindre. Copiste respectueux, il a enchaîné, développé, affoibli ses idées, & a montré un homme d'esprit qui commente un homme de génie. En vain d'autres Moralistes ont

opposé des Essais à ceux du Philosophe ; leur doctrine plus épurée n'a point inspiré le même intérêt ; & s'il ont eu l'avantage de la cause , la palme de l'éloquence lui est restée. Plusieurs ont usurpé ses idées , aucun n'a saisi sa manière de les rendre ; c'est un larcin qu'il ne doit pas redouter ; ce qui tient au génie ne s'imité point ; son feu divin n'est allumé que par la nature , & il n'est point de Prométhée qui le dérobe. Sur ses traces cependant se sont enhardis quelques Ecrivains supérieurs au peuple des Auteurs , & de lui seul ils ont appris ce que le talent doit oser. J'entends , il est vrai , des Grammairiens timides , ou plutôt superstitieux , qui le dénoncent comme un novateur , coupable d'avoir attenté à la pureté du langage [7]. Mais j'entends aussi la postérité qui l'absout , ou plutôt , qui lui rend grâces ; je vois plusieurs de ses expressions adoptées , & quiconque entreprend d'écrire , reconnoît à chaque pas que la plupart devroient l'être. Montaigne auroit-il donc offensé sa

Langue, en la forçant de rendre ses pensées ? Dégrade-t-on l'arbre où l'on insère un meilleur germe ? Par quelle contradiction cependant admirons-nous des richesses que nous négligeons de tourner à notre usage ? Par-tout le progrès des Langues a suivi celui des idées ; & cette marche est naturelle : comment la nôtre a-t-elle pu tomber dans l'indigence, tandis que les esprits devenoient plus féconds ? Peut-être a-t-on supposé que le langage des Ecrivains surannés ne pouvoit être meilleur que leur goût, & avoit besoin de la même réforme. Dès-lors on a voulu le polir, & l'on n'a fait que l'atténuer ; on a cru l'épurer, on l'a dépoüillé de sa substance. Louer Pascal d'avoir deviné la Langue, c'est le déclarer chef ou complice de ses corrupteurs. Eh quoi ! la surcharger de particules & d'articles, la rendre plus monotone & plus timide, restreindre ses inversions, déjà trop rares, lui ôter la ressource de ces emprunts, de ces heureux larcins qui ont enrichi la Lit-

érature angloise ; lui faite payer de son énergie une élégance molle , en un mot , la rendre telle que l'éloquence & la poésie en soient plus difficiles , & par conséquent moins parfaites , est-ce donc la former , l'épurer , l'embellir ? Après l'étonnant résultat des variations qu'elle a souffertes depuis Montagne , il faudroit , pour recouvrer ses forces , qu'elle rétrogradât de deux siècles. Oûi , l'éloquent Paschal eût été plus éloquent encore , s'il eût substitué l'étude des Essais à la triste manie de les censurer. Et quel homme de goût peut les lire sans regretter nos pertes , sans réclamer ces expressions & ces tours qui donnent au style de Montagne autant de variété que de force , & concourent si puissamment à sa célébrité ? Mais si la Langue seconde le génie , le génie la seconde , l'enrichit à son tour : lui seul en fait tirer ces beautés mâles inconnues au talent factice , toujours réduit au mérite de l'élégance & d'un coloris passager. Le même fonds de pensées , de connoissances ,

d'expressions , donnent chaque jour des résultats bien différens.] Apelles n'employoit pas d'autres couleurs que ses rivaux : le même canevas , les mêmes fils ne produisent pas les mêmes chefs-d'œuvre , parce que c'est Minerve ou Arachné qui brode. Quelqu'estimable cependant que soit Montagne par les caractères de son style , la partie la plus intéressante de son éloge me reste encore à tracer. Jusqu'ici je n'ai point montré le Philosophe , & c'est à ce titre sur-tout que Montagne a mérité l'hommage de la postérité.

SECONDE PARTIE.

Lorsque je viens honorer Montagne comme Philosophe , je ne crains point d'armer contre moi votre censure. O vous , mes Juges & mes modèles , vous , les disciples & les organes de la Sagesse , si une audace sacrilège fut frappée justement des anathèmes du zèle , ce zèle , vous le savez , n'a point dû confondre la véritable philosophie avec son fantôme , & en ré-

véral son nom sacré, il n'en a dû proférer que la profanation & l'abus. Traçons l'idée du Philosophe ; le définir, c'est le justifier.

Briser le joug du préjugé pour ne penser qu'avec soi , & comme si personne n'avoit encore pensé ; voir les choses en elles-mêmes , & non dans les opinions, c'est-à-dire , les connoître , & non les croire ; réduire la vérité à ses premiers éléments , pour séparer ce qui est de l'homme de ce qui émane de la nature ; revendiquer l'indépendance de nos ames , qu'aucune puissance n'a droit d'affujettir ; se rendre le juge & non l'esclave des idées d'autrui , se défendre également de la crédulité & du pyrrhonisme , de la servitude & de la révolte , ne point imaginer que tout soit erreur , ni que tout soit vérité ; étudier l'homme , & sur-tout l'interroger en soi ; choisir pour premier oracle le sentiment , la raison , la nature , à qui nous prêtons si souvent nos mensonges ; ne point prendre pour amour du vrai le

goût du paradoxe ; laisser aux hommes les erreurs qui concourent à leur félicité , placer le souverain bien dans la vertu , la connoître , l'enseigner & la suivre ; en un mot , & c'est l'abrégé de toute Philosophie , chercher dans leurs sources la vérité & le bonheur , pour en jouir & les répandre , c'est être digne du nom de Sage ; c'est d'après ces notions qu'il faut avouer que le Philosophe est un être précieux au monde , que son caractère est sacré , que son titre est sublime. Montagne le rétablit parmi nous , l'honneur de ce nom , si rarement mérité ; mais dans quelle circonstance ce phénomène vient-il éclairer nos climats ? Ce fut sous ces regnes orageux , où la superstition plongeant tout dans ses ombres , aveugloit les Peuples pour les immoler , où l'on croyoit à l'Astrologie , à la Magie , à la Divination ; où les âmes , jouets de toutes les erreurs , étoient encore dans un état d'enfance , mais dans cette enfance turbulente , qui n'a ni les ressources de la rai-

son , ni la paix de la stupidité. Du milieu de ce cahos s'éleva un homme qui eût étonné les plus beaux siècles , qui , du premier vol , s'élança aux plus hautes régions , & franchit tous les degrés.

Lorsque l'on considère tous les progrès de l'esprit humain , on croiroit qu'il a ses saisons , & qu'il enfante comme la terre : on le voit se préparer par des essais , passer des productions faciles & légères aux productions solides & vigoureuses : par-tout on a senti avant que de penser ; par-tout la Littérature a donné ses parfums , avant que la Philosophie vînt offrir ses récoltes ; les Ecrits de Montagne n'étoient donc pas des fruits que l'on dût attendre d'un Parnasse naissant ; mais il est des tiges dont la sève active a la vertu de devancer les temps , & il se rencontre des ames qui se développent sans être assujetties à l'ordre accoutumé. Deux fois le même siècle fut témoin de cette merveille , & tandis que la France se glorifioit de posséder Montagne , l'Angleterre , qui devoit être en

sont sa rivale , produisit le célèbre Bacon.
 Si l'étude fait éclore le talent , c'est la
 nature qui en détermine le genre & l'éten-
 due : à chaque génie elle assigne son fruit
 propre , & le fait naître avec le germe qui
 le spécifie. La réduire à n'enfanter que le
 Poète , c'est ignorer profondément sa
 marche. Montagne étoit né Philosophe ,
 comme Virgile étoit né Poète. On n'ac-
 quiert point cet œil perçant qui voit au-
 dessus & au-dessous de lui ; ce feu impatient ,
 qui rend l'ame avide de connoissances , &
 l'agite pour la féconder ; cette fierté qui
 s'indigne des difficultés & des bornes :
 cette imagination ambitieuse de créer , qui ,
 passant rapidement sur les régions connues ,
 cherche & découvre des mondes ignorés ;
 cette conception vive , aiguë ; qui , capa-
 ble des plus vastes combinaisons , ne s'es-
 fraie ni des hauteurs , ni des profondeurs :
 en un mot , tout ce qui constitue ce génie
 philosophique , si dominant , si marqué
 dans Montagne : une éducation sans con-
 traire l'avoit livré à cet esprit d'indépen-

dance , essentiel au Philosophe , & naturel aux grandes ames. Ce goût pour la liberté fut la première passion , lui rendit odieuses toutes espèces de chaînes , & principalement celle du préjugé : des vues profondes , une curiosité défilante , un grand amour du vrai le portèrent à tout voir , à tout chercher dans les sources ; c'est avec ces dispositions qu'il entre dans la vaste carrière. Convaincu que connaître les opinions , ce n'est pas connoître les choses , il travaille à s'isoler de toutes parts ; il s'accoutume à penser seul , & en homme que l'éducation , les exemples , les lectures n'auroient point prévenu. On ne le verra plier sous le joug d'aucun Maître ; dans le libre essor de ses idées , il percera jusqu'aux premiers principes , & à travers toutes les erreurs il saisira la nature [8].

Bientôt il reconnoît que les hommes font commerce de mensonges ; qu'imitateurs & copistes les uns des autres , ils ressemblent à ces insectes qui prennent la

couleur de tout ce qui les environne ; que le préjugé , cet éternel tyran du monde , regne sous des noms sacrés , commande aux loix , aux mœurs , à la raison , & qu'enfin nous ne sommes malheureux & coupables que par l'imposture. A l'aspect de nos misères , il paroît saisi d'une indignation mêlée de pitié ; l'amour de l'humanité le transporte , l'embrase , & lui inspire le plus grand projet qui puisse entrer dans une ame , celui d'éclairer ses semblables , pour les affranchir , de remonter le cours de toutes nos institutions , & de les suivre jusqu'à leur secrète origine. C'est au suprême Tribunal de la nature , le seul que le Philosophe reconnoisse , après celui de la Religion , qu'il ose citer la sagesse du monde ; c'est au flambeau de la raison qu'il entreprend d'ôter le masque des choses , ainsi que des personnes.

Discerner la fausse Philosophie , est un des premiers fruits de la véritable. Si Montagne promène ses regards sur celle des

Anciens , il remarque des spéculations stériles & vagues , des opinions qui se combattent , se mêlent , se détruisent , qui flottent dans l'incertitude comme les nuages ; une morale ou trop rampante , ou trop sublime , indigne de l'homme , ou supérieure à sa portée ; des principes lumineux , mais dont les conséquences sont outrées ; le système du doute imaginé par la sagesse , & dénaturé par la folie ; l'homme , enfin , toujours rejeté vers quelque extrémité , & nourri de paroles par une Philosophie *ostentatrice* , incapable de régler ses actions. Au milieu de ce tourbillon d'inutilités confuses , Socrate lui paroît seul environné d'une pure lumière , appelant du Ciel la sagesse , pour la rendre familière à tous les hommes , & l'appliquer au détail des mœurs. Voilà celle que Montagne reconnoît pour divine , qu'il embrasse , qu'il adore. Qu'à ses yeux elle est différente de cette Science puérile , dont les clameurs retentissent autour de lui dans
Ecoles ! de cette Philosophie minu-
cieuse

tieuse & disputante ; où il n'apperçoit que des subtilités propres à fausser la raison , qu'un jargon obscur & barbare , qu'un travers de l'esprit du siècle. Alors la Science même étoit une guerre , où Aristote combattoit pour tous les partis. *Monarque & Dieu de la science moderne* , il faisoit révéler sa doctrine avec autant de religion que l'on révéroit *les loix de Lycurgue à Sparte* ; elle étoit devenue *notre Loi Magistrale* (g) & subjuguoit tout , hors Montagne, qui entreprend de la décréditer. Le premier parmi nous , il ose donner atteinte à cette autorité jusqu'alors inviolable ; il ne peut voir sans indignation les règles admirables du raisonnement consacrées à l'abus de la raison , & le Philosophe oublier dans ses escrimes que la sagesse est l'art de penser & de vivre ; il encourage la Philosophie à descendre de ces théâtres scholastiques , où elle est indécemment jouée , & la rappelant à ses fonctions véri-

(g) Tome V, ch. xij. pag. 135.

tables, il l'invite à s'emparer du régime des mœurs.

Loin de lui le fastueux projet de sonder la nature divine, de saisir le mécanisme de l'univers : *le vrai champ de l'imposture*, nous dit-il, *sont les choses inconnues* (h); mais le projet sublime d'enseigner le bonheur aux mortels élève son cœur, entraîne sa raison; son immense étendue ne l'effraie point, & pour l'exécuter, il embrassera tout le système politique, législatif & moral. Ne nous y trompons pas, dans sa marche irrégulière, au milieu de ses digressions, Montagne a un système suivi, un but vers lequel il ne cesse de tendre. Découvrir à l'homme toutes les erreurs, pour le rappeler à la nature; lui apprendre à n'être trompé ni par les autres, ni par lui-même, ni par l'ignorance, ni par les fausses lumières, plus dangereuses encore; lui enseigner l'art de jouir & de souffrir, de goûter la vie & d'y

(h) Tome II, ch. xxxi. pag. 244.

renoncer , tel est le plan des travaux de Montagne , & l'abrégé de ses leçons.

Son plus grand spectacle , l'objet de ses plus profondes contemplations , c'est le cœur humain. Pour lui découvrir ses maladies & ses ressources , il falloit le connoître & démêler l'homme naturel d'avec l'homme factice , défiguré par nos institutions. Lorsqu'il parcourt l'histoire de l'Univers , ce n'est point pour étaler une érudition qu'il estime peu , c'est pour fixer & les droits & les bornes de l'esprit humain , apprécier sa force & sa foiblesse , le juger par ses productions : par-tout il a cherché l'homme , il n'étudioit que lui dans ce commerce du monde , où , communément , au lieu de prendre connoissance d'autrui , nous ne songeons qu'à la donner de nous (i). Là , son œil curieux fendoit , interrogeoit les ames , comparoit la nature avec elle-même , & l'observant tour-à-tour dans le Philosophe & dans l'homme

(i) Tome II, chap. xxv. pag. 57.

du peuple , il découvroit son pouvoir dans celui-ci , & dans celui-là son impuissance. Ce n'étoit point assez ; son expérience venoit à l'appui de ses découvertes , & pour connoître tous les cœurs , il descendoit dans le sien. Le Philosophe est lui-même son livre , mais il doit se lire avec des yeux désintéressés , sans se faire injustice , ni grace , en un mot , avec les yeux de Montagne. Comme il voyoit tout sans prévention , il jugeoit tout sans partialité. Les passions n'ont point de ressorts : l'esprit humain n'a point de travers ; l'amour-propre point de replis , l'imagination point d'écarts , qu'il ne saisisse , ne révèle , n'accuse. S'il ne déguise rien à l'homme de ce qui peut l'humilier , s'il le trouve *plus vil encore que misérable* (k) , s'il fait l'histoire de ses contradictions & de ses folies , s'il relève même à quelques égards , les animaux aux dépens de celui qui se-dit leur Roi , ne l'accusons point de misan-

(k) Tom. III , ch. I , pag. 182.

hropie ; il voit la source de nos égarements dans notre vanité & dans l'ignorance de nos limites. Notre amour-propre lui paroît un flatteur domestique contre lequel il veut nous armer ; mais ce n'est point pour l'abatre qu'il le réprime ; c'est pour le diriger ; en l'éclairant , il le console : « apprends , homme , s'écrie-t'il , » que tu ne peux rien par tes lumieres , » que tu peux tout par ton courage , que » tu dois tout craindre par ta foiblesse ; » souviens-toi que tu n'es pas fait pour » scruter les choses , mais pour en jouir ; » principe fécond , d'une conséquence infinie , que notre orgueil a méconnu aux dépens de notre félicité. Ce souverain bien , objet de tant de disputes , notre Philosophe le trouve dans le cœur du Sage , & il met la sagesse à la portée de tous les cœurs. Non , dit-il , elle n'est point sur un mont escarpé , mais dans une plaine fleurissante (1). Loin de lui la hauteur des préceptes où les ames

(1) Tom. VII , chap. xxv. pag. 81.

communes ne peuvent atteindre. Ce ne sont pas des Catons & des Brutus qu'il prétend former : les prodiges ne sont pas des modèles. Ces vertus stoïques , ces sublimes exemples sortent du cours ordinaire des mœurs , & lui paroissent d'un courage élançé au-delà de notre sphere. (*m*) Notre ame , dit-il , ne sauroit de son gîte atteindre si haut , il faut qu'elle le quitte , qu'elle emporte & ravisse son homme si loin qu'il s'étonne lui-même de son fait. Pour la plupart , cet essor ne seroit qu'un héroïsme de théâtre. Apprenons que la nature nous fit pour être , non pour sembler (*n*) & que rien n'est si beau que de faire bien l'homme (*o*).

C'est au genre humain que Montagne veut-être utile , & dans cette vue il établit cette morale universelle , cette philosophie populaire que toutes les conditions peuvent adopter. Il a reconnu que

(*m*) Tome III, chap. ij, pag. 286.

(*n*) Tome VII, chap. xxxvij, pag. 26.

(*o*) Tome IX, chap. xij, pag. 229.

l'homme n'est malheureux que parce qu'il se fuit & cherche la paix hors de soi : nous ne sommes jamais chez nous ; nous sommes toujours au-delà (p). On existe dans l'avenir , & l'on renonce au présent : si on le saisit , c'est d'une manière inquiète , rapide , distraite. Tantôt la violence des passions , tantôt l'indiscrétion de la jouissance anéantit le bonheur : souvent ce sont des biens d'opinion qui nous arrachent aux véritables ; nous abandonnons aux animaux les biens *essentiels & palpables* (q) , pour nous réserver des avantages *imaginaires , fantastiques , futurs & absents*. C'est le jouir , non le posséder qui nous rend heureux. Il est des hommes qui goûtent les plaisirs comme le sommeil , sans les sentir , sans les connaître : en un mot , si les biens naturels ne nous satisfont pas , c'est que nous les saisissons d'une prise malade & déréglée ,

(p) Tome I, chap. ij, pag. 21.

(q) Tome IV. chap. vi, pag. 294.

& que , l'homme estimant que ce soit par le vice de ces choses (r) ne voit pas que c'est par le sien.

Mais quels sont-ils ces avantages que notre Philosophe préconise ? Ceux que nous n'avons pas inventés , la possession de nous même , le suffrage de notre conscience & de nos semblables , le courage dans les douleurs & la modération dans les plaisirs. Il faut légèrement couler le monde & le glisser , non pas l'enfoncer : la volupté même est douloureuse dans sa profondeur. Appréciez , vous dit-il , la valeur des choses , & vous reconnoîtrez que le goût des biens & des maux dépend en bonne partie de l'opinion que vous en avez (s). Ne mettez point au rang des privations & des malheurs ce qui n'en est pas ; le bonheur ne dépend point des richesses ; pour le trouver , Cratès se jeta en la fraîcheur de la pauvreté (t). En avouant

(r) Tome III, chap. liij , pag. 197.

(s) Tome III, Chap. xi, pag. 1.

(t) Tome VIII, chap. ix, pag. 147.

que la douleur est un mal , combattez-la par la soumission , l'espérance , l'habitude , la fierté de l'ame : préparez-vous en vous-même un asyle contre l'injustice & l'infortune : & sur-tout soyez prémuni contre vos propres illusions. N'en doutez pas , *ce qui aiguise en nous la douleur & la volupté , c'est la pointe de nostre esprit ; qui le croit de soi , est content , & en cela seul la créance se donne essence & vérité (u).*

En parcourant les plus célèbres exemples de foiblesse & de courage , il en tire ces utiles conséquences : que la douleur ne tient en nous qu'autant de place que nous lui en faisons (v) ; que nous donnons aux choses couleur & faveur ; qu'en un mot , tout ce qui nous affecte est semblable à nos vêtements , qui nous échauffent , non de leur chaleur , mais de la nôtre (x).

[11] Quelles lumières ce Philosophe

(u) Tome III, chap. xi, p. 23. *Ibid.* pag. 21.

(v) Tome III, chap. xi, pag. 23 & pag. 22.

(x) *Ibid.* pag. 22.

ne nous donne-t-il pas contre les prestiges de cette imagination vagabonde , mere des fantômes & des monstres , qui grossit les peines présentes & les plaisirs éloignés ! Armé de l'autorité de l'expérience & du poids des faits , il l'accuse , il la convainc d'exalter nos passions , d'égarer notre esprit , de remplir la terre de fausses merveilles , de crédulités , de terreurs ; de troubler la sérénité de nos jours , & de noircir encore les ombres de la mort [12]. C'est sur-tout contre cette mort que Montagne réunit toutes les forces de la Philosophie. « Nous ne pouvons , dit-il , essayer la mort, ni la joindre, mais nous pouvons *en approcher & la reconnoître* (y). » Lorsqu'il sonde le ténébreux mystère de notre destruction , il découvre qu'une fausse idée de l'existence nous conduit à une fausse idée de sa perte ; *que nous troublons la vie par le soin de la mort , & la mort par le soin de la vie* (z) ; & que ,

(y) Tome III, chap. vi, pag. 5.

(z) Tome IX, chap. xij, pag. 67.

perdant de vue les bornes nécessaires prescrites à nos jours , nous nous persuadons que leur fin est contre nature , que *l'universalité des choses souffre de notre anéantissement* , & soit *compassionnée à notre état*. (a). « Les mourants , ajoute-t-il , ressemblent à ceux qui voyagent sur les eaux , voient le ciel , la terre , les villes , les campagnes se mouvoir avec eux ». Delà ces couleurs sombres que nous donnons à la mort , ces nuages orageux dont nous la revêtons , ce frémissement que nous fait éprouver son nom seul , ces idées monstrueuses que l'on en reçoit pour les rendre à son tour , & l'effrayant appareil dont nos cérémonies l'entourent. « Que l'homme , dit Montagne , se dépouille des idées acquises , il verra dans la mort , ou la fin d'une vie misérable , ou le passage à une vie meilleure. Elle lui paroîtra l'asyle du malheureux , le souverain remède des maux incurables ,

(a) Tome V, chap. xij, pag. 312.

» une plaie que l'on ne sent pas , & qui ;
» du moins , est la dernière. Il n'y verra
» qu'une chose naturelle , analogue & né-
» cessaire à cette admirable succession des
» êtres , qui prouve la fécondité d'une
» toute-puissance occupée sans cesse à pro-
» duire ».

A cette idée profondément philosophique , Montagne ajoute cette réflexion , *que toute opinion est assez forte pour se faire épouser au prix de la vie*. Il appelle en témoignage cet exemple fameux qui démontre tout ce que l'homme peut par tout ce qu'il a fait. Parmi ces illustres Républicains qui ont *hâté & secouru leur mort*, qui l'ont *goûtée & savourée* (b) , il apperçoit Caton aux prises avec lui-même. L'enthousiasme le saisit à l'aspect de ce Romain , qui seul , par sa vie sainte , méritoit une fin si sublime. Mais , s'il admire Caton , il adore Socrate , dont *la mort est moins tendue , mais plus belle* (c) ;

(b) Tome V , chap. xii) . pag. 326.

(c) Tome III , ch. xi , pag. 4.

parce qu'elle est plus tranquille. Tantôt il fait contraster le froid mépris de Plutarque avec la vigoureuse attaque de Sénèque, qui, faisant plus d'efforts, *paroît plus pressé de son adversaire* ; tantôt il retrace les victoires remportées à l'aide d'un préjugé ou d'une passion, sur cette mort que l'on redoute dans sa maison, que l'on affronte dans les armées ; & , par nos conséquences mêmes, il nous démontre notre empire sur elle.

Pour fortifier ses leçons par un contraste intéressant, Montagne nous invite à descendre avec lui du théâtre de l'héroïsme, à considérer l'homme rustique qui ne présente la mort que lorsqu'elle le frappe, qui la reçoit comme une condition de l'existence, en un mot plus philosophiquement & *de meilleure grace* qu'Aristote (d).

Loin de vouloir que la pensée de notre dernière heure empoisonne le cours de

(d) Tome IX, chap. xii, pag. 62.

notre vie par un trépas précoce & multiplié , il ne veut pas même que les approches soient rigoureuses. J'aime à l'entendre prononcer qu'une mort courageuse est le fruit & la preuve d'une belle vie : mais qu'il m'étonne & me ravit , lorsqu'emporté au-delà de toutes les bornes de la philosophie , il espère que la mort puisse devenir *voluptueuse* ! Que dis-je ? il n'en veut pas douter. Telle devoit être , selon lui , celle de Socrate ; telle avoit été celle de Caron , lorsqu'il goûta cette joie sublime , inséparable de la *hauteur de son entreprise* (e) , & qui peut être lui fit rendre grâces à César de sa tyrannie. Ici Montagne discute en maître l'épineuse question du suicide. Tout ce que la raison & l'éloquence ont de force , est employé pour le justifier & le combattre. Les plus fameux plagiaires du Philosophe ne donnent pas à ses arguments le même intérêt : il tient le Lecteur en suspens , & tout au-

(e) Tome IV , chap. xi , pag. 134.

tre que le Chrétien resteroit dans l'incertitude. Mais enfin il tranche le nœud qu'il a serré , & décide (f) que *les Loix nous demandent compte de nous ; que dédaigner notre vie , est une maladie particulière à notre espèce ; qu'on doit trouver plus de constance à user sa chaîne qu'à la rompre , plus de fermeté en Régulus qu'en Caton ; que dans le désespoir même , il nous reste des ressources imprévues , & que les Brutus , les Cassius abrégèrent des jours auxquels peut-être le salut public étoit encore attaché : ainsi Montaigne expie son ivresse en faveur du héros d'Utique [113].*

Toujours plein du courageux projet de déclarer une guerre universelle à l'opinion , Montaigne parcourt la bizarre variété des mœurs , des principes , des Loix , & il soupçonne à chaque pas que l'ouvrage de l'homme fut souvent imputé à la nature. Delà le sage pyrrho-

(f) Tome III, chap. iiij, pag. 296.

nisme qu'il adopte , pour marcher vers la vérité par le doute, ou du moins , pour prévenir l'erreur où l'on arrive par la fausse science. En suivant l'immense chaîne des abus , ses yeux s'arrêtent sur le régime de l'éducation , qui en est comme le premier anneau. L'indignation le saisit (g) , lorsqu'il voit cet important ministère , qui devrait être commis aux Loix , abandonné aux caprices des particuliers , quelque insensés , quelque bornés , quelque méchants qu'ils soient ; la discipline de l'enfance , dénuée de principes fixes & livrée au hasard , lui paroît monstrueuse. Au défaut des Loix , il voudroit au moins que cette épineuse fonction fut confiée à l'amour paternel , le plus éloquent , le plus éclairé des Instituteurs. » Gardons-
» nous d'être peres [14] , s'écria-t-il ,
» pour ne voir dans nos enfans que des
» êtres importuns qui nous sollicitent
» sortir de la vie : qu'ils soient admis en

(g) Tome VI, chap. xxxj., pag. 253.

« société de nos biens, de nos affaires,
 « comme de nos sentimens : souvenons-
 « nous que leurs écarts sont le plus sou-
 « vent notre ouvrage ; que la sévérité con-
 « trarie le but de l'éducation qui est de
 « former des ames pour *l'honneur de la*
 « *liberté* (h) ; qu'en un mot tout l'effet
 « d'une rigueur servile est de *rendre plus*
 « *lâches ou plus opiniâtres* ». Déjà l'al-
 tération des mœurs forçoit Montagne à
 réclamer ces tendres noms qui nous rap-
 pellent à la nature. Il s'étonnoit de voir
 des hommes dédaigner ce nom de pere,
 que Dieu même a jugé digne de lui. S'il
 permet aux chefs des familles quelques
 prédilections parmi leurs enfans, il veut
 qu'elles soient fondées sur les avantages
 d'une conformation qui les rende plus
 utiles à la patrie.

[15] Il réproûve également & ces liens
 qui arrêtent le développement du corps,
 & ces entraves bien plus funestes qui s'op-

(h) Tome IV, chap. viij, pag. 44 & 45.

posent aux progrès des esprits ; & ce cruel effroi qui accompagne l'instruction , pour en inspirer le dégoût ; & ce lugubre appareil des écoles , dont les ornements devroient être les *portraits de Flore & des Graces* (i) ; & la manie funeste de sacrifier la fleur de la vie à de simples éléments , à l'étude d'une Langue que l'usage seul devroit enseigner. Dépositaires de l'honorable fardeau de l'institution , apprenez de Montagne à observer votre Eleve , à le faire plus parler qu'écouter , plus penser qu'apprendre ; à exercer ses propres forces , en se laissant moins *aller sur les bras d'autrui* ; apprenez à lui rendre recommandable celui qui est *mieux savant* , non celui qui *l'est le plus* (k) ; à juger de ses progrès , non par le témoignage de *sa mémoire* , mais de *sa vie* (l) : donnez-lui sur-tout la vraie notion de la Philosophie , & qu'il sache qu'elle n'est ni cette *anatomie* qui

(i) Tome II , chap. xxv. pag. 94.

(k) *Ibid.* chap. xxiv. pag. 10.

(l) *Ibid.* chap. xxv. pag. 48.

disse que tout & réduit tout à rien , ni ce jargon puérile également désavoué par le goût & par la raison. Que toujours il se représente cette fille du Ciel telle qu'elle existe dans le cœur du Sage , amie de l'humanité , réglant la nature & ne l'opprimant pas , pleine de sérénité & de douceur , & se proportionnant à toutes les situations , à tous les âges. Avec quelle sagacité Montagne balance-t-il le régime de cette Athènes subtile & disputante , qui ne songeoit qu'à aiguïser les esprits ; la discipline de cette Sparte , *monstrueuse en sa perfection* , toujours occupée à rendre les corps plus robustes ! Non , non *ce n'est point une ame , ce n'est point un cœur* que notre Philosophe prétend c'est l'un & l'autre , *c'est un hom*

[16] Jamais on ne discerna :
fausse érudition , & l'on ne connut
l'usage de la véritable. Par-tout :

(m) Tome II , chap. xxiv. pag. 26.

(n) *Ibid.* chap. xxv. pag. 52.

ou plutôt, il se vante de son ignorance ; & par-tout il traite des sciences en maître. Rien ne lui paroît mieux prouvé dans nos connoissances que leur foiblesse & leur incertitude. On lui fait haïr les *choses vraisemblables*, quand on les lui donne pour *infaillibles* (o). Sans cesse il voit les hommes occupés à chercher la raison des faits & des choses, avant d'en constater l'existence. Qu'il est profond, lors qu'examinant le pouvoir & le service des sens, il établit qu'ils sont nos maîtres ; que la science commence par eux & se résout en eux (p) ; que leur multiplication nous découvreroit de grands mystères ; que nos erreurs n'ont peut-être pour principe que le défaut de quelque sens, & que s'ils agissent sur l'ame, l'ame a sur eux la réaction la plus puissante. L'expérience lui fournit cette importante vérité, que nos humeurs ont influence sur nos jugemens,

(o) Tome IX, chap. xj. pag. 13.

(p) Tome V, chap. xij pag. 266.

notre raison , notre justice. S'il estime le savoir , c'est à proportion de son utilité. Il voudroit que toute science stérile fut privée des honneurs de ce nom , qu'il y eût même une coëration des Loix contretout *Ecrivain inepte & inutile* (q). Il voit avec regret que la plupart des sciences en usage sont hors de notre usage (r) ; à ses yeux leur perte est peu de chose , si elles ne nous apprennent ni à bien penser ni à bien faire ; glaive dangereux dans toute autre main que celle du Sage , elles lui paroissent dommageables à celui qui n'a pas la science de bonté.

Le premier , il osa voir que si les Lettres humanisent les mœurs , elles peuvent énerver les ames ; que Rome éclairée fut moins courageuse ; que la manie d'écrire semble être quelque symptôme d'un siècle débordé (s) , & qu'elle ne s'empara du monde qu'au moment de leur ruine. Mais

(q) Tome VIII, chap. viij. pag. 127.

(r) Tome II, chap. xxv. pag. 75.

(s) Tome VIII, chap. viij. pag. 127.

tes reflexions , exagérées de nos jours , Montagne les réduit à leurs justes bornes. Amateur de la vérité & non du paradoxe, il rend au mérite des Lettres un témoignage plein d'équité , & la manière dont il les cultiva , achève leur apologie. Si la Poésie fit ses délices , l'Histoire & la Morale furent son aliment. Les Auteurs profonds , sententieux , nourris de pensées , étoient plus analogues à la trempe de son ame : delà son penchant pour Sénèque , qu'il trouva plein de substance ; pour Plutarque , *qui aime mieux être vanté de son jugement que de son savoir , & nous laisser desir de soi que satiété* (1) ; pour Tacite , dont il connoît mieux l'ouvrage , que Tacite même. Celui-ci se plaint de la stérilité de sa matière ; Montagne (2) la trouve riche par cette apparente stérilité. Le tableau des mœurs , le développement perpétuel du cœur humain ,

(1) Tome II, chap. xxv. pag. 66.

(2) Tome VIII, chap. viij. pag. 267.

l'intéressent bien plus qu'une longue suite de sièges & de batailles. L'histoire de Tacite ne lui paroît point *un livre à lire, mais à étudier & à apprendre*. Prodigue de sens, avare de mots, profond par les choses, nerveux par l'expression, quoiqu'il aiguise quelquefois l'épigramme, il lui rappelle son Sénèque. Sa lecture lui semble faite pour un *Etat malade* ; il y trouve l'image de la France en convulsion. [17] Montagne égayant ses pinceaux pour décréditer la fausse science, n'instruit pas moins, & plaît encore davantage : la guerre qu'il déclare au pédantisme, est le triomphe de l'ironie, lorsque sur-tout démasquant les disciples d'Hipocrate, il suit (v) la marche vacillante & ténébreuse de leur art ; lorsqu'il révèle leurs contradictions, leurs variations, leurs modes mêmes, & que jouant leur docte jargon, il prélude véritablement à Molière.

(v) Tome VII, ch. xxviii.

[18] Que les Interprètes , les Réformateurs , les Auteurs des Loix viennent à leur tour s'instruire dans les Essais , & qu'ils sachent que ce Philosophe est aussi leur maître. Tout ce qui tient à la Législation , à l'ordre public & social , Montagne va le discuter sur les principes d'une philosophie aussi éclairée que bienfaisante. Déjà il dénonce au Tribunal de l'équité toutes ces ressources ouvertes à la chicane pour égarer la Loi & le Juge. Il n'épargne ni ces abus qui mettent *en trafic la raison même* , & donnent aux Loix cours de *merchandise* , ni cette révoltante contradiction de nos mœurs , qui oppose à la voix du Législateur celle de l'opinion & de l'usage , ni ce Code immense qui *suffiroit à régler tous les mondes d'Épique (x)* , & qui , toujours disproportionné au nombre des actions humaines & à leurs nuances infinies , nous force à multiplier les interprétations , qu'il faut interpréter encore ;

(x) Tome V , chap. xij. page 2.

ni, en un mot, tout ce vaste & obscur édifice de l'ordre judiciaire, triste effort de l'esprit humain, qui s'égare dans ses travaux comme *le ver à soie s'embarrasse en se tournant* (y) pour former son tissu, & s'étouffe dans son ouvrage. « Quel est, » demande-t-il, le meilleur régime d'une » Nation? Celui sous lequel elle s'est maintenue (z) ». Autant il voit de danger à ne point observer les Loix, autant il en trouve à les observer toujours. Il voudroit des Loix simples & d'exécution facile, assez souples pour se prêter au temps, qui se livrent tantôt à toute leur activité, tantôt à un sage sommeil; des Loix à qui l'on ne fasse vouloir que ce qu'elles peuvent (a) & qui ne soient pas enfin aussi atroces que les crimes.

C'est à ses principes sur les délits & les peines, que l'Europe vient d'applaudir dans des ouvrages dictés par la vraie Phi-

(y) Tome IX, chap. xix. pag. 109.

(z) Tome VIII, chap. ix. pag. 156.

(a) Tome VIII, chap. ix, pag. 250.

lophilie. Montagne cherchoit à ménager les intérêts de l'humanité , par la modération envers les coupables , & ceux de la Société , par la punition. Pour prévenir le désordre , l'Histoire lui apprenoit qu'il est des moyens plus efficaces que les châtimens , qui *n'engendrent pas le soin de bien faire , mais seulement un soin de n'être pas surpris , faisant mal (b)*. Tout ce qui est au-delà d'une mort simple , est à ses yeux pure cruauté (c). Oui , les Sauvages qui se repaissent des membres de leur ennemi mort , l'offensent bien moins que ceux qui tourmentent & persécutent les hommes vivans. Les Chrétiens lui paroissent trop prodigues de sang , & il voudroit que , pour effrayer la multitude , la rigueur des supplices ne s'exerçât que sur les cadavres. Avec quelle force sur-tout , quelle éloquente indignation s'élève-t-il contre l'absurde barbarie des tortures , ces épreu-

(b) Tome V , chap. xv , pag. 338.

(c) Tome IV , chap. xviii , pag. 229.

ves de patience plutôt que de vérité, (d) qui conduisent également au mensonge & celui qui les suppose, & celui qui ne peut y résister ; ces épreuves qui excèdent & surpassent le supplice que l'on n'ose infliger encore¹, & qui rendent monstrueuse la conscience de notre Justice. Lorsqu'il discute les Loix somptuaires & leurs remèdes impuissans, d'expérience lui persuade que le faste, devenu l'attribut de la grandeur, aiguillonne davantage l'orgueil du particulier : il en conclut que l'exemple de la Cour & du Prince, que le ridicule & l'opprobre répandus sur le luxe, en feroient les plus sûrs antidotes. A la vue des scènes sanglantes causées par les disputes de mots, il observe que la plupart de nos troubles sont grammairiens (e). Il desire des Loix qui punissent ces discussions téméraires ; il en sollicite encore contre l'oisiveté, ce crime tranquille, qui donneroit

(d) Tome III, chap. v. pag. 340.

(e) Tome VIII, chap. viij. pag. 76.

la mort à la Société, s'il devenoit contagieux.

[19] En considérant la France en proie au plus violent orage qui l'eût agitée, notre Philosophe est un profond politique qui, dans la texture de ce grand corps, découvre une énergie capable de résister tout, de le réparer sans cesse ; il le voit soutenu par sa propre masse, susceptible de commotion, mais difficilement menacé de ruine, si ce n'est par ces remèdes violents qui veulent guérir les maladies par la mort (f).

Il n'est rien que l'esprit philosophique n'embrasse & n'éclaire. Montagne pourroit instruire le Négociateur, & il avoit ce droit à plus d'un titre. Témoin des plus célèbres révolutions, il avoit approché les Princes, traité avec eux, vécu sous six regnes. Écoutons les nobles conseils qu'il donne au Ministre des Puissances. « Méprisez, lui dit-il, les ruses & le

(f) Tome VIII, chap. XL pag. 157.

« manège, l'air important & mystérieux :
 « une réputation de finesse ne peut servir
 « qu'à mettre votre adversaire en garde.
 « Attachez-vous à cette connoissance des
 « hommes qui conduit aux avenues de
 « leurs âmes ; armez-vous de cette fer-
 « meté qui en impose, associez-lui cette
 « franchise qui abrége tout, applanit tout,
 « qui touche, entraîne & subjugué ».
 Ainsi Montagne annonçoit la candeur &
 la fierté de son caractère.

Veut-on connoître les devoirs respec-
 tifs du Prince & des sujets ? Personne ne
 les a mieux établis. Que prescrit-il aux
 Souverains ? Un régime plus tranquille
 que brillant, persuadé que moins on parle
 des Chefs, plus les peuples sont heureux.
 Il découvre aux Rois, dans la bonté &
 la justice, une force plus souveraine que
 les armes : que dis-je ? il ose les ramener
 à l'origine du pouvoir, leur montrer les
 Nations se donnant des Monarques pour
 la défense commune, leur imposant la loi
 de ne plus exister pour eux-mêmes, &

de payer de leur repos le haut rang où ils furent placés. Sans égards , il foudroya ces préjugés de la grandeur , qui pesent sur les Peuples en corrompant leurs Mœurs ; qui dénatrent les vraies notions de l'obéissance & de la souveraineté. « Vous n'avez rien en propriété , leur dit-il , & vous vous devez vous-mêmes à moi (g) ; la libéralité n'est point votre vertu , car vous ne pourriez l'exercer que du bien des autres , & c'est d'ailleurs la seule vertu qui sympathise avec la tyrannie. Ne vous y trompez pas , c'est pour lui-même que le Courtisan la préconise : il veut rendre son Prince digne avant qu'il soit libéral ; s'il faut opter , je l'aime mieux avare : & qu'adorent-on dans les Princes ? La foule de leurs adorateurs (h). Ma raison n'est pas obligé à se courber devant eux , ce sont mes genoux ; & s'ils sont assez li-

(g) Tome VIII, chap. vi. pag. 16.

(h) *Ibid.* chap. viij. pag. 101.

« ches pour craindre la vérité , je ne croi-
 « rai pas même à leur vertu militaire. »

Que les mauvais Princes , s'écrie-t-il ,
 soient poursuivis & jugés après leur mort ;
 que l'Histoire lance sur eux ses anathêmes ;
 que leurs Successeurs en soient effrayés ,
 & que jamais la bouche d'un Citoyen ne
 soit souillée de leur éloge : le devoir même
 de la reconnoissance ne l'en absoudroit
 pas ; *il feroit justice particulière (i) aux*
dépens de la justice publique : mais qu'on
 les révere pendant leur vie ; le respect
 tient à l'obéissance , & sans l'obéissance
 tout est confondu : en un mot , adorons
 dans le Monarque *la Loi sur le Trône.*

Lorsqu'il retrace les malheurs publics ,
 on voit une ame pénétrée des désordres du
 Gouvernement ; mais la censure enve-
 loppée , évite d'autoriser un plus grand
 désordre , la révolte des esprits. En ap-
 plaudissant aux maximes hardies de la
 Boétie , son ami , son idole , il le loue de

(i) Tome I, chap. ii), pag. 24.

son respect pour l'autorité légitime , pour le regne présent. Les Souverains lui paroissent dignes de tous les ménagements du zèle. *La vérité même* , dit-il , *n'a pas ce privilège d'être employée à toute heure & en toute sorte.* Pour éclairer les Rois , il voudroit un homme modéré , satisfait de sa fortune , d'une condition moyenne entre les Grands & les petits , qui pût avoir commerce avec eux , les connoître & les dépeindre. [10] Conciliateur de tous les devoirs ; de tous les intérêts , il fait mettre à l'unisson l'homme privé & l'homme social , lier la félicité commune avec le bonheur du particulier , & diriger le Citoyen en ménageant la tranquillité du Philosophe. On n'a point encore réclamé plus hautement que lui les droits de la liberté & du patriotisme. S'il applaudit au Sage qui se dérobe aux emplois , qui se prête à autrui , & ne se doit qu'à soi-même (k) , il ne permet pas que

(k) Tome VIII , chap. ix. pag. 280.

l'on soit *chancelant & métis* (1) dans la cause publique , la seule digne qu'on lui dévoue son repos , ses biens & sa vie. Mais il défend au zèle de dégénérer en fanatisme : la passion ne sied , selon lui , qu'à ces âmes qui , foiblement échauffées de l'amour du bien , ont besoin que l'esprit de parti les enflamme. Lorsqu'il considère César comme Capitaine , comme Orateur , comme Historien de ses victoires , César est son héros , il ne trouve point son égal , mais lorsqu'il le voit asservir sa patrie , César est un *brigand* , coupable *du plus atroce de tous les crimes* (2).

Par-tout où Montagne développe ses notions sur la Morale , j'en admire la justice & la profondeur. J'apprends de lui qu'on ne doit point confondre la bonté , ce fruit spontané d'un penchant naturel , avec la vertu qui s'expose de la difficulté ,

(1) Tome II. , chap. j. pag. 101.

(2) Tome IV. , chap. xi. pag. 396.

Et ne peut l'exercer sans pitié; que les effets du tempérament, de la stupidité peuvent faire l'innocent & non la vertueux; distinction importante, qui m'encourage & m'éclaire, & m'enseigne à être bon par principe. Elle respire dans toutes les pages des Essais, cette humanité généreuse [21] la première des vertus sociales, & leur source commune. Quelle est éloquente dans Montagne, soit qu'il déplore les calamités de son siècle, soit qu'en Citoyen du monde il fasse contraster les mœurs paisibles des Américains avec les fureurs de leurs avides Conquistadors, soit qu'il poursuive la manie des duels; ce délire qui nous fait chercher la mort & de celui que nous avons offensé, & de celui qui nous offense (o) ? Il voudrait les anéantir ces loix d'honneur qui vont choquant & troublant celles de la raison. Que j'aime en lui cette pitié qui s'étend à tous les êtres sensibles, qui réprovoque ces spectacles cruels où les Ro-

(o) Tome VI, chap. XVII. pag. 207.

maines apprirent à devenir sanguinaires !
Que j'aime à l'entendre proférer cette
pieuse maxime : *nous devons la justice aux
hommes , & la bénignité aux autres créa-
tures qui en peuvent être capables (p) !*

Pour confondre les déclamations qui
calomnient la Morale , n'écoutons que
lui-même , qu'il soit son interprète & son
apologiste. Qu'a-t-il vu dans nos passions ?
La source de nos misères & de nos crimes.
N'a-t-il point suivi l'orgueil dans tous ses
détours , découvert tous ses pièges , tou-
tes ses illusions , toutes ses maladies ?
Tantôt il combat ce fol amour de la
louange , qui réduit la vertu à l'ostenta-
tion (q) , qui fait dépendre la vie des sa-
ges du jugement des insensés , *met notre*
durée en la garde d'autrui ; tantôt il ap-
précie la justice des réputations , si sou-
vent au-dessus ou au-dessous du mérite ,
si souvent semblables à l'ombre qui suit

- (p) Tome V , chap. xi. pag. 162. - - -

(q) Tome VI, chap. xi. pag. 4.

ou devance le corps , l'excede ou en est surpassée , & rarement lui est égale. Dans ses principes , les actions justes sont assez illustres , & faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire , seroit un moyen sûr de l'acquérir (1). Le desir immodéré de la réputation lui paroît dégrader l'Orateur romain. Si cependant l'erreur de la gloire peut rendre meilleurs & les Rois & leurs sujets , qu'elle subsiste , le Philosophe y consent ; mais périssent l'ambition qui bouleverse la terre , & l'hypocrisie qui la trompe ! Que l'injustice & la duplicité ne trouvent jamais grace , & que l'avarice [11] soit couverte d'une double tache , de l'opprobre du vice & de la honte du ridicule ! Bientôt l'éloquent Moraliste réunit toutes les forces pour préconiser les vertus mâles , le désintéressement , la hauteur du courage , l'amour de la vérité [12]. Avant lui , on n'avoit point proposé de placer le man-

1) Tome VII, chap. 2. pag. 150.

songe au rang des crimes , parce qu'on n'avoit pas senti , comme lui , l'étendue & le poids de cette vérité : *nous ne tenons les uns aux autres que par la parole (5)*. Combien encore est-il supérieur aux esprits vulgaires ; & que sa franchise est noble , lorsque nous invitait à être justes , envers nous-mêmes comme envers les autres , il ne craint pas de nous dire : « C'est » lâcheté de n'oser parler de soi ; le maxime » qui le défend est fautive , pusillanimité ; si » c'est un vice de se louer par orgueil , c'est » souvent par un orgueil plus raffiné qu'on » se déprisse ; en un mot on doit s'estimer » sa valeur : & si César parle de lui , je » veux qu'il se trouve hardiment le plus » grand Capitaine du monde (1) !

L'ancienne Chevalerie , si délicate sur le point d'honneur , n'auroit pas décidé , avec Montagne , qu'on doit payer à un brigand la rançon promise , pour échap-

(1) Tom. I. chap. 9. pag. 73.

(5) Tom. VI. chap. 17. pag. 32.

per de ses mains. Veut-il [24] définir l'amitié , il s'échauffe , il s'embrâse. Plein de la Divinité dont il va nous entretenir , tout ce qu'il en écrit est profond , sublime & sort avec abondance d'un cœur où elle a placé son trône (u). Il l'appelle une reproduction de l'ame qui veut *se doubler* , une volupté sans tache , sans satiété , sans orage , qui atténue les peines & multiplie les jouissances ; une confusion si pleine des *volontés* , que son langage proscrire les mots de reconnoissance & de prières ; que ses services ne sont pas plus des bienfaits , que les soins qu'on se prodigue à soi-même. « Non , dit-il , l'ami qui donne » n'est point le *libéral* ; c'est l'ami qui re- » çoit : l'amitié possède l'ame en toute souve- » raineté , ou plutôt elle anime deux corps » avec la même [25] ». Mais j'entends un essaim de Censeurs murmurer autour des cendres de Montagne , vous réclamer les droits de la pudeur , blessée dans ses écrits.

(u) Tom. III. chap. 27.

S'ils lui accordent le titre de Philosophe , c'est en le dégradant par celui de Cinique. Expressions , maximes , citations , raisonnemens , tout leur paroît d'une licence effrénée , & les clameurs redoublent à la lecture de son fameux chapitre sur les vers de Virgile (v). Pour l'homme prévenu , timide & borné , sa liberté , sans doute , est téméraire : pour l'homme judicieux , qui se transporte au siècle naif où il écrivait , cette audace n'est que candeur & franchise ; pour le Lecteur Philosophe , ce singulier & hardi traité est un de ces tableaux où la nature exprimée sans voiles , transporte le Connoisseur , & ne fait que salir l'imagination du vulgaire. C'est là que , dans l'histoire des mœurs , considérée en grand chez tous les peuples , Montagne nous découvre combien de dispositions arbitraires , inconséquentes , bizarres , furent appelées devoirs , vertus. Là sur-tout on voit son ame équitable ré-

voltée du joug que l'on impose à cette moitié du genre humain , qui se venge de la tyrannie de nos Loix par la tyrannie de la séduction. Une généreuse pitié se saisit en faveur de ce sexe dont nous exigeons une force que nous n'avons pas , & à qui nous prescrivons un honneur qui n'est pas le nôtre. Prétendra-t-on que Montagne n'ait pas pu dire sans indécence que l'extrême chasteté de l'expression , que le costume affecté des bienséances , augmentent le prix du vice , & sont des ruses de *Vénus même* , pour faire servir la pudeur à la volupté ? Mais enfin ce langage cinique qu'on lui reproche , n'étoit-il pas celui de son siècle ? S'il a cru voir , comme Philosophe , des avantages dans le divorce , s'il a jugé qu'un lien indissoluble relâchoit celui de la *volonté & de l'affection* , quel témoignage cependant ne rendit-il pas à la sainteté de ce lien , soit en prescrivant aux époux une *volupté consciencieuse* (x) , soit en trait-

(x) Tom. II. chap. 29. page 205.

tant de trahison toute union sans fidélité ?

[26] Veut-il donner une haute & juste idée de la vertu , il la saisit , il nous la montre dans Socrate , sage sans faste , sans inégalités , son héros , son modèle , celui de tous les Sages ; mortel d'autant plus céleste , qu'il paroît plus homme , & moins élançé hors de notre sphere. C'est sur-tout dans sa simplicité qu'il admire ce grand caractère ; c'est en remarquant qu'il est facile de jouer avec succès sur le théâtre du monde ; mais que régler , comme lui , & d'une manière soutenue , les détails de la vie privée , c'est un ouvrage qui surpasse en difficulté la conquête du monde ; que Socrate se conçoit aisément à la place d'Alexandre , mais qu'Alexandre ne peut se concevoir à la place de Socrate ; & qu'enfin *le prix de l'ame ne consiste pas à aller haut , mais ordonnément (y)*. Après avoir défini la vertu , Montagne , pour la rendre aimable ,

(y) Tom. VII chap. 2. page 150.

nous dépeint cette sérénité, cette fierté de conscience dont jouit l'homme irréprochable, & qui n'entrèrent jamais dans une *âme courageusement vicieuse* (2).

Il faut l'avouer cependant, & imiter la bonne foi du Philosophe : si la sévérité de ses décisions va plus loin quelquefois que la Morale chrétienne, trop souvent il l'alarme & la blesse, en traitant de la volupté. L'Epicurisme respire dans ses écrits, & lorsqu'il dit : « Je parle selon la nature, & non point selon la foi », sa justification me paroît foible. Mais n'expie-t-il pas ses écarts, lorsqu'il réunit toutes les lumières de la Philosophie en faveur du Christianisme ? [27] Ces deux oracles que l'on met trop souvent en opposition, Montagne les concilie, les accrédite l'un par l'autre. Censeurs injustes, pourquoi relevez-vous avec amertume tout ce qui peut le rendre suspect, & passez vous sous silence tout ce qui peut servir à l'absoudre ?

(2) Tom. VII. chap. 2. page 142.

Avez-vous oublié que le premier fruit de la plume, que la traduction de *Sebond* fut un tribut payé à la Foi catholique, une sorte de consécration de ses talents ? Voyez-le sur les hauteurs où la Philosophie l'a élevé, contempler les naufrages de la raison humaine, & reconnoître sans détour que le port de la Foi est le seul où le Sage puisse aborder ; que la raison *essentielle* (a) réside dans le sein de Dieu, d'où elle part quand il lui plaît ; que la vérité est engouffrée dans de profonds abîmes où la vue ne peut pénétrer (b). A quoi donc se réduit son Pyrrhonisme ? A douter de tout ce qui vient de l'homme abandonné de la révélation. Dans celle-ci, Montagne trouve ce que le Philosophe cherche, la paix de l'esprit, un asyle contre l'incertitude, la perfection, le supplément de toutes les Loix le sublime de la vertu, des armes contre la mort. C'est ainsi qu'après avoir appliqué

(a) Tom. V. chap. 12. page 141.

(b) Tome II. chap. 12. page 195.

les forces motrices de la Philosophie à tous les intérêts de l'homme social, il en consommé le triomphe, en la rendant utile à la Religion. N'en doutons pas ; il appartient aux Philosophes de la servir ; ils voient plus, & il voient mieux ; ils savent dégager la vérité du mélange des inventions humaines, & la rendre à son auguste simplicité. Déjà l'incrédulité élevoit, dans le siècle de Montagne, une tête menaçante, & il faisoit gloire de lui déclarer la guerre, de déplorer l'aveuglement de ces impies qui, voulant étouffer la voix de leur conscience, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent* (c). Tout ce qu'il dit en faveur des lumières de la Foi, prend force & crédit, par l'aveu qu'il fait de ses obscurités. Il la jugeoit si grande, que les secours humains lui paroissent indignes d'elle, qu'il condamnoit comme une profanation la manie d'en disputer, & de ramener les choses divines à notre balance [28]. Mais Montagne détestoit la super-

(c) Tome IV. chap. 12. page 162.

sation, & il devoit paroître impie aux superstitieux, esprits rampans, qui n'ont pu suivre la hauteur de ses idées, qui n'ont pas vu qu'il adoptoit la pluralité des mondes, comme un système digne de la grandeur de Dieu, conséquent à la nature de ses ouvrages, & justifié par ce profond argument : *Il n'a rien fait un ; tout est espèces (d)*. Ils n'ont pas mieux senti combien sa philosophie servoit le Christianisme, en proscrivant ces preuves puériles qui décréditent les véritables preuves, ces miracles absurdes, qu'une fausse piété multiplie, & dont la nature, le caractère & le nombre répugnent à l'essence du miracle. A-t-on dû méconnoître sa Religion, lorsque, déplorant les horreurs de nos guerres sacrées, il faisoit sentir la monstrueuse opposition d'une Loi pacifique & d'un Apostolat sanguinaire ?

Oui, dans ces jours de délire, où le fanatisme armoit le Citoyen contre le

(d) Tome V. chap. 12. page 87.

Citoyen , le fils contre le pere , le serviteur contre le maître , le sujet contre le Prince ; où la Noblesse , oubliant son antique loyauté , ne se signaloit que par des faits atroces , où l'on voyoit l'ivresse la plus barbare emporter loin de ses murs une Nation douce & polie ; l'apathisme de Rome soulever les Empires , ébranler les Trônes , consterner les Rois ; l'ambition des Grands armer la Religion des Peuples & le zèle du Sacerdote ; la neutralité punie comme un crime , la modération devenir un prodige ; les bûchers s'allumer pour dévorer ceux que le glaive ne faisoit pas ; les atrocités légales mettre le comble à celles de la rébellion ; & pour tout dire enfin , dans le siècle de la Saint-Barthelemi ; un Philosophe s'est montré à la France comme un rocher qui porte sa tête au-dessus des orages , & se dore des rayons les plus purs. Montagne est venu dire aux Peuples aveuglés : « Que faites-vous , barbares , qui vous appelez Chrétiens ? » Vous déclarez la sainte de l'Eglise , que

« vous croyez défendre, vous lui offrez
 « des sacrifices qu'elle abhorre; vous ou-
 « bliez que le flambeau de la Foi ne doit
 « point causer d'incendies » ! C'est comme
 Philosophe Chrétien qu'il déclare la guerre
 à toute espèce de superstition, qu'il lance
 les traits du ridicule sur la magie, l'astro-
 logie, la divination, qu'il distingue la dé-
 votion de la *conscience* (e), la Religion
 motivée de la Religion de préjugés & d'ha-
 bitude; qu'il décide que sans les mœurs il
 n'est point de vrai Culte, & que les pro-
 messes de la Foi sont les seules dignes du
 sacrifice de notre être.

Nous parle-t-il de la prière, aucun Ora-
 teur n'est plus sublime, aucun Moraliste
 n'est plus sévère, un saint enthousiasme
 le transporte, lorsqu'il analyse la majes-
 tueuse Oraison que l'Auteur de la Loi
 daigna dicter aux hommes, il s'irrite de
 l'inconséquence de ces Chrétiens qui,
 dans leur libertinage timoré, invoquent

(e) Tome II, chap. 10, page 92.

celui dont ~~ils~~ violent les préceptes, & prétendent concilier *le criminel & le Juge* (f).

Si Montagne est équivoque, on peut toujours l'interpréter par lui-même. On croiroit quelquefois que, pour favoriser la Révélation (g), il donne atteinte aux loix naturelles : mais bientôt il les reconnoît, ces loix sans Législateur, universelles, éternelles, moins nombreuses, à la vérité, que l'on n'imagine, mais souvent obscurcies, *perdues en nous* par l'abus de notre raison.

[29] Que Montagne ait éprouvé des interprétations rigoureuses, qu'une censure amère l'ait poursuivi, n'en soyons pas étonnés. Il pensoit trop pour des Lecteurs qui pensoient peu : *aucuns livres ne sont assez sages, lorsqu'on n'est point assez sage pour eux* (h). La lecture des Essais demande une préparation. C'est un des derniers livres qu'on doit prendre, comme il est le dernier

(f) Tome III. chap. 26. page 217.

(g) Tome V. chap. 12.

(h) Préface de Mlle de Gournay.

qu'on doit quitter (i). Il est vrai que des hommes profonds se sont élevés contre lui ; mais les uns l'ont jugé en critiques qui voyant mieux les défauts qu'ils ne sentent les beautés ; les autres, alarmés de sa licence , n'ont pas vu qu'ils transportoient son siecle dans le leur. Delà cette résolution obstinée de le trouver coupable , cette puérile dissection qu'en fait Malebranche , qui le traite de pédant , l'analyse avec le plus subtil pédantisme ; cette vaine déclamation de Pascal , qui lui accorde de grandes beautés , & lui refuse les mœurs , le jugement & la Logique. Mais sa gloire , inaccessible à ces atteintes , n'en peut être rachée ; le talent prend l'essor : l'envie , l'injustice lui lancent leur venin , & il retombe sur elles. Quels que soient leurs efforts , il sera toujours vrai que le premier parmi nous , Montagne , fit connoître au génie son indépendance , & l'enhardit à se confier à ses ailes ; que sur ses traces , la

(i) *ibid.*

Rochefortcault & la Bruyere sont descendus dans le cœur humain, qu'ils apprirent de lui à étudier l'homme & à le peindre; que les germes innombrables déposés dans les *Essais*, ont concouru à la fécondité de notre siècle, & que Montesquieu instruit à l'école de Montagne, s'est enhardi, par ses leçons, à relever le trône de la Philosophie.

Montagne, Montesquieu, quel maître! quel disciple! & qu'ils me frappent dans leurs rapports! Liberté de penser, vues profondes, fleur d'esprit délicate & riante; éloquence, poésie, style de feu; négligence des moindres règles en faveur des grandes beautés; vastes idées qui, dans l'*Esprit des Loix* comme dans les *Essais*, embrassent tout le système de l'intérêt social: tels sont les traits analogues de ces deux Génies, nés sous le même Ciel, allumés au même foyer, parvenus à la même immortalité. Qu'a-t-on besoin d'apologie, lorsque les siècles ont parlé? Ils ont prononcé sur le sort de Montagne, & leur

jugement est irrévocable. La manie d'écrire, nourrie par la présomption, devient contagieuse & multiplie les ouvrages. Le goût peu sûr d'une foule de Lecteurs, l'enthousiasme d'une Nation qui se passionne à souvent pour la médiocrité, ces sectes, ces complots littéraires, qui se rendent arbitres des réputations, peuvent donner une gloire éphémère. Le souffle passager de la vaine gloire soutient un moment sur l'abîme le l'oubli, des productions sans vigueur ; mais une vaste proscription prononcée par le temps, les y précipite pour jamais, & la justice de la Rénommée leur interdit l'existence. Un petit nombre d'écrits échappent à cet arrêt, marqués d'un sceau conservateur, dont le livre de Montagne reçut l'impreinte la plus profonde. Ni les merveilles du siècle de Louis-le-Grand, ni les richesses du nôtre n'ont pu le faire vieillir : ne dis-je ? sa gloire a suivi le progrès de nos lumières. Plus estimé de nous que de nos ancêtres, il le sera davantage de nos successeurs ; son nom doit vivre autant que

celui de la Philosophie. Vraiment digne d'en donner les préceptes, parce qu'elle dirigea sa conduite, il en fut en même temps le maître & le modèle.

[30] Il n'est point d'école plus savante à persuader que la vie du Sage. C'est elle qui donne à la morale du crédit & du poids. Sans cette conformité de principes & d'actions, il n'est plus qu'un déclamateur, convaincu de mentir à la Philosophie. Rapprochons la vie de Montagne de ses maximes, & nous pourrions dire que sa doctrine est son histoire, qu'il a fait un livre consubstantiel à son auteur (1). La première qualité du Philosophe est cette franchise [31] nécessaire à l'amour de la vérité. Par-tout elle caractérise Montagne, & ne l'abandonne pas, même lorsqu'il parle de lui. Se montrer sous toutes les faces, sans vain orgueil & sans fausse modestie, analyser son ame, rendre un compte fidèle de ses sentimens, de ses pensées, de ses

(1) Tome VI. chap. 18. page 126.

vertus , de ses défauts , est un trait fier & mâle , qui distingue Montagne parmi les Philosophes mêmes. Sa candeur a je ne sais quoi d'imposant , qui l'accrédite & l'affranchit des regles communes. On croit sans peine un homme qui n'excuse point ses foiblesses. Que d'autres lui reprochent d'avoir osé se peindre , il en est plus intéressant à mes yeux , & je lui en rends graces. Celui qui se contemple de bonne foi , peut seul nous apprendre ce qu'il est. Non , dit Montagne , *les autres ne vous voient point, ils vous devinent (l) ; ils voient moins votre naturel que votre art ; chacun regarde au-devant de soi (m) : je regarde dedans moi , je me contrôle , je me goûte , je me roule en moi-même , & je ne suis point si mêlé à moi , que je ne me puisse distinguer & considérer comme un arbre (n).*

Et qui pourroit suspecter son témoignage , lorsqu'il ajoute : *plus je me hante ;*

(l) Tome VII. chap. 2. page 145.

(m) Tome VI. chap. 17. p. 108.

(n) Tome VIII, chap. 8. page 112.

plus ma difformité m'étonne , moins
 m'entends en moi (o) . S'il s'attribue que-
 ques vertus , il ne dissimule point les erreurs
 de ses mœurs ; s'il parle de son désintéres-

que le donner est quelque
 prérogative (p) , & qu'il
 de si cher que ce qui lui a
 se d'avoir aimé l'économe
 ; s'il vante sa modération,

il nous apprend qu'il a senti *fumer en lui*
l'ambition, pour tomber ensuite dans l'in-
 dolence & la paresse. N'avoue-t-il pas ses
 bizarreries , ses inégalités , sa simplicité ?
 Cet Ecrivain , si original , ne s'est-il pas
 donné pour un foible Copiste ? Cet homme,
 dont la littérature étoit si vaste , ne s'est-
 il pas plaint de son ignorance & de la sté-
 rilité de sa mémoire ? N'a-t-il pas exagéré
 les défauts de son style , & condamné ses
 écrits à une existence passagère ? N'a-t-il
 pas dit : *j'écris mon livre à peu d'hommes*
& à peu d'années ? A ces traits puis-je

(o) Tome IX. chap. 8. pag. 112.

(p) Tome VII, chap. 9. pag. 184 & 190.

méconnoître un homme plein de mépris pour le manfonge même qui pourroit le flatter , un homme qui , dans la crainte de s'estimer trop , se déprife & attente à sa propre gloire ? Quel est d'ailleurs le but de Montagne , lorsqu'il parle de lui ? C'est de peindre l'homme & de l'instruire. Or , en se faisant le héros de la scène , pour mettre sa morale en action : en se livrant à ces détails qui paroissent minutieux , mais qui composent le tableau de la vie , en se montrant courageusement avec ses couleurs & ses ombres , ne se donnoit-il pas la plus vaste & la plus libre carrière ? Toujours conséquent à ses principes , Montagne , Apôtre de la liberté , fut en goûter toutes les douceurs. Après s'être consacré aux fonctions de la Magistrature [32] , il se coua un joug qu'il croyoit devoir porter ou abjurer tout entier. On ne le vit attaché ni au char de la grandeur , ni au char de la fortune : les graces qu'il obtint , furent l'ouvrage de sa réputation & non de ses intrigues. Décoré de l'Ordre

du Prince, revêtu d'une charge qui l'approchoit de sa personne, Monragnie préféroit à ces honneurs le titre de Citoyen de Rome, tant son ame passionnée pour les hautes vertus, adoroit la grandeur Romaine jusques dans ses ruines. Il fallut des instances pour lui faire accepter la Mairie de Bordeaux, exercée avant lui par un Maréchal de France. Dans cette place, son administration, conforme à ses maximes, fut paisible & sans faste, applaudie des sages, blâmée des hommes turbulens, justifiée par une seconde élection. La paix lui parut le premier, le plus grand des intérêts : sur ce principe, il demandoit non qu'on lui épargnât, mais qu'on lui déguisât ses pertes : préparé à tout, il ne pouvoit être déconcerté par la fortune : ne réglant pas les événemens, il se régloit lui-même ; il aimoit mieux les malheurs tout près que l'incertitude (q) ; & dans les périls, il ne songeoit pas tant comment il échapperoit

(q) Tome VI. chap. 17. page 70.

que combien peu il lui importoit d'échapper. En nous apprenant à maîtriser nos passions, il avoit maintenu l'équilibre des siennes ; une vie doucement partagée entre les devoirs de la vie civile , les Lettres & le repos ; des plaisirs simples , naturels , sans tumulte ; l'art de jouir du présent & de conserver les goûts par la modération ; une gaîté soutenue , qui prenoit sa source dans une ame libre , dans une conscience irréprochable , retraçoient sans cesse ses préceptes dans ses actions & ses mœurs. A la vérité , ses principes donnoient beaucoup aux plaisirs des sens. Il ne dissimule point qu'il veut arrêter la promptitude de *leur* fuite par la promptitude de *sa* saisie. (1) , & qu'il préfère la beauté du corps aux charmes de l'esprit : après cet aveu , je dois le croire , lorsqu'il m'assure qu'il n'aime point les plaisirs faciles & mercenaires , que *l'amour n'est plus , s'il est sans flèches & sans feux* (2) ; qu'il ne laisse pas friponner aux

(1) Tome IX. chap. 13. pag. 233.

(2) Tom. VII. chap. 5. page 269.

sens la volupté, mais qu'il y associe son âme (1). Modéré jusques dans son amour pour les lettres qui devoient l'immortaliser, il n'eût pas voulu acheter la science des siècles au prix d'un jour de santé ; le désir de la gloire fut dans lui comme tous ses penchans, un goût, & non une manie. C'étoit dans son cœur que les maximes d'humanité & de tolérance prenoient leur source pour se répandre dans ses écrits, & diriger sa conduite [; ;]. Parmi les brigandages dont sa patrie étoit le théâtre, sa maison, vierge de sang, fut l'asyle commun de tous les partis, un lieu sacré inaccessible à la violence. Qu'un homme est grand ! qu'il est heureux ! lorsqu'il peut, comme lui, se rendre ce témoignage : *au milieu de notre mort publique, ma conscience se portoit fièrement, & ne trouvoit en quoi se plaindre de moi* (2). Dans les personnes qui l'environnerent, il ne de-

(1) Tome IX. chap. 12. page 234.

(2) Tome IX. chap. 12. page 123.

manda que ces vertus sociales qui forment une sorte de Religion civile, la seule que l'homme ait droit d'exiger de l'homme ; mais il les instruisoit par ses exemples à remplir les devoirs du Christianisme. Lorsqu'on le suit dans ses voyages, on pourroit même l'accuser d'une Religion crédule, d'une piété ultramontaine. On croiroit quelquefois que la Philosophie l'eût abandonné à l'entrée de l'Italie. Ce fut souvent jusqu'au rigorisme qu'il porta l'exercice des vertus morales ; sa fidélité à la parole ne se mesuroit point sur l'importance des objets [34], & aux promesses de nul poids, il donnoit poids de la jalousie de sa règle (v). Par-tout où la bonté pouvoit influer, notre Philosophe signaloit la sienne ; difficile en liaisons particulières, mais facile dans le commerce général, il fit les délices de la société & le bonheur de tout ce qui composoit sa maison. Avec quelle effusion de sentiment s'est-il plu à consacrer la

mémoire de son pere dans ses écrits, dont il ne desiré la durée que pour l'immortaliser avec eux ! C'est son amour pour ses enfans qui éclate de toutes parts dans ses maximes sur l'éducation ; privée d'aliment par la perte de sa famille, sa tendresse paternelle adopta Mlle. de Gournai pour satisfaire le plus noble besoin de son cœur [35]. Si personne n'avoit donné des idées plus hautes de l'amitié, personne ne lui éleva un plus beau trophée par sa maniere de la sentir. Cette amitié, dont la perfection suppose tant de qualités, d'épreuves, de sacrifices, il la goûta comme il la peignit, héroïque & sublime. Peut-on douter que le sentiment n'allât chez lui aussi loin que l'imagination, lorsqu'on se rappelle à quel point Etienne de la Boétie lui fut cher ? Suivons Montagne dans cette sainte liaison, ce spectacle est digne de la Philosophie. Son cœur lui demande un ami ; son choix tombe sur un homme en qui la vertu est l'émule des talens. L'estime, la sympathie, la conformité des principes garantissent leur

était pour jamais. On eût dit que Montagne s'aimât moins en lui-même que dans la Boétie. Se hâte-t-il de publier des écrits : ce ne sont pas les siens , ce sont ceux de cet ami , & dans ses éloges , il l'éleve au-dessus de tout ce que son siècle a enfanté. Qui pourra dire la profondeur de sa plaie , le deuil éternel qu'il s'imposa , lorsque la mort trancha le plus respectable des liens ? Ou plutôt qui pourra peindre ce mélange rare de sensibilité & de Philosophie , qui perpétuoit & réprimoit en même temps sa douleur ? Qui ne seroit ému de ces touchantes paroles : *les plaisirs même me redoublent le regret de sa perte , nous étions à moitié de tout , il me semble que je lui dérobe sa part (x).*

Montagne accablé de maladies aiguës , leur opposa les remèdes qu'il avoit enseignés ; mais il n'en trouva point pour se guérir du trépas de la Boétie. Si quelque chose cependant put tempérer son amertume ,

ce fut de reconnoître , d'admirer dans cette mort les fruits de leurs communs principes ; telles que deux colonnes rapprochées pour unir leurs forces & soutenir un vaste fardeau , telles ces deux grandes âmes réunies par d'intimes rapports , se communiquoient leurs pensées , leurs maximes pour soutenir les rigueurs de la condition humaine , le poids de la vie & de la mort. Montagné le vit , cet autre lui-même ; fixer le tombeau d'un œil intrépide , avec le courage de la Philosophie , l'espérance du Christianisme , & la sérénité de l'innocence. Semblables en tout dans leur vie , ils le furent en la terminant , & lorsque Montagne retraçoit l'éloquent tableau de la mort de la Boétie , il dépeignoit , il prophétisoit la sienne.

La Philosophie [36] a ses hypocrites & ses faux braves , le dernier moment les démasque ; alors sont dérompés ceux qui ont présumé de leur courage ; alors seulement le Sage est assuré de ce qu'il vaut , de ce qu'il a valu , c'est ce jour , jour de

tous les autres (y), qui apprécie nos années, qui vérifie nos vertus, & pour ainsi dire, en détermine le titre. C'étoit là que Montagne s'attendoit lui-même ; & il se trouva tel qu'il l'avoit désiré. Sa fierté ne fut point orgueil, sa fermeté ne fut point un effort ; il osa contempler la mort en face, instruit de ce qu'elle est par la raison, & rassuré contre elle par la conscience. Jusqu'au dernier soupir, on le vit docile à ses propres leçons ; rare modèle dans l'art de vivre heureux, il est encore, si j'ose le dire, un excellent maître à mourir. Philosophes, apprenez de lui à mériter le titre auguste qui vous distingue ; que vos actions instruisent le monde comme vos écrits, & la Philosophie n'aura plus d'ennemis que ceux de la société, de la raison, de la vertu [37].

Pisels hic non est unum.

NOTES.

[1] **M**ICHEL de MONTAGNE ou MONTAIGNE, naquit au Château de ce nom, en Périgord, l'an 1533, de Pierre Eyquem de Montaigne, qualifié Ecuyer, et qui, après avoir fait une campagne en Italie, se retira, et fut Maire de Bordeaux. Scaliger, ennemi de Michel, qui avoit blessé son amour propre en lui prêtérant quelques Ecrivains, le prétendit fils d'un Marchand de harengs : la guerre de vanité ne le cede en acharnement qu'à celle de Religion. La haine de Scaliger n'a fait tort qu'à lui. Michel avoit un oncle au Parlement de Bordeaux et des alliances honorables. Son éducation pourroit passer pour un modèle : son pere, homme de très-bon sens, voulut lui faire un jeu de l'étude, seul moyen de ménager le goût et les organes d'un enfant. L'Auteur de l'ancienne vie de Montaigne raconte qu'on avoit dit à son pere que le temps que nous perdons au Latin & Grec, qui ne couroient rien aux Anciens, étoit la seule cause de notre incapacité à nous élever aussi haut qu'eux.

Pour qu'on ne l'éveillât point en sursaut, il le fait éveiller au son d'un instrument de musique. Un Médecin allemand dirigea le jeune Montagne, lui apprit le Latin par l'usage, & lui rendit bientôt cette Langue si familière, qu'il embarrassoit les plus exercés Latinistes. A force de l'entendre parler, les Domestiques de son pere & les Habitants de sa terre avoient appris quantité d'expressions latines qui s'étoient conservées long-temps après lui dans les villages voisins. Michel fut peu de temps Conseiller au Parlement de Bordeaux ; il quitta sa Charge, à la mort de son frere aîné : son penchant pour la liberté et la délicatesse de sa probité l'éloignerent des Emplois.

{ 2 } *Je veux, dit-il, qu'on voie mon par ainsi détraqué qu'il est (a).* Cependant on a remarqué, avec raison, que son peu d'ordre venoit souvent des citations faites après coup, & qu'il inséroit dans son Ouvrage à mesure qu'il lisoit ; son inexactitude est la preuve du défaut de mémoire, dont il se plaint, & qu'on a voulu révoquer en doute ; il sentoit bien que les titres de ses chapitres n'étoient pas remplis ; quelquefois il ne dit qu'un mot de la chose annoncée : souvent ces titres sont extraor-

inaires : les chapitres des cochés, des boitoux, des ponces, ne sont pas les seuls ; mais il voulut faire un Livre singulier, tout à sa manière : le premier & l'unique de son espèce. (b).

[3] Il y a quelquefois une précision admirable : on peut le remarquer dans les passages qu'il traduit, dans les maximes, dans les portraits. C'est ainsi qu'il peint le peuple en deux mots : *Juge peu exact, facile à piper, facile à contenter* (c).

Ses images sont pleines de feu & de vérité ; il en fournit beaucoup d'exemples tels que celui-ci : *Si je confère avec une âme forte & un roide joueur, il me presse les flancs, me pique à gauche & à droite ; ses imaginations élancent les miennes ; la jalousie, la gloire, la contention me poussent & rehaussent au-dessus de moi-même* (d).

[4] *J'aime, dit-il, l'allure poétique, à saut & à gambade. . . La meilleure prose ancienne reluit partout de la vigueur & hardiesse poétique, & représente quelq'air de sa fureur* (e).

Il disoit que l'Histoire & la Poésie

b Tome 4, ch. 3. page 53.

c Tome 2, ch. 7, pag. 55.

d Tom. 2, chap. 8. p. 68.

e Tom. 2 ch. 9, page 262.

étoient son vrai gibier ; qu'il essayoit quelquefois de composer en vers , mais qu'il ne pouvoit souffrir ce qu'il faisoit en ce genre : On peut faire le sot par-tout ailleurs , mais non en la Poésie (f) ; on voit cependant par son style qu'il étoit né avec les parties essentielles du Poète.

Il participa à l'illusion de son siècle sur Ronsard , séduit sans doute par l'emphase de son expression ; il trouve que *du Bellai & lui ne sont guere éloignés de la persifflion ancienne (g)*. Il se passionnoit pour la Poésie & la Musique. *Je ne m'estime point assez fort , disoit-il , pour ouïr en sens rassis des vers d'Horace & de Catulle chantés par une belle bouche (h).*

[5] Il estimoit plus le style de César & de Plutarque que celui de Saluste & de Sénèque , quoique porté à imiter ceux-ci.

[6] Il y a quelquefois des jeux de mots ; il dit de Tacite : *Il nous peint & il nous pince*. Il appelle la mort *le bout* , & non *la bus de la vie* ; mais ce défaut puéril est fort rare chez lui.

[7] Montaigne appelloit la langue *la bouche dehors*. C'est aux paroles *à servir & à suivre* , disoit-il , que le Gascon y arrive.

f Tome 6 , chap. 17. page 96.

g Id page 117.

h Tome 3 , chap. 12 , page 280.

si le François n'y peut aller. On lui a reproché des gasconismes, & M. Coste, son Editeur, en a remarqué plusieurs, quoiqu'on ait écrit qu'il ne les avoir point relevés. Il seroit à souhaiter que quelques-uns eussent été adoptés : comme le *passé* de *jouir* : *l'amitié est jouie* : c'est enrichir une Langue que de doubler un verbe. *Escarbillat*, mot gascon, a fait *escarbillard* depuis Montagne : il est François. On avoit prétendu que les mots de son invention ne seroient pas fortune ; *Passavier* croit entre autres les mots *gendarmer*, *enfantillage*, *diversion*, qui cependant ont été adoptés. On doit à Montagne le mot *exjoint*. Borel fait cette remarque : J'ai compté plus de deux cent soixante expressions dans les *Essais*, qu'on a retranchées ou mutilées depuis Montagne ; quelques-unes conservées dans le Dictionnaire de l'Académie Française ne sont point usitées ; un grand nombre n'ont point d'équivalent, ou ne sont remplacées que par des périphrases & des locutions alongées, comme *gauchir*, qui n'est plus du style noble ; *meslouable*, *exangué*, *partier*, *parleria*, *ahanner*, *deveon bas*, *exile*, *serreiner les cieux* ; *étrangesté*, *insondre*, *bienvenner* quelqu'un, *envis*, malgré soi ; *inanité*, *nihilité*, *siller les yeux* ; *monffe l'void*, *insensible* ; *piper*, *infiabile* ; *improvidence*, *invigilance* ; *préordonnance*, *instruisable*, *dédaignable*.

*vilisé ; apolitronair ; alegre & allégrement ,
 qui ont vieilli ; moleste & molester , qui
 sont restreints : incurieusement , conjouir
 & conjouissance , qui ont vieilli ; mécroire ,
 préceller , assener , qui a vieilli ; multiplier ,
 qui est restreint ; pâlissement , action de
 pâlir ; dyspatie ; opportunité , oportun ,
 qui sont vieux ; faiblesse , amette , bons
 diminutifs ; tout son saoul , devenu bai ;
 ravissement , de raviser ; multiforme ; se
 charper ; empêchant , hergné , qui a fait
 hargneux ; artialiser , pour opposer à na-
 turaliser ; surpayer , qui a vieilli ; mé-
 morieux , l'empirement , anonchalir , ava-
 chir , vertigineux , inulité ; postposer , cor-
 res , vieilli , embrouillure , équanimité ,
 inéloquens , appercevance ; sarvest , pru-
 domie , qui est vieux ; courtois , courtoise ,
 qui ont vieilli , péniture , restreint au be-
 dinage : s'ensapérer , désenseigner , flori-
 dité , ce dernier est dans la Préface de
 Mlle. de Gournai. Il loise , on a le loisir ;
 abrier , mettre à l'abri ; coumer , faire des
 comparaisons ; vanteur , qui aime à se
 vanter ; imberte ; challoir ; forfaire , com-
 metre un crime ; costler , être à côté ; er-
 rusique , pour sujet à l'erreur ; enfever ,
 pour donner la fièvre ; méfait , qui dit
 autre chose que forfait ; inolegrace ; éayer ,
 pour mettre dans l'émoi ; pourtraire , fai-
 re un portrait ; enfcher , chacunier ; co-
 mptant , effayir , affolir , chevancher ;*

imprégnité, refuir, itonner, pour ajuster la tête. On sent toute la ressource & la précision que donnoient à la Langue ces expressions courtes, qui équivaloient à plusieurs. Au lieu de conserver ou d'adopter ces mots, dont une partie est de Montagne; au lieu d'en créer comme lui, selon la même analogie, on les a ôtés, sans rien mettre à la place; & l'on a mutilé des noms & des verbes de la manière la plus bizarre, & toujours pour nous appauvrir; on a retranché les membres du verbe imboire, ceux du verbe oair, plusieurs des verbes émoiruir, absquaire, failbir; on conservapouison, trajer, creuser, baselier, air, ardent, aboumation, préambule, mutation, esclave, infusion, infuse, parler, étrange, béant, hauser, contrequer, court, science, faute, aptitude, forcené, engourdi, hostilité, vaste, ouvrier, & l'on n'a pas voulu dire avec Montagne: Epoinçonner, trajerter, atrempures, baseler, airt, arder, abouiner, préambulaire, muer, esclaver, infondre, parler, s'étranger & étrangeré, bier, qui est imitatif & picturesque; haurt, contraquarre, courtemens, inscience, flautier, apais, forcer, gourd, hostile, vastich, ouvroir. On dit enchanteur & enchanteur; & de charmer on ne veut pas faire charmeuse; qui est plus doux que charmeuse: bizarre pour bizarre, pour bizarre remonter dans

plusieurs des expressions que j'ai eues plus haut, & dans beaucoup d'autres. Ce n'étoit point assez; à tous ces retranchements, on a ajouté celui de beaucoup de mots qui formoient de bons synonymes, & on leur en a préféré ou substitué de moins expressifs & de plus longs; on en a changé sans utilité. Pourquoi avoir ôté *rebours*, *ajancer*, *uberé*, *poignant*, qui est plus fort que *piquant*; *impétier*, qui est plus court qu'*impétieux*; *orer*, qui vaut bien *prier*; *se gaudir*, *s'ébaudir*, *s'ébattre*, pour ne laisser que *se réjouir*; *tournevirer*, *tourneboulter*, qui vaut bien *bouleverser*; *ardu*, qui est plus fort & plus court que *difficile*; *ord*, *arde*, *ireux*, *boude*, qui vaut bien *boutade*, *retenuement*; *serir* & *virer*, qui sont réduits presque à rien; *aïser*, qui est moins long que *faciliter*; *voie* & *s'avoyer*, qui sont plus courts que *chemin* & *s'acheminer*; *diffimenter*, changé en *diffamer*, pour allonger d'une syllabe; *persuivre*, relégué chez les Procureurs; *capitation*, *succion*, *mausse*, qui dit autre chose que *foible*, *déconseiller*, qui a vieilli; *sevir*, moins long que *sevrifier*; *labile*, qui est plus doux que *caduque*; *profiter*, plus court qu'*approfondir*; *proccerité*, moins doux; *embesogner*, *s'habas*, *cuidier*, *entre-cuiparier*, plus doux que

qui vaut *émouffe* ; *entacher* , qui dit plus que *tacher* ; *aligre* , *alégrement* , qui l'est vieux ; *sanissant* , de *funer* ; *hormais* , plus souvent que *désormais* ; *bref* , qui est restreint & qui est plus imitatif que court : *oscoiser* , d'où est venu *coi* , qui est familier ; *gourmander* , plus fort & plus cor que *reprimander* ; *impiteux* qu'*impitoyable* ne vaut pas ; *peronne* , meilleur que *peruel* ; *moitte* , qui est vieux ; *condonner* *s'adouir* , devenu bas ; *magistère* , pointe de la douleur ; *quest* , *consens* : *colligant* pour *liaison étroite* : *marvaisse* : *rebrasse* , pour dite *retrousser* : *méconnoissance* , opposé de *reconnaissance* ; d'*aguer* , avec *extirpation* ; *forclors* : *se gorgeasser* , plus oppressé que *se rengorger* & *se plaire* ; *supresse* , *mancre* , qui va en dessous ; *isque* , le contraire de *dispos* : *tandreur* , *vaiffe* , qu'on a restreint ; *perainence* , synonyme de *capacité* : *faindeance* , meilleur que *se démentir* *nécessaire* , *titubance* , *vaiffeance* , *insulte* ; *adpécieux* , s'*égarer* , synonyme de *s'égarer* ; *quies* , meilleur que *tranquille* : *idoins* , devenu terme de *botanique* ; *vendiquer* , dont on a fait *revendiquer* pour *allonger* , comme on a fait *anniser* de *memiser* : *condiments* , meilleur qu'*assaisonnement* , *saucifier* , synonyme de *concrasser* : *étreindre* , *étreinte* , qui est *vitilli* ; *déport* , synonyme de *défilé* : *pergasser* , *éternuement* , plus doux qu'*éternuer* *brabir*.

drable : mis, plus doux que pas & point ; *foisoner*, devenu bas ; *s'efforer*, restreint aux oiseaux ; *tabut*, *tabuter*, pour dire faire du bruit ; *couard*, *couardise*, vieux et bas ; *blandir*, *blandices*, relégué au Barreau ; *hativité*, restreint aux fruits ; *molesté*, *molester*, livré au Barreau ; *périgrin*, *périgriner* : *clorre*, *élire*, *conforter*, tous trois restreints ; *magnifier*, qui a vieilli. Plusieurs de ces expressions ne se trouvent dans aucun Dictionnaire ancien ou moderne, & sont probablement de Montagne, qui les créoit par analogie ; mais il n'en est point qui ne méritât d'être conservée au moins comme synonyme. Le système de l'Abbé Girard prouve, à cet égard, la stérilité de notre Langue dans son état actuel ; il n'eût pas prétendu qu'elle n'avoit point de synonymes, si l'on eût conservé tous les mots de Montagne, sans retrancher les nôtres. Ainsi l'Auteur des Essais, qui se plaignoit de la faiblesse de notre Langue, la trouvoit assez abondante, parce qu'il avoit plus de mots que nous. Deux raisons principales doivent faire désirer l'abondance des expressions & des synonymes : la première est que les mots les plus énergiques employés trop souvent perdent de leur valeur ; la seconde est que la variété & l'harmonie du style dépendent de cette richesse, par la facilité qu'elle donne au Poète & à l'Orateur de choisir. Il seroit peut-être à souhaiter,

ter que le Dictionnaire de l'Académie Française se fut abstenu de qualifier de vieux et d'usités un grand nombre de mots qu'il adopte comme François. Un autre mal est la distinction qu'on a faite de ceux qui sont du style familier, & de ceux qui sont du style soutenu; la Langue s'est, pour ainsi dire, divisée en deux: il faudroit qu'elle fut bien féconde pour résister à ce partage que les Langues anciennes n'admettoient pas.

Montaigne avoit encore des locutions & des tournures favorables à la précision & à la variété; il disoit: Cette chose est *miennne*, est *leur*, au lieu de dire est à moi, à eux: il disoit *le parler*, *le n'oser*, *le dormir*; *un faire*, *un parler*. Dans un morceau que je cite sur l'amitié, il dit: & n'en connoissent pas la hauteur ceux qui, &c. Il retranchoit aussi les articles quand il le pouvoit.

On a attribué l'affoiblissement de la Langue au mauvais goût des premiers Académiciens; les réformateurs auroient pu au moins en suivre un peu mieux l'usage, & n'y pas laisser une source d'inconséquences. La Bruyère en sentoit l'affoiblissement, & regrettoit beaucoup de mots dont il donne la liste. Il ne lui fut pas venu dans l'idée sûrement de remettre au François moderne les Essais de Montaigne, comme l'a tenté, un M. de Plafac, qui a

traduit le chapitre de la vanité des paroles, l'y a un siecle.

Mlle. de Gournai disoit avec raison que, pour décrire le langage des Essais, il falloit le transcrire : mais elle se trompa, en disant : *c'est un des principaux cloux qui fixeront la volubilité de notre vulgaire Langue.* Montagne voyoit la chose autrement ; il disoit qu'il avoit vu le langage changer de moitié. Nous disons qu'il est à cette heure parfait : autant dit du sien chaque siecle (1).

Il ne se rendoit pas justice en disant : *son langage n'a rien de facile ni de fluide ; il est âpre.* Si son style n'est pas communément nombreux, il est toujours facile ; on rencontre dans les Essais, des pages entières où l'oreille n'est pas blessée une seule fois.

[1] On doit regarder les Essais de Montaigne comme une vaste pepiniere d'idées, comme le code complet de la Philosophie ; personne n'en eut de plus justes notions, & ne pensa plus d'après lui-même. *Mes idées, disoit-il, sont sans patron, &ées chez moi : mes mœurs sont naturelles* (2). Sa principale science fut celle de l'esprit & du cœur humain ; il trouvois que

1 Tome VIII, chap. ix, pag. 122.

2 Tome V, chap. xij, pag. 155.

beaucoup de choses reçues comme indoltables, n'avoient d'appui qu'en la bonté chenue & rida de l'usage (l), & que bien des gens ne croient la vérité, si elle a d'âge compétent. Après avoir touté profondément la misère de l'homme, il remarquoit que celui qui s'observe bien, avoit peine à se trouver deux fois au même état (m). Je donne, disoit-il, à mon nez tantôt un visage, tantôt un autre, selon l'été où je la couche. Notre fait, ce ne fut que pièces rapportées (n). Il en conclut que nous ne sommes pas si pleins de nous-même d'inanité (o), & que rien n'est si absurde que notre amour-propre; il croyoit que la meilleure Philosophie est celle qui nous déprisse le plus. Tant que l'homme, dit-il, pensera avoir quelque force de sa, jamais il ne reconnoitra son maître: il le faut mettre en échec (p). Dans cette vie, il s'attache à l'humilier. Nos folies, dit-il, ne me font pas rire, ce sont nos sagesse (q). Notre raison est un avantage que nous avons étrangement surpaillé (r). D'après

l Tom. I, chap. xxij. pag. 224.

m Tome III, chap. 1, pag. 256.

n Ibid. pag. 256.

o Tome III, chap. 1, p. 132.

p Tome IV, chap. xij, pag. 308.

q Tome VII, chap. iv, pag. 187.

r Tome IV, chap. xij, pag. 308.

dire qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien : il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot, instruction bien plus ample & plus importante (1).

[9] Lorsqu'il relève à nos dépens l'instinct des animaux, & qu'il semble même, d'après Pline, attribuer une sorte de Religion aux éléphants, comme s'ils adoroient Dieu dans le soleil levant, & lui faisoient la prière du matin, il observe que le singe & le pourceau nous ressemblent; l'un par sa figure, l'autre par l'organisation intérieure. Qu'Ovide & Cicéron ont une pensée fautive (comme J. J. Rousseau l'a remarqué depuis), lorsqu'ils prétendent que nous regardons le Ciel plus directement que les animaux, puisque leur vue est horizontale comme la nôtre.

[10] Il vouloit que la Philosophie fût toute pratique, & à la portée de tous; il réproche cette Philosophie *offensive & parlée* (2), qui consiste en mouvements hors de nature, & qu'il reproche à Plin & à Cicéron. Il ne propose à nos maux que des remèdes simples & naturels; ceux des Stoiciens lui paroissent de vaines spéculations. Vouloir élever l'homme au-dessus de ses forces, c'est faire la poignée plus

1 Tome III, chap. xvlij, pag. 126.

2 Tome VII, chap. xxvij, pag. 26.

grande que le p^oingt, & la brassée, grande que le bras (u). Pour nous prouver que nous vivons trop peu avec nous-mêmes, il remarque qu'en nos actions accoutumées de mille, il n'en est pas une qui nous rende (x). Retirez-vous en vous-même, mais préparez-vous de vous y recevoir. Il fonde le bonheur sur la tranquillité, l'égalité de l'ame. La sagesse est, selon lui, un maniement réglé de notre ame, dont il se répond (a). Toujours il revient à la crate, qui conservoit la sérénité, malgré les griffes de sa femme, qu'il appelle à l'épreuve à fer émoulu (b). Il veut que la gaieté & l'usage du plaisir nous ramènent sans cesse, & nous attachent à ces habiles pensées qui empoisonnent la vie. Il hait un esprit hargneux, qui se glisse par-dessus les plaisirs de la vie, & s'empoisonne par là aux malheurs, comme les mouches ne peuvent tenir contre un corps bien dur & bien lisse, & s'attachent & reposent sur des lieux scabreux & raboteux (c). Il le compare à un monstrueux animal, qui se tient à l'heure (d)! Il prétend que la vraie sagesse

* Tome V, ch. xij. pag. 310.

x Tome II, chap. xxvij. pag. 372.

y Ibid.

a Tom. III, ch. ij. pag. 286.

b Tome IV, chap. xi. pag. 132.

c Tome VII, chap. v, pag. 245.

d Ibid. pag. 337.

Apprend la faim & les fièvres à rire (e).

La modération dans les plaisirs lui paroît nécessaire à la volupté bien entendue. Les Princes, dit-il, ne prennent pas plus de goût au plaisir dans leur satiété, que les enfans de chœur à la Musique. *Il faut aimer ceci & cela, mais n'épouser que soi : le reste soit à nous, mais non pas joint & collé en façon qu'on ne le puisse dépendre sans nous écorcher & arracher ensemble quelque pièce du nôtre (f).*

[11] L'imagination lui paroît une source féconde de maux : une de ses preuves est la facilité avec laquelle on taille les membres des enfans & des animaux. *Le Laboureur n'a du mal que quand il l'a : l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins (g).* Vous tourmenter des maux futurs par la prévoyance, c'est prendre votre robe fourrée dès la S. Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël (h). Il nous console par cette réflexion, que la douleur même n'est pas inutile : que celui qui déracineroit la connoissance du mal, extirperoit quant & quant la connoissance de la volupté, & enfin anéantiroit l'homme (i).

e Tome VII, chap. xxxvij, pag. 26.

f Tome 2, chap. 38, p. 313.

g Tome 4, chap. 12, p. 312.

h Tome 9, chap. 13, pag. 61.

i Tome 4, chap. 12, pag. 319.

Notre imagination peut, selon lui, nous servir beaucoup, par la manière d'envisager les choses. Notre raison est un instrument de plomb & de cire, allongeable, ployable & accommodable à tous biais & à toute mesure (k). Il attribue la longue vie des habitans du Brésil, bien moins à la sérénité de leur ciel, qu'à celle de leurs ames (l). Exempts de préjugés & de passions, ils sont sans lettres, sans loi, sans Roi, sans Religion conquise. Ceci pris strictement, n'est point exact.

[12] Montagne prétend avoir éprouvé la mort dans un évanouissement, où il laissoit couler si doucement (m), qu'il comprit qu'elle n'a rien de douloureux. Pour se délivrer de l'appareil qui la rend affreuse, il desira mourir loin de sa famille, vœu contraire à celui qu'on fait communément. Lorsqu'il s'arrêtoit en voyage, il cherchoit d'abord le lieu où il pourroit mourir le plus commodément.

Il convient que la mort est une viande qu'il faut engloûtir sans mâcher, lorsqu'on n'a pas le gosier ferré à glace (n). Si nous avons besoin, ajoute-t-il, de sage-femme

k Tome 4, chap. 12, page 204.

l Tome 4, chap. 12, page 313.

m Tome 4, chap. 6, page 17.

n Tome 5, chap. 13, page 319.

à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir (o). Lorsqu'il propose pour modèle les habitans des campagnes, il ajoute : On dira que leur ame, pour être plus crasse & obtuse, est moins pénétrable & agitable. Pour Dieu, s'il est ainsi, tenons donc à l'école de bêtise (p).

[13] Lorsqu'il dit que la plus volontaire mort est la plus belle (q), il ne parle point du suicide, mais d'une mort courageuse, accompagnée de résignation ; c'est, au contraire, dit-il, le rôle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux sous une tombe massive pour éviter les coups de la fortune (r). Il ne connoît aucune catastrophe où l'on doive désespérer. J'ai vu cent lievres, ajoute-t-il, se sauver sous les dents des lévriers (s).

[14] Ce que dit Montagne sur l'amour paternel & l'amour filial, est très-philosophique. Celui-là est plus fort, comme plus nécessaire au but de la nature qui veut perpétuer l'espèce humaine, étendre & faire aller en avant les pièces successives de cette sienne machine. D'ailleurs tout

* Tome 8, chap. 2, page 17.

p Tome 9, chap. 12, page 91.

q Tome 3, chap. 3, pag. 291.

r Tome 3, chap. 3, page 298.

s Ibid. page 300.

ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment, parce que chacun est en son ouvrage (1). Celui qui fait du bien, aime mieux que celui qui le reçoit, l'un faisant une action honnête, l'autre une action seulement utile. Il ajoute que les vieillards n'ayant plus la force, doivent avoir la bonté; & à l'occasion de la paternité, il remarque encore que nous préférons les productions de notre esprit, parce que nous y sommes *père & mère*; & qu'il n'est personne qui n'aimât mieux avoir fait un enfant difforme, qu'un mauvais livre.

[15] Il a fait l'éducation des systèmes qu'on a renouvelés de nos jours dans des Ouvrages célèbres, ainsi qu'un grand nombre d'autres idées dont il a le premier mérité. Il veut que la liberté des enfans s'étende au moral & au physique; les langes, les emmaillottemens lui paroissent nuisibles; il pense même que l'habitude pourroit nous former à nous passer de vêtemens: une de ses preuves, est l'exemple du visage et des mains.

Il réproouve ce régime trop exact qui rend le corps incapable de fatigue & d'exercices, qui ne nous permet pas d'être sou-

ple & sociable ; il voudroit que son Eleve fût le plus fort, même en débauche, avec ses compagnons ; qu'il fût faire toutes choses, & ne fît que les bonnes (u).

Il remarquoit déjà une chose devenue bien plus sensible aujourd'hui, qu'il n'est rien si gentils que les petits enfans en France (v) ; mais qu'hommes faits, ils ne sont point reconnoissables : c'est au College qu'il attribue cet effet. Il compare les pédants, qui vont pillottant la science (x) pour la répandre sans la digérer, aux oiseaux qui portent au bout de leur bec la nourriture à leurs petits. J'aimerois autant, dit-il, que mon Eleve eût passé sa vie à la paume qu'aux Ecoles ; le corps en seroit plus allègre : il devoit en rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie (a). Il voudroit que le Maître le fît parler, pour qu'il se développât de lui-même. Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui, pour juger de son train (b). Nous sommes plus riches que nous ne pensons : mais on nous dresse à l'emprunt & à la quête (c).

* Tome 2, chap. 25, pag. 97.

v Ibid. page 81.

x Tome 2, chap. 24, page 16.

z Tome 2, chap. 24, page 16.

4 Tome 2, chap. 25, pag. 46.

a Tome 2, chap. 12, pag. 33.

[16] *Voit-on, dit-il, plus barbouiller au caquet des harangères qu'aux disputes publiques (d) ? C'est Barocho & Barabtion qui gâtent tout (e). Par tout il déclare la guerre à la fausse science & au pédantisme ; il ne trouve pas de milieu entre les vrais savants & les hommes mîtiques. Les métiers sont dangereux, incertains, importuns, & troublent le monde (f). Il distingue deux ignorances : l'absolue, qui exclut toute science ; la doctore que l'étude engendre (g). En Périgord, on appelle lettres sêrites ces savants. En parlant d'un Rhéteur, qui disoit que son métier étoit de faire paraître grandes les petites choses, il le compare à un Cordonnier qui fait faire de grands souliers pour un petit pied (h). En quelques mains, dit-il, la science est sceptre ; en quelques autres, une marotte (i). J'ai vu cent Artisans, cent Laboureurs, plus sages & plus heureux que les Recteurs d'Université. Sans cesse on demande : Comment est-ce que cela se fait ? mais se fait-il, faudroit-il dire : & s'il*

d Tome 3, chap. 8, pag. 76.

e Tome 3, chap. 54, pag. 205.

f Ibid.

g Tom. 1. chap. 54, pag. 204.

h Tom. 3, chap. 51, pag. 184.

i Tom. 4, chap. 8, pag. 21.

*carrouche le monde en mille questions ,
desquelles & le pour & le contre est faux.*
Ce qu'il dit sur les illusions de la vue &
l'influence des sens , est très-philosophi-
que : *Si ma santé me rit , & la clarté d'un
beau jour , me voilà honnête homme (k).*

[17] Ce qu'il dit des Médecins pour-
roit fournir des scènes au théâtre. Ils
connoissent bien *Galien* , mais nullement
le malade. La querelle du remède & du
mal se démêle chez nous. Celui qui gué-
rit ne fait pas s'il le doit à la nature , au
hasard , aux drogues , ou aux prières de
sa mère grande. Il distingue la médecine
du Médecin , en ce sens que la médecine
est tout régime utile à la santé. Il ajoute
que sa haine pour l'Art des Médecins est
héréditaire ; qu'au reste , il raisonne avec
eux volontiers , & qu'il leur pardonne de
vivre de notre sottise , attendu qu'ils ne
sont pas les seuls.

[18] Il paroît que lorsque Montagne
écrivoit , les actes publics se rédigeoient
encore en latin dans sa Province , car il
réclame contre cette absurdité. Il eût
voulu plus de simplicité dans les loix &
dans les formes. *Il y a plus de livres sur
les livres* , dit-il , en parlant de la Juris-
prudence , que sur autres sujets : nous ne

faisons que nous entreglosser (l). Il trouve que les loix ont souvent l'inconvénient d'être inutiles par leur sévérité, que les nôtres s'étendent quelquefois trop loin, & que souvent elles nous abandonnent trop à nous-mêmes. Il est surpris qu'elles ne répriment point l'oisiveté : la Justice a animadversion sur ceux qui chaument (m). Ce principe est vraiment social, & a de vastes connoissances. Tel pourroit, selon lui, n'offenser point les loix, que la Philosophie feroit très-justement fouetter (n). En déplorant les excès de la Justice criminelle, il s'écrie : Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuses que le crime (o) ? En parlant de la question, il compare notre Justice à ce Général qui fit éventrer un soldat pour vérifier s'il avoit mangé la bouillie qu'une pauvre femme l'accusoit d'avoir enlevée à ses enfans. Pour ne le tuer sans occasion, vous lui faites pis que le tuer (p). Il voudroit quelque forme d'Arrêt qui dit : La Cour n'y entend rien (q). Sa paresse, dit-il ailleurs, l'a souvent empêché d'écrire

1 T. 9, ch. 13, p. 112.

2 T. 8, ch. 8, p. 126.

3 T. 8, ch. 9, p. 250.

4 T. 2, p. 302.

5 T. 3, p. 340.

6 T. 2, ch. 11, p. 17.

aux Gens de Justice & de finance, à cause de la Légende de leurs titres, lesquels étant si chèrement achetés, ne peuvent être oubliés sans offense (r).

Les vues de Montagne sur la législation & l'administration de la Justice éclairaient non-seulement son siècle, mais le nôtre. Les abus dont il se plaignoit, subsistent encore, & plusieurs n'ont fait que s'accroître. Que dirait Montagne, s'il pouvoit voir dans ce siècle éclairé, après les regnes brillans de Louis XIV & de Louis XV, des loix qui multiplient les procès par la multitude des formalités; une procédure plus embarrassée, plus inutile, plus mineuse que celle de son temps; le monstrueux ministère des Procureurs, parvenu à de tels excès, qu'il ne peut souffrir de remède que l'abolition; ces frais immenses, accumulés à leur gré pour les moindres objets, & dont ils sont les Juges; ces délais, ces stagnations de la Justice dont on les laisse maîtres; cette foule d'usages différens dans un même Royaume; ces degrés de Jurisdiction qui d'un procès en font deux, établissent une cascade de Tribunaux où la chicane précipite le plaideur comme un malheureux

qu'on fait tomber de rocher en rocher; ces peines de mort multipliées si inutilement malgré l'exemple de plusieurs nations; ces tortures de style données à des malheureux que l'on fait n'avoir rien à dire, par le singulier motif qu'ils sont des victimes dévouées à la Justice: tortures qui n'étant point publiques, ne sont point exemplaires, & deviennent pure cruauté; ces longs & douloureux emprisonnemens dont personne ne dédommage celui qu'on absorbe, & enfin l'abus le plus illégal de tous, qui est d'interpréter en rigueur des loix douteuses, ou de condamner au *pro-rata* d'une preuve incomplète, & dès lors entièrement nulle. Les idées de Montagne sur la Justice criminelle ont été admirablement développées dans le Traité des délits & des peines, & dans les Discours de MM. Servant & Philippon; mais le Législateur n'a point encore parlé. On a entrevu & même éprouvé avec succès le remède aux vices des formes; la procédure du Conseil est simplifiée, & une multitude d'affaires, dont plusieurs sont importantes, s'expédient dans les Intendances, sans frais, & avec les seules formes essentielles. On nomme quelquefois des commissions dans les grandes affaires, pour éviter les inconvéniens de ce qu'on appelle la Justice réglée, pourquoi n'étendrait-on pas cette forme à tous les cas, & ne pré-

Exereroit-on pas des modèles qu'on s'est donnés chez soi? On m'objectera, je le fais, que si l'on plaideroit facilement, il y auroit trop de procès. Cette réponse est d'un Juge qui veut se reposer. Le grand malheur, en effet, que des Juges soient occupés de leur métier! On m'opposera beaucoup de raisons de cette force; on en trouvera même de spécieuses pour justifier les abus que je combats. Eh! que ne justifie-t-on pas? Un Savant du seizième siècle, nommé Jordanus Brunus, Italien, s'avisa de faire publiquement à Wittemberg un Panégérique du diable, & l'on assure qu'il rendit son héros très-intéressant.

[19] On peut juger des vues, des principes de Montagne sur la politique & l'administration, par les traits suivans;

Les Etats se purgent peut-être comme les corps, par longues & graves maladies. Rien ne tombe là où tout tombe, la conformité est qualité ennemie de la dissolution (1). Il nous apprend qu'ayant voulu employer la sévérité des vertus privées dans le maniment des affaires, il les avoit trouvées ineptes (c'est-à-dire sans aptitude) & dangereuses. La vertu a des plis, des coudes pour s'appliquer & coudre à l'humaine faiblesse, (2). Celui qui

1 T. 8, ch. 9, p. 166.

2 T. 8, ch. 9, p. 252.

vu en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre les coudes, qu'il recule ou qu'il avance.... Qu'il vive, non tant selon soi que selon autrui, selon le temps, les hommes & les affaires. Sur toute chose, il vouloit la paix. Je n'accuse pas un Magistrat qui dort, pourvu que ceux qui sont sous sa main dorment quand & lui (a).

Il prétend qu'on ne s'embesogne pas assez tôt de la chose publique; que nous donnons trop à l'apprentissage, que les *ames sont dénouées à vingt ans (x)*, & qu'on a fait plus de belles actions avant l'âge de trente ans qu'après. Auguste, ajoute-t-il, Juge du monde à l'âge de dix-neuf ans, vouloit qu'on en eût trente pour décider de la place d'une gouliere. Il faut avouer que ce système est dangereux; Montagne fait une règle générale de quelques exceptions, & juge des autres par sa propre précocité.

[20] Quoiqu'il vante la paresse, il déclare que la plus honorable vocation est de servir au public, & d'être utile à beaucoup. (a) Je suivrai le bon parti jusqu'au feu, mais exclusivement si je puis (b).

a Ibid. ch. 10, p. 328.

v T. 3, ch. 37, p. 244.

u T. 8, ch. 8, p. 143.

z T. 7, ch. 1, p. 164.

[21] Tout respire l'humanité dans les maximes. *La malice humaine la plupart de son propre venin, & s'en empoisonne (c).*

[22] Il dit, en parlant des avarés, que dans leurs principes, les personnes les plus riches seroient celles qui garderoient les portes d'une bonne ville (d).

[23] *Le langage est le truchement de l'ame : s'il nous faut, nous ne nous tenons plus. (e)* Il permet sur-tout de parler de soi à ceux dont les autres ne parleront pas & qui ne sont employés qu'en foule (f).

De quoi traite Socrate plus largement que de soi?.... De dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie. L'orgueil gît en la pensée. On dirait que se vanter & pratiquer, c'est se trop chérir (g).

[24] Cette définition de l'amitié, c'est une ame en deux corps, est d'Aristote, & ce mot seul vaut un Traité, comme remarque Mlle. de Gournai. Montaigné prétend que l'amitié ne peut régner qu'entre deux, parce qu'elle ne peut souffrir de partage. *C'est un assez grand miracle de se doubler, & n'en connoissent pas la*

c Ibid. p. 129.

d T. 3, ch. 40, p. 47.

e T. 6, ch. 18, p. 131.

f T. 6, ch. 17, p. 38.

g T. 4 ch. 6, p. 20.

hauteur ceux qui parlent de se tripler (h) :

Ceci est encore plus sublime que le mot d'Aristote. De l'unité parfaite des amis, Montagne tire une conséquence juste, mais hardie, que le secret d'un tiers peut être révélé par l'ami à son ami, attendu que c'est le confier à soi-même. Si cette décision est une erreur, il faut avouer qu'elle ne peut appartenir à une ame commune. Il ne craint pas de prononcer encore que les femmes sont incapables d'amitié; que leur ame ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé & si durable. Ceci peut être vrai en général, sur-tout par rapport à l'amitié de femme à femme; mais Montagne ne fait point de distinction, car il ajoute que si elle pouvoit régner véritablement entre homme & femme, il n'y en auroit pas de plus délicate. Il est certain cependant que la distinction est nécessaire à établir. Entre femmes, il y a des rivalités, des concurrences de plus, & un attrait de moins; & quoique l'éducation & les occupations des femmes rendent la véritable amitié rare entr'elles & les hommes, & que trop souvent il s'y mêle un autre sentiment qui devient un principe de division, il est certain cependant que celle-ci est plus commune, & qu'il existe en ce

genre des amitiés célèbres. Montagne lui-même reconnoissoit Mlle. de Gournai capable de cette sainte amitié où ne lisons point que son sexe ait pu monter encore (i).

[25] Il croit que la pudeur doit être dans le cœur, & non dans le langage ; il eût voulu que tout se nommât par son nom, & que l'expression fût plus libre ; nos bien-séances sont des ruses de *Vénus* pour hausser le chevet à sa marchandise par le maquerellage des loix. (*). Nos prohibitions ressemblent à celles des livres défendus, qui ne servent qu'à en augmenter le prix. Mlle. de Gournai, fille vertueuse, adopte cette opinion & répète même les expressions que je viens de citer ; elle prétend que *l'art de la cérémonie* nous fait croire que les charmes de l'amour sont tels qu'on n'en peut entendre parler sans péril, comme si l'on ne pouvoit entendre parler de la table sans rompre son jeûne.

Le penchant de Montagne pour la pureté sembloit aller jusqu'à vouloir déchirer les voiles dont on couvre les actions les plus ciniques. Sommes-nous pas bien brutes d'appeller brutale l'opération qui nous fait ? Nous avons à l'aventure rat-

* T. 6. ch. 17, p. 312.

† T. 3. ch. 5.

son de nous blâmer de faire une si sottise prodigieuse que l'homme, d'appeller l'action honteuse, & honteuses les parties qui y servent; chacun fuit à le voir naître, chacun court à le voir mourir, &c. (1). Mais il ne faut pas croire qu'il conseille de braver les bienséances établies; il pensoit seulement qu'on auroit pu établir un ordre différent. C'est en ce sens qu'il dit en sa Préface que, sous la loi naturelle, il eût un grand plaisir à se peindre tout nud. Je ne prétends pas applaudir à ces réflexions, bien moins encore à la manière légère dont il traite son goût pour les femmes; mais on ne peut trop répéter, à sa décharge, que le style de son siècle se sentoit encore de la liberté latine, & que plusieurs mots très-honnêtes alors ont cessé de l'être pour nous. Après avoir cité l'exemple de Mlle. de Gournai, je puis citer un personnage qui ne doit pas avoir moins de pudeur: c'est un Théologal, c'est Charron, qui non-seulement adopte & répète tout ce qu'il dit Montagne, & quelquefois met à mort, mais qui porte encore plus loin la liberté. Il nomme par leurs noms des choses que Montagne n'a pas nommées; il explique le mystère de la génération en Médecin; il est étonné qu'on passe des vêtements, & il dit tout cela un

tirant l'Ecriture. Assurément ce Théologal ne conseilloit à personne d'aller tout nud ; ses mœurs n'étoit pas suspectes ; & il avoit fait les plus vives instances 47 ans pour être reçu Chartreux. Il fut révérend de son vivant , & l'on enfermeroit aujourd'hui un Docteur qui nommeroit dans un livre françois ce qu'il a nommé (l).

On a déjà vu que la morale de Montagne étoit quelquefois très-sévère ; on en peut juger encore par ces traits : *C'est trahison se marier sans s'épouser*. Ceux qui se marient sans espérance d'enfans commettent un homicide à la mode de Platon (m).

[19] Montagne avoit saisi l'idée de la véritable vertu : qui voudroit être d'un homme ange , dit-il (n) , ne travailleroit point pour soi , car il ne seroit plus lui-même. Chacun peut avoir part au battelage , & représenter un honnête personnage en l'échafaud : mais être réglé au dedans , c'est le point (o). Tel a été miraculeux au monde auquel sa femme & son valet n'ont rien vu seulement de remarquable. (p). Sa pensée sur Socrate & Alexandre a été employée par Rousseau

2 Voyez Charroux, de la Sagesse, l. Ier. ch. 30

= T. 2. ch. 29, p. 305.

• T. 3. ch. 3. p. 360.

• T. 7, ch. 2. p. 246.

• Ibid. 148.

dans son Ode à la fortune, dont elle forme une strophe.

[27] Il faut manquer de bonne foi pour accuser d'impiété les écrits de Montagne : que sa morale soit voluptueuse, ce n'est pas une raison pour l'accuser d'irreligion. Bayle n'est pas sincère, lorsque, pour excuser son Pyrrhonisme, il l'accuse d'être plus Pyrronien que lui. Il est vrai que Montagne avoit pour devise une balance avec ces mots : *je ne fais*, mais c'étoit dans le sens de son épitaphe grecque, traduite en Latin par Lamonnoie, & où l'on trouve ces deux vers :

*Solius additus jurare in dogmata Christi,
Cetera Pyrrhonis pendere lance sciens.*

On voit même que pour donner davantage à la nécessité de la révélation, il affoiblit toutes les preuves tirées du raisonnement en faveur de l'immortalité de l'âme. Dans la même vue, il prétend que l'universalité d'une opinion étant la seule preuve certaine de sa vérité, & qu'aucune n'ayant été universelle, nous ne sommes pas en état d'en prouver une seule par le cri de la nature, c'est pourquoi il ajoute que la fantaisie des peuples & des Rois donne à la Justice mille couleurs différentes. *Quelle bonté est-ce, dit-il, que le traître d'une rivière fait crime ? Quelle vérité est-ce*

est-ce que ces montagnes bornent ? Mensonge au monde qui se tient au-delà (q).

La vérité doit avoir un visage pareil Et universel. Notre raison est un pot à deux ances qu'on peut saisir à gauche Et à droite (r). Je trouve toute la profession de foi dans ces paroles : Pour haïr la superstition , je ne me jette pas incontinent à l'irréligion. Voilà ce que le fanatisme ne distingue & n'entend jamais ; souvent même il ignore cette autre maxime de notre Philosophe ; c'est une instruction reineuse à toute police , qui persuade aux peuples la religieuse croyance suffire seule Et sans les mœurs (s).

[12] Par-tout il enseigne une religion éclairée & dégagée des superstitions, des faux principes dont il voyoit les ravages ; il veut que la foi ait des fondemens plus solides que nos préjugés : *Nous sommes Chrétiens*, dit-il, *à même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands (t).* Il nous apprend à croire à peu de prodiges, parce que la rareté est de leur essence ; il se moque d'un Ecclésiastique qui trouvoit dans Homère des preuves de la

q T. 4, ch. 12, p. 244.

r Tom. 4, ch. 12, p. 242 & 249.

s T. 9, ch. 22, p. 91.

t T. 4, ch. 12, p. 245.

Religion (u), & d'un autre encore qui trouvoit dans l'Ecriture-Sainte de fortes autorités pour justifier la recherche de la pierre philosophale. Son chapitre de la liberté de conscience est plein de grandes vues sur le fanatisme (v). Il remarque que le faux zèle des premiers Chrétiens a détruit plusieurs Ouvrages, & sur-tout de Tacite, pour en supprimer quelques phrases. Qu'ils ont dit maladroitement tout bien des Princes leurs amis & tout mal de leurs ennemis (x). Sans dissimuler les travers de l'Empereur Julien, il disculpe & venge sa mémoire des imputations calomnieuses; il voit aussi qu'un moyen de décréditer les sectes, est de leur lâcher la bride pour les amollir. *Les hommes de*

{ 2 } 7

En désignant les persécutions, il disoit,

u T. 5. ch. 12, p. 161.

v Tome 6, ch. 19.

x *ibid.* p. 305.

y Tome 8, ch. 10, p. 302.

ibid. p. 305.

que le pire état des choses est où la méchanceté vient à être légitime, & prendre avec le congé du Magistrat le manteau de la vertu (a). La pire injure est l'injure juridique. Pour dieu merci ! ma créance ne se manie pas à coup de poing (b). A l'occasion des absurdes procès faits aux sorciers, il lui paroît plus naturel que deux hommes mentent, ou que notre esprit s'égare, qu'il ne l'est qu'on s'envole sur un balai par la cheminée. C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif (c).

Voilà assurément & de la Philosophie & de la Religion. Un Bénédictin a publié depuis peu une Dissertation sur la Religion de Montagne, que je n'ai pu me procurer.

C'est encore sur des points relatifs à la Religion que Charron est bien plus hardi que lui, car il fronde les préjugés & les opinions avec moins de ménagement encore, & il adopte comme indubitable l'opinion de Tertulien & des premiers Peres sur la nature de l'ame, qu'il prétend ne pouvoir être qu'une matiere très-déliée ; mais parce que Charron la déclare immor-

a Tome 9, ch. 11, p. 47.

b Tome 9, ch. 11, p. 16.

c Tome 9, ch. 11, p. 19 & 20.

telle, & que par-tout il rend hommage à la révélation, la Cour, malgré les oppositions de plusieurs graves personnages, & les actions intentées dans les Tribunaux, permit l'impression de son livre de la sagesse, au rapport du Président Jannin, qui déclara que c'étoit *Livre d'Etat*, & dont il n'appartenoit pas aux esprits foibles de juger.

[29] Si Montagne eût mérité le titre d'impie, & toutes les injures que MM. de Port-Royal lui ont prodiguées, ce Théologal auroit-il été son Commentateur ou plutôt son adorateur ? Auroit-il eu avec lui des liaisons assez intimes & assez publiques pour que Montagne lui permit de porter, après sa mort, les armes de sa famille ? Le Cardinal Duperron auroit-il appelé les *Essais* *Le bréviaire des honnêtes gens* ? Le grave de Thou auroit-il eu pour lui tant d'estime ? Mlle de Gournai, qui, sur la lecture de son livre, voulut devenir *sa fille d'alliance*, l'eût-elle loué avec enthousiasme, eût-elle dédié son édition des *Essais* au Cardinal de Richelieu, & celui-ci en eût-il fait la dépense ?

A tous égards, la Préface de Mlle de Gournai est la plus solide apologie de Montagne ; elle est écrite *sérieusement*, & l'on y retrouve quelquefois l'expression du Philosophe. Si ses louanges sont hyperboli-

ques, le dernier Editeur de Montagne devoit s'abstenir de les appeller extravagantes : Un Ouvrage dont le fond est si estimable, méritoit plus d'égards, il devoit au moins faire grace à ce mot qui caractérise le livre de Montagne : *C'est la hors de page des esprits.*

Juste Lipse a eu l'honneur de louer le premier ces Essais par écrit : M. de Thou les appelle : *Immortalia sui ingenii monumenta.* Balsac traite mal l'Auteur sur plusieurs articles : il l'accuse de vouloir imiter Sénèque. Il commence par-tout, dit-il, & finit par-tout ; il fait bien ce qu'il dit, mais il ne fait pas toujours ce qu'il va dire : il attaque sur-tout l'incorrection de son langage & de son style. Cependant il est forcé de lui rendre justice, & il paroît le sentir quelquefois ; tantôt il dit, qu'il s'égare plus heureusement que s'il alloit tout droit : tantôt, qu'il élève la raison humaine jusqu'où elle peut aller. Il avoue que son ame étoit éloquente, & se faisoit entendre par des expressions courageuses. Il excuse même son style, en disant que les fautes sont innocentes qui sont plus anciennes que les loix.

La Bruyere a écrit que Balsac pensoit trop peu pour Montagne, qui pense beaucoup ; & Malebranche, trop subtilement pour un Auteur dont les pensées sont na-

turelles. En effet, la manière dont ce Mé-
taphysicien le dissièque est du dernier ridi-
cule. Il l'accuse de ne point raisonner ,
de ne point enseigner. Il appelle les Es-
sais un tissu de traits d'histoire , de pe-
tits contes , de bons mots , de distiques ,
&c. Mais il avoue qu'il a le don de sé-
duire par son imagination , son expé-
rience , son style singulier. Malebranche fait
une remarque très-fine & très-juste , lors-
qu'il dit que certains Auteurs , comme
Tertulien , Sénèque & Montagne ont le
pouvoir de persuader sans aucunes rai-
sons. C'est un effet de cette éloquence
qui consiste dans l'expression & la tour-
nure originale. L'Auteur du *Huetiana* ap-
pelle les Essais un vrai *Montaniana*. Il
faut être bien dépourvu de goût & d'âme
pour juger ainsi.

Scaliger a traité Montagne d'ignorant ,
parce qu'il lui avoit préféré Juste Lipse ;
& Pascal, en rendant quelque justice à ses
beautés , ne la lui rend point sur sa mo-
rale , & lui prête sur le suicide des senti-
mens qu'il n'a pas.

Montagne éprouva , comme tant d'hom-
mes célèbres , qu'on vaut mieux ailleurs
que chez soi. *J'achette* , dit-il , *les Impri-
meurs en Guyenne : ailleurs ils m'achet-
tent* (d). On a dit , avec raison , que ceux

qui décrivent le plus Montagne, le louent, malgré eux, en quelques endroits, & le pillent en d'autres. Enfin notre siècle a mis le socle à sa gloire, & l'on peut dire qu'il a contribué à son tour à la gloire de notre siècle. Nous lui devons en partie notre liberté de penser, & un grand nombre d'idées importantes. On ne peut lire Montesquieu sans s'appercevoir de l'étude qu'il en a faite. On reconnoîtra bien mieux encore le Disciple de Montagne dans le Citoyen de Genève, si l'on se rappelle ce qu'il écrit sur le danger des sciences, l'éducation, le suicide, le duel, la législation, les miracles, les Médecins, en un mot, ses Dissertations les plus célèbres.

[30] Montagne vouloit être Philosophe autrement qu'en spéculations. *Quel que je sois, je le veux être ailleurs qu'en papier.* Il se proposoit de conformer non sa vieillesse, mais toute sa vie à ses préceptes; & il ne prétendoit pas *attacher la queue d'un Philosophe à la tête & au corps d'un homme perdu* (e).

[31] La franchise avec laquelle Montagne parle de lui, inspire la confiance, & personne ne l'auroit peint d'une manière aussi intéressante qu'il le fait lui-même.

Je me suis proposé moi-même à moi pour argument & pour sujet : c'est le seul livre au monde de son espèce , & d'un dessein farouche & extravagant (f). Je parle au papier comme au premier que je rencontre (g). Il nous apprend que sa taille étoit au-dessous de la moyenne , forte & ramassée , sans trop d'embonpoint ; que son humeur étoit mêlée de mélancolie & de gaieté , & que sa complexion en général étoit tempérée ; qu'il étoit paresseux , oisif & libre par nature & par art : qu'il étoit mal-adroit , & qu'il avoit gagné qu'on fit de lui cinq ou six contes ridicules ; qu'il lisoit & travailloit sans suite , à bâton rompu , & selon le caprice ; qu'il voyoit mieux du premier coup-d'œil qu'en creusant trop ; qu'il avoit l'esprit prisonnier : qu'il lui falloit de l'action même dans le travail : *Mes pensées dorment si je les assieds* : & c'est une conformité que Montesquieu avoit encore avec lui. J'ai , dit-il , *mes loix & ma cour pour juger de moi* (h). — *S. Augustin , Origene & Hypocrate ont publié les erreurs de leurs opinions , moi encore de mes mœurs* (i). — *J'étudiai jeune pour l'ostentation* ,

f Tome 4 , ch. 8 , p. 35.

g Tome 7 , ch. 1 , p. 98.

h Tome 7 , ch. 2 , p. 144.

i Tome 7 , ch. 5 , p. 150.

depuis un peu pour m'affaiblir , à cette heure pour m'ébattre , jamais pour le quest (k). — Il voyoit la gloire d'un oeil philosophique , & lui sacrifioit peu. Je n'ai point le cœur si enflé ni si ventoux , qu'un plaisir sotide , charmant , moëlleux , comme la santé , je l'allasse échanger pour un plaisir imaginaire , spirituel & aéré. La gloire des quatre fils Aimon ne vaut pas trois accès de colique. Il subordonnoit les biens d'opinion aux biens réels , les biens présents aux futurs. Si j'étois de ceux à qui le monde peut devoir louange , je l'en quitterois pour la moitié , & qu'il me la payât d'avance : qu'elle se hâtât & amoncelât tout autour de moi , plus épaisse qu'allongée , plus pleine que durable (l). Quant à ceux qui font de bons livres sous de méchantes chausses , ils eussent premièrement fait leurs chausses , s'ils m'en eussent cru (m). On ne peut parler plus modestement qu'il le fait de ses Ecrits. Il n'est jamais parti de moi , dit-il , chose qui me contentât : l'approbation d'autrui ne me paie pas (n). Il avoue qu'il sait peu de Grec , & qu'il ignore les

k Tome 7 , ch. 3 , p. 103.

l Tome 7 , ch. 37 , p. 89.

m *ibid.* p. 90.

n Tome 6 , ch. 12 , p. 46.

hautes sciences. Je reviendrois volontiers de l'autre monde, dit-il, pour démentir celui qui me formeroit autre que je n'érois, fût-ce pour m'honorer (o). — Ce ne sont pas mes gestes que j'écris, c'est moi, c'est mon essence. Si je me croyois bon & sage, je l'entonnerois à pleine tête (p). Mais ce n'est pas se vanter trop que de dire qu'il se contente de vivre une vie simplement excusable (q).

D'après ces traits & ceux que j'ai cités dans le corps de cet Ouvrage, on peut juger si Malebranche, Pascal & Balzac ont eu raison de lui tant reprocher son égoïsme; celui-ci sur-tout cherche à jeter du ridicule sur son Page, & sur sa réticence à l'égard de sa profession de Magistrat, il oublie que l'usage des Pages étoit alors très-commun; & quant à la Magistrature, Montagne l'exerça si peu, qu'il pouvoit bien n'y plus penser. Après tout, quand Montagne auroit eu du foible pour sa qualité de Gentilhomme, il eût été bien loin encore de l'égoïsme & de l'orgueil. On sait que le vertueux, l'austère Sully avoit la manie d'appartenir à toutes les têtes couronnées. Si Montagne avoit eu beau-

o Tome 8. ch. 9, p. 230.

p Ibid. 228.

q Tome 8, ch. 9, p. 240.

coup de vanité, il n'eut pas tant résisté à son élection de Maître de Bordeaux, poste distingué, puisqu'il fut occupé avant, lui par le Maréchal de Biron, & après lui, par le Maréchal de Marignon. Il eût cherché à jouer un rôle à la Cour & dans les affaires; de Thou nous apprend qu'il avoit négocié entre le Duc de Guise & le pere de Henri IV, & qu'il avoit prévu les suites de leurs divisions. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, & Charles IX l'avoit décoré de l'Ordre de S. Michel avant qu'il fut en discredit; il est vrai que quelque temps après cet Ordre fut prodigué, & Montagne s'en plaint, mais il ne falloit pas beaucoup de vanité pour cela. S'il entre dans les détails minutieux & bas de sa vie privée, c'est qu'il veut suivre l'homme par-tout.

On lui a reproché de s'être attribué de légers défauts & de grandes vertus. Mais s'il n'a pas eu des vices, pourquoi s'en seroit-il donné? Un Ecrivain a remarqué, à son occasion, que Sénèque ne parloit point de ses défauts; qu'en déclamant contre les passions, il faisoit entendre qu'il en étoit exempt, qu'il s'enrichissoit en décriant les richesses, & qu'en tout cela

homme & p

{ 32 } Sa
de la liberté

J'aime à lâcher la volonte, (r). Il recevoit avec répugnance, parce que sa volonte restoit hypothéquée. Il préféroit ce qui étoit à vendre, parce que, dans le premier cas, il ne donnoit que de l'argent; & dans le second, il se donnoit soi-même. J'aime tant à me décharger & désobliger, dit-il; que j'ai par fois compté à profit les ingratitude & les offenses (s).

{33} Les atrocités qui l'environnoient faisoient sur lui ce qu'elles doivent opérer sur une belle ame; elles le rejetoient plus avant en la clémence qu'aucune clémence n'auroit pu faire. Ce temps est propre, disoit-il, à nous amender à reculer (t).

J'estime tous les hommes mes compatriotes. (u). Il élevoit ses enfans avec autant de douceur que de liberté; & il nous assure qu'il n'avoit pas à se reprocher à leur égard la moindre rigueur. Il obligeoit ses gens à bien faire par une abondante confiance (v). Sa sensibilité s'étendoit jusqu'aux animaux. Je ne puis refuser à mon chien la fûte qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande (x).

r Tome 3, ch. 9, p. 182.

s *ibid.* p. 18.

t Tome 3, ch. 8, p. 64.

u Tome 3, ch. 9, p. 200.

v Tome 3, ch. 8, p. 144.

x Tome 4, ch. 11, p. 143.

Lorsqu'il traitoit avec les Princes, son premier intérêt étoit celui de sa probité, *tendre Négociateur & novice, qui aime mieux faillir à l'affaire qu'à moi (y).*

[34] Pour exprimer sa fidélité à sa parole, il dit : *On me garotte plus doncement par un Notaire que par moi (x).* S'il donnoit beaucoup aux sens dans les maximes, c'étoit principalement, & ses adversaires n'y ont pas pris garde, c'étoit pour décréditer les biens d'opinion que la nature n'a point créés. Sa sensualité se réduisoit à peu de chose ; la société des femmes lui plaisoit plus que leur usage ; il aimoit des occupations libres ; la propreté le flattoit plus que la magnificence, & ce qu'il goûtoit, il s'attachoit à le bien goûter. C'est pourquoi il trouvoit bon qu'on interrompit son sommeil, pour qu'il l'entrevît. *Je n'écrème pas le plaisir, dit-il, mais je le sonde (&).* Il tâchoit de cueillir le présent, & il sembloit avoir pour devise ce mot d'Horace : *Carpe diem.* Il évitoit d'empoisonner sa vie par le souvenir de la vieillesse, & il aimoit mieux porter sa vue sur le passé que sur l'avenir. *Que l'enfance, dit-il, regarde devant soi :*

1 Tome 7, ch. 37, p. 102.

2 Tome 10, ch. 9, p. 190.

3 T. 3, ch. 13, p. 112.

la vieillesse, derriere..... Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons (a). En un mot, il rapportoit tout à la véritable jouissance, & il nous apprend que, s'il amasse, ce n'est pas pour acheter des terres, mais pour acheter du plaisir (b).

[35] On peut dire qu'il a réalisé avec la Boétie son Roman sur l'amitié. *Je me fusse certainement plus volontiers lié à lui de moi qu'à moi (c). Dix-huit ans après sa mort, Montagne en étoit encore affecté d'une manière qui a peu d'exemples. Ecrivant, dit-il, à M. d'Offat, je tombai en un pensément si terrible de M. de la Boétie, & y fus si long temps sans me raviser, que cela me fit grand mal (d).*

Etienne de la Boétie avoit de grandes vertus & des talens distingués; ses Poésies pouvoient mériter l'attention de son siècle, & son Traité de la servitude volontaire annonce une ame forte, nourrie des principes de Montagne; sa mort, décrite dans les Essais, est une leçon bien intéressante, & Montagne la prit pour modèle.

[36] Il s'étoit donné rendez-vous à lui-même à ce dernier moment : *Nous verrons*

a Tome 7, ch. 5, p. 234.

b Tome 3, ch. 40, p. 42.

c Tome 2, ch. 27, p. 160.

d Voyages de Montagne.

là, disoit-il, si mes discours partent de la bouche ou du cœur (e). Il mourut d'une esquinancie, à l'âge de cinquante-neuf ans, en 1592, avec une fermeté philosophiquement chrétienne, & conforme à ses principes. Il avoit été tourmenté de coliques néphrétiques dès l'âge de quarante-sept ans, & il avoit souffert avec courage. Il étoit né sous François I, & étoit mort sous Henri IV : il avoit vu six regnes en moins de soixante ans ; s'il eût vieilli, il se auroit vu sept. Tous ses enfans moururent jeunes, hors une fille mariée dans la Maison de Gamache. Son goût pour les mœurs de l'ancienne Rome avoit contribué à l'espece d'adoption qu'il fit de Mlle. de Gournai, qui s'appelloit sa fille d'alliance. Cette Demoiselle, qui l'avoit jugé sur ses Ecrits *homme très-vertueux*, fit toutes les avances & un grand voyage pour le connoître. Une lettre écrite de Bordeaux, à M. Caperonier, assure que la famille de Montagne existe en Guyenne, où l'on connoît un descendant de l'un de ses oncles (f) ; mais le Châteaü de Montagne est possédé par M. le Comte de Ségur, qui descend du Phi-

e Tome 1, ch. 18, p. 112.

f Discours préliminaire des Voyages de Montagne.

losophe par les femmes. C'est là que M. Prunis a trouvé le manuscrit de ses Voyages en Allemagne & en Italie, que M. de Querlon a publiés.

[17] Quoique le Public ait paru mécontent de cette Relation que l'Auteur avoit mise au rebut, & qui n'est qu'un Journal informe & minuteur, dont il avoit dicté une partie rapidement à un domestique, & écrit le reste presque aussi négligemment, quoiqu'il ne l'eût faite que pour se rendre compte à lui-même, & qu'à peine il s'y trouve quelques phrases où l'on puisse reconnoître son style, si l'on excepte sa Relation de Rome; on y retrouve cependant des morceaux précieux, dignes d'être séparés de la vase où ce torrent les dépose. Mille détails fastidieux pour le Public intéressent les Savans, ou sont rachetés par quelques anecdotes. D'ailleurs les moindres productions des plumes célèbres ont leur prix, & ne peuvent être absolument indifférentes. Comme il voyageoit principalement pour trouver des eaux minérales propres à évacuer les graviers, il entroit dans des particularités souvent basses & dégoûtantes sur sa santé. Il n'importe pas davantage à son Lecteur de savoir s'il avoit des rideaux à son lit, & du linge à table, qu'on l'ait servi sur de l'étain ou sur du bois; mais il importe de connoître des faits qui éclai-

rent l'Histoire & la Physique, qui tiennent aux mœurs, aux Arts, à la politique, ou qui font connoître le génie & le caractère de l'Auteur; & il s'en trouve assez souvent dans le voyage de Montagne, au milieu des puérilités où il les noie.

Montagne voyageoit en Philosophe, en Observateur, en homme soigneux de s'instruire: tout ce qu'il n'avoit pas vu l'intéressoit, parce qu'il trouvoit par-tout des découvertes à faire, & il avoue qu'il eût volontiers voyagé au hazard. On trouve, dans son Journal, des connoissances sur les eaux qu'il cherchoit & prenoit par-tout, en composant leurs qualités, leurs vertus, en risquant même contre les méthodes usitées des expériences plus sûres que l'analyse. Il raconte que plus d'une fois les Médecins d'Italie l'ont appelé à leurs consultations sur les eaux & s'en sont rapportés à son avis sur les maladies, & qu'il en rioit tout bas. Il cite les décisions des différents Médecins qui se traitoient mutuellement d'homicides; & à cette occasion, il parle de la singulière maladie d'un Voyageur qu'il rencontra, qui rendoit avec impétuosité des vents par les oreilles. Il nous apprend que de son temps Lavourne n'étoit qu'un petit village, & Turin une petite ville mal bâtie & mal saine; que Florence étoit appelée la Belle avec rai-

son & que le célèbre amphithéâtre de Vérone étoit alors presque entièrement en terre ; à Venise , il trouva beaucoup de luxe & de débauches & cent cinquante Courtisannes au moins qui faisoient une dépense de Princesses ; Montagne voyoit volontiers ces Dames pour les entretenir ; il aimoit alors les femmes , comme certaines gens qui ne lisent point aiment les bibliothèques. Il trouva les beautés Vénitiennes au-dessous de leur réputation.

Sa description de Rome est sur-tout intéressante : il dit que l'enceinte totale de l'ancienne & de la nouvelle ville est ~~égale~~ à celle qu'on feroit de Paris en y comprenant les faubourgs ; mais qu'en serrant & en comptant les maisons ; Paris feroit plus grand d'un tiers ; qu'au reste , Rome étoit bien supérieure en beauté. Il prétend que les Eglises y sont moins belles que dans les autres villes d'Italie ; & qu'en Italie & en Allemagne ; elles sont moins belles qu'en France. Il remarque que dans toute l'Italie & à Rome même il n'y avoit presque pas de cloches , qu'on ne voit presque point d'images dans les Eglises ; qu'elles y sont toutes modernes , & que dans plusieurs anciennes , on n'en trouve pas une. Son stile s'échauffe & redevient éloquent , lorsqu'à l'aspect de la nouvelle Rome il se rappelle l'ancienne ; c'est par les débris qu'il en donne l'idée la plus sublime. Il dit

que ce qu'on en voit n'en est pas même le reste ; que les ruines d'une si épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur & de révérence à sa mémoire , & qu'on n'en voit que le sépulcre : que le monde ennemi de sa longue domination , avoit brisé & fracassé toutes les pièces de ce corps admirable : & parce qu'encore tout mort renversé & défiguré , il lui faisoit horreur , il en avoit enseveli la ruine même : qu'il craignoit encore qu'on n'en vit pas le tombeau tout entier , & que la sépulture ne fût elle-même ensevelie : que les Palais de la moderne Rome , attachés aux restes pompeux de l'ancienne comme à des morceaux de rochers , lui rappellent les nids des oiseaux suspendus aux voûtes des édifices ruinés , & qu'on ne peut concevoir comment son enceinte renfermoit tant de Palais & de Temples , dont on voit encore la chute toute vive , & dont les débris forment des montagnes.

Il parle des célèbres monumens que les Arts anciens ont laissé dans cette capitale du monde : il ne fut pas fort édifié de trouver en deux endroits de l'Eglise de S. Pierre la mort de l'Amiral Coligny , représentée comme une victoire de la Religion ; d'y voir encore le tableau de l'Empereur Frédéric I , demandant pardon au pape Alexandre III , qui foule aux pieds sa tête : & dans une autre Eglise , un long & inju-

rienx récit de la vie du Pape Silvestre II, qui passa pour sorcier dans le onzième siècle, parce qu'il étoit mathématicien.

Montagne voulut voir à Rome la circoncision des Juifs; il fait la description détaillée de cette cérémonie, surchargée de tout ce que la superstition y ajoute. Ce morceau est curieux, & l'on ne trouve peut-être ce détail écrit nulle part; il caractérise Rome, en disant *que c'est une ville toute Cour & toute Noblesse; que chacun y prend sa part de l'oisiveté ecclésiastique: que tout y est palais & jardins; qu'il n'y avoit point de rue marchande, & qu'il croit toujours être à la rue de Seine & jamais à rue de la Harpe ou à la rue Saint-Denis.* Ce sont, ajoute-t-il, les Savoyards & les Grisons qui viennent tous les ans y cultiver les jardins & les terres d'alentour. Les cérémonies lui parurent *plus magnifiques que dévotieuses*: il trouve qu'il y a en France plus de vraie piété. Il remarque que les Romains infligent rarement d'autres peines que la mort simple; que les cruautés s'y exercent sur les cadavres, & qu'il en a vu le peuple aussi ému que si on tourmentoit le coupable vivant.

Le portrait qu'il fait du Pape Grégoire XIII, de son caractère, de ses vertus, de sa conduite, est intéressant, & a le mérite d'être tracé par un contemporain & un témoin.

Il raconte une folie arrivée à Rome depuis peu , & qui n'avoit pas d'exemple dans toute l'Histoire. Des Portugais s'étoient avisés de se marier entre mâles, avec les cérémonies du Sacrement , dans l'Eglise de S. Jean-Porte-Latine, imaginant légitimer par-là leur commerce dénaturé. Dans ces temps, & sur-tout en Italie , on croyoit pouvoir allier la dévotion à la débauche. Montagne remarquoit que dans les lieux consacrés au libertinage, on avoit, comme aujourd'hui, l'attention de cacher les images de la Vierge pour pécher décentement. On brûla huit ou neuf de ces malheureux : on les auroit punis plus utilement en les obligeant d'épouser des femmes.

Montagne vit à Rome un Envoyé de Russie qui, ayant à traiter avec la République de Venise, avoit apporté des lettres adressées au Pape, Gouverneur de Venise. On voit par-là comment les Russes étoient instruits alors de l'état de l'Europe.

On peut juger du peu de progrès que la Mécanique avoit fait en France, par l'étonnement où est Montagne de trouver à Brixen un tournebroche à roue, à Augsbourg, une horloge que l'eau faisoit mouvoir, en lui servant de contre-poids ; dans différentes villes d'Allemagne, des horloges qui sonnent les quarts d'heures, & à Nuremberg, une plus parfaite encore, qui sonne les minutes. Il remarque qu'en Italie

les horloges étoient rares. Dès le temps de Charlemagne cependant on les connoissoit; le Roi de Perse lui envoya, parmi les présents, une horloge à roue, qui avoit pour sonneries des boules d'airain quiomboient dans un bassin : à toutes les heures, on y voyoit paroître un Cavalier.

Mais Montagne trouva l'Hydranlique perfectionnée en Italie. A Pratolino, Maison des Ducs de Toscane, il vit des figures que l'eau faisoit mouvoir, il entendit une musique dont l'eau étoit le mobile : à Tivoli, chez le Cardinal de Ferrare, il admira les jeux hydrauliques de toute espèce, des orgues, des trompettes, des chants d'oiseaux, des bruits de mousqueterie & de canon, opérés par des chûtes d'eau qui agitoient l'air, &c. le pouissoient dans des tuyaux.

Il parle d'une fameuse auberge où l'on servoit de l'étain, *qui est une grande rareté*; il vit de la faïence en Italie pour la première fois, les François ne la connoissoient pas encore. A Florence il avoit vu des devidoirs à filer la soie, avec lesquels une seule femme faisoit tourner cinquante fuseaux.

Il dit qu'à Pise on travailloit fort bien le marbre, qu'on y tailloit alors cinquante colonnes & d'autres ornements pour la décoration d'un théâtre que vouloit construire Mélé-Amet, Roi de Fes, Prince qui

aimoit les Arts, & cultivoit les Sciences. Montagne qui cherchoit par-tout le commerce des hommes célèbres, vit à Pise le Médecin Cordrachino ; fameux par sa poudre, & qui buvoit, dit-il, cent fois le jour.

Il remarquoit qu'en beaucoup d'endroits on travailloit les Dimanches & les Fêtes, soit à la terre, soit à coudre & à filer ; que dans toute l'Italie les Bergeres favoient d'Arioste ; que dans les Etats libres *les plus petits ont je ne sais quoi de seigneurial à leur manière, & que, jusqu'en demandant l'aumône, ils mettent toujours quelque parole d'autorité.*

Les petits détails de la dépense de Montagne dans ses voyages ne sont pas inutiles ; ils peuvent servir à faire connoître la proportion du numéraire actuel avec celui de son temps, par la différence du prix des choses.

L'usage étoit établi en beaucoup d'endroits en Italie de faire peindre ses armes dans les auberges : Montagne avoit cette fantaisie, & vouloit introduire cet usage par-tout. Ayant laissé ses armes dans la chambre où il avoit pris les bains à Pise, à charge qu'on les y conserveroit, l'hôte lui en fit serment.

On peut tirer des voyages de Montagne des preuves non équivoques de la Religion ; il rapporte des miracles dont il a vu les momens avec une candeur, un respect,

une crédulité singulière : sur les faits les plus absurdes, il s'abstient de faire des réflexions. Parmi les effets précieux qu'il rapportoit en France, il compte un *Chaplet d'Agnes Dei* béni par le Pape. A Lorete, il fit ses dévotions, & obtint place dans la Chapelle pour un tableau composé de quatre figures d'argent ; on y voyoit celle de la Vierge, & à genoux devant elle, celle de Montagne, de sa femme & de sa fille ; son nom fut mis au bas. Sa description de Lorete n'est pas indifférente ; là il vit le cierge d'un Turc qui s'étoit sauvé d'une tempête en invoquant la Vierge ; Montagne ne paroît pas même éloigné de croire le voyage de la Chapelle apportée de Nazareth par les Anges.

Mais il n'approuvoit pas ces Processions de Pénitents, qui se déchiroient de corps, & qui, dans ces spectacles de Religion, méloient la cruauté à la galanterie, on se feroit tant à l'honneur des femmes. *C'est, dit-il, une énigme que je n'entends pas bien encore.*

Il raconte un exorcisme mêlé d'injure & de coups de poings qu'il vit à Rome ; le Prêtre qui opéroit, connoissoit les différentes especes de diables plus ou moins faciles à conjurer ; il dit aux assistants qu'il en avoit chassé un très-gros du corps d'une femme ; & que, pour preuve de sa délivrance, elle avoit jeté par la bouche une roue

du poil de cet esprit malin. Montagne donne la chose pour ce qu'elle vaut; & avoue qu'il n'a point vu sortir le diable du malheureux qu'on exorcisoit.

Ses Essais furent examinés à Rome; & ce qu'il rapporte à ce sujet, prouve qu'ils n'ont pas été jugés si sévèrement en Italie qu'en France. Ce qu'on lui reprocha de plus grave, fut d'avoir personnifié la fortune, d'avoir fait l'éloge de l'Empereur Julien, d'avoir cité des Poètes hérétiques, d'avoir blâmé les supplices hors la mort simple; d'avoir paru exiger la pureté du cœur pour la validité de la prière: article sur lequel en effet la doctrine de Montagne, prise à la lettre, ressembleroit à celle de Baius; mais le maître du sacré Palais l'excusoit & le défendoit contre les Censeurs, & s'en rapportoit à sa conscience pour réformer ce qu'il jugeroit à propos, le priant même de ne point faire usage de la censure, parce qu'on l'avoit averti qu'il y avoit plus d'une bétise. Il loua son zèle pour l'Eglise, & l'invita à la défendre. On voit qu'en général Montagne passoit pour un homme religieux. Il satisfit tard son goût pour les voyages, & seulement douze ans avant sa mort.

Fin du Tome X & dernier.



T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans le Tome X.

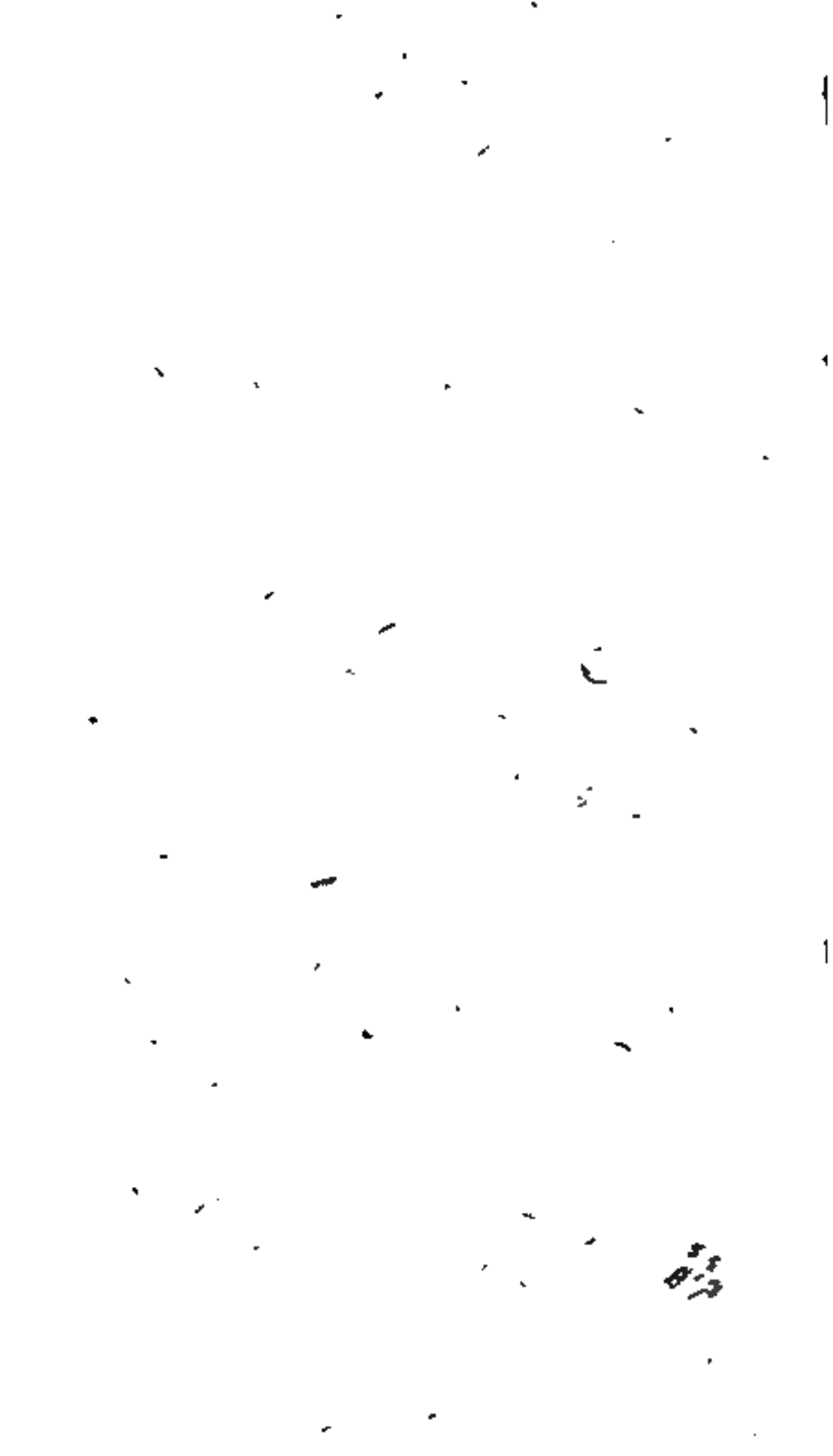
J UGEMENS & Critiques sur les	
Essais de Montaigne.	pag. 1
1 Scevole de Sainte-Marthe.	ibid.
2 De Thou.	3
3 Etienne Pasquier.	6
4 Juste Lipse.	18
5 Balzac.	23
6 Placcac Méré.	31
7 Roland Desmarest.	35
8 Bandius.	39
9 Préface de la galerie des Peintures.	45
10 Silhon.	46
11 Bernard Lami.	47
12 L'abbé de Villiers.	48

T A B L E

291

13 <i>Antoine Tessier.</i>	49
14 <i>L'Art de penser.</i>	51
15 <i>Paschal.</i>	63
16 <i>Mallebranche.</i>	64
17 <i>De Sercy.</i>	89
18 <i>Journal des Savans.</i>	92
19 <i>Jacques Bernard.</i>	ibid.
20 <i>Mémoires pour l'histoire des Sciences & des Beaux-Arts.</i>	91
21 <i>Bayle.</i>	95
22 <i>La Bruyere.</i>	97
23 <i>Saint-Evremond.</i>	98
24 <i>Segrais.</i>	101
25 <i>Huet.</i>	102
26 <i>Sorel.</i>	106
<i>Éloge de Montaigne , par M. l'Abbé Talbert.</i>	115
<i>Notes.</i>	231

Fin de la Table du Tome X & dernier.



AUG 30 1932

www.google

